ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME XXIX.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Uſages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

xième volume du Supplément, & faiſant ſuite aux Voyages du Levant.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE ROLAND BONAPARTE
DOUBLE

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Auguſtins, N°. 28.

AN 8. — 1800.

67550

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE TROISIÈME.
VOYAGES DE LA THRACE.

CHAPITRE PREMIER.

Précis du Voyage de Tournefort & de Pockocke à Conſtantinople & dans la Thrace ou Rumélie. — Détroit des Dardanelles.

APRÈS avoir achevé de viſiter toutes les îles de l'Archipel, nous mîmes à la voile, dit Tournefort, au port de Pétra, le 15 mai, dans le deſſein d'aller à Conſtantinople : ce port eſt vers la partie ſeptentrionale de l'île de Metelin ; & comme le vent était bon, nous découvrîmes à la pointe du jour l'île de Té- La Thrace.

La Thrace.

nédos, & nous paſſâmes entre cette île & la Troade : ſur le midi, nous entrâmes dans ce fameux canal qui ſépare les deux plus belles parties de la terre, l'Europe & l'Aſie : on l'appèle l'Helleſpont, le détroit de Gallipoli, le canal des Dardanelles, le bras de St. George, les bouches de Conſtantinople : les Turcs le connaiſſent ſous le nom de *Bughas* ou détroit de la mer Blanche.

L'Helleſpont, comme tout le monde ſait, ſignifie la mer d'*Hellé ;* car les anciens ont cru qu'une fille d'Athamas, roi de Thèbes, qui s'appelait *Hellé*, s'y noya lorſqu'elle voulut paſſer en Colchide avec ſon frère Phryxus, pour y porter la toiſon d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancienne ville qui n'en était pas éloignée, & dont le nom ſerait peut-être aujourd'hui dans l'oubli, ſans la paix qui y fut conclue entre Mithridate & Sylla, général de l'armée romaine.

Le canal eſt dans un beau pays, bordé à droite & à gauche de collines aſſez bien cultivées, ſur leſquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes & beaucoup de terres labourables. En y entrant, on laiſſe la Thrace & le cap Grec à main gauche, la Phrygie & le cap Janiſſari à droite. La Propontide ou

mer de Marmara ſe préſente au ſeptentrion; l'Archipel ou la mer Blanche reſte au midi. La Thrace.

Les eaux de la Propontide qui paſſent par ce canal, y deviennent plus rapides, de même qu'une rivière qui coule ſous un pont. Lorſque le vent du nord ſouffle, il n'eſt point de vaiſſeau qui puiſſe ſe préſenter pour y entrer; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent de ſud, & il n'y a plus que les châteaux à ménager.

Cependant une armée qui voudrait forcer ce paſſage, ne riſquerait pas beaucoup: ces châteaux étant éloignés de plus de 4 milles, l'artillerie turque, quelque monſtrueuſe qu'elle puiſſe être, n'incommoderait pas trop les vaiſſeaux qui défileraient avec un bon vent. Les embrâſures des canons de ces châteaux ſont comme des portes cochères; mais les canons, qui ſont les plus gros que j'aie vus de ma vie, n'ayant ni afût ni reculée, ne ſauraient tirer plus d'un coup chacun. Qui ſerait l'homme aſſez hardi pour oſer les charger en préſence des vaiſſeaux de guerre, dont les bordées renverſeraient en un inſtant les murailles des châteaux qui ne ſont pas terraſſées, et qui enſeveliraient les canons & les canonniers ſous leurs ruines: ſix bombes ſeraient capables de démolir ces fortereſſes.

La Thrace. Les vaiſſeaux marchands, en venant de Conſtantinople, s'arrêtent trois jours auprès du château d'Aſie pour y être viſités, car les Turcs ne prétendent pas qu'on enlève leurs eſclaves; cependant, malgré leur viſite, ces malheureux ſavent ſi bien ſe cacher, qu'il s'en ſauve tous les jours quelques-uns : les vaiſſeaux de guerre, de quelque nation qu'ils ſoient, ne ſont diſpenſés de cette viſite que par un ordre de la Porte; il eſt vrai que cette viſite eſt plutôt une cérémonie qu'une recherche.

Les géographes croient ordinairement que les châteaux des Dardanelles ſont bâtis ſur les ruines de *Seſtos* & d'*Abydos*, deux villes anciennes & fameuſes par les amours d'Héro & de Léandre; mais ils ſe trompent manifeſtement, car les châteaux ſont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes étaient ſituées bien différemment. Léandre devait être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage quand il voulait voir Héro, ſa maîtreſſe; auſſi l'a-t-on repréſenté ſur des médailles de Caracalla & d'Alexandre-Sévère, précédé par un Cupidon qui volait, le flambeau à la main pour le guider, & qui ne lui était pas d'un moindre ſecours que le fanal que ſa maîtreſſe prenait ſoin d'allumer ſur le haut de la tour où elle l'attendait. On voit encore des fonde

mens & des masures sur la côte d'Asie, où Abydos était placée. La Thrace.

Xerxès, dont le père avait fait brûler cette ville dans la crainte que les Schytes n'en profitassent pour entrer dans l'Asie mineure, choisit avec raison ce détroit pour faire passer son armée en Grèce. Strabon assure que le trajet sur lequel il fit jeter un pont, n'avait que sept stades, c'est-à-dire, environ un mille de longueur; mais par une vanité tout-à-fait ridicule, comme s'il eût voulu commander aux élémens, il fit donner 300 coups de fouet à la mer, & y fit jeter deux chaînes, comme pour la punir d'avoir osé emporter le premier pont qu'on y avait dressé.

M. Gilles croit avec raison que les poëtes grecs ont prêté ce ridicule à Xerxès, & qu'Hérodote a emprunté ce conte de sa nourrice: les 300 coups de fouet, suivant M. Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avait jetées dans la mer pour arrêter les navires qui servaient à la construction du second pont; & les deux chaînes désignent les liens qui servaient à les lier ensemble par les deux bouts & de chaque côté.

Il est bon de remarquer que Parménion eut ordre d'Alexandre-le-Grand de faire passer sa cavalerie & la plus grande partie de son in-

La Thrace. fanterie de Seſtos à Abydos, ſur 160 galères, ſans compter les bâtimens de charge. Chalcondyle aſſure que, ſous l'empire d'Othman, 8000 Turcs avaient déja franchi l'Helleſpont & pénétré juſqu'au-delà du Danube, d'où ils furent chaſſés par les Schytes & obligés de revenir en Aſie. Les muſulmans revinrent une ſeconde fois en plus grand nombre ſous Solyman, fils d'Orcan, & parvinrent à ſe fixer dans la Thrace.

Suivant Leunclave, voici comment ſe fit ce paſſage. Solyman, ſe promenant un jour ſur les côtes de la Phrygie qu'il venait de ſoumettre, fut ſi frappé des ruines de Troie, qu'il tomba tout d'un coup dans un profonde rêverie : Juſuph Ezès bey, qui était un de ſes principaux officiers, ne put s'empêcher de lui en demander le ſujet. Je voudrais bien, dit Solyman, paſſer la mer pour entrer en Grèce, ſans que les chrétiens en fuſſent avertis : Ezès, pour le ſatisfaire, ſe mit dans un bateau avec un de ſes amis, il alla à la découverte, & amena un priſonnier grec : ce captif, qui ſe croyait perdu, fut bien traité, & s'engagea de montrer aux troupes du prince le chemin le plus court pour entrer en Grèce à l'inſu des chrétiens. On fit paſſer pendant la nuit ſept à huit cents ſoldats d'élite : le priſonnier les

ena droit au château de Zémenic, où l'on
e trouva aucune réſiſtance, car les h bitans La Thrace.
aient occupés à la moiſſon, & le château
ait preſque tout couvert de grands tas de
mier qui étaient à l'entrée du bourg. Les
urcs, bien loin de maltraiter les gens du
ys, leur firent des careſſes & des préſens:
ſe contenta d'envoyer des priſonniers à
lyman, pour l'aſſurer de la priſe de la place;
elque temps après la cavalerie s'y rendit;
fin on attaqua Gallipoli, qui fut priſe en
357. Solyman mourut la même année d'une
ute à la chaſſe. Orcan ne lui ſurvécut que
ux mois; Mourat, ſon ſecond fils, lui ſuc-
da: celui-ci prit Andrinople en 1360 & en
la capitale de ſon empire en Europe, comme
ruſſe l'était en Aſie.

Gallipoli fut la première ville où les Turcs
cantonnèrent en Europe: la ſituation de
tte place eſt ſi favorable pour paſſer en
hrace, que les princes qui ont eu des vues
r cette province, ont toujours commencé
r ſe rendre maîtres de cette ville: elle fut
partage des Vénitiens après la priſe de
onſtantinople par les Latins. Bazazet premier,
onnaiſſant l'importance de ce poſte pour paſ-
r de Bruſſe à Andrinople, qui étaient alors
s deux capitales de l'empire ottoman, fit

La Thrace.

réparer Gallipoli en 1391 : il la munit d'une groſſe tour, & y fit faire un port pour l'entretien de ſes galères. Muſtapha, qui était un de ſes fils, ne manqua pas de s'en ſaiſir après la mort de Mahomet premier, afin de barrer l'entrée de l'Europe à Amurat premier, ſon neveu & legitime ſucceſſeur de l'empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & Andrinople, où il fit pendre Muſtapha.

Gallipoli eſt encore une grande ville à l'embouchure de la Propontide ou mer de Marmara, dans un détroit d'environ cinq milles de large : elle eſt dans une preſqu'île qui a deux ports, l'un au ſud & l'autre au nord. On y compte environ 10,000 Turcs, 3,500 Grecs, 2,000 Juifs. Le bazar ou le bezeſtein, lieu où l'on vend les marchandiſes, eſt un bel édifice à pluſieurs dômes, couverts de plomb.

Le canal des Dardanelles, ſitué à cinquante lieues à l'oueſt de Conſtantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmara, s'étend depuis la côte de Troie juſqu'à Gallipoli, vis-à-vis Lampſaque. Cet eſpace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, préſente différens points où les terres d'Europe & d'Aſie, que ce canal ſépare, ſe rapprochent à la diſtance de trois ou quatre cents toiſes. C'eſt auſſi à trois lieues de ſon embouchure, du

ôté de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, u'ont été bâtis les deux chateaux appelés ardanelles, dont les boulets traverſent facile- ent d'une rive à l'autre. Ce point de défenſe été long-temps la ſeule barrière établie pour rantir Conſtantinople. Devenus plus inquiets, is toujours auſſi peu inſtruits, les Turcs ont ſuite fait élever deux châteaux à l'embou- ure, dont la diſtance d'environ 1500 toiſes, nd le tire incertain & la défenſe inſuffiſante. La Thrace.

Le nom de *Propontis* a été donné à la mer Marmara par les anciens, à cauſe de ſa uation avant la Mer Noire. Le nom de Mer anche lui a été donné par comparaiſon avec mer Noire. Enfin elle a pris celui de Mar- ara, des îles de ce nom les plus conſidé- bles de cette mer.

Le circuit de la Propontide qui eſt d'environ 0 lieues marines, ſe trouve renfermé entre 38 & le 41 degré de latitude, & entre le & 58 de longitude. Elle a environ 50 lieues longueur depuis Gallipoli juſqu'au fond du olfe d'Iſmith ou de Nicomédie; cette petite ntrée a été l'une des plus célèbres de l'uni- ers, par les grandes villes bâties ſur les bords ce baſſin. Cyzique, Nicée, Apanice, Nico- édie, Chalcédoine & pluſieurs autres en ſont preuve. L'Europe a encore ſur ſes bords

celles de Rodoſto, Perinthe, Selivrée, Berado, Grand pont, &c.

La Thrace.

Les Sympléyades bordent le nord de l'Aſie mineure qui ſe trouve baigné par le Pont Euxin. Les anciens les nommaient auſſi les Isles Cyanées; elles ſont ſituées à l'entrée du Boſphore de Thrace, vis-à-vis le cap que Denis de Byzance appelle le cap d'Ancyre; elles ne ſont fameuſes dans l'antiquité qu'à cauſe du voyage des Argonautes. Aujourd'hui, c'eſt un amas d'écueils ſéparé de la terre ferme par un petit détroit qui d'ordinaire eſt à ſec dans les calmes. Les poëtes content que le navire Argo échoua contre les Sympleyades, & que ſi Minerve ne l'avait pouſſé de la main droite dans la mer, tandis que de la gauche elle s'appuyait contre le rocher, tous les héros que le vaiſſeau portait, auraient fait naufrage.

Outre ce grouppe d'écueils qu'on nomme les Cyanées d'Aſie, il y en a d'autres vis-à-vis, qu'on appelle les Cyanées d'Europe & qui s'étendent le long des côtes de la Thrace. Le peu de profondeur du detroit fait croire que ces rochers ne tarderont pas à être réunis au continent; on a élevé ſur une des Cyanées Européenne une colonne de marbre de douze pieds de hauteur, ornée d'un chapiteau corinthien qui ſert de fanal aux navigateurs. Ce

onument s'appelle la colonne de Pompée, La Thrace.
is l'inſcription de la baſe porte qu'elle fut vée en l'honneur d'Auguſte.

Les autres îles qui bordent la côte du Pont-xin, méritent encore moins d'être citées que les Sympléyades, à moins que l'imagina- n'aime à ſe repaître de fables futiles, qui ſont liées en rien à la connaiſſance de l'eſ- humain & à l'hiſtoire.

Telle eſt une île de Chalcetetis ou Arca, nt les oiſeaux, ſuivant Solin, lancent leurs mes, en forme de dards, contre les étrangers veulent y tenter des deſcentes. Les ſix qui t à l'embouchure de l'Eſter, ne ſont guère e des aſyles de pêcheurs; il en eſt de même celles qui bordent l'embouchure du Boryſ- ène. Parmi les dernières, il en eſt une qu'on tingue à cauſe du tombeau d'Achille.

Il y a un grand nombre de petites îles très- ſcures, dans la Propontide: la ſeule qui mé- e notre attention, eſt la Proconèſe adjacente territoire de Cyzique; on la nomme aujour- hui Marmara, à cauſe de ſes mines de mar- e; c'eſt de là auſſi qu'eſt dérivé le nom de er de Marmara, donné par les géographes odernes à la Propontide. Le poète Ariſtée i a écrit ſur la théogonie, était originaire Proconèſe; c'était, diſent les fables orien-

La Thrace.

tales, un devin célèbre qui avait le pouvoir de mourir à ſon gré & de reſſuſciter.

On comprend ſous le nom d'Archipel de Thrace, divers grouppes d'îles qu'on rencontre à l'entrée de l'Helleſpont ; les principales ſont Imbros & Samothrace. L'île d'Imbros, maintenant Imbro, avait du temps de Pline, ſoixante-douze milles de circonférences ; elle n'en a pas trente aujourd'hui. La mer qui fait effort ſur les côtes, tend journellement à l'engloutir ; aujourd'hui, on ne trouve ſur toute la ſurface de l'île, que quatre villages.

L'île de Samothrace s'appelle maintenant Samandrachi ; ſes habitans paſſaient pour lancer des flèches avec autant d'adreſſe que les inſulaires des îles Baléares : Zérinthos eſt la ſeule ville connue de Samothrace.

L'île de Ténédos qu'Homère a rendu ſi célèbre, eſt ſituée vis-à-vis des ruines de l'Alexandrie troyenne. Ténès, petit prince de la Troade, y conduiſit une colonie & lui donna ſon nom qu'elle a conſervé depuis cette époque.

C'eſt la plume ſeule du chantre de l'iliade qui a pu donner une exiſtence à Ténédos ; car cette île, du temps de Strabon, n'avait que 80 ſtades de circonférence, cependant on y avait bâti une ville d'Œlis, & deux ports qui ne ſubſiſtaient plus ſous Auguſte. Les Turcs

s ont remplacés par un château triangulaire, bâti sur le penchant d'une montagne, qui sert garantir l'île de l'invasion des pirates. La Thrace.

On nous assura que sur la côte d'Asie, vis-vis celle de Gallipoli, il y avait un village ppellé *Chardac* ou *Camanar*, où l'on venait Smyrne pour passer le canal & prendre la ute de terre à Gallipoli, & que les vents étaient pas favorables pour aller passer à onstantinople; nous eussions bien voulu faire ette route, mais notre capitaine ne voulut s relâcher sur les côtes d'Europe, & le vent d-oueſt qui se leva nous fit traverser la Pro-ontide, & nous présenta le plus beau payſage u monde, je veux dire les sept tours & la ôte de Constantinople, qui occupe l'entrée u Bosphore de Thrace, appelé aussi le canal e la mer noire.

CHAPITRE II.

Arrivée à Conſtantinople ; deſcription ancienne & moderne de cette ville.

La Thrace.

DANS une ſituation fortement marquée par la nature pour y marquer une métropole, Byſance fut fondée par un roi de Mégare appelé Byzas, qui lui donna ſon nom. Pauſanias de Sparte, après la défaite de Xerxès, la rendit conſidérable ; elle ſouffrit beaucoup de la ſeconde irruption des Perſes, & fut priſe par les Athéniens commandés par Alcibiade. L'empereur Veſpaſien lui ôta ſa franchiſe, & l'attacha à une province ; & Sévère, après un long ſiége, la raſa juſqu'aux fondemens, & en diſperſa les habitans.

Pendant les dernières opérations de la guerre contre Licinius, Conſtantin avait eu ſouvent l'occaſion d'admirer, comme capitaine & comme homme d'état, l'incomparable poſition de Byſance, & d'obſerver combien la nature, en la mettant à l'abri d'une attaque étrangère, lui avoit prodigué des moyens pour faciliter & encourager un commerce immenſe.

Si nous examinons Byſance d'après l'étendue

qu'elle acquit avec le nom de ville impériale, nous pouvons nous la repréſenter comme un triangle inégal. L'angle obtus qui s'avance vers l'Orient & vers les rives de l'Aſie, eſt battu par les vagues du Boſphore de Trace; le nord de la ville eſt borné par le pont, & le ſud eſt baigné par la Propontide ou la mer de Marmara; la baſe du triangle regarde l'Occident & termine le continent d'Europe. La Thrace.

Le canal tortueux à travers lequel les eaux du Pont-Euxin s'écoulent avec une conſtante rapidité vers la mer Méditerranée, reçut le nom de Boſphore, auſſi célèbre dans l'hiſtoire que dans les fables de l'antiquité. Une foule de temples & d'autels expiatoires proſélément épars ſur ſes rochers & ſur ſes bords, atteſtent les terreurs, l'ignorance & la dévotion des navigateurs de la Grèce, qui, à l'exemple des Argonautes, déploraient les dangers de l'innavigable Euxin.

Le détroit du Boſphore eſt terminé par les rochers de Cyanée qui ſont à la pointe du pont de Byſance. La longueur ſinueuſe du Boſphore ſe prolonge l'eſpace d'environ ſix milles, & ſa largeur la plus ordinaire peut ſe calculer à peu-près à un mille & demi. Les nouveaux forts d'Europe & d'Aſie ſont conſtruits ſur les deux continens & ſur les fondemens des deux

La Thrace. temples célèbres de Séraphis & de Jupiter Urius ; les anciens châteaux, ouvrages des empereurs Grecs, défendaient la partie la plus étroite du canal, dans un endroit où les bancs de la rive oppoſée ne ſont qu'à cinq cents pas de diſtance l'un de l'autre ; ces citadelles furent rétablies & fortifiées par Mahomet ſecond quand il médita le ſiége de Conſtantinople. L'empereur ignorait que près de deux mille ans avant lui, Darius avait choiſi la même poſition pour lier enſemble les deux continens par un pont de bateaux ; à peu de diſtance des anciens châteaux on découvre la ville de Cryſopoli ou Scutari, qu'on peut regarder comme le fauxbourg de Conſtantinople du côté de l'Aſie.

Le port de Conſtantinople, qu'on peut regarder comme un bras du Boſphore, fut connu très-anciennement ſous le nom de la Corne d'or. La courbe qu'il décrit a à peu-près la figure d'un bois de cerf ou de la corne d'un bœuf ; l'épithète d'or fait alluſion aux richeſſes que tous les vents amènent des pays les plus éloignés dans les ports vaſtes & ſûrs de Conſtantinople. La petite rivière de Lycus verſe conſtamment une quantité d'eau douce qui entraîne le ſond, & qui invite les différens poiſſons à s'y refugier dans le temps du frai. Comme le flux & le reflux ſont peu ſenſibles dans ces mers

ers, la profondeur invariable des eaux permet
ns tous les temps de décharger les marchan- La Thrace.
ſes ſur le quai, ſans le ſecours de bateaux;
on a vu en quelques endroits les plus gros
iſſeaux reſter à flot, tandis que leur proue
it appuyée contre les maiſons.

De la bouche du Lycus à l'entrée du port
bras du Boſphore a plus de ſept milles de
gueur; l'entrée a environ cinq cents toiſes
largeur; on y tendait dans le beſoin une
te chaîne de fer qui en défendait l'entrée
x flottes ennemies; entre le Boſphore & l'Hel-
ſpont, les côtes de l'Europe & de l'Aſie en-
urent en ſe retirant la mer de Marmara. La
vigation, depuis la ſortie du Boſphore juſ-
u'à l'entrée de la Propontide, eſt d'environ
nt vingt milles; ceux qui dirigent leurs
urſes à l'Occident, en traverſant la mer de
armara, peuvent ſuivre les côtes eſcarpées
la Thrace & de la Bythinie, ſans jamais
erdre de vue la cîme orgueilleuſe de l'O-
mpe toujours couverte de neige; ils laiſſent
leur gauche un golfe au fond duquel était
tuée la ville de Nicomédie où Dioclétien avait
xé ſa réſidence impériale, & ils dépaſſent les
etits îles de Lyzique & de Proconèſe, où la
er qui ſépare l'Europe de l'Aſie, ſe retrécit
nouveau & forme un canal étroit.

La Thrace.

Les navigateurs qui ont examiné avec le plus d'intelligence & de ſoin la forme & l'étendue de l'Helleſpont, lui donnent environ ſoixante mille de tours ſinueux, & ils concluent à peu-près à trois milles la largeur de ce célèbre détroit. La partie la plus étroite du canal ſe trouve au nord des anciens forts ottomans, entre les villes de Seſtos & d'Abydos; ce fut là que l'aventurier Léandre brava le danger, & paſſa la mer à la nage pour voler dans les bras de la tendre Héros; ce fut dans ce même endroit où les bancs des deux rives ſont au plus à cinq cents pas l'une de l'autre, que Xercès plaça cet incroyable pont de bateaux pour faire paſſer en Europe tant de milliers de barbares.

Ce tableaux ſuccinct doit avoir mis le lecteur en état d'apprécier la poſition avantageuſe de Conſtantinople. La nature ſemble l'avoir formée pour être la capitale & le centre d'un grand empire; ſituée au quarante-unième degré de latitude, la ville impériale dominait du haut de ſes ſept collines ſur les rives de l'Europe & de l'Aſie; le climat était ſain & tempéré; le ſol fertile; le port vaſte & ſûr; le ſeul endroit ſuſceptible d'être attaqué du côté du continent, était d'une petite étendue & d'une défenſe facile. Le Boſphore & l'Helleſpont ſont les deux portes de Conſtantinople,

& le prince qui était le maître de ces deux paſ- La Thrace.
ſages, pouvait toujours les fermer aux flottes
les ennemis, & les ouvrir à celles du com-
merce.

La politique de Conſtantin ſauva les pro-
vinces de l'Orient; les barbares de l'Euxin fu-
rent arrêtés par cette barrière inſurmontable,
renoncèrent bientôt à leur brigandage. Quand
le paſſage des détroits était ouvert au com-
merce, toutes les richeſſes de la nature & de
l'art s'y rendaient du nord au ſud par l'Euxin
& la Méditerranée; tout ce que les forêts de
la Germanie & de la Scythie pouvaient raſſem-
bler d'induſtrie juſqu'aux ſources du Tanaïs &
du Boryſthène; tout ce que l'art de l'Europe
& de l'Aſie produiſait, les blés de l'Egypte,
les pierres précieuſes, & les épices des par-
ties les plus reculées de l'Inde, étaient ame-
nés par les vents juſques dans les ports de Conſ-
tantinople, qui attira pendant pluſieurs ſiècles
le commerce du monde entier.

Le ſpectacle de la beauté, de la ſûreté &
de la richeſſe réunies dans ce coin de la terre,
affirait pour juſtifier le choix de Conſtantin;
mais comme on avait imaginé dans tous les
temps d'attribuer l'origine des grandes villes
à quelque prodige fabuleux, pour la rendre
plus reſpectable, l'empereur voulut perſuader

La Thrace.

que sa résolution lui avait été dictée moins par les conseils incertains de la politique humaine que par les infaillibles décrets de la divine sagesse. Dans une de ses lois, il a pris soin d'instruire la postérité, que c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait posé les inébranlables fondemens de Constantinople; &, quoiqu'il n'ait pas jugé à propos de raconter de quelle manière la céleste inspiration s'était communiquée à son esprit, l'ingénuité de plusieurs écrivains a suppléé à son modeste silence. Ils ont donné un détail intéressant de la vision que Constantin eut pendant son sommeil dans l'enceinte de Byzance. Le génie tutélaire de la ville, sous la figure d'une vieille matrone affaissée par le poids de l'âge & des infirmités, fut tout-à-coup changée en une jeune fille fraîche & brillante, que l'empereur, revêtu lui-même des ornemens de la dignité impériale. Le monarque s'éveilla, interprêta le songe mystérieux, & obéit sans hésiter à la volonté du ciel.

Le maître du monde romain, qui aspirait à élever un monument éternel à la gloire & à la prospérité de son règne, pouvait y employer les richesses, les travaux, & tout ce qu'il restait encore de génie à ses nombreux & fidèles sujets. On peut se faire une idée de la dé-

penſe qu'a entraînée la conſtruction de Conſtantinople, par celle des murs, des portiques & des aqueducs, dont les frais ſe montèrent à ſoixante millions de notre monnaie. Les forêts qui couvraient les rives de l'Euxin, & les fameuſes carrières de marbre blanc qui ſe trouvaient dans la petite île de Proconèſe, fournirent une quantité inépuiſable de matériaux qu'un court trajet de mer tranſportait ſans peine dans le port de Byzance. Une multitude de manœuvres & d'ouvriers hâtaient, par leurs travaux, la fin de cette entrepriſe; mais l'impatience de Conſtantin l'éclaira bientôt ſur l'inſuffiſance du nombre & du génie de ſes architectes pour l'exécution de ſes deſſeins. Il ordonna aux magiſtrats des provinces les plus éloignées de former des écoles, de payer des profeſſeurs, & d'engager par l'eſpoir des récompenſes & des priviléges, les jeunes gens qui avaient reçu une éducation diſtinguée, à ſe livrer à l'étude & à la pratique de l'architecture. Les conſtructions de la nouvelle ville furent exécutées par des ouvriers tels que le règne de Conſtantin pouvait les fournir; mais elles furent décorées par les mains des artiſtes les plus célèbres du ſiècle de Périclès & d'Alexandre. Le pouvoir d'un empereur romain n'allait pas juſqu'à ranimer le génie de Phi-

La Thrace.

dias & de Lyſippe; mais les immortelles pro-
La Thrace. ductions qu'ils avaient léguées à la poſtérité, furent livrées ſans défenſe à l'orgueilleuſe avidité du deſpote. Par ſes ordres, les villes de la Grèce & de l'Aſie furent dépouillées de leurs plus riches ornemens; les trophées des guerres mémorables, les objets de la vénération religieuſe, les ſtatues les plus précieuſes des dieux & des héros, des ſages & des poëtes de l'antiquité, contribuèrent à l'embéliſſement de la ſuperbe Conſtantinople, & donnèrent lieu à la réflexion d'un hiſtorien. Il obſerve, avec une eſpèce d'enthouſiaſme, qu'il ne manquait plus que l'ame & le génie de ces hommes illuſtres que ces admirables monumens repréſentaient; mais ce n'eſt ni dans la ville de Conſtantin, ni dans un empire ſur le déclin, qu'il faut chercher le génie d'Homère & de Démoſthène. Une deſcription, qui fut faite cent ans après la fondation de Conſtantinople, en donne le détail ſuivant: le capitole, une école pour les ſciences, un cirque, deux théâtres, huit bains publics & cent cinquante-trois bains particuliers, cinquante-deux portiques, cinq greniers publics, huit aqueducs ou réſervoirs d'eau, quatre grandes ſalles ou cours de juſtice où le ſénat s'aſſemblait, quatorze égliſes, quatorze palais, & quatre mille

ois cent quatre-vingt-huit maiſons que leur
andeur & leur magnificence diſtinguaient
s habitations du peuple. La Thrace.

La population de cette ville chérie fut,
rès ſa fondation, l'objet de la plus ſérieuſe
ention du fondateur. Dans l'obſcurité des
ps poſtérieurs à la translation de l'empire,
aſſura & on crut que toutes les familles
bles de Rome, le ſénat & l'ordre équeſtre,
ec le nombre prodigieux de gens qui leur
partenaient, avaient ſuivi leur empereur ſur
bords de la Propontide; qu'il n'était reſté
Rome qu'une race ignoble d'étrangers & de
ébéïens; & que les terres d'Italie, dont on
ait long-temps après des jardins, reſtèrent
ns cultivateurs & ſans habitans. De pareilles
xagérations doivent être réduites à leur juſte
aleur. Cependant, comme l'on ne peut at-
ibuer l'accroiſſement de Conſtantinople à
ugmentation générale du genre humain ou
e l'induſtrie, il faut bien que cette colonie ſe
it élevée & enrichie aux dépens des autres
illes de l'empire: il eſt probable que l'em-
ereur invita les riches ſénateurs de Rome &
es provinces orientales à venir habiter l'en-
roit fortuné qu'il avait choiſi pour en faire
propre réſidence. Les invitations d'un maî-
e ſont difficiles à diſtinguer de ſes ordres,

La Thrace. & l'empereur y ajoutait des libéralités qui ob- tenaient une obéiſſance prompte & volontaire. Il fit préſent à ſes favoris des palais qu'il avait fait bâtir dans les différens quartiers de la ville; il leur donna des terres & des penſions pour ſoutenir leur rang, & il aliéna les domaines du pont & de l'Aſie pour leur aſſurer des for- tunes héréditaires, ſous la légère redevance d'avoir leur principal domicile dans la capitale.

Ces encouragemens & ces récompenſes de- vinrent bientôt ſuperflus, & ils furent ſuppri- més peu-à-peu. Une grande partie du revenu public eſt toujours dépenſée dans la réſidence du gouvernement, par les chefs de la nation, par les miniſtres, par les officiers de juſtice, & par les adminiſtrateurs des revenus de l'état. Les plus riches habitans des provinces y ſont attirés par les motifs puiſſans de l'intérêt & du devoir, de la curioſité & des plaiſirs. Une troiſième claſſe encore plus nombreuſe s'y forme inſenſiblement, celle des domeſtiques, des ouvriers & des marchands qui tirent leur ſubſiſtance de leurs propres travaux & des be- ſoins ou de la fantaiſie de leurs ſupérieurs. En moins d'un ſiècle, Conſtantinople le diſputait à Rome même, pour les richeſſes & la popula- tion: de nouveaux rangs de maiſons entaſſées les unes ſur les autres, ſans égard pour l

nté ou pour la commodité des habitans, ne rmaient plus que des rues trop étroites pour foule d'hommes, de chevaux, de voitures; nceinte devint insuffisante pour contenir l'ac- oissement du peuple, & les bâtimens qu'on ussa des deux côtés jusqu'à la mer, auraient ls composé une grande ville. La Thrace.

Dans l'état où la ville est aujourd'hui, elle me une espèce de triangle assez semblable une harpe ; sa circonférence peut être de uze à quatorze milles. Selon les registres du mboul Effendessy, ou maire de Constan- ople, il y a maintenant quatre-vingt-huit ille cent quatre-vingt-cinq maisons & cent nte bains publics : on n'y compte pas moins quatre cent mille habitans, mais dans ce lcul il faut compter les faubourgs de Galata, Pera, de Tophana & de Scutari : ce nom- re est formé de deux cent mille Turcs, de nt mille Grecs, le reste l'est de Juifs, d'Ar- éniens & de Francs, de toutes les nations l'Europe.

Si l'ambition de dominer l'univers, étudiait r la carte le site le plus favorable pour y tablir la capitale du monde, la situation de onstantinople serait sans doute préférée. Placée r les confins des deux plus belles parties du onde, elle unit encore le nord au midi, &

BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE ROLAND BONAPARTE
DOUBLE

commande également à la mer noire & à la
La Thrace. méditerranée. Toutes les productions des pays
ſeptentrionaux, à l'aide des grands fleuves qui
les parcourent, peuvent deſcendre ſur la mer
noire & aborder facilement à Conſtantinople,
tandis que vers le ſud, cette ville commu-
nique par l'Helleſpont avec toute la Grèce,
l'Aſie mineure, l'Egypte & l'Inde même;
ſituée au 41 degré de latitude & 47 de lon-
gitude, elle jouit du plus beau des climats;
la richeſſe des provinces qui l'entourent, ac-
croîtrait encore ſon opulence, ſans la calamité
d'un gouvernement deſtructeur qui tarit les
ſources de leur proſpérité; mais le malheur
même de ces provinces eſt une ſource de po-
pulation pour la capitale, dont le peuple nom-
breux eſt toujours ménagé par un ſouverain
qu'il fait trembler & par des miniſtres dont il
peut demander la tête.

Toutes les nations éparſes ſur le globe ſe
trouvent réunies ſur le port de Conſtantinople;
on y parle toutes les langues connues; un
mouvement, une activité générale ajoutent
au tableau magnifique qu'offre une ville im-
menſe, dont les quartiers s'élèvent en amphi-
théâtre, & dont toutes les maiſons peintes de
diverſes couleurs, ſont ſouvent ſéparées par

haut cyprès & par des touffes d'arbres tou-
rs verts.

La Thrace.

C'eſt de la pointe du ſérail ou d'un des
harets de Ste. Sophie qu'il faut jouir de ce
ſpectacle : l'imagination la plus vive ne ſe
peindra jamais qu'imparfaitement la réunion
& la variété de tous les aſpects différens qui,
frappant & ſatisfaiſant par leur enſemble le
voyageur ſurpris, appèlent encore ſur tous les
objets, ſon intérêt & ſa curioſité : à ſa gauche,
le port couvert de vaiſſeaux & de plu-
ſieurs milliers de gondoles toujours en mou-
vement : au-delà s'élèvent les faubourgs de
Galata & de Pera, couverts par des collines
couvertes de bois & de vignobles : en face
le Boſphore dont les rives parées de vil-
les ſuperbes, de kioskes, de maiſons de plai-
ſance, ne ſemblent être que le prolongement
de la ville même, & dont les eaux amènent
ſans ceſſe la foule des bâtimens partis de toutes
les contrées voiſines de la mer noire.

En face du ſérail eſt Scutari, anciennement
Chryſopolis, & qui renferme cent mille ha-
bitans : là, ſe découvre une nouvelle mer,
les îles des Princes, les montagnes de Bythi-
nie & l'Olympe qui les couronne, toute la
Propontide, paſſage néceſſaire de tous les na-
vires arrivés par la méditerranée.

La Thrace. Le ſérail occupe une partie du terrein de l'ancienne Byſance ; il eſt ſéparé de la vi par une haute muraille de tours ; la plus be des ſituations eſt ſon unique avantage ; ce n'eſt qu'un amas aſſez biſarre de bâtimens, de p villons, de kioskes, ajoutés les uns aux autr ſuivant les caprices des grands ſeigneurs q s'y ennuyent depuis tant d'années. Les jard qui pourraient être délicieux, ſont fort n tenus, mais ce déſordre même eſt d'un ef aſſez piquant.

Quand Mahomet ſe fût emparé de la ville, choiſit très-judicieuſement ce terrein pour élever ſon palais. En 1478, il acheva de l'e clorre de hautes murailles de quatre milles circuit, avec huit portes : dans l'anceinte ſo deux grandes cours au-delà deſquelles auc étranger ne peut être admis ſous auc prétexte.

Nous paſſâmes par la porte appelée *Bab hoomazim*, ou ſublime porte, qui dans ſa con truction n'a aucune beauté ; c'eſt une ma lourde, ſemblable à un baſtion ; c'eſt-là q ſont expoſées, pendant trois jours, ſur un p ou grande ſoucoupe, les têtes des crimin d'Etat, avec un écriteau énonçant leur crim Après avoir paſſé la porte, on trouve u place où ſont la monnaie & le divan du vi

ière ces édifices eſt l'égliſe de Ste.-Irène, La Thrace.
on dit bâtie par Conſtantin : elle reſſemble
te-Sophie ; l'intérieur eſt incruſté de mar-
& de moſaïques ; les Turcs en ont fait
grand arſenal ; on y voit des machines de
rre des Romains, des armes des Croiſés
grand nombre de trophées des victoires
Ottomans. La liberté de voir à ſon aiſe
monumens, donnerait ſans doute beaucoup
umières ſur cette branche des antiquités.
a porte qui eſt au-delà de la ſublime porte,
ppelée *Baba-Selam*, & la troiſième après
econde cour, *Baba-Saadi*, porte de la ſanté
du bonheur. On voit, près de cette der-
e, une colonne compoſée d'un fût léger,
d'un chapiteau corinthien, avec une inſ-
ption ſur ſa baſe : elle fut élevée en l'hon-
r de Théodoſe, quand un chef des Goths
t à Conſtantinople lui demander la paix &
permiſſion, pour ces peuples, de s'établir
s la Myſie & dans la Thrace. Un grand
mbre de bâtimens ſemés çà & là, avec une
gnificence confuſe, ne peuvent être décrits
ec détail, quand on pourroit même les exa-
ner à loiſir. Des bains de marbre ou de por-
aine, de riches kioskes, un manège pour le
ltan, les appartemens des femmes du grand
gneur, celui des eunuques & des officiers

La Thrace.

du palais, les jardins occupent le reſte de l'eſpace enfermé dans ces murs. A la pointe du ſérail, eſt un palais où la cour va ſouvent paſſer quelques jours dans la belle ſaiſon, & où le grand ſeigneur donne quelquefois à ſes femmes des fêtes qui paraîtraient bien triſtes aux nôtres.

Ce qui diſtingue le palais du ſultan eſt la richeſſe plutôt que la variété des ameublemens; la ſoie & le drap d'or en ont banni tout ce qui eſt coton & laine; les meubles ſont enrichis de franges où ſont entremêlés des rangs de perles & de pierres fines; les murs ſont incruſtés de jaſpe, de nacre & d'ivoire; des ornemens de ce genre excitent plutôt la ſurpriſe que l'admiration: les Turcs amaſſent des choſes précieuſes, mais ils ignorent juſqu'à l'exiſtence de ce goût ſi répandu en Europe, qui ſait placer & aſſortir les objets.

Dans la ſalle où le ſultan en perſonne reçoit les ambaſſadeurs, eſt un trône reſplendiſſant de tout l'éclat que peuvent lui donner les richeſſes de l'Orient. Placé ſous un dais de velours enrichi de franges en or & en perles & pierres précieuſes, d'un côté du trône eſt une niche dans laquelle ſont placés, ſur des ſupports, des riches turbans dont il ne ſe couvre point,

& dont les aigrettes ſont garnies des plus beaux diamans que l'on connaiſſe.

La Thrace.

Le nombre des habitans du ſérail paſſe ſix milles, parmi leſquels on compte environ cinq cents femmes. Quand le ſultan parvient au trône, les grands de l'empire lui font préſent de jeunes filles eſclaves, dans leſquelles ils eſpèrent trouver des protectrices. Parmi celles qu'on lui préſente on en choiſit ſix qui ſont appelées *Kaddins*; la première d'entr'elles qui donne un héritier à l'empire devient la ſultane favorite, & a le titre d'*Haſſeki-ſultan*. Il y a beaucoup d'autres femmes dans le harem, mais il arrive rarement qu'on leur laiſſe violer le privilége excluſif des *Kaddins* de donner des héritiers à l'empire; ce que l'on empêche par les moyens les plus violens & les plus infâmes: ſi l'enfant de l'Haſſeki-ſultan meurt, elle perd ſon rang. Le vieux conte des femmes du ſultan rangées en file, & du mouchoir jeté à celle qu'il préfère, n'eſt pas vrai; ſa préférence eſt toujours officiellement annoncée par le Kiſlar-aga.

Les opinions ſont tellement dépendantes de l'éducation & des premières habitudes, que l'état des femmes du ſérail leur paraît à elles-mêmes celui de la plus parfaite félicité. Mahomet ordonna que les femmes ne ſeraient pas traitées

La Thrace. comme des êtres raisonnables, de peur qu'elles n'aspirassent à se prétendre les égales des hommes; il trouva cette manière de penser établie dans l'Orient, & elle fut admise par ses prosélites; car on ne peut pas lui reprocher d'avoir le premier rendu les femmes ésclaves, & de les avoir dérobées à la société. Dans toute la Turquie & dans toutes les classes, les femmes sont à la lettre de grands enfans, aussi frivoles que les enfans dans leurs amusemens, & aussi entièrement à la disposition des hommes, qui les regardent uniquement comme crées pour servir leurs plaisirs & à la propagation de l'espèce humaine.

Les femmes du sérail sont principalement des Géorgiennes & des Circassiennes choisies sur toutes celles qui sont exposées en vente dans l'*Aoret-Bazar;* ce marché des femmes est une cour fermée d'un cloître, avec de petits appartemens tout autour. Il est fourni de femmes ésclaves amenées d'Egypte, de l'Abyssinie, de la Géorgie & de la Circasie, qu'on expose en vente tous les mardi matin; les plus belles passent au sérail, où elles éprouvent souvent la triste destinée d'être empoisonnées par leurs rivales, ou noyées si elles sont grosses.

L'éducation des jeunes personnes qui entrent dans le sérail y est très-soignée; cette édu-

cation

cation eſt conduite uniquement par les vieilles femmes. Parmi les cinq cents femmes dont j'ai parlé ci-deſſus, c'eſt le *kiſlars-aga* qui règle les rangs; quelques-unes, à raiſon de leur âge, ne ſont jamais connues du ſultan; il ne peut en avoir plus de ſept en qualité d'épouſes; il peut avoir des concubines tant qu'il veut: les premières d'entre ces femmes paſſent leur temps dans une ſuite non interrompue d'amuſemens compatibles avec une vie ſédentaire. Elles changent fréquemment d'habillemens plus riches les uns que les autres; elles ſe viſitent en cérémonie; elles reçoivent les hommages de leurs compagnes d'un rang inférieur; elles raſſaſient leurs ames d'une ſorte de félicité paſſive & ſans action, qui eſt le but unique auquel la plupart des femmes turques aſpirent, & le ſeul qu'elles ſoient capables de goûter. Quelquefois, & c'eſt une faveur, on leur permet d'aller dans les kiosks voiſins de la mer; & alors les officiers de police ſont chargés d'empêcher toute eſpèce de bâtiment d'approcher de la pointe du ſérail. Dans le cours de chaque été, le ſultan viſite ſes palais les plus éloignés avec ſon *harem*; alors tous les paſſages & toutes les avenues, à quatre ou cinq milles de diſtance, ſont occupés par de farouches boſtangis, qui ſont les gardes-du-corps du ſultan, pour empêcher

La Thrace.

La Thrace.

qu'aucun homme ne ſouille ces lieux de ſa préſence & de ſes regards.

Les habillemens des femmes du ſérail ſont très-multipliés & très-chers; leurs modes ne s'exercent que ſur la coëffure, & les changemens n'y ſont guères moins fréquens qu'en Europe. Les idées que ſe forment les femmes turques de la beauté & des moyens d'en accroître les effets par la parure, ſont également ſinguliers; dans le petit nombre de celles que j'ai vues avec des voiles clairs & ſans voiles, j'ai remarqué une grande régularité de traits & un teint éclatant, le nez mince & petit, des yeux noirs ou bleuâtres, les ſourcils très-garnis & ſe joignant au-deſſus du nez, ſoit naturellement, ſoit à l'aide de l'art; elles ont l'uſage de tracer avec un mêlange de poudre d'antimoine & d'huile, appelé *ſurmeh*, une ligne noire ſur le bord intérieur des paupières ſupérieures & inférieures pour donner à l'œil plus de feu. Toutes les femmes dans le levant, par l'habitude d'être ſur un ſopha & leur manière de s'y tenir, ſont voûtées & marchent mal; l'uſage des bains chauds employés ſans modération & une oiſiveté conſtante amenant un relâchement complet des ſolides, altèrent les formes que la nature avait aſſorties à toute l'élégance de leurs traits; elles teignent de cou-

leur de roſe les ongles de leurs mains & de leurs pieds. Le caractère qui diſtingue la beauté des Circaſſiennes de celle des Grecques, eſt l'air majeſtueux & la taille élevée des premières, tandis que celles-ci, en général plus petites, ont le teint plus beau & plus de délicateſſe & de régularité dans les traits. La Thrace.

Dans les rues de Conſtantinople aucune femme ne ſe montre ſans ſon *feredjé* & ſon *mahramah*. Le premier de ces vêtemens reſſemble à une redingote large avec un capuchon fait d'un piqué de ſoie & pendant par derrière aſſez bas ; il eſt généralement parmi les Turques d'un drap vert, & parmi les Grecques & les Améniennes d'une couleur brune ou de quelqu'autre couleur ſerieuſe. Le *mahramah* eſt fait de deux parties de mouſſeline, l'une deſquelles enveloppe la tête & ſe lie ſous le cou, l'autre enveloppe la bouche & la moitié du nez, laiſſant à peine l'eſpace néceſſaire pour reſpirer; avec ce vêtement & des bottines jaunes, une femme peut ſe montrer en public ſans ſcandale.

Dans tous les pays civiliſés c'eſt dans les états moyens de la ſociété qu'on jouit des véritables agrémens de la vie ; tandis que les femmes, enfermées dans les harems des riches Turcs, n'ont, pour ſe conſoler de leur eſcla-

La Thrace.

vage & de leur ennui, qu'un luxe inconnu aux femmes d'un état médiocre; celles-ci jouiſſent d'un commerce libre entre elles. Les hommes, occupés de leurs travaux & de leur induſtrie, leur laiſſent la liberté d'employer à leur gré toute la journée; elles ſe promènent dans les rues & dans les bazars en grouppes & enveloppées du vêtement qui les déguiſe; elles ſe rendent aux cimetières, où, à certains jours, ſous prétexte de réciter des prières ſur le tombeau de leurs parens, aſſiſes à l'ombre des cyprès, elles s'amuſent entre elles pluſieurs heures de ſuite, & ſe montrent heureuſes par la rapidité & l'intérêt avec lequel elles parlent; elles vont auſſi ſouvent dans des charriots peints & couverts d'un drap rouge, traînés par des buffles richement enharnachés, à la campagne, mais toujours ſans hommes.

La paſſion commune dans tout l'orient pour les beaux habillemens, eſt celle des femmes de tous les rangs; la femme du plus petit ouvrier porte des robes de brocards, de riches fourures, & des broderies en or & en argent. On a beaucoup parlé des galanteries des femmes des harems des riches & des grands; mais tout homme qui a paſſé quelque temps dans ce pays, ſait que les tentatives en ce genre peuvent difficilement réuſſir.

L'infidélité & la débauche dans les femmes ſont aux yeux des Turcs des crimes horribles, & les peines dont on les punit ſont cruelles; cette branche de la police eſt confiée au boſtangi-bachi ou capitaine de la garde. Lorſqu'on ſaiſit quelqu'une de ces malheureuſes filles publiques, elle eſt enfermée & condamnée à un travail pénible; ſi, après le temps de cette punition expiré, elle eſt repriſe, on la met dans un ſac & on la jette dans la mer à la pointe du ſérail.

La Thrace.

CHAPITRE III.

Continuation de la description de Constantinople. — Temple de Ste. Sophie. — Château des Sept Tours. — Place de l'Atmeydan. — Couronnement des empereurs turcs. — Janissaires.

La Thrace.

PRÈS du sérail est le fameux temple de Ste. Sophie, bâti sous Justinien, monument prodigieux pour un temps où les arts étaient oubliés jusques dans leur patrie même. Tout homme qui n'est pas musulman ne peut entrer dans Ste. Sophie sans un firman ou ordre par écrit du sultan.

Dans un mouvement populaire, sous le règne de Justinien, la première église, dédiée par Constantin à l'Eternelle Sagesse, fut réduite en cendres. Dès que la sédition fut appaisée, la populace chrétienne déplora son audace sacrilége; mais elle se serait réjouie de ce malheur, si elle eût prévu l'éclat du nouveau temple que commença Justinien quarante jours après. On enleva les ruines; & comme il fallait acheter quelques terreins, le monarque, entraîné par son impatience & par ses scrupules, les paya un prix exhorbitant.

Anthémius forma les plans; & pour les exécuter, on employa dix mille ouvriers, qui tous les soirs recevaient leurs salaires en monnaie d'argent. L'empereur lui-même, revêtu d'une tunique de lin, surveillait chaque jour leurs travaux, & excitait leur activité par sa familiarité, par son zèle & par ses récompenses. La nouvelle cathédrale de Ste. Sophie fut consacrée par le patriarche, cinq ans onze mois & dix jours après qu'on en eut posé la première pierre; &, au milieu de cette fête solemnelle, Justinien s'écria avec une pieuse vanité: *Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage! O Salomon! je t'ai vaincu!* Mais un tremblement de terre, qui renversa la partie orientale de la coupole, humilia bientôt l'orgueil du Salomon romain. Le même prince répara ce désastre; &, la trente-sixième année de son règne, il fit pour la seconde fois la dédicace d'un temple qu'on admire depuis douze siècles. La Thrace.

L'architecture de Ste. Sophie, devenue la principale mosquée de Constantinople, a été imitée par les sultans turcs, & cet édifice continue à exciter l'enthousiasme des Grecs & la curiosité plus raisonnable des voyageurs européens. Des demi-dômes & des combles, dont l'inclinaison est désagréable, fatiguent l'œil du

La Thrace.

ſpectateur : la façade occidentale manque de ſimplicité & de magnificence, & une foule de cathédrales latines ont une plus grande dimenſion. Mais l'architecte qui éleva le premier une coupole dans les airs, mérite des éloges pour cette conception hardie, & la manière ſavante dont il l'a exécutée. Le dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, forme une ſi petite courbe, que ſa profondeur n'excède pas un ſixième de ſon diamètre : ce diamètre eſt de cent quinze pieds ; & le point le plus élevé du centre, où le croiſſant a ſupplanté la croix, a une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingt pieds au-deſſus du pavé : le cercle en maçonnerie, qui porte la coupole, repoſe ſur quatre arceaux, ſoutenus par quatre gros pilaſtres, auxquels quatre colonnes de granit d'Egypte, placées aux côtés du nord & du ſud, donnent de la force. L'édifice repréſente une croix grecque dans un rectangle : ſa largeur eſt de deux cent quarante-trois pieds, & on peut eſtimer à deux cent ſoixante-neuf ſa plus grande longueur depuis le ſanctuaire, placé à l'orient, juſqu'aux neuf portes occidentales qui donnent dans le veſtibule, & du veſtibule dans le *narthea* ou portique extérieur. C'eſt ſous ce portique que ſe tenaient avec humilité les pénitens : les fidèles occupaient la nef ou le

corps de l'égliſe; mais on avait ſoin de ſéparer les deux ſexes, & les galeries ſupérieures & inférieures étaient réſervées aux femmes. La Thrace.

Au-delà des pilaſtres du nord & du ſud, une baluſtrade, terminée de l'un & l'autre côté par le trône de l'empereur & par celui du patriarche, ſéparait la nef du chœur; le clergé & les chantres occupaient l'eſpace intermédiaire qui ſe trouvait enſuite juſqu'aux marches de l'autel.

Juſtinien, ſe ſouvenant des malheurs paſſés, défendit d'employer le bois dans le nouvel édifice: il n'en excepta que les portes; &, pour donner de la force, de la légéreté ou de la ſplendeur aux diverſes parties, on choiſit les matériaux avec ſoin. Les pilaſtres qui ſoutiennent la coupole ſont de gros blocs de pierres de taille, coupées en formes quarrées ou triangulaires, munies de cercles de fer, & cimentées avec du plomb mêlé à de la chaux vive. La légéreté des matériaux diminue le poids du dôme, qui eſt de pierres ponces ou de briques de l'île de Rhodes, cinq fois moins peſantes que l'eſpèce ordinaire. Le tout eſt de briques; mais une couverture de marbre cache ces matériaux groſſiers; & l'intérieur, la coupole, les deux grands demi-dômes & les ſix petits, les murs, les cent colonnes & le pavé

La Thrace.

offrent à l'œil enchanté des barbares un assortiment varié de diverses couleurs. Cette église, bâtie en l'honneur du Christ, fut ornée des dépouilles du paganisme; mais la plus grande partie de ses materiaux précieux venaient des carrières de l'Asie mineure, des îles & du continent de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique & de la Gaule. Une dame romaine donna huit colonnes de porphyre qu'Aurélien avait placées dans le temple du Soleil; le zèle ambitieux des magistrats d'Ephèse en donna huit autres de marbre vert, dont on admire la grandeur & les proportions, mais qui ont des chapiteaux fantastiques, dédaignés dans tous les ordres d'architecture : on remplit Ste. Sophie de belles mosaïques, & on exposa à la superstition des Grecs les images du Christ, de la vierge, des saints & des anges, qu'a dégradées le fanatisme des Turcs. On distribua les métaux précieux en feuilles légères ou en masses solides, selon la sainteté de chaque objet : la balustrade du chœur, les chapiteaux des colonnes, les ornemens des portes & des galeries étaient de bronze doré; l'éclat resplendissant de la coupole éblouissait les yeux; le sanctuaire renfermait quatre cents quintaux d'argent; les vases sacrés & les décorations de l'autel étaient de l'or le plus pur,

enrichi de pierreries d'une valeur ineſtimable: La Thrace.
on temple auguſte fait honneur au goût & à
a religion nationale ; & l'enthouſiaſte, qui
rrivait ſous le dôme de Ste. Sophie, avait la
entation de le croire la réſidence ou l'ouvrage
le la divinité.

Cet édifice dure depuis douze cents ans,
eſpace de temps pendant lequel il a beaucoup
ouffert des tremblemens de terre. Les quatre
minarets qui accompagnent le temple & qui
n ſont détachés, ayant chacun une forme
différente, ont quelque choſe de la légéreté
des aiguilles des égliſes gothiques, & comme
effet pittoreſque, ſont aſſez bien d'accord avec
es autres parties de l'édifice, dont elles dimi-
nuent aux yeux la lourdeur.

Au-dedans du temple, rien ne rompt la vue;
on peut en ſaiſir toutes les parties diſtinctement, & les effets qui réſultent d'un grand enſemble ne ſont point affaiblis par les diſtractions que donneraient des objets moins importans: le pavé, originairement en moſaïque de porphyre & de vert antique, eſt entièrement couvert de riches tapis & débaraſſé de toute eſpèce de ſiéges & de bancs. La tribune du ſultan eſt fermée par une jalouſie dorée, & le trône du muphti placé au haut d'une longue ſuite de marches étroites.

La Thrace. Mahomet second, après avoir consacré Ste. Sophie à sa religion, éleva lui-même en 1471 une mosquée qui porte son nom : elle a été si endommagée par le tremblement de terre de 1768, que Mustapha trois a été obligé de la rebâtir presque en entier.

La mosquée du sultan Bajazet est célèbre pour ses marbres tirés de tous les édifices de Constantinople : on y admire vingt colonnes remarquables par leur grandeur & leur matière; dix sont de vert antique, quatre de jaspe, & six de granit égyptien : les marbres de la mosquée du sultan Sélim ont été apportés d'Alexandrie de la Troade.

La mosquée du sultan Achmet est placée sur l'un des côtés de l'Atmeydan, l'ancien Hippodrome. Achmet mettait un si grand zèle à sa construction, que tous les vendredis il travaillait lui-même avec les ouvriers, & leur payait ensuite leurs salaires. La mosquée est accompagnée de six minarets d'une extrême hauteur & d'une grande beauté : quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, & dans les quatre coins de l'édifice il y a autant de petites coupoles : les fenêtres, faites de verres colorés en petits compartimens, sont d'une richesse singulière ; &, comme l'a dit un poëte, enseignent la lumière à con-

refraire les ténèbres, & ſont d'un effet très-gréable.

L'Oſmanie a été commencée par Mahomet uatre, vers la fin du dernier ſiècle. Ce prince vait des connaiſſances en architecture; &, 'étant procuré des plans des plus célèbres gliſes d'Europe, il avait voulu en adopter n pour bâtir une moſquée; mais il fut dé-ourné de ce choix par les gens de loi. Elle ut achevée par ſon frère Oſman, qui lui onna ſon propre nom. Le dôme couvre & orme la moſquée toute entière, ſans pilaſtres ni olonnes; il eſt d'une grande élévation & d'une xtrême légéreté.

Près de l'Oſmanie on voit une partie d'un rcophage de dix pieds ſur ſix; & dont la rofondeur eſt de huit pieds: il eſt fait d'un loc de porphyre très-bien poli; le deſſus en ſt perdu, & il eſt rempli d'eau: la tradition t qu'il contenait le corps de Conſtantin.

Auprès de chaque moſquée eſt le *turbeh* ou hapelle ſépulcrale de ſon fondateur, arran-ée à la manière des moſquées, & fermée du ôté de la rue par des grilles de fer qui laiſſent oir diſtinctement le cercueil couvert d'un ve-ours cramoiſi brodé en or: à la tête du cer-ueil eſt placé le turban, & à ſes pieds un handelier d'argent de quatre ou cinq pieds

de haut, & au-deſſus un cercle de lampes.

La Thrace. Dans le *turbeh* du ſultan Mahmoud on conſerve l'alcoran écrit de ſa main.

Outre les moſquées impériales, il y en a pluſieurs élevées par la piété des ſultanes mères : les principales de celles-là ſont *Yeni-Giamiſi*, près du port, la ſeule où l'on voie des colonnes de jaune antique; & deux autres, l'une près la porte d'Andrinople, l'autre à Scutari, fondées toutes deux par la même ſultane Validé, & comme le diſent les Turcs, avec le prix de ſes pantoufles.

Les ſultans, qui ont fondé des moſquées, n'ont pas ſeulement ſatisfait leur attachement à la religion en élevant ces grands monumens, ils ont encore contribué au bien public, en attachant à ces fondations des hôpitaux, des écoles & des profeſſeurs. La plupart des moſquées impériales ont auſſi des bibliothèques; il y en a treize de publiques à Conſtantinople, établies par les ſultans ou les viſirs, dont aucune ne contient pas moins de deux mille volumes tous manuſcrits. Leur prix eſt fort cher; on paie quatre ou cinq cents francs pour un in-folio mince, mais bien tranſcrit, ſans ornemens & ſans enluminures. La bibliothèque de Ste. Sophie a été fondée par Soliman-le-Magnifique, dans le ſeizième ſiècle, & fort

enrichie par ſultan Mahmoud en 1754. Parmi les manuſcrits, ſont un coran, écrit par Oſman, le troiſième calife, cent trente-trois volumes de commentaires, & deux cents volumes des révélations de Mahomet à ſes coopérateurs. La Thrace.

En uſant du droit de conquête, les Turcs ont converti en moſquées la plupart des égliſes grecques : pluſieurs de ces égliſes étaient enrichies de marbres pris dans les anciens temples payens, & avaient des coupoles incruſtées en moſaïques, qui paraiſſent être une invention des Grecs du moyen âge. Les hiſtoriens déplorent l'enlèvement d'un grand nombre de ſtatues & de colonnes tirées de Rome, pour les faire ſervir à l'embéliſſement de ſa nouvelle ville. Conſtance ſecond, en 655, fit de Conſtantinople à Rome un voyage, qui eut pour cette dernière l'effet d'un pillage ennemi. Il attaqua d'abord le panthéon, dont il fit détacher l'argent & le bronze qui ornaient la voûte de l'édifice, & les plaques de cuivre qui le couvraient : toutes ces richeſſes furent tranſportées à Syracuſe. Rome y perdit beaucoup, & Conſtantinople n'y gagna rien ; car les Sarraſins, devenant bientôt maîtres de la Sicile, s'emparèrent des riches dépouilles que Conſtance y avait mis en dépôt.

La Thrace. L'applatiſſement du dôme, qu'on a beaucoup critiqué, a cependant un effet bien impoſant; & ſi l'architecte a voulu, comme on le prétend, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que l'imitation eſt plus heureuſe dans Ste. Sophie que dans St. Pierre de Rome.

Tout l'intérieur de la voûte au-deſſus des fenêtres eſt incruſté en moſaïque formée de petits dés d'une ſubſtance vitrifiée reſſemblante au verre, & en cubes d'environ un huitième de pouces; excepté quatre figures coloſſales qui repréſentent des Séraphins, elle eſt toute entière dorée, mais dégradée en beaucoup d'endroits par le temps plutôt qu'à deſſein. Il y a, attenant le portique, une eſpèce de chapelle dont la voûte eſt auſſi en moſaïque, mais preſqu'entièrement détruite; parce que les officiers inférieurs de la moſquée en vendent de petits fragmens aux étrangers curieux, & aux Grecs dont la ſuperſtition y attache un grand prix. Certains critiques n'accordent au dôme de Ste. Sophie que le mérite d'être un grand effort de l'art pour la conſtruction; ils admirent l'idée de placer une coupole ſur une croix grecque, mais ils prétendent que cette entrepriſe a été faite quatre ſiècles trop tard pour être exécutée avec toute la perfection qu'elle pouvait avoir. Ils y remarquent beaucoup

beaucoup de fautes en architecture que les Grecs & les Romains des bons siècles n'auraient pas commises, comme des colonnes placées sans régularité, des chapiteaux n'appartenant à aucun style ou sans entablement. Procope dit que ce dôme est si légèrement construit, qu'il semble suspendu au ciel par une chaîne; mais c'est sur la terre que nous cherchons les fondemens d'un édifice terrestre, & si nous ne les voyons pas, notre raison n'est pas contente. La Thrace.

Outre la grande coupole, il y a deux grands demi-dômes & six moindres. Le plan géométrique de l'édifice est une croix grecque inscrite dans un carré; mais l'espace intérieur du levant au couchant forme un ellipse dans le demi-dôme qui termine l'édifice : du côté de l'est était autrefois le sanctuaire.

La galerie environnante, anciennement réservée aux femmes, a soixante pieds de large & est formée par soixante-sept colonnes dont huit sont de porphyre, & avaient été employées dans le temple du soleil à Rome, élevé par l'empereur Aurélien. Elles ont été apportées de Rome par ordre de Constantin; six autres colonnes sont de jaspe vert, & ont été prises du temple de Diane à Éphèse. Le premier vestibule ou portique a vingt-huit pieds de large,

& neuf portes de bronze ornées de bas-re-
La Thrace. liefs.

Les anciens monumens de l'intérieur ſont fort dégradés, ſi l'on en excepte les nombreuſes colonnes de porphyre & de jaſpe & la moſaïque du dôme. Le temps & la ſuperſtition des Turcs ont détruit ces ornemens, au lieu deſquels on voit de grandes tables où ſont gravés en caractère arabes les noms de dieu de Mahomet & des quatre premiers califes Aboubeckre, Omar, Oſman & Hali. Du grand-dôme ſont ſuſpendues une infinité de lampes de verre de diverſes couleurs, mêlées de globes de cryſtal, d'œufs d'autruche & d'ornemens d'or & d'argent attachés à des cercles concentriques les uns dans les autres; la lumière de toutes ces lampes doit donner à cette immenſe concavité un effet prodigieux aux yeux des ſpectateurs.

La vue de Ste. Sophie, par le dehors, n'a rien d'agréable, ſans en excepter même la principale entrée à l'oueſt. Des conſtructions hétérogênes & ajoutées, ne préſentent que des maſſes confuſes & ſans beauté; & à l'exception du dôme, n'ont rien de diſtinctif & de frappant.

De toutes les moſquées de Conſtantinople il n'y en a aucune qui approche plus de

Ste. Sophie, par la beauté de ſon dôme, que la Solymanie fondée par Solyman ſecond, le plus magnifique de tous les ſultans. On peut dire qu'elle ſurpaſſe Ste. Sophie par les dehors, car ſes arcs-boutans lui ſervent d'ornement; ſes fenêtres ſont plus grandes & mieux diſpoſées; les galeries qui règnent d'un arc-boutant à l'autre, plus réguliers & plus ſuperbes; tout l'édifice eſt bâti des plus belles pierres que l'on ait trouvées dans les ruines de Chalcédoine. L'indiſpenſable néceſſité où ſont les muſulmans de faire leurs ablutions, les obligent à conſtruire de grands cloîtres auprès des moſquées royales; la fontaine eſt toujours placée au milieu, & les endroits pour ſe laver ſont aux environs; celle qui eſt dans le cloître de la Solymanie fournit d'autres petites fontaines; la cour qui la renferme eſt très-belle & plantée d'arbres: le principal dôme eſt un peu moindre que celui de Ste. Sophie, mais il eſt dans les mêmes proportions, ainſi que les douze petits dômes qui ſont autour. La Thrace.

Le nom donné à Conſtantinople par les Turcs, eſt Stamboul, corrompu du grec moderne, qui ſignifie la demeure des fidèles; dénomination employée dans leurs monnaies. Sa longueur, depuis la porte dorée juſqu'au rivage de la mer, eſt de quatorze mille ſoixante-

quinze pieds, & de ſoixante mille cent cin-
La Thrace. quante pieds dans l'autre dimenſion.

La grande muraille, depuis les ſept tours jusqu'au Havre, eſt de quatre milles garnie de tours élevées de diverſes formes, ſur leſquelles ſont des inſcriptions gravées ſur le marbre en lettres de fer.

Dans cette partie de la ville il y cinq portes, auxquelles on arrive en paſſant autant de ponts de pierre jetés ſur le foſſé qui eſt large de vingt-cinq pieds. La plus remarquable de ces portes eſt celle de *Topkapeſſi*, ou porte de St. Romain, par laquelle entrèrent les Turcs, & où fut tué l'empereur Conſtantin paléologue.

On ne lit rien dans l'hiſtoire de plus intéreſſant que le récit de ce funeſte ſiège. L'eſprit eſt frappé des traits héroïques qui ſe déploient dans ce grand évènement, en voyant d'un côté les travaux prodigieux des aſſiégeans, & de l'autre la chûte de ces nombreuſes tours qui défendaient la cité impériale. Nous ſommes partagés entre l'admiration, pour les efforts étonnans de ce peuple barbare, & la compaſſion pour le ſort d'un grand empire périſſant en même-temps que ſon magnanime ſouverain.

La porte dorée eſt un arc de triomphe élevé

par Théodoſe après ſa victoire ſur Maxime ; autour de la porte dorée ſont des colonnes de granit & des fragmens en marbre, remarquables par l'élégance & la beauté du travail. Une grande route qui ſe prolonge parallèlement à la muraille, permet de jouir du coup-d'œil frappant que fournit cette vaſte ſtructure, preſque dans toute ſon étendue; cette vue eſt variée par des ruines pittoreſques & par des arbres d'une grande beauté & d'eſpèces différentes qui croiſſent le long des foſſés. La Thrace.

Outre les effets naturels du temps & la violence des tremblemens de terre, les murs & les fortifications de Conſtantinople ont ſoutenu ſept ſiéges mémorables ; & il eſt étonnant que ces ouvrages ſoient encore ſi bien conſervés. A l'extrêmité ſud, proche de la mer, eſt le château appelé par les Turcs les Sept tours, d'abord élevé par les empereurs, qui lui donnèrent un nom qui a la même ſignification. En 1458 Mahomet ſecond le rebâtit en grande partie, en ajoutant trois tours aux quatre anciennes, pour y mettre ſon tréſor en ſûreté & y renfermer les perſonnes d'état; la dernière perſonne de marque qui y ait été miſe eſt l'envoyé de Ruſſie au commencement de la guerre en 1784; trois des ſept tours ont été jetées bas par le terrible tremblement de

La Thrace.

terre de 1768, & n'ont pas été relevées. L'apparence extérieure de cette fortereſſe eſt déſagréable; les tours, qui ſont de grands octogones, ont leurs toîts en forme conique, ce qui les fait reſſembler à des moulins à vents.

Les maiſons des riches Turcs ſont grandes, la partie la mieux ſituée eſt occupée par le *harem*, qui eſt ordinairement environné d'une cour grande ou petite, dans le milieu de laquelle eſt une fontaine. Les appartemens du harem ſont remarquables par la propreté & par toutes les commodités convenables au climat & que le genre d'architecture du pays peut permettre; car c'eſt-là ſeulement que le maître fait quelque dépenſe en meubles & en ornemens. Quant aux maiſons en général, ce ſont de mauvaiſes barraques en bois, fraîches en été, mais incommodes & mal-ſaines dans les ſaiſons humides & froides, ſans cheminées, ſans vitres: on ne s'y chauffe qu'avec des terrines de charbon de terre dont la vapeur vous ſuffoque en vous échauffant. Le ſol des chambres du bas eſt une continuation de la rue, & l'eſcalier montant à l'étage ſupérieur, eſt une ſorte d'échelle incommode & communément placée dans un lieu obſcur.

On reconnaît juſques dans les rues, ſur-tout parmi le peuple, beaucoup de choſes de ces

habitudes & uſages domeſtiques décrits dans les contes arabes intitulés les *mille & une nuit*, & on retrouve un ſouvenir agréable du plaiſir qu'on a goûté à la lecture de cet ouvrage, en reconnaiſſant les originaux du tableau des mœurs communes à toutes les nations orientales. La Thrace.

Conſtantinople ſouffrirait beaucoup du manque d'eau, ſi les ſultans ne l'avaient pas pourvue d'un grand nombre de fontaines dont les eaux ſont amenées par des aqueducs, ouvrages d'une magnificence vraiment impériale. On trouve preſque dans chaque rue une fontaine, qui fournit au muſulman le moyen de ſatisfaire aux pratiques de ſa religion & aux beſoins que donne le climat. A la vérité elles ne ſont pas accompagnées, comme à Rome, des richeſſes & des ornemens de l'architecture, ni obéiſſantes à l'art qui les fait jaillir dans les airs & tomber en napes ſur des rochers artificiels; mais elles fourniſſent une eau pure, coulant d'un ſimple tuyau de fer, & invitent le paſſant à jouir de leur délicieuſe fraîcheur. Les fontaines turques ſont de petits bâtimens carrés & bas, couvert d'un toît en plomb, relevé par les bords dans le goût chinois, & quelquefois dorés & peints d'une grande variété de couleurs, & portant des inſcriptions en vers.

La Thrace. Pendant la durée de l'empire grec, Valens ayant réſolu de faire démolir les murs de Chalcédoine, pour punir les habitans de lui avoir réſiſté, en fit tranſporter les pierres à Conſtantinople, & il les employa en partie à la conſtruction d'un aqueduc réuniſſant la troiſième & la quatrième montagne par plus de quarante arches. Cet ouvrage eſt très-maſſif bâti, comme les murailles, de couches alternativement de pierres de taille & en briques, & ayant en quelques parties une double arcade; Juſtinien le jeune le répara en 570, & Soliman le Magnifique, réparant tous les anciens aqueducs, rétablit en entier celui-là. Cet aqueduc amène le ruiſſeau appelé *Hydrade*, de Belgrade à Conſtantinople, & il peut être conſidéré comme un des monumens des plus frappans de l'ancienne grandeur de la ville devenue la capitale de l'empire ottoman.

L'eſpace vuide le plus étendu qu'il y ait dans l'enceinte de Conſtantinople, eſt ce qu'on appèle aujourd'hui l'*atmeydan*, et que les Grecs appelaient l'hyppodrome: c'eſt-là que ſe donnaient les ſpectacles publics & les combats d'athletes, pour leſquels les grecs étaient ſi paſſionnés.

L'atmeydan eſt un grand cirque long de

lus de cent vingt toiſes, & large de cent inquante. Il fut commencé par l'empereur Sévère, & achevé par Conſtantin. Il y a d'un ôté la moſquée du ſultan Achmet, & de l'autre un grand édifice qu'on dit avoir été utrefois le palais du queſteur, & qui eſt aujourd'hui une maiſon deſtinée à recevoir les ous que les Turcs n'entreprennent jamais de guérir, parce qu'ils eſtiment que la folie & imbécillité ſont des faveurs particulières du iel pour celui qui en eſt atteint. La Thrace.

Il reſte dans l'atmeydan trois monumens remarquables des Grecs.

L'obeliſque, qui eſt d'un ſeul morceau de granit de ſoixante pieds de haut, chargé ur ſes quatre faces d'hiéroliglyphes égyptiens, été apporté de Thèbes en Égypte, & élevé l'aide d'un mécaniſme très-curieux, en rente-deux jours, ſous la direction de Proulus, prêteur de la ville, & ſous le régne e Théodoſe l'ancien.

Son piedeſtal a ſept pieds de haut, & eſt culpté en bas-relief d'un ſi mauvais ſtyle, qu'il ſuffit pour montrer la grande décadence es arts dans ce ſiècle.

Le ſecond monument conſervé dans le cirque, eſt la colonne ſerpentine, ſeul reſte d'un grand nombre de colonnes & de belles

La Thrace.

ſtatues dont il était orné. Il y a lieu de croire que la colonne ſerpentine ſoutenait autrefois le trépied de Delphes qui était dans le *forum* d'Arcadius, l'un & l'autre ayant été placés par Conſtantin dans ſa nouvelle ville. Il ne reſte des ſerpens que les trois corps, qui, entrelaſſés, forment la colonne. Mahomet ſecond avait abattu la tête de l'un d'un coup de ſa hache d'armes, comme pour donner une preuve de ſa force. Les deux autres ont été enlevées en 1700, ſans que les Turcs ayent fait aucune recherche pour les retrouver.

On voit enfin dans l'atmeydan une colonne réparée par Conſtantin Porphyrogenete, & couverte par lui de bronze doré. C'eſt tout ce que ſignifie une inſcription grecque qui eſt ſur ſa baſe : elle a quatre-vingt-quatorze pieds de haut, & ſert à marquer une des extrémités de la lice dans l'hyppodrome : mais, en arrachant les plaques de cuivre, on l'a ſi fort endommagée, qu'elle paraît ne pouvoir pas durer encore long-tems.

Dans la plupart des cérémonies publiques où aſſiſte le ſultan, la marche ſe porte à l'atmeydan. On voit auſſi dans cette place les Turcs ſe livrer à une ſorte d'exercice militaire appelé *djirit*. Deux ou pluſieurs combattans, montés ſur des chevaux très-vifs,

ont armés d'un bâton blanc d'environ quatre ieds de long, qu'ils ſe lancent l'un à l'au- re avec une grande violence; l'adreſſe con- iſte à éviter le coup & à pourſuivre ſon ad- verſaire dans ſa retraite, à arrêter ſon cheval u galop, ou à ſe baiſſer aſſez pour ramaſſer le jirit à terre ſans quitter la ſelle. Les Turcs tonnent par l'agilité avec laquelle ils exécu- utent ces évolutions fatigantes & dangereu- es. Les jeunes gens à la mode s'étudient à xceller dans ce jeu, parce qu'il eſt regardé omme une partie néceſſaire de leur éducation. La Thrace.

L'intérieur de Conſtantinople ne répond oint à ſes dehors brillans, les rues ſont étroi- es, fort ſales & mal pavées. Les hiſtoriens e Byzance rapportent les dévaſtations rapides x fréquentes cauſées par les incendies qui oivent avoir lieu dans une ville dont outes les maiſons ſont en bois. Son principal nérite eſt une ſorte de magnificence ſombre ans le voiſinage des grandes moſquées. C'eſt e qui fait dire à un voyageur avec raiſon : Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une ville qui, vue de quelque diſtance, pro- mette tant, & qui vue de près, tienne ſi peu.

Dans les grandes villes de l'Europe, le bruit qui s'y fait entendre dans le jour, s'y prolonge la plus grande partie de la nuit;

La Thrace.

mais à Conſtantinople, à peine les Muezzins ont achevé d'annoncer l'heure de la prière du ſoir, que tout honnête muſulman ſe retire chez lui, & que les mêmes lieux qui, du lever au coucher du ſoleil, ont été fréquentés par une foule innombrable, deviennent déſerts. Une heure après le coucher du ſoleil toutes les portes de la ville ſont fermées, & l'entrée en eſt ſtrictement défendue.

Tout homme qui a habité une grande ville en europe, ne peut qu'être infiniment ſurpris de la tranquillité qui règne pendant le jour dans les rues de Conſtantinople, quoique remplies de peuple. Il n'y a pas de bruit de voiture, & les lieux où il y a le plus d'hommes raſſemblés pour leurs affaires, diffèrent à peine d'un ſéjour conſacré au ſilence. Il y a quelques années qu'un Franc ne pouvait guère marcher dans les rues de Conſtantinople, ſans courir le riſque d'être inſulté, & les marchands de Pera ſe faiſaient accompagner ordinairement par un janiſſaire. Aujourd'hui on n'a rien à craindre de pareil, au moins lorſqu'on eſt aſſez ſage pour céder toujours le haut du paver à un Turc.

Les incendies ſont ſi fréquens, que peu de mois ſe paſſent ſans quelqu'accident de ce genre, & ils ſont communément ſi violens,

que des quartiers entiers ſont réduits en cendres. Auſſitôt que le fléau eſt paſſé, on rebâtit les maiſons & les rues ſe rétabliſſent comme elles étaient, ſans qu'on mette à profit cet accident pour faire aucun changement & prendre des précautions. On avertit les habitans que le feu eſt à Conſtantinople, en frappant un gros tambour placé ſur deux hautes tours. La garde de nuit parcours les rues en traînant ſes gros bâtons ferrés ſur le pavé & en criant, le feu eſt en tel endroit. Le ſultan eſt averti par trois fois; & quand l'incendie a duré une heure, il eſt obligé de ſe rendre en perſonne ſur le lieu, & de faire conduire avec lui des mules chargées de piaſtres, qu'il diſtribue de ſes mains aux hommes dont la profeſſion eſt de porter du ſecours dans les incendies, mais qui, avant qu'il arrive, ne ſe donnent aucun mouvement. La Thrace.

On remarque avec étonnement la réſignation avec laquelle un bon Muſulman voit ſa maiſon conſumée par les flammes, il ne montre aucune émotion; il s'écrie: *allah karim*, dieu eſt miſéricordieux, & il ſe tient aſſuré que la même providence qui l'a réduit à un état miſérable, peut lui redonner la richeſſe, ſi ſa deſtinée le veut ainſi; les femmes n'ont pas cette haute philoſophie & n'en uſent pas

ainſi : elles s'aſſemblent en foule autour du
La Thrace. ſultan, elles l'accablent ſans pitié des reproches les plus amers, articulant ſes fautes & les erreurs du gouvernement, & lui imputant la calamité préſente.

Le long du port eſt un quai & un grand nombre de portes dans la muraille flanquée de tours, qui forme l'enceinte de la ville : en face de l'autre côté du port, ſont les arſenaux, le logement du Capitan-pacha, grand amiral, les quartiers de *Piri-pacha*, *de Sudlidge*, où eſt une nouvelle fonderie de canons.

Le Boſphore de Thrace que fait communiquer les deux mers, verſe dans la partie du ſud, l'excédent des eaux que le nord répand dans la mer noire, & que ſa ſurface ne peut évaporer. Des courans violens deſcendent à cet effet du canal & ſe portent ſur la pointe du ſérail ; ce cape les diviſe & en intercepte une partie, qui après avoir circulé dans le port, en reſſort par la rive oppoſée, pour rentrer dans la file du premier courant : c'eſt à ce mécaniſme naturel que le port de Conſtantinople doit l'avantage de ſe dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaiſſeaux de 80

canons peuvent ſans danger y mettre une planche à terre.

La Thrace.

Le commerce de Conſtantinople ſe fait principalement dans les khans, les baſars & les bezeſtems, ſelon la coutume de l'orient.

Les khans ſont de grands édifices quarrés, bâtis en pierres & à l'épreuve du feu; ils ſont ordinairement de forme quarrée, environnés d'une colonade formant un cloître avec de nombreuſes célules, communément diſpoſées en trois étages. On y reçoit les marchandiſes de toutes les parties de l'empire, qui arrivent en caravanes.

Le marché aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, forme un de ces kans, & ce n'eſt pas le moins digne de la curioſité du voyageur. C'eſt un endroit fermé de murailles avec de grands arbres au milieu & des galeries tout autour, ſous leſquelles ſont les marchands & les eſclaves. La vente commence toujours par une priſe pour le ſultan. Lorſqu'elle eſt finie, le crieur public touche le prix que le vendeur en veut. Celui-ci ſe tenant toujours auprès de ſon eſclave qui a le viſage & le corps couverts d'une couverture dont il tient un bout. S'il ſe préſente un acheteur, il lève la couverture pour voir ſi la marchandiſe lui plaît, & lorſqu'on eſt convenu du prx, l'eſclave ſuit ſon

La Thrace.

nouveau maître dans sa maison. Avant que de les acheter, on les considère de tous côtés, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris, & bien souvent cela se fait dans la même journée, sans que l'on conclue le marché. Les hommes & même les femmes auxquelles la nature a refusé des charmes, sont destinés pour les services les plus vils; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeunesse, ont un sort bien différent; on va ordinairement les choisir chez leur maîtres, & ces maîtres qui sont des juifs, prennent grand soin de leur éducation afin de les mieux vendre. Ils leur font apprendre à danser, à chanter, à jouer des instrumens, & ne leur laissent rien négliger de ce qui peut inspirer de la tendresse. On y voit des filles fort aimables qui se marient avantageusement, & qui ne ressentent plus de l'esclavage; elles ont la même liberté dans leurs maisons, que les Turques de naissance.

Rien n'est si plaisant que de voir venir incessamment, de Grèce, de Candie, de Mengrelie, de Circassie, de Géorgie, &c. une prodigieuse quantité de filles destinées pour le service & les plaisirs des Turcs. Les sultans, les pachas & les plus grands seigneurs choisissent souvent leurs épouses parmi elles.

Les

Les filles que leur ſort conduit dans le ſérail ne ſont pas toujours le mieux partagées ; il eſt vrai que celle d'un berger peut devenir ſultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le ſultan. Après ſa mort, on les enferme pour le reſte de leurs jours dans le ſérail, à moins qu'elles ne ſoient recherchées par quelque pacha. La Thrace,

Les baſars ſont des eſpèces de cloîtres en pierres, fort élevés & éclairés par des coupoles, & très-frais en été. Là ſont raſſemblés les marchands de toutes les nations, ayant chacun une boutique ſur le devant & un magaſin ſur le derrière, pour dépoſer leurs marchandiſes.

D'autres quartiers ſont occupés par les bouailliers, de qui l'on peut acheter à aſſez bon compte des pierres brutes, & par les libraires, qui ont tous un aſſortiment de manuſcrits turcs, arabes & perſans, dont ils connaiſſent peu la valeur, mais dont ils demandent des prix exorbitans. C'eſt dans les baſars que ſe montre parfaitement le caractère national ; on ne peut ailleurs l'obſerver avec plus de facilité & le connaître mieux. Un étranger s'étonnera d'y voir ſouvent les boutiques ouvertes ſans que le maître ſoit, ni aucun gardien, tant la filouterie eſt inconnue parmi les Turcs. On y diſtingue

chacune des nations dont l'amas compose
La Thrace. vaſte population de Conſtantinople, par la ma
nière dont ils ont la tête couverte, & qu'o
apprend bien vîte à reconnaître, différenc
qui rend les grouppes des figures plus pitto
resques, en rompant l'uniformité des autre
parties de leur habillement.

Le beſeſtein ou change public, eſt une pièce
très-vaſte où l'on raſſemble des marchandiſes
de ſeconde main, qui ſont là colportées &
vendues à l'enchère : dans une partie de cette
ſalle ſont les changeurs, la plupart Arméniens
ou Juifs.

Conſtantinople eſt très-bien pourvue de
choſes néceſſaires aux premiers beſoins de la
vie ; le métier de boulanger y eſt lucratif mai
dangereux, s'il n'eſt pas inacceſſible à la ten
tation de frauder. On vérifie ſes poids au mo
ment où il s'y attend le moins, & la punition
ordinaire de celui qui eſt pris en fraude, eſt
d'être cloué par l'oreille au montant de la
porte.

Les cafés, qui ſont en grand nombre, ſont
arrangés dans le goût chinois & peints agréa
blement ; l'intérieur eſt diſtribué en petits cabi
nets ; les perſonnes de tous les rangs y viennent
aſſidument, & pluſieurs y paſſent la plus grande
partie du jour, fumant trente & quarante

pipes par jour, & prenant autant de taſſes de café bouillant, non clarifié & ſans ſucre. Aux cafés, il faut joindre les boutiques appelées *teriaki kana* où ſe vend l'opium; on le prépare avec différens ſyrops, pour le rendre agréable au goût & moins enivrant; quelquefois auſſi il eſt en petites tablettes ſur leſquelles ſont imprimés ces mots *mash allah*, c'eſt-à-dire l'ouvrage de dieu. La Thrace.

Les Turcs prennent de l'opium comme un enivrant, ou d'après l'idée qu'il fortifie, lorſqu'ils ont une fatigue extraordinaire à ſupporter. Les courriers tartares, qui voyagent avec une incroyable diligence, uſent de ces *mash-allah*. Aujourd'hui l'uſage de l'opium eſt fort diminué, à meſure que s'affaiblit le préjugé des mahométans contre le vin.

Les jeux de haſard n'ont pas lieu chez les Turcs; ils ſont interdits par la loi de Mahomet. Les échecs ſont leur principal amuſement, & leur grande habileté en ce genre prouve qu'on peut y exceller ſans être pouſſé à cette étude par l'amour du gain. Ils regardent auſſi les gageures, cette ſorte d'affirmation anticipée du ſuccès d'un événement futur & incertain, comme illégitimes.

C'eſt une choſe remarquable qu'au ſein d'une ſi grande population il y ait ſi peu d'affaires cri-

minelles. On entend rarement parler de meur-
La Thrace. tres, & le plus ſouvent c'eſt entre les ſoldats.

C'eſt avec un ſoin égal à celui du gouver-nement grec, pour la ſanté & la commodité du peuple, que les Turcs devenus maîtres de Conſtantinople ont établi ou entretenu des bains publics. On en compte aujourd'hui cent trente dans l'enceinte de la ville; ils ſont for-més communément de deux chambres aſſez grandes, voûtées & éclairées par une coupole. La première eſt une eſpèce de veſtibule où l'on ſe deshabille & l'on ſe r'habille; la ſeconde eſt échauffée par des tuyaux de chaleur qu'on n'apperçoit pas, & c'eſt-là qu'on ſue; la chaleur y eſt portée communément au trentième degré de Reaumur; peu d'hommes peuvent y reſter plus de vingt minutes. Au milieu eſt une table de marbre ſur laquelle celui qu'on étuve eſt placé, & où deux hommes, les mains garnies d'une eſpèce d'étrille faite d'une pièce de drap de poils de chameau, le frottent avec du ſavon parfumé, de la tête aux pieds; ils pétriſſent ſes muſcles, aſſoupliſſent ſes join-tures, en les tirant avec force, juſqu'à les faire craquer avec un bruit ſemblable à celui du coup de l'électricité. Toute l'opération eſt conduite, au reſte, avec propreté & avec la décence la plus ſcrupuleuſe. Après le bain,

on se rend dans une chambre voisine, on y trouve des lits rangés en file, on y passe une heure à fumer, après laquelle on croit pouvoir s'exposer à l'air libre. La Thrace.

Les femmes ne vont jamais seules aux bains; ils deviennent des lieux de rendez-vous pour celles d'un état supérieur, qui y passent des heures entières à faire entr'elles la conversation & à prendre des rafraîchissemens; les femmes ne subissent pas l'opération en silence, elles ont une espèce de cri de joie, qui consiste à répéter rapidement *lillah! lillah!* qu'on entend jusques dans la rue, en passant près des bains.

Eyub est un village en dehors des murailles de Constantinople, très-agréablement situé près le Havre; il a pris son nom d'Eyub ou Job, porte-étendart de Mahomet, qui fut tué dans le premier siége de Constantinople par les Sarrasins. Mahomet second, à ce qu'on dit, eut une révélation qui lui découvrit le lieu de sa sépulture dans ce village; il y éleva un mausolée & une mosquée où est déposé le sabre dont on arme le nouveau sultan; cette cérémonie se fait toujours dans la mosquée de Youb. En voici le détail.

Le premier soin d'un prince ottoman qui parvient au trône, est de se laisser croître la

La Thrace.

barbe ; quelques-uns y ajoutent celui de la teindre en noir, afin qu'elle ſoit plus apparente le jour de la première ſortie publique, dont l'objet eſt d'aller ceindre l'épée : c'eſt la priſe de poſſeſſion, le couronnement des empereurs turcs. Dès le matin du jour diſpoſé pour cette fonction, toutes les rues depuis le ſérail juſqu'à Youb, ſont bordées des deux côtés par les janiſſaires en habit & bonnet de cérémonie ; mais ſans armes & les mains croiſées ſur la ceinture.

Les miniſtres, les grands officiers, les gens de loi, & généralement toutes les perſonnes qui par état ſont attachées au gouvernement, ſe rendent de bonne heure au ſérail, afin de prendre le grand-ſeigneur dans ſa marche. Cette marche commence, ainſi que nos proceſſions, par les gens les moins importans qui défilent ſans ordre ; ils ſont tous à cheval, & chacun d'eux eſt environné d'un grouppe de valets de pieds, proportionné à l'état & aux facultés du maître ; les gens de loi ſont remarquables par la groſſeur de leurs turbans & la ſimplicité des houſſes de leurs chevaux ; mais le grouppe du janiſſaire aga préſente le tableau le plus riche dans la claſſe des grands officiers. Outre le nombre de valets qui environnent ſon cheval, il eſt précédé par deux files de *tchorbadgi*,

qui à droite & à gauche marchent à pied devant leur général; des premiers officiers en bottes jaunes, les coins de leur robe retroussés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main, & coëffés d'un casque brodé en or surmonté d'un grand panache à la romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on voit le janissaire aga qui domine au milieu de la foule de ses gens : mais un objet vraiment curieux, c'est le vêtement de l'*achetchi - bachi* (1), qui marche à pied au milieu des deux files de colonels, dont je viens de parler, & seulement quelques pas en avant de son général. Une énorme dalmatique de cuir noir chargée de gros clous d'argent recouvre un corset également de cuir, & non moins bisarement décoré ; ce petit gillet est fixé sur sa personne par une large ceinture à gros crochets & à charnières qui soutient deux énormes couteaux, dont les manches couvrent presque entièrement le visage du major ; tandis que des cueillères, des tasses, & d'autres ustensilles d'argent suspendus à des chaînes du

La Thrace.

(1) Chef de cuisine. Chaque compagnie a le sien, qui fait l'office de major : il veille à la subsistance & à la grande police; celui du janissaire aga fait l'office de major-général.

même métal, lui laissent à peine l'usage de
La Thrace. ses pieds. Il en est en effet tellement chargé, que dans toutes les occasions publiques qui obligent cet officier à se vêtir ainsi, deux janissaires doivent lui servir d'acolythes pour soutenir son habit.

Le *tchavuche-bachi*, l'un des ministres de la Porte, dont l'office a essentiellement rapport aux affaires civiles, est précédé par les huissiers dont il est le chef; chacun deux porte une plume d'autruche sur le côté de son turban. Le bostandgy-bachi est également précédé par deux files de bostandgys le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge présentent au coup-d'œil une uniformité assez agréable. Ces différens officiers de l'empire saluent à droite & à gauche les janissaires qui bordent la haie, & qui y répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec bien plus de respect, aux seuls turbans des grands seigneurs qui précèdent sa hauteſſe, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures, chargées de leurs aigrettes, n'étaient d'abord destinées qu'à changer celle que l'empereur porte lui même au cas où il le juge à propos; mais cet usage de pure commodité, devint dans la suite un objet de pompe & d'ostentation.

Ces turbans, placés sur des espèces de tré-

ieds de vermeil, ſont portés de la main droite
ar deux hommes à cheval, entourés d'un
ombre de *tchoadars*; & ces officiers doivent
eulement faire incliner un peu les turbans à
roite & à gauche, à meſure que les janiſ-
ires, au nombre de ſept ou huit à-la-fois,
e courbent profondément pour ſaluer les ai-
rettes impériales. La Thrace.

Dans cette marche, auſſi curieuſe à voir
ue pénible à décrire, le viſir & le muphti,
ous deux vêtus de blanc, le premier en ſatin,
e ſecond en drap, marchent à côté l'un de
autre entourés de leurs gens, & précédés
e chevaux de main & des chatirs du viſir;
ſpèces de valets de pied diſtingués p
eintures de vermeil. A côté de ce m
archent les *alaitchaouches*, ou huiſſiers
ppartenant à la dignité de pacha; ils
mment mouvoir leur bâton d'argen
e petites chaînes aſſez ſemblables à des
nets, & dont le bruit l'accompagne juſques
ans ſon propre palais. Un charriot couvert,
roſſièrement conſtruit, mal ſculpté, mais ri-
hement doré, contient un petit ſopha, & ſuit
rdinairement le muphti, pour le recevoir
uand il eſt fatigué.

Viennent enſuite les capitaines des gardes
e l'intérieur, & le grand & le petit écuyers

La Thrace. qui précèdent les chevaux de main du grand-seigneur. Ces chevaux ſont couverts de houſſes très-riches qui traînent juſqu'à terre, & qui ne laiſſent appercevoir que la tête des animaux, dont le front eſt orné d'une aigrette de héron; ils portent auſſi chacun une queue de cheval ſuſpendue à la ſous gorge, & ſur la ſelle un ſabre & une maſſe d'armes recouverts d'un bouclier. Chaque cheval eſt conduit par deux hommes à pied, qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux; immédiatement après ſuivent deux files d'aſſekis, corps d'élite tiré de celui des boſtandgys; ils ont le ſabre pendu en ſautoir & le bâton blanc à la main; une troupe de *zulufichis*, coëffés d'un caſque de vermeil & la lance haute, marche également ſur deux files & précède les peisks; ceux-ci, vêtus à la romaine, portent des faiſceaux que ſurmonte une hache d'argent, & marchent avant les ſolacks, qui chauſſés d'une eſpèce de cothurne, armés d'arcs & de fleches, ſont coëffés d'un riche caſque ſurmonté d'un panache en éventail, dont les extrêmités en ſe réuniſſant, forment deux haies au milieu deſquelles le grand-ſeigneur marche ſeul à cheval. L'aigrette du prince domine au-deſſus de ce ſuperbe grouppe; ſon approche inſpire un ſilence morne; les janiſſaires s'inclinent pro-

fondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'empereur à leurs regards : de son côté, sa hauteſſe a l'attention de répondre à ce ſalut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche. La Thrace.

Un nombre infini de tchoadars environnent & ſuivent le grand-ſeigneur; ils entourent en même-temps le ſeliktar-aga qui porte le ſabre impérial ſur l'épaule, & eſt vêtu d'un habit d'étoffe dor : cet habit eſt le ſeul des habits turcs qui joigne à la taille.

Le *kiſlars-aga*, ou le chef des eunuques, paraît enſuite ſuivi du *kaſnadarz-aga* qui ferme la marche, & qui diſtribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le *capidgelar*, ou capitaine des gardes de la porte, & le boſtandgy-bachi, qui précèdent le grand-ſeigneur dans toutes les ſorties publiques, doivent, à ſon retour au ſérail, mettre pied à terre, au fond de la première cour, pour venir au-devant de ſa hauteſſe; ils doublent leurs pas lorſqu'ils en approchent, ſe proſternent aux pieds de ſon cheval, & l'introduiſent dans la ſeconde cour en marchant devant lui juſqu'au lieu où le prince met pied à terre, & où les officiers de l'intérieur le reçoivent.

Dans une riche vallée, au-delà d'Youb,

La Thrace.

à une lieue & demie de Conſtantinople, eſt une maiſon royale nouvellement bâtie, où le grand-ſeigneur ſe rend ſouvent les jours de gala, & va ſe promener avec ſes femmes; on l'appelle *kiatchana*, & c'eſt aux Français que les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Mehemet-Effendi étant de retour de ſon ambaſſade de France, parla avec tant d'admiration au grand-viſir, des maiſons de plaiſance de l'empereur des Français, que ce ſeigneur conçut le projet d'en conſtruire une à leur imitation, pour les plaiſirs du grand-ſeigneur. Un double vallon, formé par deux chaînes de collines & arroſé par une petite rivière, eſt le lieu charmant où eſt ſitué ce nouveau palais; plus de deux cents belles maiſons, bâties ſur les côteaux d'alentour, préſentent de loin la plus belle perſpective qu'il ſoit poſſible d'imaginer; elles ſont entourées de paliſſades de bois peint. Nous entrâmes dans ce palais, du côté de la rivière, par un berceau couvert de petits dômes, de diſtance en diſtance, dont le treillage eſt une eſpèce de moſaïque à jour; cette galerie aboutit à une grande cour près de laquelle ſont pluſieurs vergers, dont les compartimens ſont très-agréables; les chambres ſont ornées de marbre & de peintures; à droite du ſérail eſt un kiosk ou pavillon quarré d'une magnificence

oyale ; ſon circuit eſt près de cent pieds. Il
ſt tout entier de marbre blanc, lambriſſé
La Thrace.
'une moſaïque précieuſe, & ſoutenu ſur plu-
ieurs colonnes dont les chapiteaux & les bâſes
ont de cuivre doré; la diſtance qu'il y a entre
haque colonne eſt à jour, & ſe ferme avec
es rideaux & des volets; en face du kiosk
ſt un canal immenſe, revêtu de marbre dans
oute ſa longueur, & bordé de platanes qui
orment un ombrage délicieux : on eſt ſur-
ris de voir Marly tranſporté dans la Thrace.

Les gardes prétoriennes, les mammeloucs
les janiſſaires ont été célèbres par leur
aleur & leurs talens militaires, & dans le
emps de leur inſtitution, ces derniers n'ont
as été inférieurs aux premiers. Ce fut le
ltan Amurath ſecond qui le premier établit
n Turquie une armée permanente; ce fut
i qui, après avoir étendu le cercle de ſes
onquêtes depuis l'Helleſpont juſqu'au Danube,
rma le projet bien entendu de conſerver ſon
mpire par un corps de milice accoutumé à
diſcipline, & qu'il eut ſoin d'attacher à ſa
erſonne par des privilèges particuliers.

Dans cette vue, il s'empara de chaque
nquième enfant de tous les chrétiens qui ſe
ouvaient ſous ſa domination, & qui étaient
gés de moins de quinze ans. Il les confia pour

La Thrace.

deux ou trois années aux ſoins des laboureurs, chargés de les endurcir au travail, & de les élever dans la religion mahométane, & enſuite on leur enſeigna avec un ſoin particulier le maniment des armes. Pour les familiariſer encore mieux avec le carnage, on les accoutuma à faire l'eſſai de leurs ſabres ſur leurs priſonniers ou ſur les criminels. Lorſqu'on ſe crut parvenu à bannir de leur cœur tout ſentiment d'humanité, on les enrôla dans le corps des *Yennicheri* ou janiſſaires, & ils formèrent l'élite de l'armée turque. L'inſtitution de cette nouvelle troupe donna à cette époque une ſupériorité déciſive aux armes des Turcs; ils avaient adopté un ſyſtême de diſcipline, une organiſation bien combinée qui n'avaient point encore de modèle dans les armées des autres puiſſances de l'Europe. Ces légions fameuſes furent long-temps la terreur des nations environnantes, & on continua à les regarder du même œil juſqu'au milieu du dix-ſeptième ſiècle. A cette époque, la puiſſance des Turcs commença à reſter dans une ſorte de ſtagnation; leurs efforts pour s'agrandir, éprouvèrent bientôt de puiſſans obſtacles, & ce ralentiſſement forcé doit être conſidéré comme le prélude d'une décadence vers laquelle ils n'ont ceſſé de s'incliner depuis, & qui devient de jour

n jour plus effrayante pour eux. Plus les
nnées s'écoulent & plus leur dégradation eſt La Thrace.
enſible. La diſcipline de cette ſoldateſque
éroce ne pouvait être protégée que par des
ouverains également féroces. Les ſultans n'eu-
nt pas plutôt abandonné les camps pour ſe
ivrer aux débauches du ſérail, que les janiſ-
aires, ceſſant de reſpecter leur autorité, ſe
évoltèrent à diverſes repriſes, & renverſèrent
u trône le monarque qui leur paraiſſait in-
igne de tenir les rênes de l'empire.

Le Sultan Mahmud, qui redoutait l'eſprit
uerrier & turbulent de ce corps, mit toute
a politique à le plonger dans l'aviliſſement.
l permit que des hommes de la plus baſſe
laſſe du peuple, que des gens à juſte titre
egardés comme infâmes, s'enrôlaſſent dans les
aniſſaires. Il en réſulta que ce corps fut con-
idérablement augmenté & que ſa réputation
égénéra en proportion. Un grand nombre
'entr'eux ſont notés pour la poltronnerie,
uſſi-bien que pour les vols & pour d'autres
rimes dont ils ſe rendent journellement cou-
ables, tandis que les autres énervés par la
ie oiſive qu'ils mènent dans le ſein des villes,
par l'habitude de ſe livrer aux profeſſions
es plus viles, ne conſervent rien de militaire
ue le nom de janiſſaire qu'ils continuent à

La Thrace.

porter. Comme ce titre eſt héréditaire, il y a peu de Turcs, même parmi les gens de métiers & les marchands, qui ne ſoient enrôlés dans quelque *Odah* ou régiment de ſoldats choix, pour jouir du privilége du corps; ce qui l'exempte de recevoir la baſtonade ſur la plante des pieds & lui donne le droit de l'avoir ſur le dos, ainſi que l'honneur d'être étranglé quand il eſt condamné à mort. Il y a cent une légion de janiſſaires, & le Sultan eſt enrôlé dans la première, dont il eſt le chef; & à de certains jours, il reçoit ſa paye dans la ſeconde cour du ſérail, lorſqu'on leur diſtribue le pilau des cuiſines de l'empereur.

Celui qui veut y être admis, doit, en commençant & durant ſa jeuneſſe, être le garçon de cuiſine et le valet de ſon *Ortah* ou diviſion. Pendant ce noviciat, il eſt ſoumis aux ordres d'un caporal à qui il doit obéir aveuglement, comme dans les ordres monaſtiques, un jeune frère obéit à ſon ſupérieur. Ces novices portent une ceinture de cuir, ornée par-devant de deux larges plaques de cuivre. Ils ont ſoin des marmites & diſtribuent les portions; Ils ſont affranchis de ce ſervice ſitôt qu'ils ont des mouſtaches; ils portent imprimée à leurs bras & ſur la chair, la marque qui diſtingue l'*Odah* auquel ils appartiennent.

tiennent, & qui tracée avec de la poudre à canon, ſelon un procédé bien connu, ne peut plus s'effacer. Le premier *Odah* à pour ſymbole un croiſſant, d'autres ont des figures groteſques ou des figures d'animaux, comme un lion, un rhinocéros. La Thrace.

Le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un corps, eſt la perte de ſes marmites; & pour le prévenir, ils ont conſtamment deux batteries de cuiſine. Lorſque toutes deux ont été priſes par l'ennemi, la légion eſt rompue, & on en forme une nouvelle à laquelle on donne de nouvelles marmites. Dans la dernière guerre, les Ruſſes s'étant emparés du camp des Turcs, & employant leurs marmites en préſence des priſonniers, ceux-ci ſe montrèrent extrêmement choqués & ſcandaliſés de cette profanation.

CHAPITRE IV.

Faubourgs de Conſtantinople. — Galata. — Péra. — Canal de la mer Noire. — Palais des Sultanes. — Maiſons des Grecs & des Arméniens. — Vieux châteaux ſur les deux bords oppoſés du Boſphore. — Commerce de Conſtantinople.

La Thrace, L'ANCIENNE Byzance, dont les murs ſervent aujourd'hui d'enceinte au ſérail du Grand-Seigneur, placée ſur l'extrémité du cap qui ferme le port, préſente une forêt de cyprès, dont les cîmes dominées par une infinité de coupoles couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, ſe pyramident avec la tour du divan qui les ſurmontent. Ce grouppe d'une teinte ſombre ſemble ſe détacher du reſte du tableau, qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épais, dont les maſſes ſont trop fortes pour les objets qui les environnent.

En rentrant dans le canal, on trouve Galata, habitée par les négocians, & Péra où logent les miniſtres étrangers, Tophana ou la fonderie, puis le palais de *Bechik-Tache*,

plus agréable & le mieux décorée de toutes les maiſons du Grand-Seigneur ; enfin une ſuite de villages ſuperbes, de kiosks charmans, dont les formes variées décorent des aſpects ſans ceſſe renouvellés par chaque effort des rameurs. Il n'eſt pas un angle, pas un contour qui n'offre & ne cache de nouvelles beautés. La rive d'Aſie, moins couverte de bâtimens, offre des promenades délicieuſes, des vallées arroſées par une multitude de ruiſſeaux, & ombragées par d'énormes platanes, dont les cîmes réunies forment ſouvent une voûte impénétrable aux rayons du ſoleil. La Thrace.

C'eſt dans ces aſyles que le négociant vient ſe délaſſer de ſes travaux, le muſulman de ſon oiſiveté, & quelquefois ſes femmes s'égarant, s'échappent aux triſtes gardiens qui les obſèdent. Vers le tiers de ſa longueur, le canal forme un circuit qui produit ſur la côte d'Aſie un golfe, dont les bords ſont occupés par des kiosks & jardins du Grand-Seigneur. Là, ſont ſur les deux caps oppoſés à l'Aſie & à l'Europe, deux vieux châteaux ruinés, garnis d'un grand nombre de canons preſque tous ſans afût. Il paraît conſtant que cet endroit eſt celui ou Xerxès fit conſtruire le pont de bateaux ſur leſquels défila cette armée dont il couvrit la Grèce. Plus loin ſur la côte d'Eu-

La Thrace.

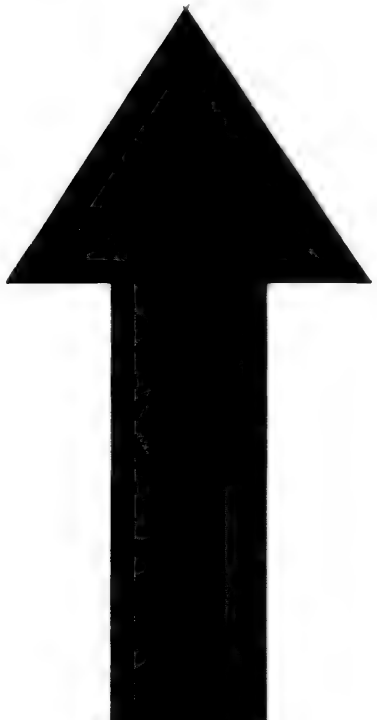
rope, ſont les villages de *Tarpia* & de *Bouyuckdéré*, où les miniſtres étrangers & les plus riches négocians ont des maiſons charmantes. Au-delà ſont quelques batteries inutiles & deux châteaux auſſi peu redoutables que les premiers.

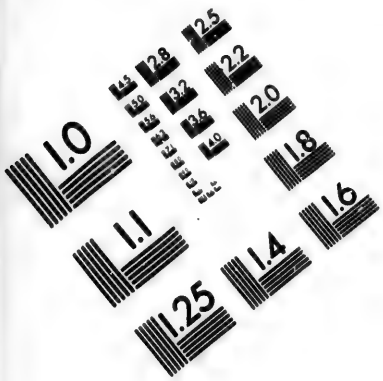
La ville de Galata a dû ſa fondation aux Génois. Elle eſt aujourd'hui la réſidence des marchands de toutes les nations, dont les magaſins ſont remplis de tous les articles que peut fournir le commerce d'Europe. Ce faubourg a quatre milles de circonférence; les Vénitiens prétendent y exercer une ſorte de juriſdiction, & à l'entrée publique de leur ambaſſadeur, qui prend le nom de Baile, on lui préſente les clefs à la porte.

Le grand faubourg de Péra, placé ſur une hauteur très-élevée, a plus de deux milles de long. Les miniſtres des puiſſances étrangères y vivent généralement avec un grand faſte; leurs palais ſont magnifiques & délicieuſement ſitués, particulièrement celui de l'ambaſſadeur de Suède. Il eſt bâti à l'endroit le plus élevé du lieu où l'on découvre le ſuperbe port, le magnifique canal, la tour de Léandre au milieu des eaux, le ſérail & ſes jardins, Conſtantinople avec ſes moſquées, le Pont-Euxin avec ſes îles, Scutari & Chalcédoine en Aſie de l'autre côté du détroit; au loin le mont Olympe tou-

jours couvert de neige, image des montagnes de Suède en hiver, des forêts de vaiſſeaux arrivant à toute heure d'Europe & d'Aſie & y retourna[illegible], des milliers de chaloupes & celles du [illegible] Seigneur qui ſont dorées, voilà les [illegible]tives de l'hôtel de l'ambaſſadeur de S[illegible] Péra, qui eſt orné d'un joli jardin ſéparé [illegible]n mur mitoyen d'une maiſon de derwiches, où eſt le mauſolée du comte de Bonneval, avec ſon cimetière, qu'on apperçoit de la ſalle à manger de l'hôtel. Dans le mois de Ramadan, tous les minarets ſont illuminés dès la fin du jour : alors, de l'hôtel de Suède, on en peut compter un très-grand nombre, tant en Europe qu'en Aſie, à une, deux, trois galleries qui offrent l'aſpect d'autant de cercles ou de couronnes de lumières. Celles de pluſieurs minarets, arrangées avec ſymétrie, repréſentent des vaiſſeaux, le chiffre du Sultan, des croiſſans, & autres figures quelquefois mobiles au gré des vents. La Thrace.

Les miniſtres des puiſſances étrangères vivent généralement à Péra avec un grand faſte & une grande dépenſe. Pendant l'hiver & au temps du carnaval, leur ſociété eſt montée ſur un ton de gaieté plus marqué; mais leur commerce entre eux n'en eſt pas moins em-





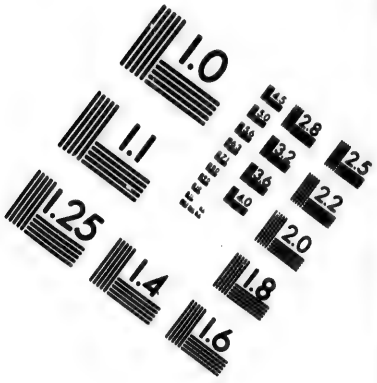
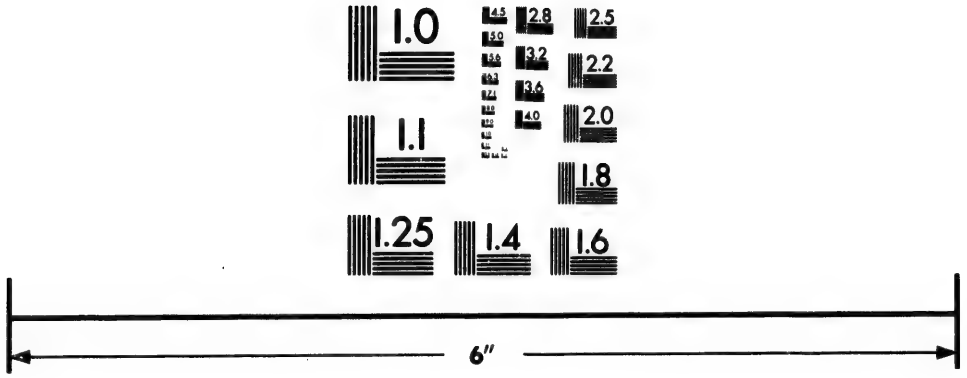
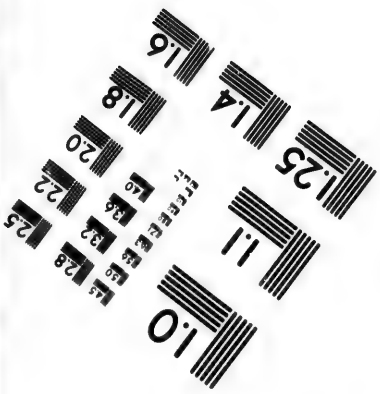
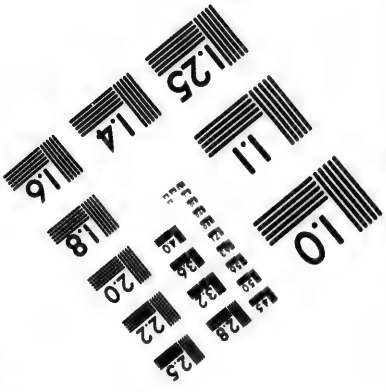


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La Thrace.

barraſſé par l'étiquette, & rarement s'y dégage-t-on des entraves de la cérémonie.

Parmi les autres habitans de Pera, on trouve un mélange inoui de manières européennes & orientales à peu-près à un égal degré. Les hommes portent les habits de leur nation; mais les femmes mêlent les modes grecques aux modes françaiſes, & cette union produit des effets agréables. Leur coëffure eſt généralement plus grecque que françaiſe; leurs cheveux tombent en boucles ſur le front & en longues treſſes ſur le dos; ſur la tête elles portent une touffe faite d'un étoffe de ſoie communément bleue, entourée d'un petit turban de mouſſeline à fleurs. Des chaînes d'or en braſſelet ou en colliers, ſont un de leurs ornemens favoris; leurs joyaux ſont des effets de famille, & elles ne peuvent les aliéner : on les montre ſouvent comme étant dans la famille depuis le temps des empereurs grecs.

Les chambres préférées dans les maiſons, ſont celles qui ſont les plus proche du toît; elles ſont ſpacieuſes & élevées, mais ſans cheminées; l'hiver elles ont dans le milieu une table ronde qu'on appèle tandour, ſous laquelle on place un réchaud de braiſe, & qui eſt recouvert de pluſieurs tapis. Les hommes & les femmes ſe placent autour, complètement

enveloppés jusqu'au cou : lorsque je fus, pour la première fois, introduit dans une société où je fus invité à me placer au tandour, ce spectacle me parut grotesque. La Thrace.

Parmi les drogmans qui font leur résidence à Pera, plusieurs sont des descendans des familles vénitiennes qui ont occupé cet emploi dès le temps des premières ambassades des européens à la Porte. Les Allemands & les Français avaient établi un séminaire de jeunes gens appelés enfans de langue, pris dans leur nation, pour remplir les places de ce genre ; & ce plan, il faut en convenir, a produit de bons effets.

C'est une chose singulière que la facilité avec laquelle ces gens parviennent à parler couramment sept à huit langues ; car Pera est une tour de babel pour la multitude, & quelquefois pour la confusion des langues.

Pour traiter les affaires avec les gens du pays, on ne peut se passer de ces interprètes appelés *drogmans*. La Porte donne à ces drogmans un barat ou privilège pour la vie ; mais ils sont nommés par le ministre étranger. Ils étaient ci-devant résidans dans diverses villes de l'empire, pour les besoins du commerce de chaque nation ; mais depuis plusieurs années, l'office & le titre de drogman ont été

La Thrace.

mobiles, & le privilège en eſt acheté par de riches Grecs, pour mettre à couvert leurs perſonnes & leurs propriétés, contre cette eſpèce de vol appelé avanie qui les menace ſans ceſſe. Pour tout commerçant l'exception de droit de port eſt un avantage deſirable, auſſi bien que les immunités & privilèges dont jouit la nation à laquelle il s'attache pour un tel emploi. L'abus qu'on a fait de ces privilèges a éveillé depuis long-temps la jalouſie du gouvernement turc, qui viole continuellement ſes capitulations avec les nations de l'Europe, & qui reſtreint tant qu'il peut les conceſſions qu'il a faites. Immédiatement après la dernière paix, l'impératrice de Ruſſie, pour ſe concilier les Grecs, remplit tout l'Archipel de conſuls pris dans cette nation; ſon plan fut facilement démêlé par l'étendue qu'elle lui donna, & la Porte déclara qu'elle ne voulait pas qu'aucun ſujet de l'empire, non muſulman, remplit déſormais l'emploi de conſul.

Il y a dans Pera un collège appelé *medreſſeh*, où l'on élève les jeunes gens qui doivent être admis dans le ſérail, & qui eſt gouverné par le capi-baſchi. Cet établiſſement a été formé pour les enfans des Turcs que leurs parens veulent deſtiner à ce ſervice, & parmi leſquels le ſultan vient choiſir, dans une viſite de la

eſt acheté par de
ouvert leurs per-
ntre cette eſpèce
nenace ſans ceſſe.
ption de droit de
e, auſſi bien que
lont jouit la na-
ur un tel emploi.
ivilèges a éveillé
ſie du gouverne-
nellement ſes ca-
de l'Europe, &
s conceſſions qu'il
la dernière paix,
r ſe concilier les
l de conſuls pris
ncilement démêlé
a, & la Porte
qu'aucun ſujet
remplit déſor-

ppelé *medreſſeh*,
ui doivent être
ſt gouverné par
ent a été formé
urs parens veu-
parmi leſquels
ne viſite de la

aiſon qu'il fait tous les ans; les plus ſpi-
tuels ſont inſtruits dans l'iſlamiſme, & les
iences que l'alcoran regarde comme per-
iſes, & les plus vigoureux dans les exer-
ces militaire du ſabre & du djirit. Il s'élève
ns cette maiſon plus de cinq cents jeunes
ens de la capitale, parmi ceux qui donnent
plus d'eſpérance.

Le monaſtère des derviches à Pera, eſt un
bjet digne d'être vû, & qu'on laiſſe voir
cilement, même aux Francs, à qui il n'eſt
s permis d'être ſpectateurs d'aucun autre
te religieux du culte mahométan.

On deſcend de Pera à Tophana, qui eſt
ncore un autre faubourg ſur le bord de la
er Noire, où la plupart des gens ſe rendent
uand ils veulent aller ſe promener ſur l'eau.
ien n'eſt ſi agréable que l'amphithéâtre que
rment les maiſons de Galata, de Pera &
Tophana; il s'étend du haut des collines
ſqu'à la mer; Tophana eſt un peu plus élevé
ue les autres, mais il eſt plus petit. On voit à
ent pas de-là l'arſenal, c'eſt une maiſon cou-
erte de deux dômes qui a donné ſon nom à
ut le quartier; les Turcs y fondent de fort
ns canons; ils employent de bonne matière,
gardent d'aſſez juſtes proportions, mais leur
illerie eſt ſimple & ſans ornemens.

La Thrace. Le Boſphore eſt un bras de mer ſépara l'europe de l'Aſie & liant le Pont-Euxin la mer noire avec la Propontide ou la m de Marmara, il n'a pas plus de trois mill dans ſa plus grande largeur, & ſouvent il n' a qu'un. Il n'a guère que quinze milles long, à compter de ſon entrée à la poin du ſérail. La nature a prodigué toute ſa riche dans la diſpoſition & la beauté de ſes rivage de hautes montagnes, de larges baies & d promontoires couverts de bois ſe ſuccèdet avec la plus agréable variété, & préſente des ſcènes ſupérieures à celles qu'offrent détroit de Meſſine & celui de l'Helleſpon Quant à la culture, les rivages l'emporte ſans comparaiſon, car ils ſont couverts d'u ſuite non interrompue de villages & de jardin & d'une population dont le total peut êt regardé comme égalant celle de la capitale.

La navigation du Boſphore où domine alternativement les vents du nord & du ſud eſt auſſi incertaine que celle du détroit d Dardannelles. Horace l'appelle *inſaniens*, ép thète qui juſtifie la force des courans oppo dans le détroit, & qui a dû paraître enco plus juſte aux anciens, vû l'état imparfait d la navigation chez les Romains.

Malgré les difficultés de la navigation,

troit n'en eſt pas moins couvert d'un nom- La Thrace.
e infini de barques & de batteaux de toute
pèce ; ſes eaux abondent en poiſſons, les
uphins y ſont prodigieuſement multipliés,
la faveur des préjugés des Turcs qui ne les
truiſent point, & on les voit jouer en troupes
r la ſurface de la mer. La figure du dau-
hin était l'emblême des anciens Byzantins,
employée ſur le revers de leurs médailles.
Sur le rivage d'Europe, les pêcheurs élèvent
s eſpèces d'échauguettes d'où ils obſervent
vec une patience admirable l'approche des
oiſſons en bancs entiers, qui troublent la
anſparence des eaux, & d'où ils donnent le
gnal pour faire agir leurs filets. Il ſe paſſe
peine une minute ſans qu'on voie des vo-
es d'oiſeaux aquatiques appelés alcyons,
ſſemblant à des hirondelles & volant en
ngues files d'une mer à l'autre. Comme on
les voit jamais en repos, les Français les
ppellent les ames damnées. Les habitans du
ays ont pour eux une ſorte de reſpect.

Les villages du côté de l'Europe ſont ha-
tés principalement par les Grecs, les Juifs
les Arméniens, mais ils ont des noms turcs
ſont ſous la juriſdiction des magiſtrats turcs.
âtis fort près des bords de la mer, ils for-
ent ſur le rivage une ſorte de rue le plus

La Thrace. ſouvent très-étroite, les montagnes de Thrac laiſſant peu d'eſpace entre elles & la me après avoir dépaſſé le grand arſenal de T phana, l'objet qui attire l'attention eſt le pal impérial ſurnommé le *jardin-des-melons*. C édifice, dans le goût chinois le plus exagér eſt la réſidence favorite du ſultan actuel; il e accompagné d'un bois de cyprès dans leq on voit beaucoup d'arbres ayant plus de pieds de tour.

C'eſt ſur le bord du canal & en avance ſ la mer même, que ce chef-d'œuvre de l'a chitecture turque eſt conſtruit. Rien n'y a é épargné de ce qui pouvait l'embellir; il plus de trois cents pieds de façade, il e tout entier en bois; l'œil eſt en quelque ſor préparé à la profuſion d'ornemens dont l'i térieur eſt ſurchargé, par la décoration ext rieure, riche des plus brillantes couleurs, qui étale par-tout la dorure & le cuivre.

Comme dans toutes les maiſons turque les pièces qui ſervent au logement des maîtr ſont au premier étage, après être montés no entrâmes dans le grand ſalon de cent quatr vingt pieds de long, & qui n'eſt pas d'u hauteur proportionnée: il communique à pl ſieurs chambres de parade ornées avec tou la recherche du goût national; on n'y trou

la ſimplicité & le bon goût, étrangers aux
rcs ; ils ne cherchent que le brillant & La Thrace.
clat, produits par la vivacité & la variété
couleurs & de la dorure. Les deſſus de
rs parquets, quoique réguliers, ſont biſar-
: ils n'entendent point la perſpective ; mais
faut convenir qu'on peut admirer leurs pla-
ds. Dans une des chambres, on voit une
nde image du ſoleil d'un travail curieux,
dont les rayons ſont d'un métal brillant.

Mais la magnificence ne ſerait pas entière,
s de nombreuſes citations de l'alcoran, ou
éloges en vers, écrits dans chaque cham-
en lettres d'or. Une de ces chambres eſt
ie ſur l'eau, avec une grille au plancher,
laquelle les dames peuvent s'amuſer à
cher. On y lit quelques vers à la louange de
te retraite, qui commencent par cette ex-
mation emphatique : *O Dieu ! ô Dieu ! quel délicieux eſt celui-ci !* & dont les derniers
truiſent le lecteur qu'il y a là un vivier, à
oi l'auteur a ajouté ſon nom & la date de
compoſition poétique : derrière le palais
t des fontaines de marbre donnant de la
îcheur aux kiosks qui ſont d'une extrême
éreté.

La ſultane Bey-Khan, âgée d'environ vingt-
t ans, belle femme, mais un peu graſſe,

occupait ce palais : elle nous avait obſervé
La Thrace. travers une *jalouſie*, appelée ainſi avec bea
coup de raiſon, & elle donna ordre à ſon e
clave favori de nous faire les honneurs de
maiſon.

Nous fûmes conduits à la chambre du vizi
là, on nous ſervit du café, des confitures
des parfums avec une grande magnificenc
les ſoucoupes & les cueillers étaient d'or
enrichies de diamans. On nous préſenta entr
tres une *confection* d'une odeur exquiſe,
pelée conſerve de rubis, ſoit de la qual
précieuſe des ingrédiens qui la compoſe
ſoit de la poudre de rubis qu'on nous di
entrer ; car c'eſt juſques-là qu'ils pouſſen
biſarrerie dans la pratique de l'art du c
fiſeur.

Attenant le palais de la ſultane, eſt la m
ſon du pacha ſon mari, édifice modeſte, ré
par une galerie à l'appartement de ſa femm
car c'eſt l'étiquette que le mari d'une ſulta
profeſſe envers elle la ſoumiſſion d'un ſujet,
renonce au privilége accordé aux muſulm
par leur prophète d'avoir pluſieurs femmes.

Quand le ſultan a fait connaître à un de
favoris ſon deſſein de lui donner pour fem
une princeſſe de ſon ſang, celui-ci doit ré
dier toutes ſes premières femmes, renvo

concubines, & préparer un palais & une
mbreuſe maiſon pour ſa future. Elle a ſur La Thrace.
une autorité abſolue, dont le ſymbole eſt
e petite dague à poignée, enrichie de dia-
ans, qui eſt la ſeule dot qu'elle ait du ſultan.
cérémonie des fiançailles ſe paſſe de la
ière ſuivante: le ſultan envoie au futur le
ignard & un ordre conçu en ces termes:
inceſſe, je vous donne cet homme pour
tre plaiſir, & ce poignard pour votre ven-
ance. Muni de ces pièces, le futur pénètre
ec reſpect juſqu'à l'appartement de la ſul-
ne. Elle le reçoit couchée ſur ſon ſopha; il
i fait trois profondes révérences, l'une en
trant, la ſeconde à mi-chemin, & la troi-
me à ſes pieds, où il déclare ſa paſſion &
bonheur auquel il aſpire. A ces mots, elle
lève avec dédain, ſans faire attention à lui,
ſaiſit la dague comme pour le punir ſur-le-
amp de ſa témérité: il tire alors l'ordre du
ltan de ſon ſein, le baiſe, l'applique à ſon
ont & le lui préſente: elle le lit ou fait ſem-
ant de le lire; &, réconciliée avec le ſup-
iant, elle s'écrie: la volonté du ſultan ſoit
ite. Auſſitôt une cavalcade magnifique la
nduit au palais préparé pour elle, avec toute
pompe orientale. Elle ſe retire d'abord, &
eſt certain qu'il eſt obligé d'arriver en ram-

La Thrace.

pant jusqu'au pied du lit. Après cela, s'il rend coupable de quelque infidélité, ou quelque violation de son engagement, il étranglé secrètement, ou au moins dépouil de tous ses biens, sur la moindre plainte la sultane. S'il est exilé ou disgracié pour raisons politiques, on ne permet pas à sa femm de le suivre, & elle est mariée à un autre.

Quelques mois avant notre visite, le pac avait été renvoyé à son gouvernement Morée, & l'indulgente princesse lui avait don avant son départ, vingt-cinq de ses plus bel esclaves.

En avançant sur la même rive, on trou le village de *Kooroo-Chemch*, où sont maisons des princes grecs, retournés de leu gouvernemens de Valachie & de Moldavi ainsi que les maisons de beaucoup de par culiers grecs.

Plusieurs de ces édifices, qui ont peu d'a parence, sont assez magnifiques en dedans les distributions & les ameublemens ne diff rent pas beaucoup de ce qu'on voit dans l maisons des plus riches Turcs : les murail sont en stuc blanc, & souvent ornées gravures apportées par les Francs ; mais on voit rarement des tableaux.

Le marchand, qui passe le jour entier, l

jamb

mbes croisées, à son comptoir dans le bazar, vêtu d'un méchant habit, arrivé dans sa maison sur le canal, est reçu par ses domesti- ues, s'habille richement en satin, en pelisses, se réunit aux femmes qui composent sa fa- mille & qui l'attendent pour leur repas du soir, ù la gaîté naturelle à sa nation se déploie sans nterruption & sans contrainte. La Thrace.

Les maisons des Arméniens ne sont guères oins nombreuses que celles des Grecs, & il y a pas beaucoup de différence entr'eux; ais chez les Grecs on tient plus de compte es femmes, on a plus d'égard & de considé- tion pour elles. Les femmes & les filles des rméniens sont regardées comme des ser- ntes: ils se font servir à table par elles & ne s y admettent pas.

Au milieu du bosphore sont deux anciens âteaux opposés l'un à l'autre dans la partie plus étroite du canal: c'est en cet endroit ue les Perses, sous Darius, les Goths, les roisés, les Sarrasins, ont à divers temps fectué leur passage d'Asie en Europe, & Europe en Asie; c'est-là que, selon Hérodote, landroclès jeta, par ordre de Darius, un ont de bateaux assez ingénieusement & assez lidement construit, pour que l'innombrable mée de ce prince y passât toute entière avec

La Thrace. facilité. Ces châteaux ont été bâtis par les empereurs grecs : ces mêmes châteaux ont été appelés les tours de l'oubli, pour avoir servi long-temps de prison à vie, & où l'on renferme encore les janissaires que l'on veut faire mourir. Ces forts n'offrent pas à la vue un effet agréable, parce que leurs toîts sont en pointe & qu'ils n'ont point de créneaux ; mais la situation de celui qui est appelé *Roomily-Kissar*, château d'Europe, est vraiment frappante & romantique : l'autre, accompagné d'un village, couvre une langue de terres basses, abondantes en sources & fontaines de la plus belle eau, qui sont pour les chrétiens grecs l'objet d'une superstition ancienne & enracinée. Ils les appèlent *ayasma*, & regardent comme un acte salutaire de religion d'aller en boire abondamment, en récitant quelques prières.

Au village de Thérapia, le canal commence à s'élargir beaucoup sur une longueur de plus de quatre milles en s'avançant vers la mer Noire, & on apperçoit bientôt le beau rivage où est situé *Buyak-Dereb*. La beauté de cette situation l'a fait choisir par beaucoup de ministres étrangers pours leurs maisons de campagne. Ils y ont des maisons construites dans le goût oriental, que chacun perfectionne à

la manière, en y ajoutant les commodités européennes. Pendant l'été il s'y raſſemble une ſociété nombreuſe & variée. Les promenades du ſoir au clair de la lune y forment un ſpectacle des plus gais qu'on puiſſe voir: cet aſſemblage de différentes nations, des groupes nombreux de jolies femmes, leur air voluptueux, romaneſque, & leurs vêtemens pittoreſques, la fraîcheur du ſoir, le calme des eaux de la mer couverte de bateaux & d'amans donnant de ſérénades à leurs maîtreſſes, & l'accord de toutes les parties de cette ſcène, conſpirent à porter dans l'ame une jouiſſance délicieuſe. La Thrace.

Les hauteurs qui ſont derrière le village de Buyuk-Derch ſont d'une beauté admirable; le rivage oppoſé a auſſi de grands traits de beauté; le Lit du Géant, comme on l'appèle, eſt une montagne élevée; à l'extrémité occidentale du rivage, eſt une prairie ou vallée, au milieu de laquelle eſt un petit bois de platanes d'une groſſeur extraordinaire: le ſultan va ſe promener de ce côté-là en été, & s'y amuſe à voir des charlatans, des danſeurs de corde du genre le plus groſſier, délaſſement qu'il paraît aimer beaucoup.

De l'aqueduc, qui eſt à l'extrémité de la vallée, il y a un chemin d'environ quatre

La Thrace.

milles, qui conduit par une forêt au village de Belgrade, où réſident encore quelques ambaſſadeurs. La forêt de Belgrade eſt très-grande, & s'étend le long de la côte de la mer Noire ſur plus de cent milles. Le chataignier, le chêne & le platane y dominent & y ſont d'une grande beauté; mais il eſt dangereux de ſe repoſer ſous ces ombrages délicieux, car les vipères y ſont très-multipliées & très-venimeuſes; & le bruit importun & fatigant d'un nombre infini de grillons, ne permettrait pas d'y goûter un moment de ſommeil.

Le village de Belgrade eſt environné de tous côtés d'un bois épais formant une des plus belles forêts qu'on puiſſe voir. Il eſt amuſant de voir, un jour de fête, les femmes grecques, élégamment vêtues, venir puiſer de l'eau à une fontaine; la forme de leurs amphores ou cruches à deux anſes, & les différentes attitudes qu'elles prennent en les portant ſur leur épaule, retracent fortement l'antique; leurs danſes, en tenant des guirlandes, et la muſique aſſez groſſière de leur lyre & des inſtrumens appelés *Zamboona* et *meſkali*, font revivre aux yeux les uſages de l'ancien temps.

Je fus préſent à la cérémonie d'un mariage

entre un villageois & une villageoise ; la fête commença par une danse d'hommes se tenant par la main, & animés par le son grossier d'un tambourin & d'un fifre ; celui qui était à la tête portait un petit drapeau ; les fiancés étaient soutenus chacun par deux hommes, & distingués par la richesse de leurs vêtemens ; leurs cheveux ornés de longues & petites lames d'or ou de clinquant, & ceux de la mariée, en particulier, tellement pendans sur son visage, quils faisaient l'office de voile. Chacun des fiancés avait les mains liées ensemble avec une sorte de bracelet et des guirlandes de fleurs. Lorsque tout le monde fut rassemblé dans une salle où le *papas* avait fait ses préparatifs religieux, après avoir délié leurs mains & lu l'office grec, d'une manière expéditive, il les unit en plaçant sur leurs têtes des couronnes de papier doré, qui furent ensuite échangées entre elles. La dame du logis, placée entre les époux, tint sa main sur les couronnes pendant une courte prière durant laquel le *papas* appliqua cinq fois un cachet ou sceau sur la personne de la mariée, en l'avertissant que les parties qu'il avait ainsi scellées étaient consacrées exclusivement à son mari ; l'encens & les bénédictions furent prodigués, & tous les parens des mariés les bai-

La Thrace.

La Thrace.

sèrent l'un & l'autre sur les tempes ; ils furent ensuite conduits dans le salon, assis sur le sopha, où on les traita avec un grand respect, & on leur offrit différens rafraîchissemens, ainsi qu'aux personnes qui les accompagnaient. Pendant cette cérémonie, on apporta divers petits présens à la mariée qui paraissait excédée de fatigue, ainsi que des honneurs qu'on lui faisait. On rendait à ceux qui apportaient des présens, des bouquets de roses liés avec de petites lames dorées, en leur disant : *allez & faites comme nous.* On chanta ensuite un épitalame ; le *papas* était aidé en cela par quelques jeunes gens, & le peuple qui attendait les mariés, au bas de l'escalier, les reconduisit en procession & faisant le tour du village, ce qui termina la fête dans laquelle il paraît qu'on avait suivi religieusement tous les usages anciens.

En retournant à Buyuk-Dereb, on observe que le rivage d'Europe devient escarpé & paraît avoir été attaqué violemment par les eaux ; près des îles Cyanées, on voit des vestiges marqués de l'action d'un volcan, qui peuvent conduire à penser que c'est ensuite d'une explosion de ce genre, que la communication des deux mers a été ouverte.

Du côté de l'Asie, nous nous trouvâmes

rapprochés du grand château qu'on voit de *Buyuk-Dereb*, & qui a été bâti sur le lieu où était autrefois un temple de Jupiter *Urius*. La Thrace.

On y a découvert une inscription gravée sur le marbre, dont le sens est : « Le nautonier » qui invoque Jupiter Urius, en dirigeant sa » course vers les roches Cyanées ou vers la » mer Egée semée d'écueils dangereux, peut » naviguer en sûreté, s'il a fait un sacrifice » au dieu dont la statue a été posée par Philon » fils d'Antipater, comme un secours & un » augure favorables aux navigateurs ». Le marbre où est cette inscription est en Angleterre dans la collection du docteur Mead.

Près des ruines du château d'Europe est une grande église, & plus loin un couvent & une grande citerne que le peuple ignorant montre comme le tombeau d'un géant.

A l'exception du château d'Asie, d'un palais d'été du Sultan & d'une belle mosquée, les deux rivages se ressemblent, celui d'Europe n'est pas aussi habité, sur-tout par les Turcs.

Nous n'avons que des connaissances fort bornées sur les manufactures de Constantinople ; nous savons cependant qu'autrefois on ne fabriquait, à Constantinople, que des étoffes communes & de peu de valeur ; la consommation en était fort bornée, malgré les efforts que

La Thrace.

faisaient les fabricans pour imiter celles que les négocians tiraient de la Perse, des Indes & de l'Europe.

Dans les révolutions arrivées en Perse sous *Thamas Koulikan* & depuis la mort de ce prince, & sur-tout pendant la guerre qu'il a faite aux Turcs, le prix des étoffes était considérablement augmenté ; les payſans fatigués & las de vivre dans le trouble, désertaient leur patrie & allaient s'établir dans des lieux plus paisibles & moins exposés aux horreurs de la guerre. C'est ainsi que la ville de Constantinople & ses faubourgs se sont peuplés d'un grand nombre d'ouvriers venus des Indes, de la Perse & de l'Asie.

C'est à peu-près dans ce temps-là qu'on fit des presses, des cylindres, des calandres, des ourdissoirs & autres machines propres à donner l'apprêt aux étoffes & nécessaires à leur fabrication. Quoique les entrepreneurs à qui le visir en avait confié la manutention n'aient pas de privilége exclusif, tout le monde s'en sert, parce qu'on y apprête bien les matières premières & les étoffes ; que tout s'y fait avec soin & avec la plus exacte probité, & que la main-d'œuvre est fixée à un taux modique, avec défense aux directeurs de rien exiger de plus sans y être autorisés par le

iniſtère. On ſent que perſonne n'eſt tenté
ſe ſervir de la permiſſion qu'on a laiſſé à La Thrace.
ut le monde, de faire tout ce qu'il voudrait
acun chez ſoi; on trouve mieux ſon compte
avoir recours aux calandres publiques.

Il y a à Scutari, qu'on regarde comme un
s faubourgs de Conſtantinople, des fabriques
velours en couleurs & en or; les métiers
ſont diſpoſés comme les nôtres, mais les
ſſins en ſont mauvais.

Quelques fabricans font, à Conſtantinople,
rtaines toiles qui ne ſont pas à négliger,
uoique celles de Salonique ſoient eſtimées
aucoup meilleures; ils ourdiſſent ces toiles,
n ſorte qu'elles aient une eſpèce de poil d'un
té, qui eſt celui qui doit être plus près de
chair, & ce n'eſt que le fil même qu'on
iſſe long & épais, à peu-près comme nos
eluches de ſoie; ils en font certaines cami-
les & jupons qui s'ouvrent par le devant,
ec des manches larges pour mettre ſur la
air nue quand on ſort du bain, à cauſe
u'avec ce poil qu'ils retournent en dedans du
té de la chair, le corps eſt tout auſſitôt
ſſuyé fort commodément.

On y fabrique pluſieurs eſpèces d'ouvrages
n cuirs, très-bien travaillés, & entre autres

La Thrace. des selles de chevaux, avec tout l'attirail d'
fini extraordinaire.

On y apporte, depuis 1740, de très-bea
maroquins que l'on doit aux ouvriers africai
que la famine diſperſa dans toute la Turqu

Tous les voyageurs & hiſtoriens s'accorde
à dire que la ſituation de Conſtantinople
la plus agréable & la plus avantageuſe de l'u
vers ; il ſemble que le canal des Dardanell
& celui de la mer noire aient été faits po
lui amener les richeſſes des quatre parties
monde : celles du Mogol, des Indes, du no
le plus reculé, de la Chine & du Japon,
viennent par la mer noire. On y fait paſſe
par le canal de la mer blanche, les marcha
diſes de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopi
de la côte d'Afrique, des Indes occidentales,
tout ce que l'Europe fournit de meilleur.

Auſſi ſavons-nous que dès les temps les pl
reculés, les Byzantins devinrent ſi puiſſans p
cette poſition avantageuſe, qu'ils oſèrent im
poſer des droits ſur les vaiſſeaux des autr
nations qui paſſaient devant leur port po
entrer dans le Pont-Euxin, & qui en reve
naient ; mais les Rhodiens, qui étaient plu
puiſſans qu'eux par mer, leur firent la guer
& les contraignirent de renoncer à ce droi

Avant la découverte du cap de Bonne-E

rance, lorſque les marchandiſes d'Aſie ſe ituraient par terre ou par la Méditerranée, La Thrace.
onſtantinople était l'entrepôt d'un grand mmerce. Dans le douzième ſiècle, il n'y ait aucune ville, excepté Bagdad, qui pût i être comparée pour le commerce: elle ren- rmait alors des marchands de tous les pays, i y avaient tous formé des établiſſemens ur la traite des marchandiſes de l'Inde.

Depuis qu'on a doublé le cap de Bonne- ſpérance, & que les marchandiſes des Indes rivent par mer en Afrique & en Europe, commerce de Conſtantinople eſt fort dé- nu; ce qu'il faut attribuer auſſi à la ſervi- de des habitans, qui ſont, pour ainſi dire, rivés de la propriété de leurs biens, & à la anière dont on traite les étrangers qui y ſont xpoſés à de grandes avanies & à des pertes elles.

Cependant, malgré ces raiſons ſi propres à égoûter les Francs du commerce de Conſ- antinople, on y voit arriver bon nombre de eurs vaiſſeaux, & il n'y a guères de ces na- ions qui n'aient un miniſtre, plus pour proté- er leurs marchands que pour des intérêts po- tiques, n'y ayant guères que l'empereur & es Vénitiens qui en aient à démêler avec la Porte, à cauſe de la proximité de leurs états.

La Thrace.

Les Anglais y ont fait pendant long-tem le commerce de la bijouterie. La concurren des Français leur eſt devenue dangereuſe cet égard. Les Français y ont auſſi un co merce aſſez conſidérable de leurs draperies Carcaſſonne & d'autres endroits du Langued & du Dauphiné. C'eſt par la mer Noire q ſe tranſportent à Conſtantinople toutes les fo rures qui viennent de Ruſſie : les pelleteri que les Turcs tirent de Ruſſie ſont des martr zibelines, des peaux d'hermines & des pet gris. A Conſtantinople, ainſi que dans les a tres commerces du levant, il y a des courtier la plupart juifs, qui méritent aſſez la co fiance de ceux qui les emploient.

CHAPITRE V.

eurs. — Habitudes & caractère des Turcs. — De la nourriture en général. — Des boiſſons, du vin, de l'opium, du café, du tabac, des parfums.

DE tous les ſujets d'obſervation que peut préſenter un pays, le plus important, ſans contredit, eſt le moral des hommes qui l'habitent; mais il faut avouer auſſi qu'il eſt le plus difficile; car il ne s'agit pas d'un ſterile examen des faits; le but eſt de ſaiſir leurs rapports & leurs cauſes, de démêler les reſſorts découverts ou ſecrets, éloignés ou prochains, qui, dans les hommes, produiſent ces habitudes d'*actions* que l'on appèle *mœurs*, & cette diſpoſition conſtante d'eſprit que l'on nomme caractère : or, pour une telle étude, il faut communiquer avec les hommes que l'on veut approfondir; il faut épouſer leur ſituation, afin de ſentir quels agens influent ſur eux, quelles affections en réſultent; il faut vivre dans leur pays, apprendre leur langue, pratiquer leurs coutumes; & ces conditions manquent ſouvent aux voyageurs : lorſ-

La Thrace.

La Thrace.

qu'ils les ont remplies, ils leur reſte à ſ
monter les difficultés de la choſe elle-mêm
& elles ſont nombreuſes; car non-ſeuleme
il faut combattre les préjugés que l'on re
contre, il faut encore vaincre ceux que l'
porte. Le cœur eſt partial, l'habitude
ſante, les faits inſidieux & l'illuſion facile. L'
ſervateur doit donc être circonſpect ſans
venir puſillanime, & le lecteur obligé de v
par des yeux intermédiaires, doit ſurveiller
la-fois la raiſon de ſon guide & ſa propre
ſon.

Lorſqu'un européen arrive en Turquie,
qui le frappe le plus dans l'intérieur des h
bitans, eſt l'oppoſition preſque totale de leu
manières aux nôtres; l'on dirait qu'un deſſ
prémédité s'eſt plu à établir une foule
contraſte entre les hommes & l'Aſie de ce
d'Europe.

Un caractère également remarquable,
l'extérieur religieux qui règne ſur les viſag
& dans les propos, & dans les geſtes des h
bitans de la Turquie; l'on ne voit dans l
rues que mains armées de chapelets.

Il eſt encore dans l'intérieur des Orie
taux, un caractère qui fixe l'attention de l'ob
ſervateur; c'eſt leur air grave & flegmatiq
dans tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'

ent, au lieu de ce visage ouvert & gai que
ez nous l'on porte ou l'on affecte. Ils ont La Thrace.
visage serein, austère ou mélancolique;
rement ils rient : s'ils parlent, c'est sans
mpressement, sans geste, sans passion. Ils
outent sans interrompre, & ils gardent le
nce des journées entières; s'ils marchent,
st posément & pour affaires; toujours assis,
passent des jours entiers rêvant, les jambes
oisées, la pipe à la bouche, presque sans
anger d'attitude.

La hauteur, qui détourne les Turcs de se
mmuniquer aux étrangers; la prévention,
i leur fait mépriser tous ceux qui ne sont
s éclairés des lumières de l'islamisme, la
nterie & l'esprit menſonger des Grecs, ne
rmettent pas à un étranger de s'instruire fa-
lement, par un commerce suivi avec les uns &
ec les autres, de ce qui pourrait donner
ne parfaite connaissance de leur caractère na-
rel; ces moyens, praticables au milieu d'un
euple plus civilisé, échoueraient ici; & ce
est que par des recherches obstinées & sui-
es pendant quelques années, & dans une
osition favorable, qu'on peut tracer un ta-
leau qui ait quelque vérité, & qui ne soit
s altéré par les préventions & les faux juge-

mens, ou par la légèreté à admettre des fai
La Thrace. ſans aſſez d'examen.

C'eſt aux loix canoniques que les Muſul
mans ſont redevables de ce genre de vie ſimpl
& frugal, qui, de ſiècle en ſiècle, s'eſt pe
pétué chez eux ſans beaucoup d'altératio
Comme elles prononcent ſur la nature des co
meſtibles, en déterminant la pureté ou l'im
pureté légale des uns & des autres, il n'e
point de Mahométan qui, conformément au
préceptes de ſa religion, ne ſoit très-circonſ
pect ſur la qualité des mets, & de tout c
qui eſt dans l'ordre des alimens.

De toutes les viandes de boucherie, celle
du mouton & celle de l'agneau ſont preſque
les ſeules dont ces peuples ſe nourriſſent. Le
bœuf paraît rarement ſur leurs tables; la vo
laille eſt très-commune, même dans les maiſon
les moins aiſées. Si les Mahométans mangent
peu de gibier, c'eſt moins par dégoût pour
cette viande, que dans la crainte de ſe nour
rir d'un animal immonde qui aurait pu être
tué contre l'eſprit de la loi: d'ailleurs il en
eſt beaucoup qui ont pour principe de ne ja
mais maltraiter les animaux; auſſi dans aucun
temps on ne voit chez ces peuples, ni parmi
les princes, ni parmi les grands, ni parmi les
ſimples

mples citoyens, un goût bien marqué pour
a chaſſe. La Thrace.

Les Ottomans n'ont pas plus de goût pour
e poiſſon que pour le gibier; il en eſt peu
ui en mangent, & rien de ce qui appartient
u genre des coquillages. Quant à la viande
u porc & du ſanglier, tous les peuples mu-
lmans ont pour elle la plus grande aver-
on; ainſi il n'entre jamais de lard dans l'aſ-
iſonnement d'aucun de leurs mets.

Ils font toute l'année un grand uſage des
égétaux, des légumes, de la pâtiſſerie, du
itage, des ſucreries, & des fruits qui ſont
élicieux dans toutes les contrées de l'orient;
u reſte leur cuiſine eſt aſſez bonne. Ils ont
ne multitude de plats très-ſains & très-ap-
étiſſans; les entrées, les entremets, les rôtis
ême, qui ſont ordinairement de mouton ou
'agneau, ne ſe ſervent que coupés par petits
orceaux; jamais ils n'ont beſoin de cou-
aux ni de fourchettes. La volaille que l'on
et à la broche eſt cuite de manière que l'on
eut aiſément la découper & s'en ſervir avec
s doigts; la nation aime d'ailleurs de pré-
rence toutes ſortes de viandes hachées &
éparées avec des végétaux; c'eſt ce que l'on
ppelle *dolma*.

La pâtiſſerie eſt auſſi un plat favori de ces

La Thrace. peuples; on en fait d'une grandeur énorme en viandes, en légumes, en fruits, en confitures: ces mets ressemblent, par leur légèreté & leur délicatesse, aux gâteaux feuilletés que l'on fait en Europe. Les cuisiniers, dont la plupart sont Arabes, excellent dans ces sortes d'apprêter Les Mahométans ne font pas un grand usage des épiceries; la canelle, la girofle, la noix muscade, la moutarde, les sauces fortes, sont bannies de leurs tables.

Les repas de société ne sont pas connus chez eux. Dans presque toutes les maisons particulièrement dans les familles distinguées les hommes mangent séparément de leurs femmes: ils font deux repas par jour; ils dînent entre dix & onze heures du matin, & soupent à l'entrée de la nuit, une demi-heure avant le coucher du soleil. Le père de famille fait presque toujours seul ses repas: quels que soient leur état & leur âge, rarement les enfans mangent avec lui; c'est la suite du respect profond dans lequel on les élève pour leurs auteurs de leurs jours; & même dans beaucoup de maisons ce sont eux qui servent à table; le père, l'ayeul, l'oncle & les convives les plus ordinaires, sont les parens, les amis intimes, & les cliens attachés à leur fortune.

Les enfans dînent & soupent ensemble;

femme fait ſes repas ſeule dans ſon *harem*. Si elle a des filles, elle mange avec elles : lorſque le *harem* eſt compoſé de pluſieurs femmes, chacune a ſa table particulière, attendu que dans l'économie domeſtique, tout eſt abſolument diſtinct & ſéparé entre elles ; cet ordre était néceſſaire pour éviter les triſtes effets de la jalouſie & de la rivalité. Il eſt peu d'exemples que deux femmes vivent enſemble ; ſi le même hôtel réunit la mère, des ſœurs, des tantes, des nièces, elles font auſſi leurs repas ſéparément ; à moins qu'elles ne ſoient intimément liées entre elles : mais les filles eſclaves du *harem*, qui par-tout ſervent de femmes-de-chambre, font leurs repas en commun ; les autres domeſtiques en uſent de même. La Thrace.

En général les tables ne ſont que pour quatre, cinq ou ſix perſonnes au plus ; elles ne doivent point être comparées à celles des Européens, parce que dans aucune maiſon mahométane, il n'exiſte de ſalle à manger, & qu'à l'heure du repas chacun ſe fait ſervir dans ſon appartement. Dans la belle ſaiſon, pluſieurs ſe font un plaiſir de prendre leurs repas dans les endroits les plus gais de la maiſon ; ils ſe livrent à ce goût, d'autant plus aiſément, que le ſervice de la table chez eux n'attire pas un grand attirail : à l'heure du dîner des va-

lets apportent sur la tête les plats rangés sur
La Thrace. des espèces de plateaux. Les tables sur lesquelles on dîne sont petites, rondes & de cuivre bien étamé; elles sont placées sur une espèce d'escabaut qui leur sert de pied, & par-dessous est une grande toile blanche ou bigarrée, que l'on étend, pour plus grande propreté, sur le parquet devant le sopha. Un ou deux amis avec le maître y sont assis sur les genoux, ou bien un pied allongé sous la table; les autres se placent tout autour sur des carreaux qui tiennent lieu de chaises.

La plus grande simplicité règne dans ces repas; on n'y voit ni nappe, ni assiettes, ni fourchettes, ni couteaux; plusieurs morceaux de pain sont épars sur la table, garnie aussi d'une salière simple, de cueillères de bois ou de cuivre : alors un domestique présente au maître de la maison, & à chacun des convives une serviette brodée aux deux bouts; on la jette d'un côté sur l'épaule droite, & on s'en couvre de l'autre le sein & les cuisses; on donne en même-temps à chacun une serviette ordinaire pour s'essuyer les doigts : on en a besoin à tout moment, parce que les premiers doigts de la main tiennent lieu de fourchettes.

Dès que le dîner est servi, chacun porte la main au plat, & c'est toujours le maître

qui commence. Le ſervice eſt prompt, les mets ſe ſuccèdent avec célérité, à peine a-t-on quelquefois le temps d'en prendre trois ou quatre bouchées. Dans les grandes maiſons, le dîner eſt compoſé de vingt-cinq à trente plats. Le potage eſt ſervi le premier & le *pilau* le dernier. C'eſt un mets national fait de riz cuit au bouillon, auquel on ajoute quelquefois de l'agneau & du mouton ou de la volaille. Ce n'eſt que pour ces deux plats qu'on préſente des cuillers. La Thrace.

Le *Khoſch'ab*, par où ſe terminent tous les repas, eſt une boiſſon douce, faite avec des piſtaches, des raiſins ſecs, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des abricots, ou autres fruits cuits au ſuc & avec beaucoup d'eau : dans les maiſons opulentes, on y ajoute quelquefois de l'eau roſe, de cèdre, de fleurs d'oranges, ou d'eſſence de mûre.

Cette boiſſon eſt preſque la ſeule dont on faſſe uſage. Peu de perſonnes demandent à boire pendant le repas, ſur-tout en hiver, & on ne leur préſente que de l'eau pure dans de grands vaſes de chriſtal. Chez les Européens, celui qui boit porte la ſanté aux autres ; chez les Ottomans c'eſt le contraire. Lorſque quelqu'un a bu ſoit à table, ſoit hors de table,

La Thrace. toute la compagnie le salue en portant la main droite sur le sein ou sur la tête, en proférant des paroles qui répondent à *grand bien vous fasse.* Cet usage est général dans la nation, sur-tout parmi les gens de qualité.

On commence & on finit le repas par une courte prière, telle qu'elle est prescrite par la religion. On ne se met jamais à table sans se laver les mains, & l'on n'en sort point sans se nettoyer la barbe & les moustaches avec l'écume de savon. C'est une espèce d'ablution à laquelle tous se soumettent, non-seulement par propreté, mais encore par obéissance à la loi qui impose ce devoir à tout musulman. Au sortir du dîner, on présente la pipe & le café, & c'est par où se terminent tous les repas, soit de jour, soit de nuit.

Ces usages sont presque universels. Les grands dîners & les grands soupers, les tables somptueuses, en un mot, les festins n'y sont point connus chez eux, excepté dans les nuits du *Ramazan*, où les parens se rassemblent avec leurs amis les plus intimes, & où le grand visir traite avec pompe les différens ordres de l'état. Dans tout le reste de l'année, il n'est jamais question de ces fêtes ou de ces repas de société, ni au sérail, ni à la cour, ni dans aucune

aiſon particulière, ſi ce n'eſt à l'occaſion des
oces & de la circonciſion des enfans.

La Thrace.

Les Mahométans en général mangent peu
e pain; mais nous remarquerons qu'ils ont
our cette première nourriture de l'homme
n ſentiment de reſpect qui leur eſt particulier:
s n'en parlent jamais qu'avec une eſpèce de
énération, comme étant le plus précieux don
u ciel; pluſieurs mêmes ne ſe mettent jamais
table qu'ils ne commencent par baiſer reſ-
ectueuſement le morceau qui eſt devant eux.
e pain du ſérail eſt ſupérieur à tous; on le
it dans le palais même. Cette boulangerie
ournit chaque jour le pain néceſſaire à la table
u ſultan, des dames de ſon *harem*, & des
rincipaux officiers du ſérail.

Au reſte, le gouvernement a pour maxime
e régler le prix des denrées & celui du pain
de preſque tous les comeſtibles, qui d'ail-
urs ſont exempts de droits à Conſtantinople
dans la plupart des autres villes de l'empire.
Conſtantinople, cette partie de la police
ſt du reſſort du juge ordinaire de la capitale.
L'un de ſes vicaires fait deux ou trois fois la
emaine une tournée générale dans la ville
our vérifier le poids & la qualité du pain &
xaminer les balances avec leſquelles on pèſe
viande & les autres articles. Il fait ordi-

La Thrace. nairement cette courſe à cheval & avec un certain appareil. Il eſt précédé de quatre janiſſaires en grand uniforme, & ſuivi de pluſieurs bas-officiers, parmi leſquelles ſont auſſi des exécuteurs publics portant le *falaca*. C'eſt un inſtrument avec lequel on donne la baſtonade ſur la plante des pieds. Ceux qu'on ſurprend en malverſation ſubiſſent ce châtiment dans le moment même, au milieu de la rue, & toujours devant leur boutique ou leur magaſin.

Les courſes que fait le ſultan, *incognito*, dans les différens quartiers de la capitale, ont preſque toujours pour objet la même ſurveillance. Il en eſt de même de celles du grand viſir qui ſont encore plus fréquentes. Ce premier miniſtre a le plus grand intérêt de voir par lui-même l'état des comeſtibles; ſa ſûreté perſonnel en dépend. Il fait ces courſes toujours traverſti & à cheval: ſes perquiſitions ſont très-rigoureuſes. Un ancien uſage l'oblige, deux fois l'an, quelques jours après la célébration des deux fêtes du Beyram, de faire ces courſes publiquement & avec un certain appareil.

Les Mahométans ſont auſſi ſobres dans le boire que dans le manger. L'eau eſt l'unique boiſſon de la majeure partie de ces peuples. Les grands font communément uſage d'une

queur douce qu'on appelle *Scherbeth* : il y a de ſimple pour le peuple & de compoſée pour les maiſons opulentes. L'ingrédient qui domine dans le premier eſt le miel & le ſucre fin ; l'autre eſt une compoſition faite de ſ de limon ou d'orange, de citron, d'orange e cèdre, de violettes, de roſes, de ſafran, e tilleul, d'épine-vinette. Chez les grands, conſerve ces différens *Scherbeths* dans des ſes de porcelaine ou de chriſtal, & dont ne ou deux cuillerées, mêlées dans un verre eau, offrent aux mahométans le breuvage plus délicieux. La Thrace.

Les foudres du *Courann* contre le vin & ute liqueur qui a la vertu d'enivrer, les nt rejeter encore aujourd'hui avec horreur r tous les dévots & par tous les zélateurs l'Iſlamiſme. Nonobſtant l'extrême ſévérité ces défenſes, l'hiſtoire nous apprend que ns tous les ſiècles, des mahométans de tous ordres ont tranſgreſſé plus ou moins pu- iquement ce point capital de la loi du ophète. On voit encore des violateurs de précepte dans les différentes claſſes de la tion : mais ils ont le plus grand ſoin, ſur-tout perſonnes d'un certain rang, de n'en faire age qu'avec la plus grande circonſpection : n'en boivent preſque jamais qu'à leur ſou-

per, afin d'enſevelir dans leur lit l'odeur d
La Thrace. vin & les dangers de leur prévarication. Cel
qui eſt ſujet à cette paſſion ne s'ouvre ordi
nairement qu'au plus affidé de ſes domeſtiques
lui ſeul apporte à ſon maître les flacons, qu'
donne pour des tiſannes priſes chez l'apoti
caire; lui ſeul le ſert à table, & lui préſente
boiſſon dans des coupes de cuivre ou d'argent
pour en dérober la couleur aux yeux des enfa
& du reſte de la famille. En général, on uſe
cet égard de la plus grande réſerve, pou
ne pas ſe perdre de réputation dans l'eſpr
public. Parmi les officiers des différens ordre
de l'état, on en connaît peu qui faſſent uſag
du vin; la religion & la crainte de nuire à le
fortune les retiennent également. Ce vice e
encore bien plus rare chez les *Oulemas*, mi
niſtres de la religion & de la loi; mais le
Derwichs, quoique voués à l'état monaſtique
y ſont plus enclins que perſonne, ainſi qu
les ſoldats, les marins, & une partie de l
bourgeoiſie & du peuple. Ceux des malto
métans qui, au mépris de la religion & de l
loi, boivent du vin, ne ſe font pas ſcrupule no
plus de boire de l'eau-de-vie, qui eſt preſque l
ſeule liqueur forte connue dans tout le Levan
Au reſte, ils ne connaiſſent ni la bierre, n
le cidre, ni le punch. L'opium chez eux ſup

e à toutes ces boiſſons ſi communes en
rope.

La Thrace.

La nation ne ceſſe pas de ſe livrer avec fu-
ur à ce ſpécifique ſi nuiſible à la ſanté. On
ribue à l'opium la vertu d'exciter des ſen-
ions voluptueuſes, & d'enivrer l'eſprit d'il-
ions & de charmes imaginaires des empiri-
es, dont le pays abonde, en exagérant les
ntages, ſur-tout ſa qualité ſoporifique, &
le de reſtaurer les eſtomacs faibles & dé-
es.

Les différentes ſortes d'opiats que l'on en fait
puis quelque temps, s'appellent *madjounn*.
s effets en ſont plus ou moins violens, ſe-
la qualité des ingrédiens qui le compoſent
la force des tempéramens. Le *madjounn*
dinaire, eſt un mélange d'opium, de pavot,
loès & de diverſes épiceries. Les perſonnes
ulentes y ajoutent encore de l'ambre gris, de
cochenille, du muſc, & autres aromates
eſſences précieuſes. On y met encore plus
rafinement pour celui qui eſt deſtiné à
ſage du ſultan & des grands de l'empire.
y emploie les perles fines, les rubis, les
eraudes & le corail, réduits en poudre.
ſſi diſtingue-t-on ces opiats ſous le nom
lectuaire précieux, ou plutôt ſpécifique de
erres fines. Le moindre pot revient à trois

ou quatre cents piaſtres, environ millē livr

La Thrace. On a peine à concevoir la quantité de
différens *nadjounns* qui ſe conſomment d
l'empire. Ceux qui en font le plus d'uſag
ſont les perſonnes qui ont abandonné le vi
ſoit par raiſon de ſanté, ſoit par un reto
de ſcrupule de dévotion : elles s'en dé
magent alors amplement par cet opium, d
le plus ſimple, à l'uſage du peuple, eſt
dinairement préparé en forme de pilules.
les porte ſur ſoi dans de petites boîtes, &
en prend une ou deux, pluſieurs fois dans
journée, tantôt avec un demi-verre d'ea
tantôt avec une taſſe de café.

On doit encore ranger dans la claſſe
ces électuaires le *tennſoukh*, ou il n'entre
cune eſpèce d'opium. Il eſt compoſé de mu
d'aloès, d'ambre gris, de perles fines, d'e
de roſe, quelquefois même d'eſſence de ro
on en fait de pluſieurs formes avec des mo
les, mais toujours plates, les deux ſurfac
unies. Un très-grand nombre de mahom
tans, les femmes, ſur-tout, portent conſta
ment ſur eux de ce *tennſoukh*, à cauſe
l'odeur agréable qu'il exhale; pluſieurs mêm
par un rafinement de volupté, le prennent
petits morceaux avec une taſſe de café.
goût extrême de la nation pour tous ces o

, eſt un moyen de fortune pour une infinité citoyens qui en font le commerce. Plu- La Thrace.
urs d'entre eux ſont ſpécialement attachés ſérail & aux hôtels des grands. Les méde-
s & les chirurgiens, en vertu d'un ancien
ge, ſont tenus chaque année vers l'équi-
xe du printemps, d'envoyer à tous les ſei-
eurs dont ils ont la confiance du *madjounn* &
tennſoukh de différentes compoſitions faits
eux-mêmes ou ſous leurs yeux. Cette at-
tion leur vaut en retour les préſens les
s riches. Nous n'ajouterons plus qu'un mot,
ſt qu'aujourd'hui l'uſage de ces différens
cifiques eſt auſſi général que celui du café,
tabac & des parfums.

Il n'eſt point de ville, de village, de bour-
de, dans toute l'étendue de la monarchie,
n'ait ſes cafés. On en voit par tout, même
ns les promenades publiques, & le long
s grandes routes. La plupart ſont bâtis en
me de *kioſckhs* & preſque toujours dans
ſites les plus gais & les plus attrayans.
ns les campagnes, ils ſont ombragés par
grands arbres, ou par des treillages de
gnes, & garnis au dehors de larges bancs
i tiennent lieu de ſopha. Par-tout ils ſont
quentés à chaque inſtant du jour. Dans les
les les gens oiſifs y paſſent des heures en-

La Thrace. tières, fumant, jouant aux dames & au échecs, & s'entretenant des nouvelles d temps; c'eſt-là que les romanciers et les jo gleurs déploient leurs talens, ſur-tout en h ver, en racontant des fables & des hiſtorie tes, avec cette grace & cette énergie q ſont propres à la langue nationale. Ils s' tiennent ordinairement à des contes amo reux ou à des faits héroïques qu'ils embell ſent avec art par des vers, des apothégm & des ſentences priſes dans les auteurs l plus célèbres de l'orient. Ces aſſemblées ſont compoſées que de ſimples citoyens; rement y voit-on un ſeigneur ou un offici de marque. Ceux-ci ne s'arrêtent ordinairem que dans les cafés ſitués hors des villes ou ſ les grandes routes, lorſqu'ils ſont en voyag & cela pour ſe repoſer quelques momens y prendre du café.

La paſſion des orientaux pour cette liqu eſt au-deſſus de toute expreſſion. Dans to les ordres de l'état, les hommes, les femm & les enfans en prennent indifféremment pendant toute l'année, non-ſeulement au d jeûner, après le dîner, après le ſouper, m encore à chaque inſtant du jour. Par-tout l'on va, quelque viſite que l'on faſſe, chez l grands, dans la bougeoiſie, chez les mah

étans
ns le
s bou
s maî
r préſ
n en c
ème, à
hez eu
eux ou
n ſe ſert
r des
ſſes pou
lles ſont
u de ver
ſouvent
Nous n
auvaiſes
ons poin
il a la ve
geſtion,
s aigreu
l eſt plu
iteuſes q
tte diſcu
ais, à e
on qui e
t difficile
e l'homm

étans, chez les chrétiens, dans les maiſons, dans les bureaux, dans les magaſins, dans les boutiques, à la ville ou à la campagne, les maîtres du logis commencent toujours à préſenter du café. Si la viſite eſt longue, on en donne une ſeconde, même une troiſième, à des repriſes différentes. Il eſt vrai que chez eux les taſſes ſont petites; il en faut deux ou trois pour en faire une de celles dont on ſe ſert en Europe. On les préſente toujours ſur des ſoucoupes, ou plutôt dans d'autres taſſes pour empêcher qu'on ſe brûle les doigts. Elles ſont communément de cuivre, d'argent ou de vermeil; chez les grands elles ſont d'or ſouvent même enrichies de pierreries. La Thrace.

Nous ne parlerons pas ici des bonnes ou des mauvaiſes qualités du café; nous n'examinerons point s'il eſt nuiſible ou non à la ſanté; s'il a la vertu de chaſſer le ſomeil, d'aider la digeſtion, de précipiter les alimens, d'éteindre les aigreurs; s'il a une propriété corroſive; s'il eſt plus utile aux perſonnes graſſes & pituiteuſes qu'aux hommes maigres & bilieux: cette diſcuſſion appartient aux gens de l'art; mais, à en juger par l'expérience d'une nation qui en fait l'uſage le plus immodéré, il eſt difficile de croire que le café ſoit ennemi de l'homme.

La Thrace.

On n'eſtime dans tout le pays que le *moka* ſa préparation eſt des plus ſimples : après avoi torréfié le grain, on le pile, on le réduit e poudre très-fine dans un mortier de bois, d marbre ou de bronze ; on en met cinq ou ſi petites cueillerées dans une cafetière de cuiv étamé, au moment que l'eau bouillonne, on a ſoin de retirer ce vaſe toutes les fois que l'é cume s'élève, juſqu'à ce qu'abſorbé par l'eau elle préſente avec elle une ſurface unie. O ne conſerve jamais le café grillé & pilé qu dans des ſacs ou des boîtes de cuivre qu l'on ferme hermétiquement pour empêche qu'il ne s'évapore ; plus il eſt frais, & plu il eſt agréable : auſſi dans les grandes mai ſons on a ſoin d'en brûler tous les jours.

On en trouve d'ailleurs dans une infinité d boutiques, uniquement établies pour la ven du café frais. A Conſtantinople, comme dan toutes les grandes villes de l'empire, il y encore un endroit public, un magaſin im menſe, où l'on ne fait que brûler & pile du café ; celui de moka l'eſt toujours ſéparé ment de celui des îles : une infinité de ci toyens y apportent le leur en grains, & moyen nant quelques ſous on le leur rend torréfié moulu & tamiſé. Les directeurs de cet éta bliſſement ne ſe permettent jamais la moindr

malverſation

alverſation, ni dans le poids, ni dans la qualité du café que chacun leur apporte. La Thrace.

Les Mahométans n'en prennent jamais ni au t ni à la crême, moins encore avec du cre. Ce peuple n'aime point à altérer le ût naturel de ce breuvage; on a coutume pendant de préſenter à ſes amis, des confi- res ſèches ou liquides avant le café que l'on fre dans le cours de la journée; mais pour lui que l'on donne au ſortir des repas, cet age n'a jamais lieu.

Comme le café, on peut dire que le tabac d'un uſage univerſel chez les Ottomans; y eſt même porté à l'excés. Livrés à cette bitude dès l'enfance, il n'eſt preſque pas Muſulman qui ne fume ſix, dix, & même ngt pipes par jour; réuniſſant le luxe à la lupté, ils mettent autant de recherche dans beauté des pipes, que dans la qualité du bac. Les tiges en ſont ordinairement de jaſ- in, de roſier, de noiſetier, de ceriſier, &c.; les ſont garnies dans leur étendue en argent en or, & toujours terminées par des mor- aux d'ambre blanc, d'ambre jaune ou de rail très-artiſtement travaillés; celles des mmes de condition ſont enrichies de pier- ries. Le commun du peuple n'en a que très-ſimples, qui ſont plus ou moins lon-

La Thrace.

gues; les noix qui ſervent de fourneaux à tabac, ſont d'une terre très-fine préparée avec un art particulier : il y en a même qui ſont dorées.

Comme il eſt de la politeſſe chez eux d'offrir des pipes à tous ceux qui ſe préſentent dans leurs maiſons, on voit dans leurs antichambres, & même dans les ſallons des grands vingt, trente, quarante de ces longues pipes rangées verticalement dans des entailles de tablettes faites pour cet objet. Aſſis le long du ſopha qui garnit le pourtour de la chambre, chacun a la ſienne poſée ſur le tapis ou la natte qui couvre le parquet; cependant le fourneau poſe ſur une petite aſſiette ronde de cuivre ou d'étain, deſtinée à recevoir les cendres du tabac à meſure qu'il ſe conſume : lorſqu'on eſt dans des pièces de médiocre grandeur les pipes ſe croiſent tellement, qu'il faut une attention extrême pour ne pas expoſer ſes dents aux chocs qui pourraient en réſulter. Que deux hommes ſeulement fument dans une chambre, ſur-tout en hiver, on y eſt dans un atmoſphère qui reſſemble à un brouillard épais; les habits, les fourures, les vêtements, les meubles, en un mot, tout ce qui eſt dans les maiſons, eſt empregné de l'odeur du tabac.

L'uſage de fumer eſt ſi général & ſi fré- La Thrace.
uent, que ceux qui y ſont le plus adonnés,
e ſortent jamais de leurs maiſons qu'ils n'em-
ortent avec eux leur tabac & leur pipe. Ils
ettent le tabac dans un petit ſac de ſatin,
u d'une étoffe de ſoie; & la pipe, briſée en
eux ou trois morceaux qui ſe remontent avec
es vis d'argent, eſt renfermée dans un étui
e drap attaché à la ceinture ſous l'habit:
n été ſur-tout, on ne va jamais ſe promener,
oit dans les promenades publiques, ſoit dans
es environs des villes, ſoit à la campagne,
ans avoir ſur ſoi ces objets de volupté, de-
enus de véritables beſoins. Les ſeigneurs ſe
es font porter par des laquais qui les ſuivent:
ſſis ſous un arbre ou ſur le gazon, le Mu-
ulman allume ſa pipe, prend une taſſe de
afé, profère reſpectueuſement le nom de Dieu,
oumet ſa deſtinée aux décrets du ciel, & ſe
roit dans ce moment le plus heureux des mor-
els.

Enfin, tel eſt le goût des Muſulmans pour
pipe, qu'ils ne la quittent pas même en écri-
ant; leur manière d'écrire le permet, puiſ-
u'ils travaillent aſſis ſur un ſopha, le corps
roit, le dos même appuyé contre le couſſin
le papier poſé ſur un carton fin qu'ils tien-
ent de la main gauche : un ſubalterne ne ſe

permet jamais de fumer devant ſon chef ou
La Thrace. devant un officier ſupérieur en grade ; ces loix
de décence ſont également obſervées par les
enfans à l'égard de leur père, de leurs ayeux,
de leurs oncles, &c. chacun d'eux ne fume
qu'en ſon particulier ou dans la ſociété de ſes
égaux. Indépendamment de la pipe, depuis
quelques années, les Ottomans montrent auſſi
beaucoup de goût pour le tabac rapé ; preſque
tous les grands en prennent, & leur exemple
gagne inſenſiblement dans les autres claſſes de
la nation.

CHAPITRE VI.

Parure. — Couleur. — Effets. — Mobilier. — Equipages. — De la propreté. — De la peſte.

LES préceptes de la loi ſur la ſimplicité du vêtement ne ſont plus aujourd'hui ſcrupuleuſement obſervés par la nation ottomane. Si l'on excepte les *oulemas* & quelques dévots parmi les laïcs, toutes les familles opulentes font uſage des habits de ſoie & des plus riches étoffes. Celles des Indes ſont le plus recherchées. Leur diverſité eſt infinie, tant pour le prix que pour la qualité; il y en a d'unies, de rayées en fleurs de toute eſpèce, en ſoie, en or & en argent. Ces deux dernières qualités ne ſont cependant que pour l'uſage des femmes; les hommes ne portent jamais ni or, ni argent ſur leurs habits. La Thrace.

Parmi les étoffes des Indes, il faut diſtinguer les *ſchals* qui ſont d'une laine extrêmement fine & du plus grand prix; ils ont la forme d'un carré long. Les plus amples de ces *ſchals*, qui ont communément douze pieds de

La Thrace.

long ſur quatre de large, pourraient paſſe
dans une bague; ils ſervent de ceinture au
hommes comme aux femmes, tout le long d
l'année. En hiver, les hommes ſoit à pied
ſoit à cheval, s'en couvrent la tête pour ſe
garantir du mauvais temps; les dames d'u
certain rang les préfèrent aux mouſſelines le
plus précieuſes, & aux étoffes le plus riche
ment brodées. Le peuple porte des ſchals com
muns & travaillés dans le pays.

Les pelleteries ſont le plus grand luxe d
l'un & l'autre ſexe. Il n'eſt point de ſimpl
artiſan, de ſoldat, de payſan qui ne porte e
hiver une peliſſe de peau d'agneau, ou d
mouton, de chat, d'écurueil, &c.; l'hermine
la martre, le renard blanc, le petit gris, mai
ſur-tout la zibeline, forment les garde-robe
des familles opulentes & des perſonnes diſtin
guées. Ces fourrures ſont auſſi les habits d
gala des miniſtres, des ſeigneurs de la cour
& des principaux officiers de tous les ordre
de l'état. Ce n'eſt jamais une affaire de mode
mais un devoir d'étiquette, de prendre ou d
quitter quatre fois l'an ces différens vêtemens
Les jours en ſont fixés tous les ans à la volont
du ſouverain.

Le renard noir, la plus précieuſe de toute
les pelleteries eſt réſervée à S. H., aucun

rand dans l'empire n a la liberté de porter
tte fourrure. Il arrive quelquefois que le mo- La Thrace.
rque en fait préſent au grand viſir, & alors
eſt permis à ſes miniſtres de s'en revêtir dans
s grands jours. Lorſque le ſultan accorde cet
onneur à un *pacha* ou à un ſeigneur de la
our; cette deſtination eſt toujours une mar-
ue de la plus grande faveur, ou la récom-
ence d'un ſervice ſignalé. Les femmes ſe ſer-
ent indiſtinctement de toutes ces fourrures,
hacune ne conſulte que ſon goût & ſes
oyens. Comme dans ces contrées les maiſons
nt légèrement bâties, que preſque tous les
ppartemens ſont percés de pluſieurs croiſées,
ue la nation ne connaît guères l'uſage ni des
heminées, ni des poëles, & que pluſieurs
availlent chez eux ſans feu, les fourrures
eviennent alors un objet de néceſſité & de
uxe tout à-la-fois. Par ces détails on peut ju-
er qu'elle eſt la conſommation des pelleteries
ans toute l'étendue de l'empire; preſque tou-
s ſe tirent de la Ruſſie, dont le commerce
ur cet article eſt immenſe dans les états otto-
nans.

Si parmi les muſulmans, les hommes s'écartent
es principes de la loi ſur la nature des étoffes
u'ils emploient à leur vêtement & à leur parure;
n peut juger avec qu'elle liberté les femmes en

Les Thraces. uſent, elles pour qui la loi eſt infiniment plu indulgente; il n'en eſt point qui n'ait des bou cles d'oreilles, des braſſelets, des colliers des boucles de ceinture en or & en argen Dans les rangs élevés, ces ornemens & c joyaux ſont en perles fines, en diamans & e pierreries. Le luxe eſt quelquefois ſi exagé chez les femmes, qu'elles portent cinq ou ſi bagues à-la-fois; tous les doigts en ſont ga nis, même le pouce. Leurs hautes coëffure toujours de mouſſeline unie, ou brodée, o peinte de toutes les couleurs, ſont ordinair ment garnies de fleurs, de diamans, de rubi & d'émeraudes. Quelque-unes portent auſſi, l'imitation des ſultans, des plumes de héron les femmes d'un état médiocre portent a cou de longues chaînes d'or qui deſcende juſqu'au milieu du corps; il y en a mêm qui ſont compoſées de ſoixante à quatre-ving ſequins neufs, ou bien de médailles de diffé rentes grandeurs & de différentes formes. eſt encore d'uſage, chez les femmes de qu lité, de tenir dans leurs mains un long cha pelet, dont les grains ſont pour l'ordinaire d jaſpe, ou d'agathe, ou d'ambre blanc, ou d corail trés-artiſtement travaillé; les femme comme les hommes s'en ſervent par manière d'a

uſement & de contenance. On peut les com-
arer aux éventails des femmes européennes.

Les modes qui tyranniſent tant l'eſprit des emmes en Europe, n'agitent guères le ſexe n orient; c'eſt preſque toujours la même oëffure, la même coupe d'habits, le même enre d'étoffes. On ne doit point s'étonner de e cette ſtabilité de la nation dans ſes goûts dans ſes uſages, puiſque ni à Conſtanti-ople, ni dans aucune ville de l'empire on e voit point de ces marchandes de modes ntéreſſées à aiguillonner l'inſouciance & la rivolité, par la mobilité perpétuelle de leurs nventions.

C'eſt en vain qu'on chercherait chez les maho-nétanes cette élégance & ces graces enjouées ui ſemblent être le partage des femmes euro-péennes; mais ſi elles ne peuvent ſe flatter de ces vantages, elles en ſont amplement dédomagées ar la nobleſſe du coſtume & par les charmes de a belle nature; de belles formes, des yeux noirs & vifs, un teint frais & vermeil, un abord no-le & majeſtueux, ſemblent diſtinguer les emmes de ces contrées. Elles n'ont point re-ours à ces preſtiges, par leſquels on cherche ainement à réparer l'outrage du temps ou à oiler les déſordres des paſſions. Les maho-métanes ne connaiſſent ni le fard, ni le rouge

La Thrace. Elles ont cependant la manie de teindre l
moitié de leur ongles avec une eſpèce d'argi
rougeâtre, que l'on appelle *kinna*; elles a
ment encore à ſe peindre les ſourcils, & plu
communément les paupières avec une prépa
ration d'antimoine & de noix de galle, qu
l'on appelle *ſurmé*.

Les fauſſes boucles, les toupets, la poudre
la pomade, en un mot, cet attirail tout à-la
fois ſi important & ſi pénible des toilettes eu
ropéennes leur eſt abſolument étranger; elle
portent leurs cheveux tels que la nature le
donne; ils ſont ſimplement treſſés, retombe
ſur leurs épaules, ou ſont relevés avec grace
& roulés autour du turban de mouſſeline qu
forme leur coëffure.

Les femmes mahométanes s'attachent beau
coup plus à la richeſſe des vêtemens qu'
l'élégance de leurs formes, ce que peut-êtr
l'on pourrait attribuer à la vanité, car ce ſen
timent l'emporte preſque toujours chez elle
ſur le deſir de plaire. En effet, ne vivan
qu'avec les perſonnes de leur ſexe; jettées,
lorſqu'à peine elles ſont arrivées à l'âge d
puberté, dans les bras d'un homme qu'elle
regardent plutôt comme leur maître que com
me leur époux, ne voyant les autres homme
qu'à travers les grilles & les jalouſies, condam

ées enfin pour toujours à la retraite la plus
goureuſe, il eſt difficile qu'elles aient l'idée
même de ce qu'on appelle coquéterie ; c'eſt
art qui paraît leur être abſolument étranger.

La Thrace.

Par une ſuite des mœurs particulières à
ette nation, les femmes ſortent rarement de
hez elles ; mais, lorſqu'elles paraiſſent en
ublic, elles ſont vêtues d'une longue robe ;
eux voiles de mouſſeline leur couvrent le
ſage. Le premier part du milieu du nez &
eſcend juſqu'à la ceinture en couvrant leur
ein ; le ſecond enveloppe la tête juſqu'aux
aupières ; le tout eſt arrangé de façon qu'on
eur voit à peine les yeux.

Les femmes chrétiennes du pays, mais
rincipalement les Grecques qui, dans la vie
rivée, jouiſſent d'une liberté preſque égale
celle des Européennes, adoptent quelquefois
es modes de celles-ci, & font même uſage
u rouge & du blanc ; mais ſi elles ſe per-
nettent de copier les manières & l'élégance
es femmes étrangères, elles n'oſent cepen-
ant jamais paraître en public autrement vê-
ues que les femmes muſulmanes.

En général les femmes, de quelque nation
u'elles puiſſent être, ne paraiſſent jamais en
ublic que ſous les dehors les plus décens,
oit dans leur vêtement, ſoit dans leur main-

tien. Quoique toujours voilées, elles ſe donne
La Thrace. bien de garde de porter de hautes coëffures
& de laiſſer appercevoir quelque recherch
ou une certaine élégance dans leur manièr
d'être miſes. La police eſt très-ſévère ſur c
point. De temps à autre, elle renouvelle ſe
défenſes, par la bouche des hérauts dans tou
les quartiers de la ville. Une ſévérité de c
genre étonne ſans doute les Européens, ma
elle ne paraît point extraordinaire à un peupl
accoutumé à plier ſous l'autorité ſouveraine
& dans un pays où le gouvernement veill
ſans ceſſe ſur tous les objets qui intéreſſen
le maintien des bonnes mœurs.

On eſt encore plus ſévère à l'égard de
hommes & ſur-tout des ſujets non maho
métans : ceux-ci ſont tenus à la plus grande
ſimplicité dans leur vêtement, aux formes le
moins recherchées & aux couleurs les plu
rembrunies. La police eſt toujours vigilante
ſur cet article, mais plus particulièrement en-
core aux époques de chaque nouveau règne.
A peine un ſultan eſt-il monté ſur le trône,
qu'il s'occupe de ces objets, fait revivre le
anciens règlemens & donne les ordres les plu
ſévères pour leur exécution. Cette conduite
n'eſt pas toujours l'effet d'un caractère dur &
inhumain, mais celui d'une politique dirigée

r les principes même du gouvernement.
n monarque croit qu'il eſt de ſon intérêt de
nner, dès les premiers jours de ſon règne,
s marques éclatantes & de ſon zèle pour le
aintien de tout ce qui concerne l'ordre public,
de ſon inflexibilité contre tous ceux qui ſe
rmettent la plus légère déſobéiſſance aux
dres émanés du trône; il eſt de la plus grande
portance pour lui d'entretenir dans tous les
prits ce principe de crainte ſervile & de
umiſſion aveugle qui fait le premier reſſort
le ſeul peut-être de tout gouvernement
ſpotique.

La Thrace.

Le blanc & le vert ſont les couleurs les plus
ſtinguées dans la nation; les ſultans eux-
êmes leur donnent la préférence & s'en re-
tiſſent, ſur-tout dans les grandes cérémonies.
s principales enſeignes des ordres de l'em-
re ſont vertes ou blanches indiſtinctement;
unes ſont unies, les autres bigarrées ou
odées en or; on y voit tantôt des verſets du
ourrann, tantôt le ſabre d'*Aly*. On ſait que
ſatin blanc eſt l'uniforme ou l'habit de gala
grand-viſir, & le drap blanc celui du
ouphti, tous deux comme vicaires & repré-
ntans du ſouverain, l'un pour le temporel,
utre pour le ſpirituel: le ſatin vert eſt auſſi
abit d'ordonnance de tous les pachas à trois

La Thrace.

queues, en qualité de lieutenans du mo
narque, dans les provinces confiées à leu
administration, & le drap vert, la robe d
cérémonie des *Oulemas*, comme étant le
miniſtres de la juſtice, de la loi & de la reli
gion, au nom & ſous l'autorité du ſultan q
eſt l'imain ſuprême ou le premier pontife d
l'iſlamiſme. Dailleurs, le turban vert eſt ex
cluſivement réſervé à tous les *Emirs* deſcen
dans d'Aly. C'eſt par là qu'on les diſtingu
du reſte de la nation. A moins d'être émi
aucun mahométan n'oſe employer la mouſſe
line verte dans ſon turban.

Chez les mahométans, le premier des meu
bles c'eſt le *ſopha*; toutes les pièces des appar
temens en ſont garnies; il tient lieu de cana
pés, de fauteuils, de chaiſes, de bergères
dont l'uſage n'eſt guère connu en orient; il
a une infinité de grandes maiſons dans Cons
tantinople même, où l'on aurait peine à trouve
une chaiſe; par-tout on ne voit que des *ſopha*
qui garniſſent le pourtour d'une pièce & offren
de tous côtés un ſiège large & commode; o
s'y aſſied les jambes croiſées, attitude qui ne
peut qu'inſpirer le goût de la molleſſe & le
plus grand éloignement pour la vie active. Ce
ſophas, ſur-tout dans les appartemens de
dames, ſont de drap, de velours ciſelé, o

autres étoffes auſſi précieuſes, c'eſt à pro- La Thrace.
rement parler le ſeul meuble de la maiſon.
es commodes, les conſoles, les encoignures,
s girandoles, les luſtres, les bras de che-
inées, les boiſeries, les tapiſſeries, les ta-
leaux ſont des ornemens dont on connaît à
eine le nom dans les villes mahométanes.
n général, les ſalons & les pièces principales
une maiſon n'offrent qu'un mur blanc peint
n marbre & percé de doubles croiſées les
nes au-deſſus des autres. Si quelques-uns
mi les grands veulent s'écarter de l'uſage
& ſe procurer des ouvrages d'Europe
des effets de prix & de goût, ils ont pour
rs un ſoin extrême de dérober ces futiles
echerches aux yeux d'un public toujours
vère dans les traits qu'il lance contre tout
uxe déſordonné, quand ſur-tout ce luxe ſe
pproche des coutumes des nations étrangères,
qu'il a pour objet leurs productions & leurs
odes.

On retrouve l'ancienne ſimplicité des mœurs
rientales dans la manière de ſe coucher des
ahométans. Ils ne connaiſſent encore ni les
ts ordinaires, ni les lits de parade des Euro-
éens. Les hommes & les femmes prennent
ur ſommeil ſur le *ſopha* : dans toutes les
hambres à coucher on a ſoin de ménager de

La Thrace. vaſtes armoires, où pendant la journée on enferme les matelas, les draps, les couvertures, les oreillers ; le ſoir on fait le lit ſur le ſopha même, ou ſur une eſpèce d'eſtrade, haute d'environ un pied, qui règne dans preſque toutes les chambres. Comme les lits diſparaiſſent pendant le jour, on n'en voit jamais dans aucune maiſon, ſi ce n'eſt en cas de maladie ou d'infirmité, alors le malade garde le lit ſur le *ſopha* même.

La maiſon ſouveraine eſt la ſeule dans l'empire qui ait des lits de parade & des appartemens tapiſſés en damas ou en riches étoffes ; c'eſt une ſorte de diſtinction réſervée au monarque, aux princes du ſang & aux *cadinn* du *harem* de ſa hauteſſe ; une ancienne coutume exige même que du moment qu'une *cadinn* eſt enceinte, le ſultan ordonne pour ſa chambre à coucher un nouveau meuble, qui conſiſte en une tapiſſerie, un lit & un *ſopha* brodé en perles, en rubis & en émeraudes.

Au reſte, on ne doit pas croire que cette ſimplicité, qui reſtreint le mobilier de la plus grande partie de la nation, pour ainſi dire au ſeul néceſſaire, dérive uniquement de la ruſticité & de la barbarie primitives des Ottomans ; elle tient à leur genre de vie, à l'empire des préjugés, à la ſtabilité de leurs coutumes,

umes, à l'ignorance où ils ſont de celles des
ations étrangères, enfin à l'état de ſolitude où vit chaque famillle, ſuite naturelle des
nœurs publiques qui ne permettent aucune
ommunication entre les deux ſexes. On peut
ajouter encore les maux phyſiques & poli-
iques, tels que les incendies, les tremble-
ens de terre & les confiſcations, qui, dans
capitale ſur-tout, frappent ſans ceſſe les
rands & les particuliers les plus opulens de
empire. En effet, d'un côté la crainte d'ex-
oſer ſa fortune aux haſards des événemens,
étermine à ne faire conſtruire que des édi-
ces en bois, & à ne ſe donner que des meu-
les peu recherchés; & de l'autre, la néceſſité
e dérober ſans ceſſe la connaiſſance de ſon
atrimoine à l'avidité du fiſc, empêche les Ot-
mans de ſe livrer avec trop d'éclat aux at-
aits du luxe & de l'oſtentation.

La Thrace.

Dans tout l'empire ottoman, les voitures
ſont que pour les femmes; le mahométan
dédaigne pour lui-même. *Le carroſſe*, di-
nt les courtiſans & les militaires, *eſt le ſym-
le du luxe & de la molleſſe; il ne peut être
e l'appanage du ſexe & des nations efféminées: le cheval eſt la ſeule monture de l'homme;*
ſſi la nation n'en connaît point d'autre. Dans
utes les ſaiſons de l'année, le monarque

La Thrace. lui-même ne se montre jamais en public qu'à cheval, & à moins qu'il ne soit malade : un pacha, un bey, un officier quelconque, aurait honte de voyager en carrosse. Dans les courses longues, les femmes, qui d'ailleurs voyagent rarement, & ne sortent presque jamais de la ville où elles sont nées que pour aller une fois dans leur vie au pélerinage de la Mecque, se servent d'une espèce de litière, portée par deux chevaux ou par deux mulets. On ne voit jamais, ni à Constantinople, ni dans aucune autre ville de la Turquie européenne, une mahométane aller à cheval.

Les mahométans, ayant pour maxime de ne jamais rien adopter de ce qui est propre au sexe, s'en tiennent uniquement aux chevaux; aussi y mettent ils le plus grand luxe. Il n'est point de bas-officiers dans tout l'empire, ni de citoyen un peu aisé qui n'en ait un ou deux. Les harnois sont aussi d'un grand objet de somptuosité chez les Ottomans : les housses sont communément d'une belle étoffe; elles descendent jusqu'à terre; les rênes, le poitrail & les étriers sont presque tous garnis de plaques d'argent. Les seigneurs n'y emploient pas moins que le vermeil & l'or massif. Le faste de la nation éclate d'une manière frappante dans ces équipages.

On doit encore ajouter à ce luxe celui des barques dont on se sert sur le canal de Constantinople : ces *caïks*, comme on les appèle, ont depuis quatre jusqu'à sept paires de rames; ils sont la plupart dorés, & les grands seuls ont la liberté de les faire peindre en blanc à l'extérieur : on y est assis sur des tapis, le dos appuyé contre des coussins de drap; mais la décence publique ne permet à personne d'y être à couvert. Après le monarque & la maison impériale, le grand-visir est le seul dont la barque soit de douze paires de rames & couverte d'un tentelet vert. Les *caïks* publics, dont on voit des milliers le long des quais sur les deux rives du Bosphore, sont de deux ou trois paires de rames, tous légers, ayant la course rapide, & allant quelquefois à la voile, mais très-sujets à verser : aussi tous les ans, sur-tout en hiver, une infinité de citoyens périssent dans les eaux de ce canal, qui souvent est très-orageux. La Thrace.

Personne n'ignore que les parfums, les essences, les aromates, ont été de tout temps très-recherchés des Orientaux, mais sur-tout des Arabes : c'est d'eux que les Ottomans ont appris à les estimer & à les employer à une infinité de choses. Aussi le bois d'aloës, l'ambre gris, l'eau rose, l'eau de cèdre, l'eau

de fleurs d'orange, l'eſſence de roſe, le muſc,
La Thrace. etc., ſont les délices des Mahométans.

Les femmes ont encore l'habitude de mâ-
cher du maſtic, gomme réſineuſe que donn
le lentiſque dans quelques îles de l'Archipel
mais ſur-tout à Chio, dont il eſt une des plu
riches productions. Cette réſine, très-ſèche
d'un jaune pâle, & dont les grains ou le
larmes ſont de la groſſeur d'un petit pois,
réunit à une odeur agréable un goût très
aromatique. On croit qu'elle a la vertu d'af
fermir les gencives, de guérir les maux de
dents & d'eſtomac & même d'arrêter les hé
morragies : auſſi beaucoup de médecins la font
entrer dans des onguens, des emplâtres & autres
compoſitions : elle eſt ſous la dent comme la
cire blanche. Sa maſtication excite la ſalive,
& devient une ſorte de paſſe-temps & de jeu
pour les femmes; preſque toutes en prennent
à chaque moment de la journée : elles travail-
lent, elles ſortent, elles ſe promènent, elles
parlent ayant toujours du maſtic dans la bou-
che; pluſieurs en font même des parfums qui
ſont très-agréables.

Ces parfums, & particulièrement celui du
bois d'aloës, ont tant d'attraits pour les Otto-
mans, que la plupart en parfument l'intérieur
des taſſes un inſtant avant d'y verſer le café

s en mettent auſſi dans la noix des pipes, pour donner au tabac une odeur plus agréable. La Thrace.
Dans les maiſons diſtinguées, on ne manque mais de préſenter de ce parfum & de l'eau ofe à tous les amis au moment de leur départ.

Les Européens peuvent ne voir que de la ngularité dans de pareils uſages; mais les uſulmans, les miniſtres ſur-tout & les ſeineurs de la cour, y attachent la plus grande mportance; & ce qui n'eſt à cet égard que e pure bienſéance chez les perſonnes d'un ng ordinaire, eſt ſoumis chez les autres aux is de la plus rigoureuſe étiquette. Leurs ages ou valets-de-chambre, ſont chargés de ire les honneurs accoutumés à tous ceux qui préſentent dans l'appartement du maître, telle heure que ce ſoit du jour ou de la nuit. un offre la pipe; un inſtant après un autre ent couvrir les genoux d'une ſerviette de ie, brodée tout autour en or ou en argent; troiſième préſente des confitures ſèches ou quides, & un quatrième une taſſe de café: le porte dans une petite cafetière poſée ſur ſimple cabaret garni de pluſieurs taſſes & uvert d'une riche étoffe avec des franges or ou d'argent. Vers la fin de la viſite, un ge ſe préſente encore, tenant dans une ain une caſſolette d'argent ou de vermeil,

Le Thrace.

d'où s'exhale la vapeur d'aloës, & de l'autre un vase à grand goulot d'où découle l'eau rose que l'étranger reçoit dans un mouchoir blanc. S'il porte la barbe, il la relève ordinairement avec la main pour y recevoir le parfum & l'eau rose. Parmi les dames de condition on observe à-peu-près les mêmes cérémonies; mais dans les autres classes, elles ne se pratiquent que dans les occasions extraordinaires. La pipe, le café & les sucreries sont communément les seuls honneurs que l'on rende à ses amis. Nous observerons que chez les grands les pages servent toujours un genou en terre, autant par respect que pour la commodité des seigneurs qui sont placés sur le sopha.

Les sectateurs de Mahomet ont toujours porté l'habit long, à l'exemple des anciens Arabes & de presque tous les peuples orientaux : cet habit est celui des ottomans. On ne doit pas croire cependant qu'il soit d'une uniformité absolue parmi tous les citoyens de l'empire. La forme & la coupe en sont variées, soit dans les provinces, soit dans la capitale, ce qui n'est pas toujours l'effet de la mode & du goût, mais des réglemens de police dont l'objet est de distinguer par-tout les diverses classes de la nation. Le turban dont on se couvre la tête, caractérise encore plus ces dif-

férences, sur-tout parmi les officiers publics. Cette partie du costume fut soumise dans tous les siècles du mahométisme à des changemens marqués, & pour les milices, & pour les grands, & pour les souverains eux-mêmes. La Thrace.

Les citoyens de Constantinople & ceux des provinces européennes n'emploient communément à leurs turbans que de la mousseline blanche. Les Arabes se servent d'une toile bigarrée ou teinte d'une seule couleur, ainsi que les Egyptiens, les Syriens & les habitans de quelques contrées. Les barbaresques s'en tiennent de préférence à une étoffe de soie garnie de fil d'or ; les *Tatars*, sur-tout ceux de la Tauride, n'ont jamais porté qu'un bonnet de drap vert, avec une bordure de peau d'*astracan*.

Quant aux sujets étrangers à l'islamisme, il y a une différence sensible entre leur costume & celui des musulmans, sur-tout pour la coëffure. Ils sont tous obligés de porter un grand bonnet de peau de mouton noir, ou de se couvrir la tête d'une toile de couleur foncée. Cette dernière coëffure est presque générale en Syrie & dans la plupart des provinces asiatiques.

Jamais un musulman ne se permet de prendre aucun de ces costumes étrangers à sa nation.

La Thrace.

Outre l'idée de honte & d'opprobre que l'on y attache, on eſt encore retenu par un principe religieux. Un habit, mais ſur-tout un bonnet qui n'eſt pas à l'uſage des mahométans, eſt regardé comme une marque d'apoſtaſie. La loi déclare que ſi de propos délibéré un muſulman ſe couvre la tête d'un bonnet perſan, ou de tout autre qui ne ſerait pas celui de la nation, il ſe rend coupable d'infidélité, & que comme tel il eſt obligé à renouveler ſa profeſſion de foi & même la cérémonie de ſon mariage. D'après ces principes, on ſent que le chapeau n'eſt pas en plus grande recommandation chez ces peuples, & particulièrement dans les provinces où l'on eſt peu accoutumé à voir des Européens. Anciennement, lorſqu'au milieu des orages qui agitaient l'empire, on voulait perdre dans l'eſprit du peuple un grand, un miniſtre, un des *Oulemas*, & le déſigner comme traître à la religion & à la patrie, les mutins allaient clouer un chapeau ſur la porte de ſon hôtel.

Indépendamment du turban & de la mouſſéline, les muſulmans ſont encore diſtingués des autres ſujets de l'empire par la couleur de leurs ſouliers. Ils les portent tous de maroquin jaune, excepté les *Oulemas*, qui ont adopté le bleu foncé, & certaines claſſes de

ilitaires qui ſe ſervent de bottes rouges. Tout qui n'eſt pas muſulman porte des chauſ- La Thrace.
res noires.

Ce n'eſt que dans les voyages ſeulement que s Européens vêtus à l'orientale, peuvent ſe ſarder de porter le turban ; c'eſt même une s prérogatives que l'état accorde expreſſe- ent aux interprêtes des nations étrangères. ependant on uſe rarement de cette conceſſion, r la crainte de s'expoſer à des dangers. S'ils enaient à être reconnus, leur turban ſcan- liſerait les eſprits vulgaires, & ils eſſuyeraient ut-être toutes les violences du fanatiſme ant de pouvoir expoſer leurs droits & leurs res. Ils s'en tiennent ordinairement au bon- t *tatar*, qui, quoique de drap vert, bleſſe finiment moins que le turban l'orgueil & s préjugés de la nation.

Les mahométans ne ſe découvrent jamais, à la cour, ni en préſence du ſultan, pas ême à la moſquée ; ſelon eux, c'eſt une in- cence de ſe découvrir la tête pour ſaluer elqu'un ; ils ne l'exigent pas même des rangers, auſſi nul européen n'ôte le chapeau vant un mahométan ; dans toutes les au- ences publiques, chez le grand viſir & chez ſultan même, les ambaſſadeurs ſe préſen-

La Thrace.

tent la tête couverte, ainſi que tous les officiers qui forment leur cortège.

Généralement tous les mahométans ſe font raſer la tête, qu'ils couvrent d'abord d'une calotte rouge, & enſuite du turban; ce ſeroit pour un muſulman ſe ſinguliſer au dernier point que de laiſſer croître ſes cheveux. Un préjugé général y attache une certaine honte, en ce qu'on prétend qu'ils aſſimilent en quelque ſorte l'homme à la femme, à qui ſeule les mahométans penſent que cet ornement de la nature eſt permis; on n'en voit pas même aux enfans. On les raſe lorſqu'ils ſont encore au berceau. Mais pour conſerver la mémoire de l'ancien uſage des Arabes, & de ce qu'ont pratiqué le prophète & ſes diſciples, on a ſoin de laiſſer au milieu de la tête ſur le ſommet, à la manière des Chinois, une eſpèce de toupet que l'on noue, & que l'on cache ſous le turban.

La mouſtache & la longueur de la barbe dédomagent ces peuples de la perte de leurs cheveux; il n'y a pas un ſeul mahométan qui n'ait des mouſtaches, mais la barbe longue n'eſt pas auſſi générale; ſi les miniſtres, les grands, les oulemas portent la barbe, c'eſt moins par un principe de religion que par la force d'un ancien uſage auquel le préjugé de

nation entière a attaché un caractère de dignité; mais ceux de la bourgeoisie & du peuple qui la conservent volontairement, ne suivent en cela que les mouvemens de leur zèle & de leur dévotion, c'est pour se conformer à l'exemple du prophète & obéir à la loi. Tous les états cependant & toutes les conditions n'ont pas également la liberté de suivre cet usage. Il est interdit aux simples commis, aux bas-officiers, aux domestiques des grands; il est également a tous les gentilshommes de la chambre du sultan & à tous les officiers de sa maison, excepté le *bostangy baschy*. On sera sans doute étonné que les lois du sérail ne permettent pas même aux princes du sang de suivre sur ce point leur volonté & leur goût. La barbe d'un nouveau sultan ne date jamais que du jour de son avénement au trône.

La Thrace.

On aime en général à avoir la barbe longue : le ciseau n'y touche jamais que pour l'arrondir & lui conserver dans sa longueur une forme ovale. Tous les matins on lui consacre quelques minutes pour en faire la toilette. On a soin de la parfumer avec du bois d'aloès & de l'eau rose. Chacun porte sur soi un peigne, qui chez les grands est d'or ou d'argent; on en fait usage plusieurs fois pendant le jour; ceux qui ont les cheveux gris, se servent de peignes

de plomb ; d'autres ſe font teindre en noir la barbe & la mouſtache, comme le font les femmes d'un certain âge pour les cheveux. Tous ces peuples ont pour la barbe un reſpect particulier. Une fois qu'on la laiſſe croître, quelqu'en ſoit le motif, on n'eſt plus le maître de la quitter, ce ſerait une action repréhenſible aux yeux de la religion & de la ſociété. Auſſi regarde-t-on comme un outrage ſanglant d'arracher ou de couper la barbe à quelqu'un. Les expreſſions véhémentes qu'emploient les hiſtoriens nationaux, en rapportant des faits de cette nature, montrent à quel point cette opinion domine chez les mahométans; ils ne parlent qu'avec indignation de *Timour*, qui ſe plaiſait à faire raſer la barbe à tous les docteurs & à tous les prélats ottomans qui tombaient en ſon pouvoir.

La Thrace.

Il eſt naturel de penſer que les lois de la nature, fortifiées encore par la religion & les pratiques du culte extérieur, inſpirent aux muſulmans un grand amour pour la propreté du corps : auſſi rien n'égale leur attention, dans l'un & l'autre ſexe, à ſe laver & à ſe baigner preſque tous les jours, tant pour ſatisfaire leur goût particulier, que pour obéir à la loi des luſtrations. On conviendra cependant que l'article de la propreté ſerait encore mieux ob-

ervé, s'ils changeaient plus souvent de linge
d'habits, & s'ils ajoutaient à leur costume, La Thrace.
ui n'admet, ni cols, ni manchettes, de quoi
garantir de la sueur. Pour y remédier, les
ersonnes opulentes ont soin de ne pas laisser
eillir leurs habits, & les autres n'emploient
mais dans leurs vêtemens que des étoffes qui
euvent se laver.

La plus grande propreté règne dans l'inté-
eur des maisons: on sait que chez les grands
omme chez les citoyens ordinaires, toutes les
hambres, quoique parquetées, sont couvertes
e tapis ou de nattes d'Egypte; le reste de la
aison est lavé chaque semaine, avec un soin
xtrême: jamais on n'y voit ni crotte, ni or-
ure, ni boue, parce qu'il est d'un usage gé-
éral, sans exception de rang ni de sexe, de
isser au bas de l'escalier ses bottes ou ses san-
les. Les hôtels publics, malgré la simplicité
s meubles, présentent également par-tout un
de propreté: il en est de même des cafés,
s boutiques, des magasins, des ateliers,
s bains, &c.

D'après un fait aussi constant & aussi public
est étonné que les européens jugent les ot-
mans d'une manière aussi défavorable, &
ils attribuent à leur mal-propreté le retour
riodique de la peste & des autres épidémies

La Thrace.

qu'désolent assez souvent l'empire. Nous dirons ici un mot sur cet objet quelque triste & quelque affligeant qu'il soit pour les ames sensibles.

Il est difficile de remonter à l'origine de la peste, d'en connaître la nature et d'indiquer les remèdes les plus salutaires contre cette horrible maladie. Des hommes instruits nous ont laissé de siècle en siècle une multitude de traités sur cette matière; mais leurs méditations & leurs recherches ne les ont conduits qu'à des systêmes & à de vagues résultats. Ce fléau qui a parcouru autrefois les diverses contrées de l'Europe, semble de nos jours s'être fixé dans l'orient. Constantinople & le grand Caire en sont devenues les foyers ordinaires : c'est là que la triste humanité est sans cesse exposée à ses plus terribles ravages. Il n'entre pas dans le plan de notre travail, & les bornes de nos connaissances ne nous ne le permettent pas d'ailleurs, d'examiner si dans la Thrace cette funeste épidimie n'avait pas pour principe la mauvaise nourriture, la mal-propreté des habitans, comme dans l'Egypte, l'humidité de l'air, les eaux croupissantes des marais qui se forment dans les champs incultes & les chaleurs excessives qui corrompent le limon du Nil dans ses débordemens actuels.

Tous les monumens hiſtoriques nous atteſ-
ent que les anciens Grecs ne connaiſſaient pas La Thrace.
us que les modernes la nature de la peſte.
uſſi l'appelaient-ils la maladie ſacrée, & au
éfaut de l'art & des ſecours humains, ils fai-
ient des expiations, imploraient l'aſſiſtance
s dieux & leurs immolaient des victimes.
es mahométans, affligés comme eux de cette
lamité, & n'en connaiſſant pas plus ni la
uſe, ni le remède, ont également recours
x moyens ſurnaturels. Ils font des ſacrifices,
s aumônes & des prières publiques; perſua-
és que c'eſt un fléau du ciel, ils ſe réſignent à
s décrets, & croiraient manquer à la provi-
nce ſi, pour ſe garantir de ce fléau deſtructeur,
prenaient les précautions que leur indiquent
ſageſſe humaine, & l'exemple de leurs voi-
ns.

L'expérience de tant de ſiècles ſur la nature
ce mal, ſe borne donc à la connaiſſance des
mptômes qui l'annoncent & de ſes funeſtes
ffets. Le vomiſſement, les maux de tête, l'in-
mmation des yeux, l'hémorragie, les ſyn-
pes, l'enroument, une fièvre ardente, des
bons caractériſent cette épidémie; il eſt ce-
ndant beaucoup d'individus ſur leſquels la
riété de ces premiers ſymptômes, par une
ite de leur tempérament, ou de la malignité

La Thrace. plus ou moins forte du venin, déconcerte & trompe assez souvent les médecins les plus expérimentés.

L'ail, le vinaigre, l'opium, le laudanum, le mercure, les parfums, & selon quelques-uns, le vin & les liqueurs, sont les préservatifs les plus ordinaires de la peste. Les panades, les cordiaux, les béchiques & un régime sévère sont les seuls moyens curatifs que l'on emploie le plus communément. Le bouillon est pernicieux & la saignée presque toujours funeste. La violence du mal & la subtilité du poison sont telles, qu'elles emportent ordinairement leur victime, le troisième ou le quatrième jour de ses souffrances. De cent personnes qui en sont attaquées, à peine huit ou dix en réchappent.

Le bubon, qui en est le symptôme le plus caractéristique, se manifeste presque toujours sous le bras, à la cuisse & au cou : quelquefois il frappe le visage & même les yeux ; il y a des malheureux qui en ont trois, quatre, cinq & jusqu'à sept à-la-fois. Ceux dont la constitution robuste triomphe du mal, présentent le spectacle hideux d'un squelette, & sont obligés de s'assujettir à un long régime pour prévenir des rechûtes qui sont toujours mortelles. Le bonheur d'avoir échappé à la mort ne les garan-

rantit pas des nouvelles atteintes de cette épi- La Thrace.
démie. Il en eſt qui ont la peſte pluſieurs fois, & qui finiſſent par y ſuccomber; c'eſt même le ſort de ces empyriques, mahométans ou juifs, qui ſe dévouent à la cauſe des peſtiférés.

Une remarque digne d'attention, c'eſt que tous ceux qui ont eu la peſte, reſſentent à la cicatrice des charbons, une douleur qui leur annonce chaque fois, & la renaiſſance de ce mal, & ſes progrès dans la ville qu'ils habitent. En général les enfans & les jeunes gens ſont plus expoſés à ce fléau que les perſonnes d'un certain âge; & des obſervations conſtantes nous prouvent que par-tout, mais particulièrement dans la capitale, les étrangers, les voyageurs, & tous ceux qui n'y ſont domiciliés que depuis peu, en ſont plus ſuſceptibles encore que les naturels du pays. Une autre remarque, non moins intéreſſante, nous dévoile auſſi les caprices de cette contagion, ſi l'on peut s'exprimer ainſi : on s'y expoſe cent fois; on eſt dans le danger preſque toute ſa vie, & au moment où l'on ſe croit le plus à l'abri de ſes atteintes, on en reçoit le coup mortel. Des milliers de citoyens entrent tous les jours dans des maiſons infectées, viſitent les peſtiférés eux-mêmes, embraſſent les amis ou les parens preſque agoniſans, héritent de

La Thrace.

ſeurs meubles & de leur gardes-robe, enfin portent leurs habits, & même leurs fourrures, ſans inconvénient ; & dans une autre occaſion, dans une autre année, un billet qu'ils reçoivent, une lettre ſeule impregnée de miaſmes peſtilentiels, leur deviendra funeſte.

Au Caire, mais ſur-tout à Conſtantinople, cette cruelle maladie règne ordinairement pendant tout l'été ; elle commence vers la fin d'avril & ne ceſſe qu'en novembre. La température de l'air eſt en quelque ſorte le thermomètre de ſes ravages; ils ſont extrêmes dans les grandes chaleurs, & diminuent ſenſiblement en hiver, ſur-tout lorſque cette dernière ſaiſon n'eſt ni trop rude ni trop douce; car on a quelquefois obſervé qu'alors ils ſe propagent avec la même furie. Ce n'eſt qu'après d'aſſez longs intervalles que les villes du ſecond & du troiſième ordre y ſont expoſées, telles qu'Andrinople, Brouſſe, Smyrne, Salonique, Alexandrie, Alep, Damas, Bagdad, Baſſora; mais ils n'en deviennent que plus funeſtes pour leurs habitans & pour ceux des bourgs, des villages & des hameaux circonvoiſins. On ne connaît pas plus les cauſes du retour périodique de ce fléau, que celles de ſon exploſion & de ſa direction; ce retour eſt plus ou moins régulier; mais en général on peut dire que la peſt

voyage alternativement dans les diverſes provinces, en traînant après elle la conſternation & la mort. La Thrace.

Il eſt impoſſible de rendre le tableau que préſente une ville attaquée de ce mal contagieux. Il y a des années, où en moins de ſix mois, il enlève à Conſtantinople plus de ſoixante mille ames; ſouvent des familles entières s'éteignent en quinze ou vingt jours; la déſolation ſe promène de maiſon en maiſon. Le deuil & les pleurs des unes, l'effroi continuel des autres, cette file de convois funèbres qui rempliſſent les rues; ces viſages pâles & livides que l'on rencontre à chaque pas; ces hommes mourans que l'on ne peut ſouvent éviter de toucher dans les paſſages étroits & obſtrués; la ſtagnation du commerce & des affaires courantes; la néceſſité de pourſuivre des droits d'hérédité qui ſe compliquent tous les jours par de nouvelles morts; tout enfin contribue à empoiſonner les jours de ceux mêmes qui paraiſſent les plus attachés au dogme de la prédeſtination.

Pluſieurs citoyens aſſez ſages ſentent la néceſſité de prendre des précautions; mais ils n'ont ni la force de heurter les préjugés, ni le courage de s'en garantir par l'attention & les mesures ſévères qu'il faudrait oppoſer à la

malignité de cette épidémie. A-t-on un peſtiféré chez ſoi? on évite de le voir, ſans doute, mais on communique avec tout le reſte de la maiſon, avec les perſonnes mêmes qui le ſoignent ou qui couchent dans ſa chambre : fuit-on ſon habitation, pour chercher un aſyle chez un parent, chez un ami? on emporte avec ſoi ſon linge & ſes habits. Quelque ſoit le ſort du malade, qu'il ſe rétabliſſe ou qu'il meure, on ne ſonge jamais ni à ſe défaire de ſon lit & de ſes hardes, ni à purifier la maiſon. On s'expoſe à un péril plus imminent encore lorſque ce mal cruel frappe quelqu'un de la famille même; le ſentiment de la nature donnant alors un nouveau degré de confiance dans le dogme du fataliſme, les parens ne quittent point le lit du malade, & donnent l'exemple d'une parfaite réſignation aux décrets du ciel.

Des lazarets, des hôpitaux & d'autres établiſſemens ſemblables purifieraient bientôt les villes mahométanes, & extirperaient juſqu'aux derniers germes d'une contagion qui déſole ſans ceſſe l'empire entier, emporte chaque année une partie conſidérable de ſes citoyens, déchire ſon ſein dans les temps de calme & de paix, & qui pendant la guerre met le comble aux calamités publiques par les ravages qu'elle fait dans les armées de terre &

de mer. Quelques politiques ont enviſagé la peſte comme un arme redoutable pour les ennemis de l'empire, par la contagion qu'elle porte ſur leurs frontières & dans leurs camps; mais quel déplorable moyen de défenſe, & de quel attentat ne ſe rendent point coupable ces hommes cruels qui calculent de ſang-froid les effets de cet inſtrument deſtructeur? On ne ſait que trop, ſans doute, combien il a été fatal aux voiſins des Ottomans dans preſque toutes les guerres, mais ſur-tout dans l'avant-dernière avec les Ruſſes. Ceux-ci, de leur propre aveu, ont perdu dans leurs provinces méridionales, plus de cent mille ames, victimes de cette affreuſe épidémie qui avait pénétré juſqu'à Moſcou, leur ancienne capitale. La Thrace.

La peſte attaque auſſi les animaux; il y a des années où une infinité de chevaux, de bœufs, de moutons, &c. périſſent par des charbons peſtilentiels. Les préjugés, qui interdiſent l'uſage de la raiſon & l'emploi des moyens ſalutaires, lorſqu'il s'agit de la conſervation des hommes, ne laiſſent pas plus de liberté pour ſonger à celle des animaux.

C'eſt par une ſuite de ces préjugés que les ravages de la petite vérole ſe perpétuent dans la nation. Dans toutes les familles, les parens

La Thrace.

se font scrupule d'inoculer leurs enfans; cette pratique si sage, qui doit son origine à la Circassie, qui est suivie constamment en Georgie & en Perse, qui a été introduite, dit-on, en Angleterre, par myladi Montaigu, & dont les effets salutaires sont reconnus aujourd'hui dans toute l'Europe, n'est adoptée dans les états du grand-seigneur que par les sujets chrétiens.

Le fatalisme & l'ignorance qui le soutient, sont encore chez les Ottomans la source de bien d'autres calamités. Depuis trois siècles & demi qu'ils possèdent Constantinople, cette ville immense, si souvent exposée aux incendies, a été peut-être renouvelée en entier plus de vingt fois; ajoutons à la perte de cette masse énorme de bâtiment & d'édifices publics, les meubles, les effets, les métaux, les richesses en tout genre, qui chaque fois deviennent aussi la proie des flammes, & nous trouvons des milliars sacrifiés à des opinions erronées & à l'insouciance d'un gouvernement qui, par respect pour les préjugés d'un peuple trop crédule, le laisse exposé sans cesse aux événemens les plus désastrueux. Après des exemples si funestes, qui se renouvellent chaque année, rien sans doute ne serait plus naturel & plus raisonnable que de bâtir en pierre ou en

marbre les nouveaux édifices, de ſe ménager des rues plus ſpacieuſes, ou du moins d'elever de diſtance en diſtance, dans les divers faubourgs de la ville, des murs propres à arrêter le progrès des flammes. La Thrace.

Mais ces moyens de prévoyance ſembleraient inſulter chez eux, & aux antiques habitudes & à la doctrine d'un deſtin irrévocable. Les uns diſent que c'eſt pécher contre la Providence que de porter des regards inquiets ſur l'avenir; les autres croient que c'eſt renier à-la-fois ſa religion & ſa patrie, que de s'écarter des uſages & des principes de ſes ayeux. Il en eſt cependant qui ne continuent de bâtir en bois que par la crainte des tremblemens de terre, autre fléau qui de temps à autre déſole cette capitale, & pluſieurs autres villes de l'empire: on reconnaît ici les inconſéquences de l'eſprit humain; celui qui n'oſe pas ſe prémunir contre une calamité, ſe précautionne contre une autre; celui qui regarde comme un péché, l'uſage de ſa raiſon pour ſe garantir de la peſte, du feu & de tout autre accident particulier ou public, déploie cependant toutes les reſſources qui ſont en ſon pouvoir pour en repouſſer les effets: l'homme attaqué d'une maladie grave, recherche le ſecours des médecins; le citoyen

qui a exposé & perdu, avec une entière ré-
La Thrace. signation ses immeubles & sa fortune, se jette dans un tourbillon d'intrigues, & se livre même à des démarches criminelles pour réparer ses malheurs. Le gouvernement lui-même qui, se reposant sur la protection du ciel & sur celle du prophète, ne prend aucune précaution pour éviter les incendies, fait cependant les plus grands efforts pour les éteindre, & verse en ces momens désastreux l'or & l'argent parmi les troupes prépposées à cet objet.

CHAPITRE VII.

ualités morales & vertus des Ottomans — De la probité, de la pudeur & l'honnêteté publiques. — Des devoirs de société. — Vie privée des femmes. — Mariages.

LES mahométans ſe font un devoir de ſacrier une partie de leur fortune à des fondaons & à des œuvres pies, qui toutes ont our objet la conſolation des malheureux & le ulagement des pauvres : c'eſt ſans doute aux rincipes de la doctrine muſulmane que l'on oit attribuer ces établiſſemens charitables. 'humanité, la bienfaiſance, l'hoſpitalité, qui epuis tant de ſiècles ſont le caractère diſtinctif s nations ſoumiſes au ſceptre de l'islamiſme, nt une ſuite néceſſaire des lois qui les réſſent. La Thrace.

Si, malgré ces vertus généralement pratiées parmi eux, ils paraiſſent encore féroces barbares aux yeux des étrangers, c'eſt qu'on les juge jamais que d'après les rigueurs & excès qu'ils ſe permettent en temps de erre. Il eſt vrai que le mahométan, naturellement belliqueux, & ne voyant dans ſes

La Thrace.

ennemis que ceux de sa religion & de s
culte, s'abandonne alors à l'impétuosité de s
caractère & aux impulsions du fanatisme; il n
connaît pas ce droit des gens, respecté da
les camps mêmes par les nations bien policée
Mais ce n'est pas aux principes du *coran*
qu'il faut attribuer les excès qui leur so
justement reprochés; ils sont l'effet néces
de l'insubordination des troupes, de la féroc
du soldat, sur-tout quand il est victorieux,
d'une foule de circonstances absolument étra
gères aux lois de l'islamisme. Ce n'est po
dans le tumulte des armes & au milieu d
combats que l'on peut juger du caractère d
nations. Si donc on veut connaître les Ott
mans, apprécier leurs vertus, & juger
l'influence des lois sur leur caractère & sur l
actions qui en dérivent, c'est dans la paix qu'
faut les observer & étudier leurs mœurs.

En effet, autant ils sont fiers & cruels
armes à la main, & sur-tout dans l'ivresse d
succès, autant ils s'abandonnent aux heureus
impulsions de la nature dans le calme de
paix. Rendus alors à leurs occupations pa
vées, ces hommes, qui se sont permis à
guerre les atrocités les plus revoltantes,
tardent pas à reprendre leur véritable cara
tère, qui est la bienfaisance & l'humanité.

ntimens qui les animent, s'étendent à tous
individus, & ils ſont ſi profondément gra- La Thrace.
s dans tous les cœurs, que l'homme en
ace qui ſe montre ſouvent l'oppreſſeur des
milles opulentes, eſt tout à-la-fois le ſoutien
l'indigence & de la miſère, & que le ci-
yen le plus vicieux & le plus avare ſe fait
alement un devoir ſacré de répandre ſans
ſſe des aumônes dans le ſein des pauvres.

Indépendamment des biens-fonds & des
venus perpétuels conſacrés par la munifi-
nce des princes & la libéralité des citoyens
la ſubſiſtance des malheureux dans preſque
utes les villes de l'empire, mais principale-
ent à Conſtantinople, il eſt peu de maho-
étans qui ne ſe faſſent un devoir de diſtri-
er chaque jour des aumônes, & de voler
ême aux ſecours des malheureux empriſon-
s pour dettes, tantôt en pourvoyant à leur
ſiſtance, & tantôt en les libérant de leurs
gagemens vis-à-vis de leurs créanciers. Dans
utes les claſſes de la nation, les pères &
ères, les parens, les tuteurs, en donnent
xemple à leurs enfans, & les y accoutument
s l'âge le plus tendre. C'eſt ainſi que la
arité, cette vertu ſublime qui élève l'homme
ort au-deſſus de lui même, en faiſant taire
ntérêt perſonnel, l'avarice & la cupidité,

La Thrace.

pour venir au secours de son semblable, fo
tifiée d'ailleurs par une heureuse habitude
ne coûte plus rien aux musulmans, & l
rend à cet égard bien supérieurs aux autr
nations.

Il faut cependant convenir que ce sentimen
qui fait tant d'honneur à ces peuples, est sou
vent la source d'une infinité d'abus; c'est l
qui entretient dans la paresse & dans les vice
qu'elle entraîne, cette foule de mendians qu
infestent la capitale & toutes les villes d
l'empire: assurés presque toujours de trouve
dans la charité compatissante de leurs frère
des ressources contre la misère qui les op
prime, ils préfèrent une vie oisive & pré
caire aux avantages du travail & de l'industri
Hommes, femmes & enfans, de toute natio
& de toute religion, mendient dans les rues
dans les marchés, dans les places publique
& aux portes des temples.

A Constantinople, toutes les avenues de
grandes maisons, sur-tout des hôtels & de
bureaux, sont bordées à droite & à gauche d
ces malheureux, qui, sans lasser la charité de
citoyens, font la honte de l'administration,
qui seule il appartient de remédier à ces dé
sordres. Rien de plus commun que de voir u
ministre, un seigneur, un officier de marque,

rêter ſon cheval au milieu de ſa courſe pour
ur faire l'aumône de ſa main, ou de celles La Thrace.
s gens qui marchent à ſa ſuite. Beaucoup de
milles ſont encore dans l'uſage de nourrir
certain nombre de mandians. On en voit
uvent qui pénètrent dans les hôtels publics
ques dans l'antichambre; & ſi quelquefois
ne leur donne rien, on les renvoie toujours
c des paroles conſolantes, accompagnées
vœux & de bénédictions. On en rencontre
in par-tout, excepté dans les moſquées.

l n'y a jamais de quêtes dans ces lieux, ni
ur les pauvres, ni pour le temple, ni pour
miniſtres; en aucun temps, rien n'y trouble
ercice du culte public: les prêtres ne ſont
même dans l'uſage de quêter, ni chez les
nds, ni dans les maiſons des particuliers.
cet article, les citoyens ne ſont pas ſou-
à des taxes comme on l'eſt ailleurs: chez
les aumônes ſont abſolument volontaires,
cependant il n'eſt point de nation où elles
nt plus abondantes, plus déſintéreſſées &
pures; parce que ce n'eſt ni la vanité,
oſtentation, mais la religion & l'humanité
es qui les inſpirent.

es actes de bienfaiſance s'étende juſques
les animaux; perſonne ne ſe permet de
maltraiter: ſi même le propriétaire d'un

La Thrace.

cheval, d'un mulet, d'un chameau, en
un uſage immodéré, les officiers de police
le droit de réprimer ſa dureté, & d'exiger
ſoulagement de la bête excédée de trav
Chaque jour offre des traits de cette natu
qui ſont ſans doute honneur à la nation.

Quoique les lois de la pureté corporelle
cluent des maiſons toute eſpèce de chiens,
n'en eſt pas moins attentifs à les nourrir
les conſerver dans les quartiers où ils ſe r
rent ordinairement. Une foule de citoy
s'empreſſent de pourvoir tous les jours à l
ſubſiſtance : on a un ſentiment encore p
marqué pour les chats ; & cela, d'après l'ex
ple du prophète, qui, ſuivant le témoign
de tous les auteurs contemporains, avait p
eux une certaine faibleſſe, les careſſait ſ
vent & leur donnait à manger & à boire
ſa propre main : auſſi pluſieurs dévots ſe f
ils un mérite d'en entretenir chez eux un
tain nombre. La répugnance que la plu
des mahométans ont pour la chaſſe, eſt
ſuite de ces principes : ils regardent co
une inhumanité criminelle, non-ſeulem
l'action de tuer les animaux, mais encore
de les priver de leur liberté, ſur-tout
dont la chair eſt interdite ſur leur table.
ſieurs les achetent & les délivrent ainſ

ains des chaſſeurs. On voit dans toutes les
les des cages remplies d'oiſeaux que l'on La Thrace.
nd ſous le nom d'oiſeaux à affranchir,
nt les dévôts paient la valeur pour les re-
ettre en liberté.

Les Ottomans ne ſont pas moins recomman-
bles par la probité, l'intégrité & la droiture,
nt les principes ſont ſi fortement exprimés
ns le *courann ;* la candeur & la bonne foi
nblent préſider à toutes les relations que
rdre ſocial établit entr'eux : on peut dire
général que les Ottomans ſont eſclaves de
r parole ; qu'ils ſe feraient ſcrupule de trom-
leur prochain, de trahir ſa confiance, de
ofiter de ſa ſimplicité, ou d'abuſer de ſa
deur. Ce ſentiment, qui les guide envers
rs concitoyens, eſt le même à l'égard des
angers, à quelque religion qu'ils appar-
nnent.

Ces opinions, ſi précieuſes pour le main-
n de la vertu & de l'ordre ſocial, dérivent
entiellement des préceptes de la loi : ceux
mahométans qui, plus corrompus que les
tres, foulent ouvertement aux pieds les de-
rs que l'honneur & la probité preſcrivent,
t aſſurés là plus qu'ailleurs du mépris & de
dignation publiques. Ces principes d'équité,
droiture, de dignité même, dirigent la

marche du miniſtère ; & il ſeroit aiſé de prou-
La Thrace. ver que, ſi quelquefois il s'écarte des règles ordinaires & des maximes conſtantes de ſon adminiſtration, cette conduite n'eſt jamais l'effet d'une politique artificieuſe ou de la mauvaiſe foi dans ſes engagemens, mais celui de la néceſſité ou des circonſtances impérieuſes du moment.

Cependant, quels que ſoient les ſentimens de droiture & de délicateſſe de cette nation dans les différens ordres de l'état, très-peu ſont capables de s'élever juſqu'à la hauteur de ces principes ſévères de la loi, qui recommande de refuſer même les préſens de peu d'importance, lorſqu'ils ſont faits par une perſonne ſuſpecte dans ſa probité & dans ſa vertu. Rien ne peut être comparé à l'avidité des mahométans ; ils ſont auſſi faciles à recevoir qu'à faire des aumônes & des largeſſes. Chez eux on n'attache aucun déshonneur aux dons de l'amitié & du devoir : ce n'eſt cependant preſque toujours par un mouvement de cupidité que l'on met un prix à ſes ſervices ; la plupart n'enviſagent ces pratiques que comme des devoirs de bienſéance.

C'eſt ainſi que l'uſage des préſens s'eſt inſenſiblement accrédité dans la nation. Toutes les circonſtances de la vie, les noces, la cir-

conciſion

concision, les couches, le départ, le retour, les fêtes du *beyram*, les nominations aux emplois, sont autant d'occasions de donner ou de recevoir des présens, ne fut-ce qu'une boîte de sucreries, qu'un panier de fruits, ou un bouquet de fleurs. Les présens qu'on se fait entre amis d'égale condition, sont purs & désintéressés; ceux des grands sont reçus comme des marques de distinction & de bienfaisance; ceux des inférieurs ne sont jamais que des actes d'hommage & de respect. La Thrace.

C'est aux dispositions de la loi sur la chasteté & la pudeur, que les Ottomans sont redevables de la sévérité de leurs mœurs publiques & privées; on aurait tort d'attribuer à des usages barbares, à la rusticité de la nation, la jalousie des maris, ce qui n'a jamais été chez eux que l'effet nécessaire d'une législation morale & religieuse. Sur ce point, Mahomet n'a fait que suivre les mœurs de sa nation, mœurs conformes à celles des peuples orientaux, & dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité. On sait que de tout temps les femmes ont été voilées dans l'ancienne Grèce, comme dans les diverses contrées de l'Asie, & que de tout temps aussi la fréquentation entre les deux sexes y était interdite aux citoyens de tous les ordres. Ces

mœurs sanctionées par le *Courann*, & surveil-
La Thrace. lées avec la plus grande rigueur, se sont maintenues jusqu'ici de génération en génération chez tous les peuples qui professent la foi mahométane.

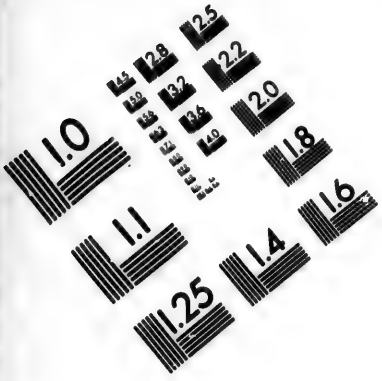
La maison paternelle ou celle du mari est une espèce de cloître pour les femmes en général ; de-là cette forme de construction & cette distribution intérieure qu'on a adoptées pour les palais, les hôtels, & toutes les habitations, soit à la ville, soit à la campagne ; chaque maison est séparée en deux corps de logis, l'un est destiné à la demeure du maître, de ses fils & de ses domestiques ; l'autre est absolument réservé à toutes les femmes de la maison, épouses, filles, mères, sœurs, tantes, esclaves, &c. Cette partie est consacrée sous le nom de *harem*, mot qui signifie retraite ou lieu sacré, ce qui annonce que c'est le lieu de la chasteté, & que l'entrée en est interdite à tous les hommes.

On conçoit que cette séparation absolue de la demeure, emporte avec elle une séparation également absolue de toutes les personnes attachées chacune dans son emploi, au service de la famille. Jamais un domestique, pas même les eunuques n'entrent dans le *harem* ; tout le service s'y fait par des femmes esclaves

au rez-de-chauſſée, il y a ordinairement une eſpèce de parloir d'où la plus âgée donne les ordres de la maîtreſſe au commiſſionnaire de la maiſon ; c'eſt-là auſſi qu'[illegible] reçoit, par le moyen d'un tour que l'on a[illegible] *dolab*, tout ce qui eſt néceſſaire à l'[illegible]n des dames. La Thrace.

Ainſi, à l'exception du [illegible]erſonne n'a ſes entrées libres dans le *harem*, les plus proches parens, tels que les frères, les oncles, les beaux-pères n'y ſont reçus qu'à certaines époques de l'année, c'eſt-à-dire, dans les deux fêtes du beyram, & à l'occaſion des noces, des couches & de la circonciſion des enfans, encore eſt-il d'uſage qu'ils abrègent leurs viſites, & que les filles eſclaves aſſiſtent à leur converſation. Ordinairement, elles ſe tiennent en groupe vers la porte de l'appartement, les mains jointes & appuyées ſur la ceinture, comme font, chez les hommes, les pages, les valets de chambre, les domeſtiques; ſes proches parens ſont les ſeuls devant leſquels une femme peut ſe montrer ſans voile : la raiſon de cette préférence, c'eſt qu'à ſon égard, ils ſont tous à un degré de parenté qui leur interdit le mariage avec elles.

Quant aux autres parens & à tous ceux qui ſont étrangers à la famille, jamais une femme ne peut paraître devant eux qu'elle ne ſoit



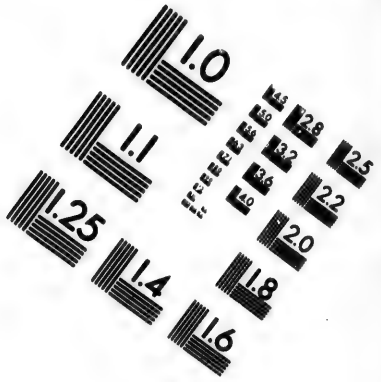
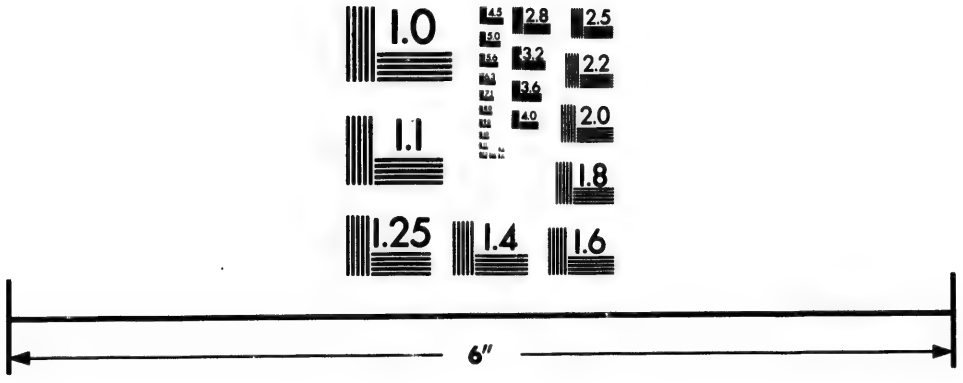
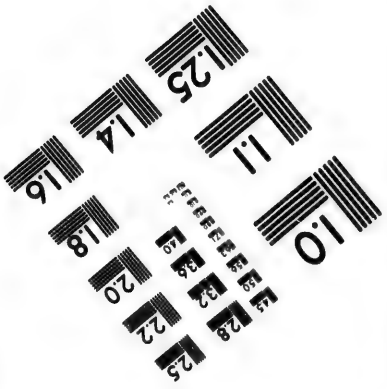


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La Thrace.

couverte d'un voile ; cette loi s'étend juſqu'aux médecins qui ne peuvent d'ailleurs voir aucune mahométane, qu'en préſence du mari ou de quelques-unes de ſes eſclaves : il y a plus encore, le médecin ne peut lui tâter le pouls, que le bras ne ſoit couvert d'une mouſſeline ; la loi ne ſe relâche de cette rigueur que dans le cas d'une néceſſité abſolue ; & alors, une femme peut ſans ſcrupule ſe dévoiler, faire voir la langue, les yeux ou toute autre partie du corps qui aurait beſoin des ſecours de l'art.

Ces réſerves font que dans beaucoup de *harems* on n'a ordinairement recours qu'à des femmes qui exercent la médecine ; elles ont peu de connaiſſances, mais une longue expérience les rend habiles, ſur-tout pour les maladies de leur ſexe ; ce ſont auſſi les femmes qui ſont chargées des accouchemens, ſoit au ſérail ſoit ailleurs ; c'eſt une profeſſion particulière à laquelle pluſieurs ſe dévouent ; le nom même d'accoucheur n'eſt pas connu dans l'empire ; & ſi dans les maladies ſérieuſes on ſe détermine à appeler un médecin ou un chirurgien, ce n'eſt jamais lorſqu'il s'agit de la délivrance d'une femme. Quelque pénible & quelque dangereuſe qu'elle puiſſe être, les ſecours d'un homme, même dans ces circonſtances

ſeraient regardés comme un opprobre pour toute la famille. La Thrace.

D'après ces principes, maintenus par-tout avec la plus grande ſévérité par une police jalouſe de conſerver les mœurs nationales, on voit qu'il eſt preſque impoſſible aux femmes de manquer aux lois de la décence & de la pudeur, ſi naturelle d'ailleurs à leur ſexe. Renfermées dans leur appartement, à peine y reſpirent-elles un air libre. Celles qui ont un jardin n'ont pas même la liberté de s'y promener en tout temps; pour la leur accorder, il faut être ſûr qu'elles n'y rencontreront jamais les pas d'un mortel; veulent-elles aller aux bains publics, voir leurs parentes, faire des emplettes ou ſe promener, elles ſont toujours accompagnées des autres dames de la maiſon, ſuivies de leurs eſclaves & gardées par des eunuques ou par des domeſtiques ſpécialement réposés pour cet objet. Excepté celles qui ſont avancées en âge, aucune ne peut aller à la moſquée: d'accord avec les mœurs, la loi les en diſpenſe.

Les femmes d'un certain rang ne paraiſſent que très-rarement en public; il n'eſt pas du bon ton qu'elles ſortent de chez elles, à moins qu'elles n'y ſoient forcées pour des cauſes indiſpenſables, c'eſt pourquoi l'on ne rencontre

La Thrace.

ordinairement dans les rues que des femmes du commun, mais toujours voilées, obſervant la plus grande circonſpection, & n'adreſſant preſque jamais la parole à perſonne. Ce ſerait le comble de l'indécence pour les hommes, d'arrêter leurs regards ſur elles, & ſi quelqu'un venait à s'oublier au point de ſe permettre un mot équivoque ou quelque liberté à leur égard, rien ne pourrait le ſauver des pourſuites de la police & même des citoyens qui, témoins de ſa témérité, ont le droit de l'arrêter & de l'aſſommer à coup de bâton, en cas de réſiſtance.

Ainſi chaque famille vit abſolument iſolée, & dans chacune encore nulle communication entre les deux ſexes; tel eſt l'empire de ces uſages, qu'un mari n'a pas la liberté d'entrer dans l'appartement de ſa femme, lorſqu'elle reçoit la viſite d'une amie, à moins qu'une raiſon quelconque n'y rende ſa préſence abſolument néceſſaire, & alors il eſt tenu de ſe faire annoncer pour que la dame étrangère ait le temps de reprendre ſon voile & de paraître à ſes yeux avec la décence réquiſe par la loi. Le ſouverain lui-même n'oſerait ſe diſpenſer de cette obligation, parce qu'il eſt tenu plus encore que les particuliers, à donner des exemples de vertu, & à reſpecter tout ce qui tient aux mœurs publiques de la nation.

Privées de la société des hommes, les femmes n'ont pas même, pour s'en dédommager, la liberté de se voir & de former entre elles des liaisons; elles ne connaissent ni les visites d'amitié, ni celles de la bienséance ou du devoir; les bains publics sont presque les seuls endroits où elles aient occasion de se voir & de converser entre elles, mais ces liaisons éphémères ne s'étendent pas plus loin; il faut des circonstances particulières pour qu'une dame en reçoive une autre chez elle. La Thrace.

On conçoit aisément que ce genre de vie qui concentre les femmes mahométanes dans le sein de leur famille, doit leur donner plus d'éloignement encore pour la société des femmes étrangères à leur culte. Les préjugés qui naissent de la religion & de la politique, se réunissent encore pour fortifier ces mœurs nationales. Celles qui parviennent à s'introduire dans les *harems* n'y sont jamais reçues qu'en qualité de marchandes; quant au sérail, il est impossible d'y pénétrer: aucune Européenne, aucune ambassadrice ne peut se flatter d'avoir réussi dans ses tentatives à cet égard.

Il n'y a pas plus de société parmi les hommes que parmi les femmes, sur-tout entre les mahométans & les non-mahométans: cette barrière qui, dans l'ordre civil, sépare la nation do-

La Thrace.

minante de toutes les autres, n'eſt point l'ouvrage de la loi. Si l'on y voit des paſſages capables d'inſpirer de la répugnance pour toute liaiſon intime avec les peuples qui ne reconnaiſſent pas l'apoſtolat du prophète, il en eſt d'autres qui tempèrent ce ſentiment & n'attachent à ce commerce aucune idée de profanation. L'exemple de Mahomet qui fréquentait & même viſitait les Hébreux & les payens de ſon temps, & l'article de ſa doctrine qui permet le mariage des muſulmans avec des chrétiennes ou des juives, ſont ſans doute ſuffiſans pour combattre avec ſuccès toutes les opinions contraires ; mais elles ont prévalu ſur les eſprits vulgaires, & le fanatiſme les entretient dans preſque toutes les claſſes de la monarchie. C'eſt de-là que naiſſent & cette haute idée que les muſulmans ont d'eux-mêmes, & ce ſentiment dédaigneux qu'on leur inſpire dès la plus tendre enfance pour toutes les autres nations.

Les Européens établis dans l'empire ne ſe reſſentent pas moins que les ſujets tributaires de ces opinions funeſtes. L'ignorance où ils ſont preſque tous de la langue, le contraſte frappant de leurs mœurs avec celles du pays, leur qualité même d'étrangers, ſont autant de motifs qui fortifient ces préjugés & ces réſerves

uxquelles ſont tenus envers eux tous les na- La Thrace.
onaux, & principalement les grands, les
iniſtres & les officiers en place.

Les Ottomans les plus inſtruits ne ſeraient
pendant pas éloignés de fréquenter les chré-
ens & de vivre avec eux. Mais, ſi dans leur
rticulier, ils ſont maîtres de s'élever au-
ſſus de ces préventions générales, ils ne
uvent que les reſpecter aux yeux du public.
ne fois liés d'intérêt ou d'amitié avec un
n-mahométan, ſoit regnicole, ſoit étranger,
n'eſt point d'honnêtetés qu'ils ne lui témoi-
ent, lorſqu'ils ſont en ſociété privée; ils ne
font pas même ſcrupule de l'admettre à
r table & de ſe livrer à tous les épanche-
ens de l'amitié. Mais ſurvient-il un national,
ne ſont plus les mêmes, ils reprennent
rs leur gravité ordinaire, & avec elle cet
de protection & de ſupériorité qui les ca-
ériſe.

Jamais on ne voit un miniſtre, un officier
blic, un commerçant, un citoyen quel-
que que pour affaires. L'intérêt des uns
des autres les met à portée de ſe voir &
ſuivre l'objet qui les rapproche; du mo-
nt que cet intérêt ceſſe, la liaiſon s'éva-
it. On ne connaît pas dans ces contrées
ge de préſenter un étranger dans une mai-

La Thrace.

ſon mahométane. Les ambaſſadeurs eux-mêmes ne ſont pas ſur ce point plus privilégiés que les autres. Ce qu'en Europe on appelle *cour* n'exiſte pas eux à Conſtantinople, ni chez le ſultan, ni chez le grand viſir. Après la première audience qu'ils reçoivent pour préſenter leurs lettres de créance, ils n'ont plus occaſion de voir le ſouverain, ni les miniſtres, ni aucun autre grand de l'état. Ils ſuivent leurs affaires par le moyen des ſecrétaires interprêtes, & ce n'eſt que pour des objets importans qu'ils ont quelquefois des conférences avec le *Reis-Effendi*, miniſtre au département des affaires étrangères, ou avec quelqu'autre ſeigneur de la cour.

Le travail, l'éducation des enfans & les ſoins du ménage font tout le bonheur des femmes mahométanes. Il n'y en a point, quelle que ſoit ſa naiſſance ou ſon rang, qui ne paſſe une grande partie de la journée à filer, à coudre, à broder. Toutes les mères en général, ſans en excepter les ſultanes, nourriſſent elles-mêmes leurs enfans. Le chagrin le plus violent qu'elles puiſſent éprouver, c'eſt lorſque la nature les oblige à les confier aux ſoins mercenaires d'une autre femme. Dans ce cas même, elles ne les font jamais ſortir de la maiſon paternelle; c'eſt toujours ſous leurs yeux qu'ils ſont nourris, ſoignés & élevés

La Thrace.

Dans cette nation, rien de plus heureux que l'état de nourrice. Ce ſont pour la plupart de jeunes eſclaves qui obtiennent dès le premier jour leur affranchiſſement. On a pour elles les plus grandes attentions, parce qu'on les regarde alors comme incorporées à la famille: cette opinion dérive des principes de la loi qui interdit toute alliance entre les proches parens des deux parties.

Les mères partagent avec les nourrices tous les ſoins que la nature & la raiſon exigent en faveur des enfans. Ils reſtent communément emmaillotés huit ou dix mois, & on ne les lève d'ordinaire que lorſqu'ils en ont douze ou quatorze. Un berceau eſt deſtiné à chaque enfant : c'eſt-là qu'on l'endort, qu'on le tient même une grande partie du jour. Ces berceaux ſont plus ou moins artiſtement travaillés ; les maiſons opulentes les font garnir de nacre de perles & de lames d'argent ; tous ceux des princes & princeſſes de la maiſon ottomane ſont enrichis d'or & de pierreries.

L'éducation des enfans ſe fait dans la maiſon paternelle. On ſait que chez les mahométans il n'y a ni penſions pour les hommes, ni couvens pour les femmes. Les filles de tout état & de toute condition ſont élevées dans le ſein même de la famille : elles n'ont ni

La Thrace.

maîtres ni inſtituteurs. La danſe ni la muſique n'entrent dans l'éducation de l'un & de l'autre ſexe; le catéchiſme & les préceptes de morale ſont les ſeuls objets d'inſtruction pour les filles, & ordinairement c'eſt la mère, ou une parente, ou des femmes eſclaves les plus inſtruites, qui s'acquittent de ce devoir; quelques-unes apprennent auſſi à lire, mais il eſt rare qu'on les forme à l'écriture.

Ces premiers ſoins de leur enfance ſont ſuivis de ceux qu'entraîne leur établiſſement; les mères s'en occupent de très-bonne heure. Comme il n'eſt jamais queſtion chez ces peuples que de mariages de convenance, ils ſont toujours ménagés par les parens des deux parties: les filles ſont ordinairement promiſes très-jeunes, à l'âge de trois ou quatre ans, & à peine en ont-elles douze ou quatorze qu'elles reçoivent la bénédiction nuptiale. Dans aucun cas, le nouvel époux ne peut voir ſa femme qu'après cette cérémonie. Le père ou le tuteur naturel de la fille eſt le ſeul qui ait le droit de choiſir ſon gendre, & la mère, ou à ſon défaut la plus proche parente du garçon, eſt auſſi la ſeule qui ait la liberté d'aller voir la fille; c'eſt ſur ſon rapport que le père ſe décide. Jamais la fille ni aucune femme n'aſiſte à la ſolemnité du mariage : il ſe fait par pro-

ureurs, & les parens des deux maiſons ſignent
e contrat avec l'imam de la moſquée, en La Thrace.
réſence de trois ou quatre amis qui ſervent
e témoins. Les noces ſe célèbrent dans les
eux familles avec une gaîté qui n'a rien de
ruyant : les deux ſexes ne ſe trouvent jamais
nſemble. Si la nouvelle mariée eſt trop jeune
u d'une faible ſanté, elle reſte encore pluſieurs
ois renfermée chez elle ou chez ſa belle-
nère, & ne voit ſon mari que le jour, ou,
our mieux dire, au moment même que l'on
uge à propos de la conduire au lit nuptial.

Cette ſollicitude des pères & des mères pour
établiſſement de leurs filles ne ſe borne pas
u premier mariage. Sont-elles veuves ou ré-
udiées, ils ſe croient plus obligés que jamais
e leur chercher un nouvel époux, à moins
u'elles ne ſoient déja d'un âge avancé. En
énéral, toute femme ſe fait un point de re-
gion de vivre conſtamment dans l'état de
ariage : tous ceux qui lui appartiennent par
s droits de la nature ſe croient également
bligés de concourir à ſon établiſſement, &
, n'étant pas ſous le joug & la ſurveillance
un mari, elle venait à bleſſer ſon honneur
ſa vertu, ils ſe regarderaient comme cou-
ables de ce crime. Tel eſt le reſpect de ces
euples pour le mariage, que le célibat d'une

La Thrace.

femme encore en âge de remplir tous les de-
voirs de la ſociété conjugale leur paraît une
tranſgreſſion perpétuelle de la loi. L'union de
deux époux, diſent-ils, eſt un vœu ordonné
par le ciel même & prononcé par la nature.
Nul homme, nulle femme n'ont le droit de
s'écarter de cette vocation générale & de ſe
refuſer à une inſtitution qui a pour but im-
portant la propagation de l'eſpèce humaine.
De-là, cette douleur accablante des femmes
frappées de ſtérilité, & les eſpérances conſo-
lantes de celles qui ſont chargées d'enfans,
quoique accablées de miſère. Plus une femme
eſt féconde, & plus elle ajoute à ſes droits
ſur le cœur de ſon mari & ſur l'eſtime du
public.

C'eſt ainſi que les femmes mahométanes,
ſoumiſes dès leur enfance à l'empire de ces
mœurs, ne connaiſſent ni la liberté, ni la
diſſipation, ni les plaiſirs tumultueux des ſo-
ciétés européennes. Accoutumées par-là ſans
efforts & ſans contrainte à la retraite, à la
vie intérieure & aux ſoins domeſtiques, elles
ne peuvent jamais faire aucune de ces com-
paraiſons affligeantes qui inſpirent des déſirs
& rempliſſent la vie d'amertume. Comment
en effet pourraient-elles déplorer leur condition
& envier le ſort des femmes étrangères? elles

gnorent ce qui ſe paſſe hors de chez elles, La Thrace,
uiſqu'elles n'ont ni les reſſources de la lec-
re, ni celles de la converſation. Comme les
ommes, elles ne parlent que leur langue,
il n'exiſte pas dans tout l'empire un ſeul
vrage national qui traite des coutumes des
uples étrangers.

On ne peut pas ſe diſſimuler que ces uſages
i rendent les femmes mahométanes ſi re-
mmandables dans l'intérieur de leur famille
ſi précieuſes aux yeux de leurs maris, ne
privent de ces reſſources multipliées & de
s agrémens qui, chez les autres nations,
ndent plus piquans encore les attraits de ce
e enchanteur : cependant malgré le peu de
n que l'on prend pour orner leur eſprit &
outer à leurs avantages extérieurs, il ne faut
s croire qu'elles ſoient dépourvues de graces
d'enjoument. La nature, ſi libérale à tant
égards dans preſque toutes les contrées de
rient, s'eſt plu à douer les femmes, comme
hommes, d'une ſagacité ſingulière & d'une
te de délicateſſe qui fait oublier en elles
torts de leur éducation. Elles ont un main-
n noble & honnête, des manières aimables,
e converſation ſimple, naïve & gracieuſe.
l eſt du moins le témoignage conſtant des
mmes chrétiennes qui ont occaſion de voir

& de fréquenter les *harems* des Ottomans, c'
La Thrace. certes, il ne peut être ſuſpect. J'ai moi-même rencontré pluſieurs fois des dames de tous les états chez des miniſtres, des ſeigneurs, des magiſtrats, & j'ai été étonné de la pureté de leur langage, de la facilité de leur élocution, de la fineſſe de leurs penſées, du ton noble de leur converſation, & des graces dont elles l'aiſſaſonnent.

Ce n'eſt jamais que pour des intérêts de famille qu'une femme ſe préſente chez un magiſtrat, chez un officier en place; & ordinairement ce ſont des veuves ou des femmes d'un certain âge. Elles n'ont pas beſoin de demander audience, moins encore de ſe faire annoncer; dès qu'elles paraiſſent dans l'anti-chambre, les pages les font entrer, & elles expoſent publiquement les motifs de leur viſite. Lorſqu'elles veulent parler en ſecret, elles approchent du maître de la maiſon & baiſſent la voix; s'il arrive que le miniſtre ſoit ſeul dans ſon appartement, il eſt d'uſage alors que les valets-de-chambre & les pages ſe tiennent vers la porte, rangés en file, comme pour être les témoins de ce tête-à-tête. Il faut qu'une dame ſoit d'un rang très-diſtingué pour qu'un magiſtrat ou un miniſtre ſe lève pour la recevoir & l'inviter à s'aſſeoir ſur

ſopha: ordinairement même, ſans
juſqu'à lui baiſer
et air de reſpect
n place. Quoiqu
iers qui les reçoi
eux ſur elles, m
ement, & dans
urs pour elles co
leur pudeur ſen
s hommes.
Plus nous faiſon
ntraſtent ſi fort a
us ils donnent n
xions & à l'étonn
cet état de ſolitu
ez tous les peuple
ivation conſtante
ens qui naiſſent
elle entre les deu
s doivent l'auſté
s ne connaiſſent p
es liaiſons de ſoci
malheur d'éprou
morts qu'elles ent
te.
Les Ottomans for
s le calme de la

pha : ordinairement elles reſtent debout, & ont même, ſans que leur délicateſſe en ſouffre, uſqu'à lui baiſer la main ou la robe, avec et air de reſpect qui eſt dû à tout homme n placé. Quoique toujours voilées, les offiers qui les reçoivent fixent rarement les eux ſur elles, mais ils les écoutent attentiement, & dans leurs réponſes, ils ont touurs pour elles ces égards que la bienſéance leur pudeur ſemblent recommander à tous s hommes. La Thrace.

Plus nous faiſons connaître ces uſages qui ntraſtent ſi fort avec ceux des autres nations, us ils donnent matière ſans doute aux réxions & à l'étonnement des Européens. C'eſt cet état de ſolitude où vivent les femmes ez tous les peuples muſulmans, c'eſt à cette ivation conſtante des douceurs & des agréens qui naiſſent d'une communication muelle entre les deux ſexes, que les mahométs doivent l'auſtérité de leurs mœurs, & s ne connaiſſent pas les jouiſſances attachées es liaiſons de ſociété, du moins n'ont-ils pas malheur d'éprouver les amertumes & les mords qu'elles entraînent ſi ſouvent à leur te.

Les Ottomans font conſiſter leur bonheur s le calme de la vie, dans la paix inté-

rieure, dans la douceur des plaisirs simples &
La Thrace. honnêtes. Toutes les autres jouissances pré
sentent à leur imagination un intérêt tro
faible pour exciter dans leur ame des déſi
inquiets. La seule chose qui affecte les femmes
qui altère leur bonheur & empoisonne souve
le cours de leur vie, c'est de se voir condam
nées par la loi même, à supporter dans l
silence le partage du cœur & de la fortune d
leurs époux. Comme la religion permet à to
mahométan d'avoir jusqu'à quatre femmes
même de cohabiter avec ses esclaves, plusieu
en usant de ce privilége rendent malheureus
toutes les femmes de leur *harem*, & partic
lièrement celles qui y ont été admises les pr
mières. Il est difficile en effet à celles-ci d
voir sans jalousie, sans dépit & sans troubl
ou de nouvelles compagnes, ou leurs pr
pres esclaves, devenir leurs rivales, & par
ger avec elles, quoique d'une manière lé
time, leurs droits sur le cœur d'un patron
d'un mari commun.

Malgré ces dispositions de la doctrine & d
lois si favorables aux hommes & si fâcheu
pour le repos des femmes, la polygamie n
pas aussi commune qu'on pourrait se l'imagin
Peu de Mahométans ont deux femmes,
il est rare de voir un seigneur donner sa m

quatre à-la-fois. Le défaut de moyens pour
es entretenir, la crainte de troubler la paix
domeſtique, la difficulté de s'allier avanta-
geuſement, & le ſcrupule que ſe font les pa-
ens de donner leur fille à une perſonne déjà
mariée, ſont autant d'obſtacles qui reſtreignent,
ur ce point, l'indulgence des lois. Il arrive
ncore aſſez communément, qu'un homme
'obtient la main de ſon épouſe que ſous la
ondition expreſſe de n'en pas prendre une
econde, tant que ſubſiſteront les liens du
mariage.

La Thrace.

Ceux qui ont pluſieurs femmes, ne les
bligent jamais de vivre enſemble; elles ont
rdinairement chacune, dans le *harem*, leur
ppartement, leur table & un certain nombre
eſclaves astachées à leur ſervice. Mais il eſt
re qu'une ſeconde ou une troiſième femme
ge ſéparément dans un autre hôtel. Les ci-
oyens peu opulens n'ont jamais qu'une femme,
ceux qui le ſont aſſez pour acquérir une
u deux eſclaves, ont ordinairement ſoin de
s choiſir d'un certain âge, pour ne point
onner d'ombrage à leurs femmes, & pour
aintenir la paix dans leur intérieur. Il y en
beaucoup qui ne ſe marient jamais & qui
éfèrent vivre avec de jeunes eſclaves qui
ur appartiennent. C'eſt à tort qu'en europe

La Thrace.

on les appèle concubines, puiſque la co-habitation du patron avec elles eſt permiſe, & que les enfans, qui en naiſſent ſont auſſi légitimes que ceux de la femme qu'on épouſe.

L'auſtérité de ces mœurs eſt univerſelle & forme le caractère diſtinctif de ces peuples. On n'en excepte que quelques tribus nomades, dont la vie eſt toujours errante & vagabonde. Parmi les différentes hordes de *Tatars*, les *Noghais* ſont preſque les ſeuls qui accordent une certaine liberté à leurs femmes : elles n'y ſont point voilées comme ailleurs, elles peuvent s'immiſcer dans la converſation des hommes, participer à leurs plaiſirs, aſſiſter à leurs banquets. Auſſi tous les autres mahométans, ceux même qui ſont les plus relachés, les regardent-ils comme des prévaricateurs, des hérétodoxes, des infidèles, & ils ſe feraient ſcrupule de s'allier avec eux.

D'après l'empire de ces opinions, on conçoit à quel point il eſt difficile chez les mahométans, de former des intrigues amoureuſes. Vivre avec une maîtreſſe, entretenir un commerce criminel avec une femme ou une fille ſur laquelle on n'a pas un droit légitime, ſont des déſordres inconnus chez les mahométans. Il n'arrive même jamais qu'un mari ſe permette la moindre liberté avec l'eſclave de

emme, à moins que celle-ci ne lui eût cédé tous
es droits de propriété sur elle.

La Thrace

Telle est la sévérité des mœurs mahomé-
anes, qu'une femme, pour peu qu'elle soit
uspecte dans sa conduite, devient l'objet du
épris universel. Le soupçon seul couvre d'o-
robre le mari & toute la famille. Les voi-
ns, tous les habitans même du quartier se
roient également deshonorés; aussi ont-ils le
roit de faire observer la maison suspecte, &
même d'exiger que la garde, accompagnée
'un *iman*, y force & y fasse des perquisi-
ons. Dans ce cas, la présence d'un étranger
ans le *harem* est suffisante pour justifier le
oupçon. On arrête le coupable, la femme
t conduite & gardée chez l'*iman* jusqu'à ce
ue le mari, le père, le tuteur ou le magis-
rat ait prononcé sur son sort. L'autre est puni
uivant les lois; & quand même les preuves
e seraient pas complètes pour être condamné
ridiquement, il ne recouvre sa liberté que
r le sacrifice d'une partie de sa fortune, &
plus souvent par la perte entière de sa con-
dération. Si donc, par une considération ex-
raordinaire, une femme vient à concevoir
ne passion criminelle, les verroux & tout ce
ui l'entoure, soit chez elle, soit hors de chez

elle, ſont autant de chaînes qui la captivent
La Thrace. & qui ajoutent à ſes tourmens.

Quant aux femmes publiques, on aura peine à croire que ni à Conſtantinople, ni dans aucun autre grande ville de l'empire, il n'en exiſte peut-être pas quarante parmi les mahométans; encore ſont-elles des dernières claſſes du peuple, & ce n'eſt que par un excès de miſère qu'elles ſe vouent à la proſtitution. Ce ſont elles qui ordinairement vont chercher les célibataires, mais avec toutes les précautions que la prudence exige pour ſe dérober aux recherches inquiétantes de la police qui a toujours les yeux ouverts ſur les délits de cette nature. Cette vigilance du gouvernement eſt cependant moins ſévère à l'égard des femmes qui ne profeſſent pas l'islamiſme. Elles s'établiſſent dans les quartiers éloignés, & chaque année elles achètent la protection tacite des ſuppôts de la police. Obligées de garder tous les dehors de la décence, elles ne reçoivent communément que des gens de leur nation. Il eſt rare que les muſulmans recherchent leur connaiſſance. D'ailleurs on ne voit ces femmes qu'à la dérobée & pendant le jour. La nuit on eſt ſouvent expoſé aux pourſuites de la garde.

Le fouet & une longue priſon ſont aujour

d'hui les peines plus ordinaires infligées aux femmes de mauvaise vie. On est encore plus rigoureux envers celles qui se laissent surprendre après une première ou une seconde correction ; on les lie dans un sac & on les jette dans la mer, comme des êtres indignes de retourner à la terre qu'ils ont souillée par leurs crimes. Dans le cas d'un double adultère, la loi condamne & l'homme & la femme à la lapidation ; & tout chrétien qui aurait eu un commerce criminel avec une musulmane, est obligé non-seulement de l'épouser, mais encore de changer de religion. S'il s'y refuse, ou s'il a commis le crime avec une femme mariée, la loi lui décerne irrémissiblement la peine de mort.

La Thrace.

Tout concourt ainsi chez les Mahométans, & les lois & la police & l'opinion à opposer des barrières insurmontables à la plus effrénée de toutes les passions. Mais la nature toujours impérieuse dans ses besoins, & plus exigeante encore dans les climats ardens, s'égare quelquefois dans ses voies, & précipite l'un & l'autre sexe dans des crimes encore plus abominables. D'abord la rigueur avec laquelle on poursuit la débauche, dans un pays où il n'existe aucun hôpital pour les enfans trouvés, engage les femmes qui sacrifient leur honneur,

La Thrace.

à ſe permettre tous les moyens capables de prévenir les indices de leur inconduite. Les unes ont recours à divers breuvages que l'on croit propres à frapper le ſexe de ſtérilité, & les autres font uſage des remèdes les plus violens dans les premiers jours de leur groſſeſſe. Si ces moyens ſont inſuffiſans, elles étouffent alors dans leur ame le cri de la nature, & immolent à leur ſûreté le triſte objet de leur opprobre.

Les femmes qui ont des paſſions vives, & ceux des hommes qui par état ou défaut de moyens, ſont obligés de garder le célibat, ſe permettent également chacun dans ſon genre des excès non moins criminels. Depuis quelque tems cette dépravation gagne inſenſiblement toutes les claſſes : & aujourd'hui on voit des citoyens illuſtres, des perſonnages reſpectables par leur rang, des hommes qui conſervent tous les dehors de la vertu & de la piété, des officiers enfin qui entretiennent les *harems* les plus nombreux, ſacrifier leurs devoirs envers leurs femmes & envers leurs eſclaves légitimes, à un goût abhorré par la nature & réprouvé par la loi.

L'état de retraite perpétuelle où vivent les Mahométans, leur gravité naturelle, la ſim

licité de leurs mœurs, & cette ſubordina-
on rigoureuſe qui règne dans tous les or- La Thrace.
res de l'état, ſuite néceſſaire de la conſtitu-
ion d'un gouvernement deſpotique, leur ren-
ent faciles tous les devoirs auxquels ils ſont
umis par la loi, & en maintiennent conſ-
mment l'obſervation; ils ne ſe permettent
mais ces manières libres & cette familiarité
ordinaire dans les familles & dans les ſociétés
s nations européennes. Là les rangs & les
onditions ne ſe confondent jamais; dans toutes
s claſſes & dans tous les états, chacun eſt
ein de ſoumiſſion & de reſpect pour ceux
i ſont au-deſſus de lui, & il reçoit à ſon
ur les mêmes hommages de ſes ſubalternes.
n public comme dans la vie privée, on
nſerve toujours les mêmes dehors de dé-
nce, de vénération, de déférence, pour les
rſonnes ſupérieures en rang, ou plus avan-
es en âge : paraître dans une ſociété avec
air enjoué, y prendre un ton de liberté
d'aiſance, n'avoir pas de dignité dans ſon
intient, ou aſſaiſonner ſes propos de cette
èreté qui paſſe ailleurs pour de l'agrément,
feroit heurter tous les uſages, & s'expoſer
x ſatyres de la nation entière.

Les Mahométans ne ſe découvrent jamais
ête; leur manière de ſaluer eſt ſimple &

naturelle ; on ſalue ſon égal en portant la mai
La Thrace. ſur le ſein ou ſur le cœur, & ſon ſupérieu
en la dirigeant d'abord vers la bouche en
ſuite vers le front. Lorſqu'on ſe préſente che
les grands, chez les miniſtres, chez les per
ſonnes conſtituées en dignité, on fait une pro
fonde inclination en portant la main droit
vers la terre, & la ramenant enſuite vers l
bouche & ſur la tête ; mais lorſqu'on rend le
hommages au ſouverain, la main doit touche
la terre pendant l'inclination : l'air de gravité
ſi général chez les Ottomans, la décence q
accompagne tous les actes extérieurs de la v
civile, & la majeſté du coſtume, ſur-tout da
les perſonnes de qualité, ajoutent infinime
à la nobleſſe de ce ſalut.

Il eſt encore d'un uſage univerſel de baiſ
la robe ; c'eſt un hommage de reſpect & d
ſoumiſſion que rendent par-là les ſubaltern
à leurs chefs, les enfans à leurs parens. P
une ſuite de cet uſage, ou plutôt du ſent
ment qui le détermine, lorſqu'un officier ſ
périeur veut donner une marque de faveur
quelqu'un, il lui refuſe ſa robe & lui don
ſa main ; s'il lui en préſente le dedans, ce
attention ajoute encore à ſa bienveillance. Lo
qu'un homme d'un certain âge ou d'un ce
tain rang veut donner à quelqu'un une m

ue de tend
lui touch
ain ſur ſa
embraſſe
font de
ur touchan
Dans tout
at n'oſe jam
eul, ni au
at ou par ſ
la robe ,
t-il marié
ême que le
rens les em
at de leur
ſerves & c
mœurs nat
us de rigue
l'autre ſexe
aiſe ſa mère
ur baiſe les
êmes marqu
couſines, d
tres les perſo
domine par
es rendent l
belles - mè
ées ; enfin

ue de tendreſſe ou d'affection particulière, lui touche le manton & porte enſuite ſa ain ſur ſa propre bouche, ce qui indique embraſſement paternel; les jeunes gens font de même à l'égard des vieillards en ur touchant la barbe. La Thrace.

Dans toutes les claſſes de la nation, un enn'oſe jamais embraſſer ni ſon père, ni ſon eul, ni aucun parent reſpectable par ſon at ou par ſon âge; mais il lui baiſe la main la robe, & n'en uſe jamais autrement, t-il marié & père de pluſieurs enfans: lors me que les enfans ſont en bas âge, les rens les embraſſent rarement; ils ſe contennt de leur baiſer quelquefois le front. Ces erves & ces bienſéances, commandées par mœurs nationales, s'obſervent avec encore us de rigueur entre les parens de l'un & l'autre ſexe: jamais un Mahométan n'emaſſe ſa mère, ſa belle-mère, ſa tante; il ur baiſe les mains, & reçoit à ſon tour les mes marques de reſpect de ſes ſœurs, de couſines, de ſes belles-filles, enfin, de utes les perſonnes de ſa famille ſur leſquelles domine par ſon âge ou par ſon rang. Les es rendent les mêmes honneurs aux mères, belles-mères, aux tantes & aux ſœurs ées; enfin ces marques de déférence &

La Thrace.

de reſpect, graduées & déterminées ainſi dans les familles par les lois de la nature, ſont telles que la femme elle-même baiſe la main de ſon mari à différentes époques, le jour de ſes noces, dans le temps de ſes couches, au mariages des enfans, dans les deux fêtes du *beyram*; ces uſages entretiennent dans les familles l'ordre, la décence, l'union & l'intimité la plus parfaite.

Mais rien n'égale le reſpect & l'obéiſſance des enfans envers les auteurs de leurs jours. Ces ſentimens, dictés par la nature & avoués par la raiſon, ſe trouvent encore fortifiés par les principes du *courann*; auſſi ce n'eſt jamais que les yeux baiſſés, les mains jointes ſur le ſein, & dans la contenance la plus humble, qu'un enfant ſe préſente chez ſon père; en aucun temps il ne ſe permet de s'aſſeoir devant lui qu'il n'en ait reçu l'ordre.

Dans les grandes fêtes, comme dans les divers événemens de la vie, les enfans ne manquent jamais, en baiſant la main de leur père, de leur mère, de leur ayeul, de leur oncle, de demander leur bénédiction; tous y attachent la plus haute idée de bonheur. De cette opinion précieuſe réſulte en eux un ſentiment contraire, lorſque, par leur inconduite, ils voient menacés de la malédiction de leurs pa

ens; l'homme le plus immoral & le plus ir- La Thrace.
ligieux, tremble d'attirer ſur ſa perſonne
s anathêmes de ceux à qui il doit le jour.
es vœux ou les imprécations d'un magiſ-
at reſpectable, ou d'un homme avancé en
ge, produiſent le même effet ſur l'eſprit de
ut Mahométan.

Jamais un père de famille ne ſe lève de-
nt un enfant, un neveu ou un autre deſ-
ndant, ni un homme d'un certain rang pour
cevoir quelqu'un qui lui eſt inférieur en
ade. Les miniſtres, les magiſtrats, les grands
ficiers, gardent ordinairement chez eux l'an-
e du ſopha, & ne ſe lèvent que pour les
rſonnes qui, par leur état & leur condition,
t droit de ſe placer à côté d'eux; il con-
ent, d'ailleurs, lorſqu'on ſe préſente chez les
ands, chez les perſonnes d'un rang diſtin-
é, d'être enveloppé dans ſa robe, & d'avoir
mains couvertes avec le bout de ſes man-
es. La décence preſcrit encore à l'un & à
utre ſexe, la manière de s'aſſeoir; la plus
nérale eſt celle de ſe mettre ſur les genoux
ſe repoſant ſur les talons. La manière de
ſeoir à l'européenne n'eſt reçue dans aucune
iété; elle eſt réſervée au ſultan quand il pa-
ſur le trône les jours de cérémonie, &
membres du divan, lorſqu'ils tiennent

leurs audiences au ſérail ou au palais du grand
La Thrace. viſir.

D'après l'empire de ces coutumes, doit-o
s'étonner ſi la nation n'en uſe pas autreme
avec les étrangers; on ne déroge à ces uſage
à l'égard de perſonne, pas même des mini
ters étrangers. Lorſque les officiers de l
Porte ſont dans le cas d'avoir des conférence
ſecrètes avec eux, ils ne ſe lèvent jamais po
les recevoir; ils ſont cependant attentifs, ſu
tout depuis quelque temps, à ménager c
entrevues de manière à concilier à-la-fois
qu'ils doivent à leurs uſages & à la politeſſe
ils entrent dans l'appartement après le miniſt
étranger, & au moment de ſon départ, i
ſont ordinairement les premiers à ſe lever &
quitter le ſalon. Dans les audiences publiqu
des ambaſſadeurs, même chez le grand-viſi
ce premier miniſtre entre dans l'apparteme
quelques minutes après; & l'audience fini
l'ambaſſadeur ſe lève, ſalue & ſe retire, l
ſant le viſir gravement aſſis dans l'angle
ſopha.

Au reſte, ni chez le peuple, ni chez l
grands, ni en particulier, ni en public, que
que ſoit le ſujet de l'entretien, & de quelqu
ſentimens qu'on puiſſe être affecté, jamais
converſation ou les diſcuſſions ne deviennen

DES

ruyantes & tum
reuſes aſſemblé
onnes parlent à
ha, chacun fun
es plus diſtingué
es autres écoute
lence.
Ces peuples n
ſonettes pour a
s valets-de-cha
ent vers la por
us en grouppe,
le maître les r
nti-chambre, &
e frapper des m
Les Mahométan
s ſalue, tous s'an
is, ou ceux qu'
pas de même ave
ujours les premie
ns toutes marches
ir, les pachas, l
éviennent le peu
ême, il ſalue les
milieu deſquelle
ne de tête, & pa
main droite dirigé
t encore accomp

ruyantes & tumultueuſes. Dans les plus nom- La Thrace,
reuſes aſſemblées, il eſt rare que deux per-
onnes parlent à-la-fois; aſſis le long du ſo-
ha, chacun fume & prend du café : les gens
s plus diſtingués ne parlent qu'à leur tour, &
s autres écoutent dans le plus reſpectueux
lence.

Ces peuples ne ſe ſervent ni de cloche ni
ſonettes pour appeler leurs gens; les pages,
s valets-de-chambre ou les laquais ſe tien-
nt vers la porte de la pièce où l'on eſt,
us en grouppe, debout & les mains jointes.
le maître les renvoie, ils ſe retirent dans
nti-chambre, & pour les appeler on ne fait
e frapper des mains.

Les Mahométans n'attendent jamais qu'on
ſalue, tous s'empreſſent de prévenir leurs
nis, ou ceux qu'ils rencontrent; mais il n'en
pas de même avec les grands; ceux-ci ſaluent
ujours les premiers. Il eſt même d'étiquette
ns toutes marches publiques, que le grand-
ir, les pachas, les miniſtres, les généraux,
éviennent le peuple; le ſultan en fait de
ême, il ſalue les deux haies de janiſſaires,
milieu deſquelles il marche, par un léger
ne de tête, & par un foible mouvement de
main droite dirigée vers le ſein. Ces manières
t encore accompagnées dans toute la na-

tion, d'un langage très-poli & très-honnête,
La Thrace. qui tient au génie même de la langue.

Il faut convenir cependant que quelque générale que ſoit, parmi les mahométans, la pratique de ces règles de politeſſe & de bienſéance, ils n'en conſervent pas moins cet air de hauteur & de fierté qui leur eſt commun à tous, mais qui ſe manifeſte de diverſes manières ſelon la différence des caractères, du rang & des fonctions de chaque individu. On remarque dans les officiers du ſérail un ton de grandeur mêlé d'orgueil; dans les miniſtres, une dignité pleine de nobleſſe; dans les *oulmas* une gravité morne, ſèche & auſtère; dans les chefs de la police, & plus encore dans leurs ſuppôts, des manières bruſques, dures, on peut même dire ſévères; dans le militaire, ce qui eſt ſans doute étonnant, les officiers ſont très-attentifs, à adoucir les rigueurs de l'autorité & de la diſcipline; ils n'ont jamais dans la bouche que le mot d'amis, de camarades, de frères; ce n'eſt que dans le beſoin, & au moment même d'une prompte exécution, qu'ils déploient toute la ſévérité du commandement.

Mais dans tous, ce caractère fier & hautain ſe porte à la moindre vexation, à une pétulence incroyable; rien chez eux n'arrête les élans de la nature, même parmi les hommes

e la plus grande distinction. Dans son emporte-
ment, le père, le mari, le maître, le pa- La Thrace.
on, le général, l'officier, l'homme public,
homme privé se fait souvent justice lui-même,
oit en frappant de la main ou du bâton l'objet
e sa colère, soit en l'effrayant par des mena-
es accompagnées des injures les plus atroces.
u reste ces injures & ces emportemens aux-
uels ils se livrent avec aussi peu de réserve,
ont presque jamais de suites sérieuses, parce
u'ils ne connaissent pas toutes les subtilités du
oint d'honneur si funestes parmi les euro-
ens.

De tous les ordres de citoyens, ceux qui se
ient le plus exposés, & presque toujours im-
nément, aux saillies d'humeur des grands
du peuple, sont les sujets tributaires: tout
qu'ils souffrent de la part des autres ci-
yens, sans oser se plaindre, les rend plus
lheureux encore que les privations auxquel-
ils sont condamnés dans l'ordre politique;
ne doivent les procédés pleins de hauteur
de dédain auxquels ils sont journellement ex-
és, qu'aux préjugés religieux fortifiés par
gueil naturel. Tout citoyen, chrétien ou
, est dans une sujétion perpétuelle devant
mahométan: par-tout & en toute circons-
ce, il est obligé de lui céder le pas, quel-

que soient le rang & la condition de celui-c
La Thrace. sans cette attention de sa part, il s'expose
aux injures les plus mortifiantes, & souve
même à des actes de violence, sur-tout de
part de l'homme du peuple, toujours prêt
lever la main sur lui ; & s'il osoit se permet
le moindre mot, la moindre répresaille, da
l'instant même il serait assommé par la mul
tude. En un mot, toute insulte, toute offe
faite par un non mahométan à un sectateur
prophète, est regardée comme un attentat co
tre la majesté de l'islamisme.

CHAPITRE VIII.

De l'interdiction des jeux. — De la muſique. — De la danſe. — Des images. — De l'attention des muſulmans à ne jamais prendre le nom de dieu en vain. — De l'obligation en général de pratiquer la vertu & d'éviter le vice.

C'EST dans la religion même & dans l'enſemble de ſes préceptes que ſe trouve la véritable cauſe de cet éloignement qu'ont toujours eu les ſectateur du *courann* pour les jeux, les ſpectacles, les fêtes bruyantes & pour tous ces autres amuſemens ſi ordinaires chez preſque tous les nations du monde. On ne voit chez les romans d'autres jeux publics que ceux qui ſont conſacrés par une ancienne étiquette à l'amuſement du ſouverain, dans l'intérieur du ſérail : encore n'ont-ils jamais lieu que dans les deux fêtes du *beyram*; ils conſiſtent dans le *djirid* dans les combats d'animaux, tels que les chiens, les ours, les lions, les tigres, &c. le *djirid* eſt une courſe à cheval que font les pages, la main armée d'un bâton. Dans tout le reſte de l'année, le divertiſſement le plus ordinaire du ſouverain ſe borne au *tomak*, ou

La Thrace.

La Thrace.

la joute des pages du ſultan. L'exercice de l'arc & les courſes à pied ou à cheval, qui de tout temps étaient très-à la mode chez les Arabes & chez les Tatars, & aſſez ſuivis autrefois par les Muſulmam, ne les occupe guères aujourd'hui.

Cette nation ne montre pas plus de goût pour les jeux de ſociété; ſa gravité naturelle & ſon attachement ſcrupuleux aux décrets de l'iſlamiſme, lui font également dédaigner tout ce qu'on appèle récréation, diſſipation, paſſe-temps : elle ne connaît ni les jeux d'exercice, ni celui des cartes; pluſieurs cependant jouent aux échecs. Parmi le bas peuple, mais ſur-tout dans les caſés, on joue quelquefois aux dames & au *mangala*. Ce dernier jeu conſiſte en une certaine combinaiſon, toujours en nombre pair, de ſoixante-douze petits coquillages diſtribués en douze caſes; les ſoldats & les matelots s'amuſent auſſi le plus ſouvent à la lutte, au ſaut & au jet de groſſes pierres à certaine diſtance : mais dans tous ces jeux il n'eſt preſque jamais queſtion d'argent. La loi & l'opinion publique condamnent également tout gain de cette nature, & ſelon les *fethwas* du mouphti, celui qui a payé le prix de ſon jeu ou de ſon pari, eſt toujours en droit d'en reclamer en juſtice l'entière reſtitution.

Dans les *harems* les femmes paraiſſent moins

crupuleuſes, elles s'amuſent à l'eſcarpolete, colin maillard, & à d'autres jeux auſſi inno- ens. Les Grecs qui ont conſervé une partie de eurs anciennes mœurs, & qui ſe piquent d'i- niter les Européens dans les choſes de mode de ſociété, s'abandonnent entre eux à tous eurs goûts, & montrent depuis quelque temps ne paſſion aſſez vive pour les jeux de cartes, oit de commerce, ſoit de haſard. La Thrace.

Les comédies, les tragédies, les opéra, les pectacles brillans ou l'homme déploie tout-à- -fois les reſſources de génie & les beautés de langue ſont abſolument inconnus aux otto- ans. Quoique maîtres de la Grèce & ſouve- ins d'une nation autrefois ſi célèbre par ſes ames & ſes théâtres, ils les ont toujours dédai- nés comme contraires aux principes du *cou- nn*, aux mœurs nationales & à la politique gouvernement. L'etat ne permet les aſſem- ées que pour les devoirs du culte religieux. On voit cependant chez eux des troupes de uffons, de farceurs, de comédiens, de lut- urs, de joueurs de gobelets, de danſeurs de rde ; mais ils ne paraiſſent jamais dans les ces publiques, ſi ce n'eſt dans les événe- ens extraordinaires : tout ſe paſſe dans l'inté- ur des maiſons, & c'eſt la fête la plus ſomp- euſe qu'un homme riche puiſſe donner à ſa

famille & à ſes amis, à l'occaſion de ſes noces
La Thrace. ou de la naiſſance d'un enfant.

Les ombres chinoiſes ſont le divertiſſement auquel on donne la préférence; ceux qui gagnent leur vie à ce métier, vont ſolliciter de porte en porte la curioſité des familles. Ces ſpectacles conſiſtent là, comme ailleurs, dans quelques ſcènes bouffones, dont les principaux rôles, ſont ceux qui répondent en quelque ſorte à l'arlequin & au pantalon des Italiens. Tout s'y reſſent encore de la barbarie des ſiècles qui ont donnés naiſſance à ces jeux groſſiers; rien de plus indécent que les geſtes de ces figures, ſoit en hommes, ſoit en femmes, & rien de plus obſcène que les vers qui ſe récitent derrière la toile. Ces ſpectacles, malgré le mauvais goût qui y règne, ſuffiſent cependant pour dérider le front des perſonnes les plus graves. Ce n'eſt que très-rarement & toujours par complaiſance pour les femmes, les enfans & les eſclaves de la maiſon, que l'on ſe permet ces ſortes de ſpectacles : les perſonnes d'un certain état, les gens de loi ſur-tout, ſe feraient ſcrupule d'aſſiſter à ces jeux, qu'ils regardent comme des amuſemens que le bon ſens & la raiſon déſavouent.

Dans aucune époque de l'année, on ne voit chez cette nation ni maſques, ni danſes pub

es, ni ces divertiſſemens du carnaval, ni ces
es bruyantes ſi communes ailleurs. Il eſt dif- La Thrace
ile de rendre la gravité, le phlègme & cette
èce d'apathie qui forment le caractère des
tomans; c'eſt le peuple du monde le plus
ppre pour le quiétiſme; rien ne frappe,
n n'exalte ſon imagination; il n'eſt ni im-
tun, ni curieux : voit-il quelque choſe
n peu extraordinaire, un coſtume étranger,
objet biſarre, un animal ſingulier, il s'ar-
e un inſtant, il regarde de ſang-froid, ſou-
, & continue ſon chemin ſans ſe permettre
e plus longue diſtraction; s'attrouper, courir
rès quelqu'un, ſe livrer à des éclats de joie
de ſurpriſe, ſont de ces mouvemens qu'on
voit jamais, même parmi le peuple, dans
une ville mahométane.

On a déjà obſervé que les Ottomans n'ont
fêtes ni dimanches; leurs *beyrams* leur en
nent lieu, & ils n'emploient les ſept jours
ſacrés par la religion dans ces deux fêtes,
à ſe promener tranquillement dans la ville
ux environs; tout le reſte de l'année on ſe
mène rarement.

Tout, dans les mœurs de cette nation, tend
i inſpirer, ſur-tout dans les claſſes ſupé-
res, un penchant invincible pour la mo-
& la vie ſédentaire. Les hommes & les

La Thrace. femmes attachent même une certaine grande à ne se permettre aucun mouvement, aucun agitation, & à ne jamais quitter l'angle d sopha; si leur mouchoir tombe, s'il est que tion de ramasser quelque chose à quatre pa d'eux, rarement ils se dérangent, ils frappe dans leurs mains, & les pages ou les filles esclav accourent à leurs ordres. En général, chez to ces peuples, on sort rarement de sa maiso les personnes de l'un & de l'autre sexe passe toute l'année sur un sopha, dans l'inaction o l'insouciance; mais ce qu'il y a de plus étoi nant, c'est que ces mêmes hommes que l'o croirait condamnés à un engourdissement phy sique & moral, sont plus propres qu'on ne croit, à soutenir tous les travaux de l'esprit du corps. Parviennent-ils à une charge, ils développent des talens & une aptitude sup rieurs à leur éducation? Sont-ils chargés d'u commission dans les provinces, ils font à ch val une course rapide de cinq cents lieue sans se ressentir de la moindre fatigue?

Malgré cet éloignement pour les plaisir & ce genre de vie austère qui semble être partage d'une nation peu civilisée, on re contre néanmoins, chez les Ottomans, hommes assez gais, assez aimables, assez co municatifs; aussi la société est-elle l'uniq

ressource d'une
entre parens &
toutes les affect
ces conversation
pourvus d'agrém
certain intérêt;
pagne par-tout,
se ranger le lon
présenter à cha
égards respectue
le calme avec le
les graces natur
sur-tout dans les
la langue, le file
de l'assemblée,
assez piquant, m
peut cependant
ciétés européenn
qui ont tous les
imposante, se li
saillies d'un espr
ont aussi le taler
pos d'une sentenc
tyre ingénieuse.
On sent bien qu
jamais, qui ne f
gers établis dans
ressource de puis

ressource d'une infinité de familles. Réunis entre parens & amis intimes, ils y concentrent toutes les affections de leur ame; ces cercles, ces conversations familières ne sont pas dépourvus d'agrémens, & souvent même d'un certain intérêt; l'air de décence qui les accompagne par-tout, leur manière mélancolique de se ranger le long d'un sopha, l'attention de présenter à chacun une pipe & du café; les égards respectueux des uns envers les autres, le calme avec lequel s'énonce celui qui parle, les graces naturelles de l'élocution orientale, sur-tout dans les personnes qui possèdent bien la langue, le silence profond que garde le reste de l'assemblée, tout enfin présente un tableau assez piquant, mais qui sous aucun rapport ne peut cependant être comparé à ceux des sociétés européennes; d'ailleurs, les personnes qui ont tous les dehors de la gravité la plus imposante, se livrent quelquefois à toutes les saillies d'un esprit gai & facétieux; plusieurs ont aussi le talent particulier de saisir l'à-propos d'une sentence, d'un bon mot, d'une satyre ingénieuse. La Thrace.

On sent bien qu'un peuple isolé qui ne voyage jamais, qui ne fréquente pas même les étrangers établis dans son sein, & qui n'a pas la ressource de puiser dans les productions tou-

Le Thrace.

jours renaissantes des nations européennes est nécessairement borné à un cercle étroit de connaissances. Les Ottomans n'ont pas l'avantage de pouvoir lire les gazettes étrangères; ils n'ont pas même celui d'être exactement informés de ce qui se passe à la cour, à la ville, & dans les différentes provinces de l'empire; les chroniques, les journaux, les feuilles périodiques sont des ouvrages absolument inconnus chez eux, & qui n'ont pas encore exercé leurs imprimeries.

Aussi dans toutes ces contrées, on ne parle jamais que de ces évènemens qui par leur nature ne sont pas susceptibles d'être dérobés à la connaissance publique. C'est une des maximes du ministère, de répandre un voile mystèrieux sur tout ce qui pourrait inquiéter ou affliger le peuple. En temps de guerre, il arrive souvent que le public de Constantinople n'apprend la défaite d'une armée ou la prise d'une place frontière, que quatre ou cinq mois après l'évènement. On peut juger par-là de l'ignorance où sont les Ottomans sur tout ce qui se passe dans les pays étrangers; le gouvernement lui-même ne s'occupe que des objets relatifs à ses intérêts politiques, & encore est-il réduit à s'en rapporter aux informations

e lui donnent les miniſtres des puiſſances
nies.

La Thrace.

Les Ottomans ne dérogent au calme pro-
nd qui règne perpétuellement chez eux, que
ns une ſeule occaſion; c'eſt à l'époque des
jouiſſances publiques. Elles ont lieu à la
iſſance des deux ou trois premiers enfans
un nouveau monarque, le jour de la circon-
ſion d'un prince du ſang, ou lors d'un évè-
ement heureux pour l'empire, tel que le gain
une bataille, la conquête d'une place forte,
c. ces réjouiſſances qui ſont ordinairement
trois, cinq ou ſept jours, conſiſtent dans
s banquets ſomptueux; dans l'illumination
ſérail, de la ville & des moſquées, dans la
coration des boutiques, des magaſins, des
lles & marchés publics. Les miniſtres, les
ands & tous les officiers en charge font auſſi
corer les portes de leurs hôtels, & élever au
ilieu de la cour une eſpèce de ſalon tapiſſé
glaces & de belles étoffes, orné de luſtres,
girandoles, de fanaux, & garni tout au tour
un riche ſopha; ils y paſſent une grande par-
e de la nuit & reçoivent ſucceſſivement les
ites de leurs parens, de leurs amis & de
urs connaiſſances, auxquels ils prodiguent le
fé, le tabac, des ſucreries, des eſſences, des
rfums. Ces décorations ont également lieu

La Thrace.

à une des portes du ſérail ; des drapeaux, des boucliers, des armes & d'autres trophées enlevés pendant la guerre aux ennemis de l'empire ſont ordinairement les objets les plus remarquables de cette eſpèce d'arc de triomphe.

Ces fêtes ſont le plus ſouvent accompagnées d'un ſpectacle auſſi intéreſſant que magnifique celui d'une marche proceſſionnelle des artiſtes de toutes les claſſes. Tous ſont richement vêtus, & chaque corps avance ſéparément à la tête d'une eſpèce de char de triomphe décoré des ſymboles des inſtrumens & des productions mêmes de chaque art & de chaque métier.

Souvent auſſi le gouvernement donne des feux d'artifice au milieu du Boſphore; ce ſont des captifs malthais, italiens, portugais, &c. qui les exécutent, & ils ont ordinairement l'attention de repréſenter l'île de Rhodes, ou une place ennemie aſſiégée & emportée d'aſſaut par les Ottomans.

On ne doit pas s'imaginer que dans ces jours de réjouiſſance & de liberté publique pour tous les citoyens indiſtinctement, les femmes ſortent de cet état de ſolitude auquel elles ſont condamnées; elles ne participent à la joie univerſelle qu'à travers les jalouſies de leurs croiſées & de celles qu'on leur ménage alors dans l'intérieur des maiſons, trop heureuſes

rſqu'elles obtiennent de leurs maris l'agrément
ſortir en voiture pendant le jour pour ſe
omener dans la ville, & voir, ſans être vues,
décorations des grands hôtels, des marchés
des places publiques. La Thrace.

Ce n'eſt pas cependant que dans les *harems*
femmes ne ſe dédommagent entre elles de
privations ; elles y exécutent des jeux &
comédies bouffonnes, en s'attachant preſ-
toujours à contrefaire les chrétiens & à
du ridicule ſur leurs mœurs, ſur leurs cou-
mes, & même ſur diverſes pratiques de leur
te ; il leur arrive auſſi quelquefois de s'ha-
er en hommes, & de prendre juſqu'au coſ-
ne européen, pour rendre leurs facéties
ore plus piquantes. Dans ces occaſions, le
em de ſa hauteſſe, c'eſt-à-dire les plus
nes eſclaves du ſérail, s'abandonnent à toute
gaieté & ces folies ſervent de récréation
ſultanes & au ſouverain lui-même, qui
endant ne ſe montre pas ; il ſe tient ordi-
rement derrière une fenêtre grillée qui do-
e ſur la ſalle où ſe paſſe la fête. La ma-
du trône & la crainte de gêner par ſa
ſence la liberté des actrices, lui font une
e de loi de cette retenue ; enfin, pendant
fêtes que des évènemens extraordinaires
ènent tous les quinze ou vingt ans, les

La Thrace.

Ottomans en général ſemblent ſe dépouille
de leur caractère naturel ; tous les fronts
dérident, & la gravité, le calme, le recueil
lement font place aux démonſtrations de la joi
la plus vive & la plus bruyante.

Le légiſlateur arabe, en proſcrivant les jeu
le chant & tous les inſtrumens de muſique
ſe propoſait ſans doute de former une ſocié
religieuſe de tous les peuples qui embraſſe
raient ſa doctrine. L'auſtérité de ſes principe
& ſur-tout la maxime qu'il s'était faite de n'im
ter en rien les autres nations, ſoit dans le cul
extérieur, ſoit dans la vie civile, n'ont p
qu'influer ſur les lois qu'il donna à ſes ſect
teurs, & par une ſuite néceſſaire, ſur l
mœurs qu'il voulait établir parmi eux; ma
ce qui prouve en même-temps l'illuſion d
défenſes arbitraires & l'impoſſibilité de ſoum
tre abſolument les hommes à des lois que
raiſon déſavoue, c'eſt le faible empire qu'o
roujours eu ces diſpoſitions ſur l'eſprit d
Mahométans.

Il n'y a peut-être aucun peuple, ſur la ter
qui ſoit plus paſſionné qu'eux pour la muſiq
A la vérité ils ne jouent eux-mêmes d'auc
inſtrument, & ſi de jeunes ſeigneurs
adonnent quelquefois, ce n'eſt que dans le
intérieur & pour leur plaiſir particulier;

erait pour eux une honte & même une espèce de déshonneur, que de jouer en société. Plusieurs dédaignent de s'appliquer au chant. La Thrace.

Ainsi, malgré le préjugé qui empêche aujourd'hui plus que jamais les Mahométans d'étudier la musique, tous cependant en font le plus grand cas & ne cessent d'encourager, & par des louanges & par des libéralités, ceux qui la professent. A Constantinople, comme dans toutes les grandes villes de l'empire, il y a un certain nombre de citoyens qui s'y livrent avec passion, & sous tous les règnes on en a vu qui se sont distingués dans cet art agréable. Qu'on ne s'imagine pas, au reste, que le pays où subsiste encore cette montagne si célèbre que l'antiquité regardait comme le séjour des muses, soit fertile aujourd'hui en génies avoués d'Appollon & d'Orphée, & dignes d'être rangés dans la classe des grands maîtres qui composent les orchestres de l'Europe.

Les instrumens les plus connus & les plus usités chez les Ottomans, sont le violon, la basse de viole, la guittare, le cistre, le luth, la flûte, le siflet-de-pan, le tambour-de-basque, le psaltérion. Dans la musique militaire, on voit des timbales, des tambours, des cimbales, des fifres & des trompettes. Les gens de la

campagne, ſur-tout parmi les Grecs, ont
La Thrace. muſette, la cornemuſe, les chalumeaux; l
Mahométans ne connaiſſent pas encore les in
trumens compliqués, tels que le clavecin,
harpe & l'orgue.

En général, ils ſont peu avancés dans
théorie & les principes de la muſique, ma
l'habitude & l'uſage leur donnent une exécu
tion facile & brillante. Tous leurs airs de ſen
timens, en ſemi-tons & en meſure lente, ſo
très-touchans & très-pathétiques; ils pénètre
l'ame, ils cauſent les émotions les plus douce
les plus agréables, les plus profondes; ce ſo
ordinairement les mêmes perſonnes qui cha
rent & qui s'accompagnent. La muſique att
chée à la poéſie la ſuit pas à pas, & rend av
exactitude, le nombre, la meſure, la caden
des vers & les ſentimens qu'ils exprimen
preſque tous leurs chants ſont des poèm
épiques ou érotiques; leurs vers qui ſont u
harmonieux, expriment toujours dans le go
oriental, les ſentimens de l'amour, ſes eff
ſur l'eſprit & ſur le cœur, par des allégori
& des métaphores très-ingénieuſes.

Ces muſiciens mahométans, chrétiens
juifs forment ordinairement des troupes
huit ou dix perſonnes, & vont exécuter
ſymphonies chez tous ceux des citoyens q
déſire

La Thrace.

ésirent les entendre. Excepté les *oulmas* & s dévots, les Mahométans ne ſe font aucun crupule d'avoir chez eux de la muſique. Réus dans l'endroit le plus retiré de la maiſon, vec leurs parens & leurs amis intimes, aſſis onchalamment ſur le ſopha, fumant & prenant temps à autre quelques goutes de café, ſont tout entier au plaiſir, & rien ne peut s en diſtraire. Leur paſſion pour la muſique manifeſte encore par leur goût extrême pour chant des oiſeaux. Pluſieurs élèvent chez x des ſerins, des roſſignols & des fauvettes i font leurs délices; mais le reſpect qu'ils rtent à la religion & aux lois ne permet mais à perſonne d'entretenir dans ſa maiſon d'attacher à ſon ſervice un muſicien ou un anteur quelconque. Le ſouverain eſt le ſeul uſe de cette liberté; cependant on a tou- grand ſoin, ſoit au ſérail, ſoit chez les nds & même chez les ſimples particuliers, viter le bruit & l'éclat pour ne ſcandaliſer rſonne, & ménager ſa conſidération dans ſprit de ſes concitoyens.

Mais dans aucun temps la muſique ne ſe entendre ni dans les moſquées, ni pen- t l'exercice public de la religion. On ne pas confondre ni les cérémonies particu- es de certains ordres de derwiches qui

La Thrace.

admettent la musique pour soutenir leurs danses religieuses, ces pratiques n'ont rien de commun avec le culte national.

Si l'on voit des ottomans violer la loi de leur prophète sur l'article de la musique, il n'en est pas un qui l'enfreigne relativement à la danse, sur-tout en société. La gravité de la nation & les idées qu'elle attache à cet exercice ajoutent encore au précepte de la loi qui, en proscrivant la musique, est censé comprendre la danse dans ses dispositions.

Chez eux il n'y a que des baladins; ils sont réunis à différentes troupes de musiciens, tous également dévoués au service du public. On voit même rarement parmi eux des danseurs mahométans: ce sont presque toujours des jeunes Grecs qui, ayant la liberté de se vêtir à leur gré, prennent des costumes riches & élégans, analogues à leurs professions, & dansent ordinairement ou seuls ou deux à-la-fois. Ils font consister leur talent, non à sauter & à perfectionner leurs pas, mais à prendre différentes attitudes les plus obscènes. Plus ils y excellent, plus ils sont distingués de la troupe & recherchés par la multitude. Ceux des Ottomans qui ne se font pas scrupule de se livrer chez eux au plaisir de la musique, y font venir aussi de temps à

ces baladins dont les jeux ajoutent beau- La Thrace.
up à la gaité de l'assemblée.

Les Danseuses, qui pour la plupart sont des
les esclaves, ou les femmes mêmes des mu-
iens mahométans, ne paraissent presque ja-
is dans ces lieux publics: elles se rendent
ns les maisons particulières où elles dan-
nt comme les hommes. Vêtues assez leste-
ent, la tête à demi-couverte d'un voile,
s castagnettes à la main, & les yeux tan-
languissans, tantôt étincelans, elles se li-
ent, avec plus d'expression encore que les
nes baladins, aux attitudes les plus libres
les plus obscènes. Dans les *harems* des
nds, comme dans celui du sérail, il y a
jours un certain nombre d'esclaves jeunes,
rcées à la danse, & ce sont elles qui amu-
t les dames, ainsi que leurs maîtres, tou-
les fois qu'ils veulent se récréer dans l'in-
ieur de la famille. On remarquera que ces
isirs n'ont jamais rien de bruyant ni de
ultueux. Indépendamment de ce que l'on
t aux préceptes de la religion & à la dé-
ce publique, on est encore retenu par les
de la police, toujours vigilante & sé-
e sur cet article. Aussi personne n'oserait
ner chez lui une fête avec de la musique
es baladins sans la permission expresse des

La Thrace.

magiſtrats. Cette permiſſion s'achète toujour & ceux qui ne la ſollicitent pas, paient que quefois bien cher cette négligence. Ces droit autoriſés par l'uſage, & toujours proportio nés au nombres des muſiciens & des bal dins qu'on veut avoir, ſont un revenu aſſ conſidérable pour l'*aga* des janiſſaires, plus encore pour le *boſtangy-bachi*, dont juriſdiction s'étend le long du Boſphore j qu'à l'embouchure de la mer Noire.

A Conſtantinople, comme dans toutes autres échelles du Levant, les européens ay pour principe de demeurer tous dans un mê quartier, autant pour leur ſûreté commun que pour les agrémens de la ſociété, ils par là tous les moyens de vivre au milieu Mahométans, comme s'ils étaient dans ville la plus libre de l'europe. Ceux qui r dent dans la capitale au quartier de Pé jouiſſent de plus de liberté & d'agrément core que ceux qui ſont établis dans les di rentes provinces. Ce faubourg, l'un des p beaux & des plus élevés de Conſtantinop puiſqu'il domine, pour ainſi dire, ſur le B phore, ſur le ſérail, ſur l'entrée du port ſur une bonne partie de cette ville immen réunit dans ſon enceinte les étrangers des verſes nations & les naturels du pays,

hométans, ſoit chrétiens. Par là il offre
l'œil de l'obſervateur philoſophe une diver-
é frappante de coſtumes & d'idiômes, &
s nuances infinies dans les mœurs & dans
uſages. Cette diverſité ſe fait ſur-tout re-
rquer dans les fêtes que donnent les eu-
péens & auxquelles aſſiſtent ordinairement
ſieurs familles grecques; mais on n'y voit
ais aucun mahométan ni de l'un ni de l'autre
e. Si quelque jeune ſeigneur de la cour s'y
met d'y paraître, ce qui arrive rarement,
rend d'avance toutes les précautions que
prudence exige pour en dérober la con-
ſſance, même à ſes plus intimes amis: im-
bile ſur un fauteuil ou dans l'angle d'un
ha, il ne ceſſe d'exprimer l'étonnement
il éprouve en voyant les deux ſexes ſe
ſondre dans la même ſociété, & des per-
nes diſtinguées par leur rang ſe livrer à
danſe, & s'aſſimiler ainſi à des baladins.
mme le mahométan juge toujours les choſes
rès ſes lois & ſes mœurs, il eſt moins
pé des danſes & des jeux qu'il voit dans
ues, les carrefours & les places publiques,
e que l'état des perſonnes qui les exécu-
diminue à ſes yeux la honte qu'il y at-
e.

La Thrace.

eſt étonnant ſans doute, que les Grecs,

La Thrace. accablés depuis tant de ſiècles ſous le joug
la ſervitude, conſervent encore cet eſprit
gaité & ce goût pour les plaiſirs qui diſti
guaient leurs ancêtres de tous les autres peup
de l'antiquité; mais ce qui ne l'eſt pas moi
c'eſt la tolérance du peuple vainqueur env
ces ſujets tributaires ſur des objets ſi contra
à ſes préjugés & ſes maximes religieuſes. D
les villes, dans les campagnes, dans les
ſons, dans les cabarets, en particulier,
public, les Grecs ſe livrent à toutes ſorte
jeux & de divertiſſemens: ils célèbrent
pâques par des fêtes bruyantes, & cha
année la Porte délivre pour cet objet un
man de grace & de liberté. C'eſt le pat
che grec qui le demande, en faiſant préſe
un mémoire au gouvernement: ſuivant
ancien uſage, il y comprend tous les ch
tiens des différens rits établis dans l'emp

Si les Mahométans s'interdiſent la d
dans leurs ſociétés particulières, on co
avec quel ſcrupule ils évitent de ſe con
dre dans les cercles des non-muſulman
de partiper à leurs plaiſirs. La loi ſur ce p
eſt rigoureuſe, mais ſur-tout lorſque la
des chrétiens a pour objet leurs fêtes
gieuſes. Cependant ceux des Grecs d'un
tain rang qui ont des liaiſons étroites

es jeunes ſeigneurs de la cour, n'ont pas
e la peine à les attirer chez eux, mais tou- La Thrace.
urs la nuit & *incognito*; & c'eſt dans ces
ccaſions, qui ne ſont pas fréquentes, que
e Mahométan, dépouillé de préjugés, & ſur
e la diſcrétion de ſes hôtes, ſe livre ſans
éſerve aux attraits du plaiſir & aux douceurs
e la ſociété: alors il ne ſe fait aucun ſcru-
ule de boire du vin, de porter des ſantés,
e chanter à table, d'oublier enfin l'extrê-
e ſévérité des mœurs muſulmanes, pour ſe
pprocher de celles des chrétiens. Dans cet
gréable abandon ils vont quelquefois juſqu'à
e permettre la danſe, dont la plus ordinaire
ans ces orgies, eſt celle même qui en porte
e nom, ſous le mot corrompu de *georgina*: c'eſt
ne danſe groteſque, dans laquelle une ou plu-
eurs perſonnes jouent la pantomime en ac-
ompagnant la muſique de geſtes, de grima-
es, d'attitudes les plus riſibles, où la langue,
s yeux, la tête, les pieds & les mains ont
hacun leur différent rôle.

Tout prouve que le légiſlateur arabe a voulu
ivre l'eſprit de la loi moſaïque, en proſcri-
ant dans la ſienne les images & par là tout ce
ui a trait à la ſculpture, à la gravure, au deſ-
n, enfin à toute repréſentation d'hommes &
animaux. Cette diſpoſition, ſans doute, avait

La Thrace.

pour objet d'empêcher un peuple ignorant & grossier de retomber encore dans les erreurs de l'idolatrie, on ne doit pas s'étonner si cette partie des beaux-arts n'a jamais été cultivée chez les mahométans. On doit être moins surpris encore de l'influence de cette doctrine sur l'esprit de la multitude & de la fureur avec laquelle le soldat vainqueur abat, renverse, détruit tout ce qu'il rencontre d'images & de statues dans les hôtels, dans les églises, dans les places publiques, comme des objets proscrits par sa religion: ces sentimens fortifiés en eux par le fanatisme & la superstition, n'ont pu que donner aux sectateurs du *courann* le plus grand éloignement pour des arts qui ont tant illustré les Grecs & les Romains, & qui fleurissent encore aujourd'hui parmi les nations les plus policées.

Nous observerons cependant que ces préjugés n'ont jamais été chez eux ni absolument généraux, ni absolument déterminés; comme la loi qui proscrit les images, semble admettre des modifications sur l'emploi qu'on en peut faire, à raison de leur volume, de leur emplacement, de leur destination, plusieurs se permettent, sur la nature de ces objets & sur l'usage qu'on en peut faire, des opinions plus ou moins conformes à l'esprit du *courann*. Les uns distinguent les figures humaines, de celles des ani-

aux, & regardent ces derniers comme indif- La Thrace.
rentes à la religion : les autres portent la to-
rance juſqu'à permettre les figures humai-
s, pourvu qu'elles ne ſoient pas d'une cer-
ine grandeur. Quelques-uns ne s'attachent
iquement qu'à l'uſage auquel on les deſtine,
ne paraiſſent ſcrupuleux que pour les figu-
s que l'on porterait ſur ſoi, mais ſur-tout
endant l'exercice des pratiques religieuſes ;
autres enfin, enviſageant la peinture & la
ulpture ſous des rapports différens, proſcri-
nt généralement toutes les ſtatues & ne con-
mnent que les tableaux de reſſemblance,
mais ceux d'imagination ou de fantaiſie.

D'après cette diverſité d'opinions & l'incon-
quence ſi naturelle aux hommes, dont la con-
ite eſt preſque toujours en oppoſition avec
rs principes, on ne doit pas être étonné de
ir dans tous les ſiècles une foule de muſul-
ns tranſgreſſer la loi, & ſe livrer ſur ce
int ſans ſcrupule à leur goût particulier, ou
a néceſſité des circonſtances, ou à leurs vues
litiques.

Ces inconſéquences ſe retrouvent dans la na-
n ottomane, chez les ſimples particuliers,
ez les grands, chez les ſouverains même.
l'époque de l'inſtitution des janiſſaires, di-
s régimens de cette milice adoptèrent pour

La Thrace.

enſeignes des chameaux, des éléphans, de grues, &c. ; ces enſeignes ſubſiſtent encore aujourd'hui : on les voit ſur les drapeaux, ſur les tentes, ſur les fanaux & ſur les portes de leurs caſernes. Dans les noces des citoyens d'un certain rang, les *nahhls* qui embeliſſent la fête offrent également de ces ſymboles proſcrits par la loi. Ces *nahhls* ſont des eſpèces de pyramides faites en bois, garnies dans toute leur longueur de fils d'or & de clinquant; ſouvent on y repréſente en cire ou en papier des figures d'hommes & d'animaux.

Aujourd'hui même, qu'il y a ſur cet article moins de hardieſſe dans les eſprits, tous les vaiſſeaux de guerres ſont ornés à la proue d'un lion ſculpté avec aſſez d'art, la barque du ſultan a un aigle doré : on voit même dans pluſieurs boutiques des figures de toutes ſortes d'oiſeaux & d'animeaux. Nous citerons encore l'uſage conſtant & général des ombres chinoiſes & le débit continuel, quoique toujours clandeſtin, de figures d'hommes & de femmes deſſinées ſur le papier : les obſcénités qu'elles repréſentent ont tellement du goût de la nation, que ceux qui paraiſſent avoir le plus de répugnance pour les productions du pinceau, ne ſe font point ſcrupule de remplir leurs porte-feuilles de ces deſſins ſcandaleux. On peut juger par là du pe

de difficulté que rencontreraient aujourd'hui un homme d'état ou un particulier qui, animé d'un bon esprit, voudrait chercher les moyens d'encourager les arts parmi les orientaux. La partie relative aux portraits d'hommes & de femmes serait peut-être la seule qui rencontrerait de vrais obstacles. Ici les mœurs & les superstitions populaires semblent fortifier les principes de la loi contre toute image & toute représentation quelconque. La Thrace.

Les princes de la maison ottomane sont presque les seuls qui de tout temps aient bravé ces dispositions impérieuses de la loi & des préjugés. Un sentiment d'amour-propre a, sans doute, engagé les premiers sultans, *Osman* premier, & *Orkhann* premier, à se faire peindre, pour perpétuer le souvenir de leur personne dans leur famille & chez leurs descendans. Cet exemple fût suivi par leurs successeurs, & c'est ainsi que se forma cette précieuse collection qui existe au sérail, dans le cabinet même de sa hauteſſe.

Ces portraits sont peints à l'huile sur des cartons fins en forme de livre in-4°., richement relié. Chaque souverain, quelques mois après son avènement au trône, a l'attention d'y faire ajouter le sien. On lit sur la première feuille

La Thrace.

du livre ces vers turcs, d'un ſtyle très-pompeux & très-emphatique :

« Graces à l'éternel qui a daigné couvrir le globle de ſa faveur celeſte, en procurant au genre humain, ſûreté & repos ſous l'ombre de la race ottomane ».

« Sous l'ombre de ces princes, de ces héros, dont les armes & les efforts valeureux ont converti tant de pays infidèles en régions muſulmanes ».

« De ces ſultans, de ces monarques glorieux qui ont fait régner dans l'univers les droits de l'équité, les lois du prophète & la ſainte doctrine du *courann* ».

« De ces princes célèbres, dont le ſang illuſtre remonte de génération en génération, ſelon le témoignage irréfragable des livres hiſtoriques, juſqu'aux enfans de Noé ».

« Race auguſte, race unique, race incomparable, dont l'origine ſe perd dans les flancs purs & chaſtes du premier des hommes & qui ſe perpétuera juſqu'à la fin des ſiècles ».

« C'eſt de cette maiſon illuſtre, de chacun de ſes princes & de ſes héros, que j'oſe entreprendre l'éloge, guidé, dirigé par le flambeau des annales de la monarchie ».

Sur la feuille qui eſt vis-à-vis de chaque portrait, trois ou quatre vers retracent les vertus

les qualités du sultan qui en est l'objet, & les événemens les plus remarquables de son règne, avec les époques de sa naissance, de son élevation au trône & de sa mort. Voici l'inscription *d'Osman* premier. La Thrace.

« L'année 699 de l'hégire, est l'époque remarquable de l'avénement d'Osman premier au Khaliphat, de ce prince vaillant & glorieux, qui pendant vingt-sept ans, sut manier avec éclat sur la surface du globe, son sabre rayonnant contre ses ennemis & ses rivaux ».

« Il naquit en 656, monta sur le trône en 699, & mourut en 726, dans la soixante-dixième année de son âge & la vingt-septième de son règne ».

Les sultans emploient de préférence des peintres chrétiens pour ces portraits; c'est moins par égard pour leur habilité, qui est supérieure à celle des mahométans, que par la nécessité de respecter sur ce point les préjugés de la nation. Aussi font-ils grand soin d'en dérober la connaissance non-seulement au public, mais encore à tous ceux des officiers du sérail, qui ne sont pas admis dans leurs secrets & à leur familiarité intime.

Quoique ces artistes ne soient dépourvus ni de talens, ni d'un certain génie, ils sont cependant très-éloignés de ce point de perfection

où eſt aujourd'hui la peinture dans les écoles
La Thrace. italienne, françaiſe & flamande ; les uns pé-
chent dans les règles de la perſpective & de
proportions ; les autres dans les graces du co-
loris, des ombres, du clair obſcur ; comment
en effet pourraient-ils avancer dans cet art ſu-
blime, au milieu d'une nation qui n'en fai
preſqu'aucun cas, où l'on ne rencontre des mo-
dèles dans aucun genre, où les chrétiens même
n'ont ni le goût des tableaux, ni l'habitude d
ſe faire peindre, où enfin, les peintres, ſoi
grecs, ſoit arméniens, n'ont d'autre reſſourc
pour exercer leurs talens que celle des image
des ſaints dont on orne chez eux les égliſes
les chapelles & les maiſons de particuliers.

Il eſt inutile de parler des peintres mahomé-
tans, il n'en exiſte peut-être pas vingt dans tou
l'empire : ils ne s'appliquent guères qu'au
payſages, aux plans & aux deſſins. Toutes ce
productions manquent d'agrément, mais elle
ont le mérite d'une parfaite exactitude ; quel
ques-uns ſe permettent de peindre des ani
maux, rarement des figures humaines.

En général, ces peuples ont plus d'habile
pour la ſculpture & pour la gravure linéair
ils font en bois, en plâtre, en ſtuc toutes ſorte
d'ouvrages qui ſervent d'ornemens dans l'inté
rieur des maiſons : on voit chez eux des ca

kets d'argent, ou de cornaline, des pierres La Thrace.
pulcrales, & des colonnes mortuaires; des
arbres chargés d'inſcriptions, décorent les
ntaines, les chapiteaux des portes & les édi-
ces publics, tous ſont travaillés au ciſeau avec
plus grande préciſion. Nous ne parlerons ni
s buſtes, ni des ſtatues, parce que les maho-
étans, mais ſur-tout les eſprits vulgaires les
viſagent comme autant d'objets d'idolâtrie;
y attachent les influences les plus ſiniſtres,
regardent même les maiſons où il s'en trouve
mme frappées d'anathème & interdites à tous
anges du ciel, comme à tous les ſaints de la
re. Delà, cette répugnance preſque farouche
e témoignent les plus ignorans & les plus
perſtitieux de la nation pour toute figure hu-
aine ſoit peinte, ſoit deſſinée; delà, encore
difficultés qu'on éprouve pour ſe procurer
s plans & des deſſins au milieu d'une nation
nemie, pour ainſi dire, des arts libéraux, &
ouſe des moindres recherches que l'on oſe
re dans le pays.

C'eſt après la lecture du *courann* de la loi &
s ouvrages théologiques des anciens *imams*
e l'on pourra ſe former une juſte idée de la
nière ſublime dont la religion de Mahomet
le de la divinité. Les ſentimens qu'elle inſ-
e ſe perpétuent avec la foi & les pratiques

religieuſes chez tous les peuples qui profeſſe
La Thrace. l'iſlamiſme ; ceux mêmes qui ne ſont pas bi
convaincus de l'apoſtolat du prophète, n'
ſont pas moins attachés aux dogmes de l'uni
d'un être ſuprême, ni moins pénétrés de l
exiſtence & de ſes attributs infinis. Delà,
profond reſpect avec lequel tous profèrent
nom de dieu, mais ils le prononcent plus ſo
vent que la loi ne ſemble le permettre.

Le mot d'*allah* eſt ſans ceſſe dans leur bo
che ; a-t-on prend-on une événement extraord
naire ? On s'écrie *allah!* allah ! Forme-t-
un projet quelconque ? On finit par dire *inſ*
allah, s'il plaît à dieu. Voit-on une choſe q
flatte les ſens ou l'imagination ? On s'écrie *ma*
ch-allah! Ce mot, qui traduit littéralemen
ſignifie un objet digne de dieu ou qui plaît
dieu, eſt une exclamation très-ordinaire ch
tout mahométan, ſoit pour témoigner ſon
miration à la vue d'un objet agréable, ſoit po
préſerver le même objet des regards ſiniſt
de l'envie & de la méchanceté. Marche-t-o
la guerre, attaque-t-on une place, livre-t-
un combat, c'eſt toujours avec le cris red
blés d'*allah! allah*!

On ne prend jamais la plume que l'on
trace preſque à chaque ligne le nom de di
dans toutes les lettres & dans tous les écrits

ît toujours queſtion de la grace divine, de l'aſ-
ſtance celeſte, de la volonté du tout puiſſant, de
protection de l'éternel; ſi l'on parle d'un vivant
n le recommande à la garde de dieu; ſi l'on
it mention d'un mort, on implore ſur lui la
iſéricorde du très-haut. Le même eſprit règne
ns les diplômes, dans les ordonnances, dans
s édits du ſouverain, dans les inſcriptions des
oſquées & des édifices publics; enfin, dans
tte nation tout commence & finit au nom de
eu, & l'homme le moins dévot ſerait vivement
andaliſé s'il voyait quelqu'un s'écarter de
s formules, ou ne pas témoigner ces ſen-
mens profonds dont tout mortel doit être
nétré en proférant le ſaint nom de dieu.

Les Mahométans ne ſont pas moins fidèles
eurs ſermens & à leurs vœux; mais l'uſage
bituel où ils ſont de proférer ſouvent le nom
dieu, fait qu'ils ne parlent jamais ſans pren-
, pour ainſi dire, l'éternel à témoin de ce
ils avancent. Ils ont encore l'habitude de
er ſur leur foi, ſur leur religion, ſur leur
, ſur leur vie, ſur leur tête, comme ſur
le de leurs enfans, & de ce qu'ils ont de
cher au monde; pluſieurs jurent encore
l'ame de leurs ancêtres, c'eſt le jurement
inaire des ſouverains, ſoit qu'ils ſanction-
t des traités & des allianees, ſoit qu'ils pro-

La Thrace. clament des édits sévères contre les infracteurs des lois & les perturbateurs du repos public.

Les dévots sont très-attentifs à ne pas proférer à tout propos le nom de dieu, & plus encore à ne pas l'articuler dans les mouvemens de la colère. Si par hasard cela leur arrive, ils ne manquent pas de satisfaire à la peine décernée par la loi, ce qui consiste à affranchir un esclave, ou à donner à dix pauvres ce qui est nécessaire pour leur vêtement ou pour leur nourriture pendant un jour.

Les Grecs ne jurent pas moins que les Mahométans ; on est scandalisé d'entendre les hommes, les femmes, les enfans répéter cent fois le jour le nom de dieu, par ce jurement bannal & si peu religieux : par dieu, par ma foi, par mon ame.

Rien de plus sublime que les lois morales établies par les anciens docteurs, pour servir de développement aux différens chapitres du *courann*. Il n'est peut-être pas hors de propos de retracer ici les passages les plus remarquables de ce livre réputé divin.

« Dieu, y est-il dit, commande la justice, » la bienfaisance, la libéralité ; il défend le » crime, l'injustice & la calomnie. Évitez le » péché en secret & en public ; le mécha-

recevra le prix de ſes œuvres. Les croyans qui auront pratiqué la vertu, habiteront éternellement des jardins pleins de délices; ſoyez patient & chaſte, humble & modeſte; évitez le vaſte & l'orgueil; Dieu hait l'homme ſuperbe & glorieux. Ceux qui ſupportent patiemment l'adverſité, qui pratiquent la vertu, qui exercent la bienfaiſance, & qui effacent leurs fautes par des actes de religion & d'humanité, ſeront les hôtes les plus précieux du paradis; celui qui, après s'être égaré dans les ſentiers du vice, implorera la miſéricorde du Seigneur, éprouvera les effets de ſa clémence; celui qui n'uſe de ſes richeſſes que pour plaire à Dieu, & qui eſt conſtant dans la pratique des bonnes œuvres, reſſemblera à un jardin ſitué ſur une colline: une pluie abondante & la roſée du ciel déſaltèrent la terre & font croître ſes productions en abondance. L'homme ignore combien ſon œil ſera enchanté à la vue des récompenſes qu'il aura méritées par ſa piété & par ſes vertus. »

La Thrace

C'eſt d'après ces oracles qu'une foule de ans ont donné, dans tous les ſiècles & dans trois langues également cultivées en Orient, abe, le turc & le perſan, des ouvrages proſe & en vers ſur la philoſophie mo-

La Thrace.

rale, & ſur les devoirs des vrais Muſulm
envers Dieu, envers la patrie & envers
ſociété. Pluſieurs y ont même ajouté d
maximes relatives à la politique, pour guid
leurs ſouverains & leurs miniſtres dans le go
vernement de l'empire; ces ouvrages ſont pr
que dans toutes les bibliothèques publiqu
Dans la plupart de ces traités on trouve d
apologues très-ingénieux que les jeunes ge
apprennent par cœur, ainſi qu'une multitu
de maximes, de ſentences, de proverbes
d'adages analogues à la morale & à la do
trine, applicables aux diverſes circonſtanc
de la vie humaine.

En général on peut dire, à la louange
cette nation, que ſon attachement à la m
rale civile & religieuſe, lui ſert de fr
contre les penchans de la nature, & ces p
ſions tumultueuſes qui, par une fatalité
gulière, ſemblent être le partage des ſocié
civiliſées. Il eſt peu de Mahométans qui
bandonnent entièrement aux excès du vice
de la dépravation; la cupidité, la ſoif im
dérée des richeſſes, n'étouffe pas en eux
les remords de la conſcience; ils ne ſe p
mettent gurères ces atrocités, qui ailleurs
frémir la nature, ſcandaliſent les tribun
& déshonorent l'humanité. Là, comme p

ut ailleurs, les premiers ordres de l'état ſont eux qui ſe livrent aux plus grands excès, La Thrace. ffet naturel de l'opulence, de l'ambition & e l'autorité; c'eſt dans les claſſes inférieures ue règnent la vertu, la bienfaiſance, la pro- té & la candeur.

La reconnaiſſance eſt auſſi une des qualités orales qui font le plus d'honneur à cette na- on. Le Muſulman qui a ſervi un maître, fficier qui a été protégé par ſon ſupérieur, nfortuné qui a reçu des ſecours de ſon ami, rement perdent le ſouvenir de ce qu'on a it pour eux; élevés par la ſuite au faîte des andeurs & de l'opulence, on retrouve chez x ces ſentimens de gratitude & de reſpect ur leurs anciens bienfaiteurs. Sur ce point omme le plus puiſſant, comme le dernier s citoyens, met de la grandeur à proférer s paroles, qui, malgré leur ſimplicité, n'en nt pas moins énergiques : *il eſt de mon devoir lui être utile, de reconnaître tout ce qu'il a t pour moi, parce que j'ai mangé ſon pain ſon ſel.*

Mais autant ces ames fières & hautaines ſont connaiſſantes & ſenſibles aux bienfaits, au- t elles ſont implacables & vindicatives, ſqu'elles ont reçu quelque outrage; il eſt e que les Muſulmans pardonnent un af-

La Thrace.

front, une épigramme, un propos ſatyriq
On en a vu nourrir dans leur cœur des pr
jets de vengeance pendant quarante ans,
immoler alors de ſang-froid l'objet de leur a
moſité ; mais ces traits, que la raiſon & la n
ture déſavouent, ſont les malheureux effe
de la dépravation du cœur humain ; la loi n'y
aucune part ; tout y reſpire, au contrair
la charité, la douceur & la modération.

Rien de ce qui peut contribuer au bonhe
des hommes, n'eſt oublié dans la morale
ces peuples ; elle a en horreur ces muti
tions inventées par un amour inquiet & j
loux ; elle va même juſqu'à interdire aux M
ſulmans le ſervice des eunuques, & cette
eſt généralement obſervée. Si les ſouvera
& quelques-uns parmi les grands y déroge
c'eſt plutôt par faſte & par attachement à
uſage conſacré de tout temps dans les cou
aſiatiques, que par la néceſſité de confier le
harems à des gardiens plus ſûrs & plus v
lans.

Il en eſt de même des ſtigmates, ces m
ques que l'on ſe grave avec la pointe d'u
aiguille, ſur les bras ou ſur les jambes,
ſe voient que parmi les ſoldats & une par
du bas peuple ; elles préſentent ordinaireme
la figure d'un lion, emblême de la force &

vigueur. Cet uſage ſupertitieux, dont l'u- La Thrace
ge remonte aux ſiècles les plus reculés, eſt
core aujourd'hui pratiqué même chez les
recs du pays; mais ſur-tout par ceux qui
t fait le pélerinage de *Jéruſalem*. La plu-
rt ſe font un devoir de porter aux bras des
gmates de la croix, de la vierge, ou du
int pour lequel ils ont le plus de dévotion.

Ces développemens que nous venons de
éſenter des lois morales & ſomptuaires, ſuf-
ſent ſans doute pour faire connaître les véri-
bles principes de l'islamiſme, & leur in-
uence ſur les mœurs publiques & privées des
tomans. Si elles ne ſont pas obſervées avec
même exactitude par tous les individus,
eſt qu'on les regarde comme plus ou moins
bligatoires, d'après la manière dont elles ſont
nctionnées par les imans rédacteurs: en effet,
s diſpoſitions de ces lois ayant pour baſe ou l'au-
rité du *courann*, ou l'exemple & la vie du pro-
te, ou les déciſions de ſes principaux diſciples,
es offrent une multitude de nuances qui dé-
rminent, d'une manière plus ou moins rigou-
uſe, l'obligation de les ſuivre; les unes ſont
éſentées comme des conſeils, les autres
mme des preceptes.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt toujours aux prin-
pes de l'iſlamiſme qu'il faut rapporter, ſi-

La Thrace.

non les vertus des Ottomans, du moins ce éloignement pour cette foule de vices qui ailleurs font le malheur des familles, & entraînent insensiblement la ruine des nations. Fidèles à ces principes de leur doctrine, ils dédaignent & le jeu & le luxe immodéré, & la bonne chère & les spectacles, & la fréquentation des deux sexes & une multitude d'autres objets de jouissances qui tendent également à la dissipation & à la corruption des mœurs.

Quant à la situation actuelle des Ottomans eu égard à une infité d'objets qui intéressent & les fortunes particulières & le bien général de l'état, & la gloire de la nation, on aurait tort de l'attribuer aux principes de la législation; s'ils marchent lentement dans les connaissances relatives à l'agriculture, au commerce & à la navigation; s'ils n'ont pas encore perfectionné toutes les branches d'industrie; s'ils ne sont pas plus avancés dans les arts & les découvertes des européens; si l'astronomie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la physique expérimentale, &c. sont des sciences négligées chez eux; si, d'un œil tranquille & serein, ils se voient sans cesse enveloppés des maux les plus désastreux, tels que la peste & les incendies; si enfin, pa

lisés en quelque sorte par le dogme de la pré- La Thrace.
estination mal entendue, ils abandonnent leur
reté & leur existence politique à la protec-
on du prophète, ce n'est point aux maximes
u *courann*, mais aux maximes de la nation
à l'insouciance des ordonnateurs, que l'on
doit rapporter la cause. Les uns n'ont pas
ez de lumières, les autres manquent de
urage pour s'élever au-dessus des idées po-
laires, & s'occuper sérieusement de ces
ands objets.

Il ne faudrait qu'un grand homme pour
nner à cet empire une face nouvelle; il ne
udrait qu'un sultan d'un génie supérieur ou
visir entreprenant, qui sentit du moins la
cessité de permettre à de jeunes mahomé-
ns ou autres sujets du pays, de se répandre
ns les différentes contrées de l'Europe, pour
nstruire dans les arts, dans les sciences &
udier les différentes matières relatives à l'or-
e civil & politique; qui se fit un devoir de
cueillir favorablement leurs observations,
urs mémoires, leurs projets, de seconder
me ceux des Européens qui voudraient les
vir, de protéger leurs entreprises & d'en
iliter l'exécution par des encouragemens &
distinctions honorables; ces moyens, si
ppres à exciter l'ambition des sujets & à ré-

La Thrace.

veiller leur induſtrie, donneraient aux Ottomans de nouvelles connaiſſances, ajouteraient à leurs reſſources naturelles, augmenteraient leurs richeſſes, & en feraient bientôt une des nations les plus floriſſantes de l'univers.

CHAPITRE IX.

Métier des armes. — Commerce. — Navigation. — Agriculture. — Arts mécaniques. — Architecture. — Jardinage. — Des maisons de campagne.

LES mœurs actuelles des mahométans ne sont que le résultat de ces maximes dont le but est d'encourager l'industrie, de rendre l'homme laborieux, humain, charitable; de lui inspirer l'amour de la vertu, le goût de la médiocrité & l'horreur du vice; de lui donner de l'aversion pour le luxe & l'abus des richesses, d'ennoblir enfin toutes les professions de la vie civile, mais sur-tout le métier des armes. La Thrace.

Il ne fallait rien moins qu'un législateur tel que Mahomet, guerrier & politique tout à-la-fois, pour présenter à des peuples encore barbares, comme la plus noble des professions, cet art destructeur que la raison désavoue, & qui fut dans tous les temps un des plus redoutables fléaux de l'humanité. Mais il lui était important d'ériger en principe religieux ce funeste préjugé, pour entretenir constam-

La Thrace.

ment parmi ſes ſectateurs le goût & l'eſp militaire, leur inſpirer l'amour des conquêt & par elles étendre l'eſprit de l'iſlamiſme av plus de rapidité dans toutes les parties monde. Auſſi le gouvernement militaire eſt devenu la conſtitution fondamentale de to les états muſulmans. Chaque individu s'y r connaît ſoldat; toujours il eſt prêt à prend les armes & à marcher ſous l'étendart du pr phète. On doit enfin conſidérer la nation e tière comme un grand corps d'armée dont ſouverain eſt généraliſſime. Il nous ſuffira d'o ſerver que ſi cette partie, qui fait le princip reſſort de l'adminiſtration publique des états m ſulmans, n'a jamais été bien organiſée, on n doit pas s'étonner qu'il exiſte encore plus d'i perfection & de vices dans les autres branch de leur gouvernement. Les lois relatives l'état civil & à la fortune des citoyens, obj d'une ſi grande importance pour le bonhe des peuples, les réglemens relatifs à l'agr culture, au commerce, aux arts & à l'indu trie, ces ſources ſi fécondes de richeſſes, gloire & de proſpérité, n'ont pas encore a teint, à beaucoup près, chez les Ottoman le degré de perfection auquel ils ſont parven chez les nations Européennes.

Le commerce dans les états du Grand-Se

eur est considérable sans doute; mais il le rait bien davantage si le mahométan était us instruit, & si le ministère protégeait l'agri- lture, encourageait les arts, & s'occupait s moyens de faire jouir les sujets de toutes ressources que pourraient leur procurer de andes provinces, un sol riche & fertile, des oductions abondantes & variées, & une in- nité de places maritimes, propres par leur sition à devenir les entrepôts du commerce l'orient & de l'occident.

La Thrace.

Tous les sujets de l'empire indistinctement nt le commerce interieur. Il consiste à verser fruits de la nature & les productions des s d'une contrée dans une autre. Des cara- nes nombreuses & fréquentes se promènent ns toute l'étendue de l'empire, & une mul- ude de navires couvrent les mers & les uves navigables. Mais tout est simplifié dans opérations de commerce; les marchands ennent des notes sommaires de ce qu'ils ndent ou de ce qu'ils achètent, paient en rchandises ou en argent, & si c'est à terme, font assez exacts à remplir leurs engage- ns.

Les expéditions se font au nom de Dieu; elles aient du succès ou qu'elles échouent, bénit également la providence, & on

soumet sans murmure à sa destinée. Ce sen-
La Thrace. timent, qui dérive du dogme de la prédesti-
nation, & qui dirige toutes les actions d
mahométan, s'est insensiblement emparé d
l'esprit des sujets chrétiens, par une suite d
cette analogie de mœurs & d'opinions qui s'
tablit à la longue entre les divers peuples
les divers individus d'un grand empire.

Au surplus, tout le gros du commerce e
entre les mains de la nation dominante: c'e
l'effet naturel de son opulence, de ses moyen
comme on n'attache au commerce aucune ide
de dérogeance, les grands de tous les ordr
se livrent sans scrupule à ces spéculations.

Plusieurs branches de commerce sont au
entre les mains des sujets non-mahométan
Grecs, Arméniens, Juifs, tous ont égalemen
la liberté de les exploiter dans toute l'étend
de l'empire. Ce sont les Arméniens qui, co
fondus avec les mahométans, forment c
riches caravanes, que l'on voit parcourir to
les ans les diverses contrées de l'Asie pour
répandre les productions des quatre parties
monde. L'attirail immense de ces caravanes
les tentes, les bagages, les bestiaux, les so
dats, les armes, retracent d'une manière fra
pante un usage qui remonte à la plus hau
antiquité, & prouvent en même tems la m

ffité de ne jamais ſe ſéparer de ſes effets, de les faire toujours tranſporter avec ſoi ſous bonne eſcorte. Cette précaution eſt autant plus néceſſaire, que dans ces régions la ſûreté des grandes routes ſe reſſent encore des imperfections de la police & des vices de l'adminiſtration, on eſt expoſé ſans ceſſe aux attaques des brigands. La Thrace.

Le commerce extérieur eſt preſque tout entier dans les mains des étrangers. Il eſt inutile ici de parler des comptoirs des européens établis à Conſtantinople & dans les principales échelles du Levant. Perſonne n'ignore & la nature & l'étendue du commerce de chacune de ces nations, ſur-tout des Français, des Anglais, des Hollandais, des Vénitiens. Tous jouissent des droits beaucoup plus modiques que les nationaux eux-mêmes.

Si le négociant ottoman ne porte pas ſes pas hors de l'empire; ſi le pavillon vert ne paroît pas dans les ports de la Méditerranée & de l'Océan; ſi des maiſons de commerce ne ſont pas établies à Marſeille, à Cadix, à Amſterdam, à Londres, on ne peut en accuſer que les préjugés populaires & les fauſſes conſéquences que l'on tire de la loi. Elle ne permet pas, il eſt vrai, au mahométan de s'établir hors des terres mahométanes; mais

La Turcie. sur ce point, elle s'explique ſans équivoque ne parlant que d'une réſidence permanente non d'un établiſſement paſſager.

Un autre motif retient encore le mahom tan : il craint d'expoſer ſa liberté & ſa fortu au milieu des nations étrangères où il cr que le droit des gens n'eſt pas rigoureuſeme reſpecté, & où il ne trouve aucun homme ſa nation qui, revêtu d'un caractère publi puiſſe le protéger auſſi efficacement que ſont les étrangers eux-mêmes dans les états Grand-Seigneur.

Le nombre des navires, chez les Ottoman ne répond pas à l'étendue de leurs poſſeſſio maritimes. L'art de la conſtruction & celui la navigation n'y ont pas encore fait de gran progrès. Preſque tous leurs vaiſſeaux péch par une hauteur diſproportionnée, par l'i perfection des agrès, & par la nature des b qu'on ne garde pas aſſez long-temps avant les y employer. Les efforts que font aujou d'hui les Ottomans, & l'ardeur avec laque ils travaillent à perfectionner leur marine litaire, objet ſi eſſentiel à la ſûreté de le états, ne pourront ſans doute qu'influer ſur marine marchande. Pluſieurs des officiers des matelots ignorent encore les premiers é mens de l'art nautique. Q. elques-uns de le capitai

pitaines ne connaiſſent pas même l'uſage de
bouſſole, & ne ſe ſervent pas de cartes
arines : le dogme de la prédeſtination leur
rt de guide & de pilote au milieu des tem-
tes & des flots, & lorſqu'ils échouent ſur
e côte ou ſur une île, ils attribuent leur
lheur moins à leur ignorance qu'aux décrets
muables du ciel.

La Thrace.

Quoique l'agriculture ne ſoit pas dans un
rtain état de proſpérité chez les Ottomans,
n'y eſt cependant pas auſſi négligée qu'on ſe
agine en Europe. Chaque province trouve
ſubſiſtance dans le produit même de ſes
res; & les contrées les plus fertiles, comme
Morée, la Walachie, la Moldavie, la baſſe
atolie, la Syrie, l'Égypte, &c., verſent
s les ans leur ſuperflu dans les cantons les
ſtériles & les plus montagneux. L'abon-
ce règne dans toute l'étendue de l'empire;
ment la famine s'y fait ſentir, & il n'y
oint d'années où les Européens n'aillent
des chargemens conſidérables de grains à
yrne, en Morée & ſur les différentes côtes
la monarchie. Quoique l'exportation en
rigoureuſement défendue, le miniſtère a
endant la ſage politique de fermer les yeux
ce commerce, ſur-tout dans les années les
abondantes. L'état de l'agriculture eſt

donc au-dessus des besoins & de ce qui est n
La Thrace. cessaire à la subsistance de tous les citoyens.

Cependant, eu égard à la fertilité du sol
à l'étendue des possessions ottomanes, l'ag
culture pourrait devenir beaucoup plus flor
sante, & procurer à ces contrées les plus gra
des ressources, si le cultivateur y était enco
ragé par le gouvernement; si les grands
les officiers publics n'étaient pas exposés to
les jours à des confiscations arbitraires; &
les particuliers, soit mahométans, soit ch
tiens, également protégés par la loi, n'étai
pas livrés à l'avarice & aux vexations d
pacha, d'un *bey*, d'un *aga*, qui le plus s
vent s'assurent l'impunité en associant à le
déprédations ceux mêmes qui par état s
chargés de les réprimer.

A ces vices généraux de l'administrati
se joignent encore une multitude d'entra
qui gênent le commerce des denrées & ra
tissent la circulation intérieure. Mais les
accablantes sont celles qui proviennent d
fixation des prix. Peut-il en effet y avoir d
tres valeurs dans les productions, que ce
qui résultent du fruit des avances qu'e
l'agriculture, de l'abondance des récoltes
de la concurrence plus ou moins considér
des acheteurs & des vendeurs.

Chaque art, chaque métier eſt ſoumis à
loix particulières, & ceux qui les exercent La Thrace.
ment des corporations diſtinctes & ſéparées.
officiers nommés par l'état en ont la ſurin-
dance, pour le maintien de l'ordre parmi
, & pour l'obſervation des réglemens qui
concernent. Dès l'aube du jour, toutes les
ques s'ouvrent; mais on les ferme régu-
ement à l'entrée de la nuit, excepté pen-
les deux fêtes du *beyram*. Le travail des
ins, ni les affaires de commerce n'éprou-
jamais la moindre interruption.

D'après les principes de la loi qui recom-
de tous les métiers & toutes les profeſſions
me autant de reſſources propres à procurer
homme ſa ſubſiſtance, beaucoup de maho-
ans ſe font un point de religion d'exercer
art quelconque. L'hiſtoire de tous les
es du mahométiſme en fournit mille
mples, même parmi les anciens califes.
ieurs princes de la maiſon ottomane &
lques-uns même des ſultans ont eu cette
e émulation; mais ſur-tout pendant cette
ce d'empriſonnement auquel ils ſont con-
nés du vivant de leur prédéceſſeurs.
reſque tous les princes ſe font un devoir
conſacrer ce travail de leurs mains ou ſon
uit au ſépulchre du prophète à Médine,

La Thrace.

ou au *Keabi* de la Macque. C'eſt un acte dévotion auquel ils attachent le plus gra prix. Pluſieurs en font auſſi des préſens à le favoris & à leurs amis intimes. Lorſque, p dant leur empriſonnement & dans leur j neſſe, ils trouvent moyen d'entretenir liaiſons avec des officiers de la cour, la marq la plus ſignalée de faveur & de bienveilla qu'ils puiſſent leur donner, c'eſt de leur voyer de ces productions de leurs mains.

La forme des maiſons chez ces peupl ainſi que l'ordonnance & la diſtribution pièces, n'ont rien de reſſemblant à ce q voit ailleurs : les maiſons ne ſont commu ment qu'à un ou deux étages ; très-peu ont trois. Le rez-de-chauſſée, qui dans plupart des hôtels forme le premier, eſt ab donné aux officiers & aux domeſtiques d maiſon. Le logement du maître eſt touj partagé en deux aîles, dont l'une eſt conſa à l'habitation des femmes. Dans tous les ét d'une maiſon, même dans celles du peu le plancher eſt parqueté, & on ne fait u des carreaux de marbre & de pierres que p les bains, les cuiſines, les eſcaliers & les f des édifices publics.

En général, rien de plus ſimple que conſtruction de ces bâtimens : ſi quelques

eurs s'y permettent des décorations, ce n'eſt
e dans l'intérieur, mais jamais au dehors, La Thrace.
dans les parties expoſées aux regards du
blic. Les maiſons de tous les ſujets étran-
rs à l'iſlamiſme ſont même peintes en noir
en couleurs rembrunies.

Par-tout les maiſons ſont conſtruites en bois
couvertes de tuiles rouges; il n'y a que les
ſquées & les édifices publics qui ſoient
is en pierres & couverts de plomb, comme
le ſérail & le palais des ſultans.

L'eau abonde dans preſque toutes les mai-
s, mais ſur-tout dans les hôtels des grands.
eſt d'uſage d'avoir chez ſoi des citernes,
es ſont très-profondes & très-artiſtement
aillées, les eaux de pluie s'y écoulent; les
hométans préfèrent cette eau à toutes les
res, à cauſe de ſa légèreté; d'ailleurs, il
t preſque point de maiſon qui n'ait la reſ-
rce d'une fontaine publique dans ſon voi-
ge; c'eſt un objet dont le gouvernement
cupe par-tout avec le plus grand ſoin; les
ſonnes charitables & pieuſes ſe font même
devoir de conſacrer une partie de leur
une au maintien de ces établiſſemens.

Aucune maiſon n'eſt numérotée, on n'y voit
ffiches, ni écriteaux, ni enſeignes; les hô-
publics & les monumens élevés par la

La Thrace.

piété des grands, portent ſeuls des inſcriptio
écrites ſouvent en ſtyle pompeux & en cara
tères d'or. Nulle part on n'y a le ſecours d
horloges publiques ; les *muezzinns* des m
quées y ſuppléent en annonçant, du haut d
minarets, cinq fois par jour, les heures con
crées à la prière.

On ne doit pas être étonné ſi les villes
ſont pas éclairées ; les mœurs de la nati
rendent cette précaution inutile ; perſonne
effet ne ſort la nuit. Dans toutes les ſaiſo
une heure après le coucher du ſoleil, on
rencontre plus dans les rues, même dans ce
de la capitale, que des hommes de la ga
& quelquefois des laquais qui, le fanal à
main, vont faire des commiſſions pour le
maîtres. Ce n'eſt jamais que dans les nuits
ramazann, que l'on éclaire les rues principal
les places publiques, les palais des grands
les cours du ſérail. Cette illumination a qu
que choſe de ſingulier : ce ſont des réch
de fer élevés de diſtance en diſtance ſur
longues piques, & dans leſquels on entret
une flamme rouge avec du bois de pin
avec des chiffons goudronnés.

Au reſte, ſoit le jour, ſoit la nuit, la ſûr
eſt parfaite dans toutes les villes de l'empi
& c'eſt moins aux précautions d'une po

La Thrace.

igilante, qu'à la bonté des mœurs nationales ue l'on doit en attribuer les effets. Les randes routes ſont quelquefois infeſtées de rigands, mais l'ordre eſt parfaitement établi ans les grandes villes, & à Conſtantinople, ur-tout, dont la population eſt immenſe, il ſt porté à un degré étonnant. Rien de plus are que d'y entendre parler de vols & d'aſſinats; les filouteries ſont des délits plus rares ncore, nonobſtant l'affluence prodigieuſe des archés publics, & même la négligence avec quelle ſouvent on garde les boutiques & les agaſins les plus précieux. Il faut cependant onvenir que ce calme diſparaît ordinairement n temps de guerre : le paſſage des milices iſſe par-tout des traces horribles du brigange & de l'indiſcipline du ſoldat.

On ne trouve ni à Conſtantinople ni ailleurs, ucune auberge, aucun hôtel garni; les voyaeurs n'ont d'autres reſſources que les *khanns*, aſtes édifices deſtinés à recevoir tout l'attirail es caravannes, avec les marchands & leurs ffets. En général, on ne voyage jamais que our ſes affaires particulières ou pour celles u public; le goût, la curioſité ou l'inſtruction y entrent pour rien, & à moins d'y être orcé par la néceſſité, perſonne ne veut s'exoſer aux fatigues des voyages, ni aux dangers

La Thrace. plus ou moins imminens des grandes routes, ſur-tout dans les provinces les plus éloignées de la capitale. Ces peuples, d'ailleurs, voyagent à cheval, lentement & à petites journées; la poſte n'eſt que pour les courriers; les ſeigneurs & les officiers d'un certain rang ont leurs équipages & leurs chevaux; un nombreux domeſtique les ſuit avec des lits, des tentes, des armes, des uſtenſiles de cuiſine, & une foule d'autres choſes que le luxe, la commodité & la ſûreté du voyage leur rendent néceſſaires.

L'abondance des eaux, dans toutes les villes mahométanes, engage la plupart des propriétaires à ſe ménager chez eux des jardins même aſſez étendus qui, dans ces heureux climats, n'ont d'autres beautés que celles de la nature. L'art n'entre que pour très-peu de choſe dans leur décoration; la plupart de leurs jardiniers ſont des Grecs de l'Archipel; l'expérience les rend très-habiles en tout ce qui a rapport à la culture, à la greffe, à l'entretien des arbres, à la conſervation des fruits, des fleurs, des végétaux; mais ils n'ont qu'une faible idée de ce qu'on appelle tapis, gazon, boulingrin, charmilles, eſpalier, caſcades, allées régulières & couvertes, moins encore de ces nouveaux embelliſſemens qu'à l'exemple des Chinois on a adopté dans les jardins de France, d'Angle-

erre & de Hollande. Des *kioshks* ornés de
iches ſophas, de vaſtes baſſins avec des jets
eau, des ſentiers ou des allées garnies de
ailloux diſpoſés en moſaïque, & des parterres
rnés de toutes ſortes de fleurs entaſſées preſ-
ue ſans ordre & ſans goût, ſont les ſeuls objets
ui intéreſſent les Mahométans. La Thrace.

Dans ces jardins, comme dans la plupart de
eux des grands, la tulipe tient un rang diſ-
ingué parmi les autres fleurs. Les Mahomé-
ns s'occupent ſingulièrement de la plantation
de la conſervation des arbres. Les plus eſti-
és chez eux ſont le chêne, le platane, l'orme,
palmier & ſur-tout le cyprès, qui eſt ſpé-
alement conſacré aux cimetières. Ces peuples,
r un effet de leurs opinions ſuperſtitieuſes,
nt une ſorte de reſpect pour toute eſpèce
arbres; pluſieurs d'entre eux croient que c'eſt
expoſer à quelque évènement funeſte, que
en couper un, de le brûler ou de le déraciner
ns néceſſité. Ce ſentiment eſt plus ou moins
alté chez eux, en raiſon de la fécondité de
rbre, de ſa beauté ou de ſon âge; mais rien
eſt comparable à celui que leur font éprou-
r les plantations qui entourent ou ombragent
n tombeau. Si le dogme de l'unité de dieu
était pas la baſe fondamentale de la religion
s Muſulmans, on croirait qu'ils ont hérité

La Thrace.

du ſyſtême mythologique des anciens, q
rempliſſaient de divinités les forêts & les boi
en un mot, abattre ou mutiler un arbre, ſu
tout dans un cimetière, c'eſt à leurs yeu
pécher contre la nature & inſulter aux mân
de ceux qui repoſent ſous ſon ombre. Ces idé
ſuperſtitieuſes, qui ſont aſſez générales, n'em
pêchent cependant pas que le ſoldat ne ſe liv
à toute ſa fureur lorſqu'il traverſe les cam
pagnes en pays ennemi.

Quelque vif que ſoit le goût des Mahom
tans pour le jardinage, ils ne jouiſſent cepend
pas beaucoup des agrémens de la vie cham
pêtre. Si l'on en excepte quelques citoyens
la capitale, il y a dans tout le reſte de l'em
pire très-peu de Mahométans qui aient d
habitations hors des villes. Les maiſons
campagne à Conſtantinople même ne ſont pa
comme chez les autres nations, des châteaux
iſolés dans le continent & élevés au milieu
jardins & de parques; elles font partie des bour
& des villages qui embelliſſent les deux rives
Boſphore de Thrace.

Ce canal ſuperbe que ſépare l'Aſie de l'E
rope, a une étendue de plus de ſix lieu
depuis Conſtantinople juſqu'à l'embouchur
juſqu'à la mer noire. Sa largeur varie en ce
tains endroits; ſes eaux forment à droite &

gauche de grands baſſins & même des baies aſſez profondes, dont le terrein s'élève de tous côtés en amphithéâtre, & préſente à chaque pas les aſpects les plus rians. La Thrace.

On remonte le Boſphore dans des barques de différentes grandeurs, en le côtoyant ſur l'un ou l'autre de ſes bords; on y deſcend à rames dans le beau temps, & à voile lorſque le vent le permet, en ne quittant pas le milieu de ce vaſte canal. C'eſt alors que l'on jouit du ſpectacle le plus beau que la nature puiſſe offrir dans l'univers. Malgré la ſimplicité extérieure des édifices, l'irrégularité de leur conſtruction, la négligence des jardins, l'aridité de quelques côteaux, l'état de dégradation où ſe trouve une grande partie des quais, & une infinité de petites arches qui, placées à côté des maiſons, ſervent de remiſes aux bâteaux; la diverſité de ces objets réunie à la majeſté que déploie la nature dans un canal de cette étendue, ne peut que frapper délicieuſement les ſpectateurs, & exciter en eux les ſenſations les plus vives.

Une des beautés de ce canal eſt l'affluence continuelle d'une infinité de barques & de grands vaiſſeaux qui, dans toutes les ſaiſons, vont commercer au Pont-Euxin & rapportent les riches productions de ces contrées. Parmi les Mahométans qui ont des maiſons ſur le

La Thrace. Bosphore, les gens de loi, les ex-miniſtres & les ſimples particuliers ſont ceux qui jouiſſent le plus de ce ſpectacle raviſſant ; les officiers en place & les ſeigneurs n'y paſſent ordinairement que la nuit, parce qu'à la cour ottomane, tous les jours ſont conſacrés au travail & qu'à l'exception des deux *beyrams*, chacun eſt obligé d'être ſans relâche à ſon poſte ou à ſon département.

Dans la capitale comme dans les provinces les Muſulmans n'ont aucune idée des poſſeſſions lointaines, des châteaux, des maiſons de plaiſance; ils ne connaiſſent pas aſſez les agrémens de la campagne, pour abandonner le ſéjour de la ville. L'état de guerre qui leur eſt naturel, l'inſtabilité des charges & des fortunes, le danger qu'il y aurait à montrer ſon opulence, les vexations des grands & des gouverneurs des provinces, le défaut même de ſûreté dans les routes publiques, particulièrement en temps de guerre, ſont autant de motifs qui affaibliſſent en eux le goût de la vie champêtre, & qui arrêtent en même-temps les progrès de l'agriculture dans toute l'étendue de l'empire.

Un ſeigneur ou un particulier qui a de grandes poſſeſſions y fera tout au plus élever un manoir ſous le nom de *tschiflik*, encore eſt-ce moins pour ſon uſage que pour l'habitation

ordinaire de ſon régiſſeur ou de ſon fermier. On voit très-peu de ces manoirs dans le voi- La Thrace.
ſinage de Conſtantinople, les uns ſont au-delà de Scutari en Aſie, & les autres ſur la route d'Andrinople; ils appartiennent à différens ſeigneurs de Conſtantinople qui n'y vont pas fréquemment.

Les ſouverains eux-mêmes ne paraiſſent pas avoir plus de goût pour les plaiſirs de la campagne. Si en été ils changent quelquefois de demeure, c'eſt toujours ſans ſortir de la ville.

Au printemps, ils quittent leurs palais ſitués ſur la rive méridionale du Bosphore pour ſe tranſporter avec leur *harem* & une partie de leur maiſon, ſur la rive ſeptentrionale, à *Beshiktasch*, qui eſt preſque vis-à-vis du ſérail. Ce lieu n'a rien d'extraordinaire que ſa poſition: ni la conſtruction de l'édifice, ni ſon étendue, ni celle de ſon parc & de ſes jardins, ni les décorations ne répondent à la grandeur des maîtres de l'empire; cependant ce château eſt preſque la ſeule maiſon de plaiſance des monarques ottomans. Tout ce qu'on voit ailleurs ne conſiſte qu'en de ſimples pavillons ou le ſultan, dans ſes promenades ordinaires, va prendre du café ou ſe repoſer quelques heures.

Ce lieu s'appèle *binisch yerleri*, qui signifie
La Thrace. ſtation de la cavalcade impériale.

Si ces monarques ne mettent pas plus de faſte dans leurs châteaux & dans leurs maiſons de plaiſance ; s'ils n'élèvent pas des bâtimens ſomptueux dans des ſites encore plus agréables & plus éloignés de la capitale, c'eſt qu'il eſt de leur politique d'économiſer les deniers royaux, de ſe ménager dans l'eſprit du public de ne point s'écarter de la capitale, & même de ne jamais paſſer une ſeule nuit loin du trône afin d'être toujours à portée d'étouffer par leur préſence les premières étincelles de trouble ou de ſéditions, & de voler aux incendies qui ſont ſi fréquens dans cette ville immenſe.

Il réſulte de ces obſervations, que les ſultans & leurs ſujets ſont également eſclaves des préjugés dominans, & obligés de ſacrifier ſans ceſſe leurs goûts aux uſages impérieux que le temps & l'intérêt public ont conſacré dans cet empire.

CHAPITRE X.

De la législation mahométane. — Elle eſt partagée en cinq codes : religieux, civil, criminel, politique & militaire. — Le courann, *baſe principale de tous ces codes. — Du mouphti & autres miniſtres de la religion. — Inſtituts & couvens de derwiches.*

La législation mahométane eſt partagée en cinq codes : religieux, civil, criminel, politique & militaire. La Thrace.

1°. Le code religieux embraſſe trois parties : les dogmes, le culte extérieur & la morale.

La partie dogmatique expoſe les cinquante-huit articles de foi adoptés par les mahométans. Elle donne une idée de leurs traditions ſur les âges les plus reculés, de leur reſpect pour les patriarches & les prophètes, de leur vénération particulière pour la perſonne de J. C., de leur opinion ſur Mahomet, ſur ſes diſciples, ſur leurs quatre premiers califes, ſur leurs ſaints. On y trouve le véritable eſprit de leur dogme ſur la prédeſtination, la ſageſſe de la loi ſur les illuſions de l'aſtrologie judiciaire, enfin tout ce qui eſt relatif aux

La Thrace.

fonctions religieuses du souverain, ses titres ses droits, & les qualités réquises en sa personne pour être digne de régner, selon la loi canonique, sur le peuple mahométan.

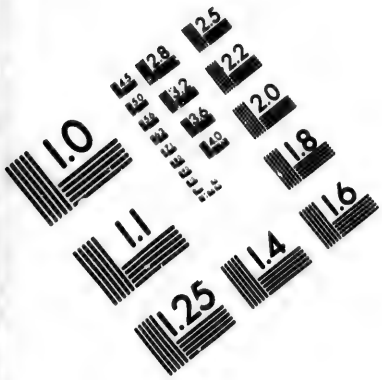
On retrace dans la partie ri... ce qui constitue le culte extér... 1°. l'esprit, la nature & l'usage d... tions, avec les circonstances qui form... de pureté ou d'impureté légale dans l'un ... dans l'autre sexe, d'où résulte la véritabl... cause du fréquent usage que fait la natio... entière des bains chauds; 2°. la prière, à l... quelle tout musulman est tenu cinq fois p... jour, l'office public des vendredis & des deu... fêtes du *beyram*, les prières particulières pre... écrites aux malades, aux voyageurs, aux mil... taires, celles qui sont consacrées pour les tren... nuits du *ramazann*, pour les calamités pu... bliques, pour les événemens extraordinaires... les cérémonies de la circoncision, celles d... funérailles; 3°. la dîme aumônière imposée... toutes les personnes opulentes sur la part... de leurs biens employée au luxe ou au com... merce, les temples du musulmanisme, les d... vers édifices qui les entourent & qui ont po... objet l'instruction de la jeunesse, le soulag... ment des pauvres & l'utilité publique; 4°. ... jeûne du mois de ramazann, où l'on mont... l'austéri...

ustérité de cette pénitence, qui consiste à
e à jeun depuis le lever jusqu'au coucher
oleil, sans prendre même une goutte d'eau,
l'attention religieuse de la nation en gé-
ral à l'observer avec la plus grande rigueur;
le pélerinage de la Mecque, avec toutes
lois & les pratiques qui concernent cet
e si important de l'islamisme.

La Thrace.

La partie morale embrasse quatre points gé-
aux: 1°. tout ce qui concerne la nourriture,
alimens mondes & immondes; 2°. les pré-
tes relatifs au vêtement & aux effets mo-
ers, sur lesquels l'emploi des métaux pré-
ux est rigoureusement prohibé; 3°. le tra-
l prescrit aux hommes, d'après la loi qui
r ordonne de se livrer aux arts & aux mé-
; 4°. les vertus morales, la probité, la
ité, la chasteté, la pudeur, les devoirs
ienséance, l'attention d'éviter tout ce qui
t entraîner au vice, à la dissipation, à
bli, de Dieu, tels que les jeux, les ins-
mens de musique, les images ou figures
ommes ou d'animaux.

Le code civil est divisé en trente-un livres:
y traite du mariage des musulmans & des
-musulmans sujets tributaires de l'empire,
celui des esclaves, du don nuptial ou
aire que le mari doit accorder à la femme,



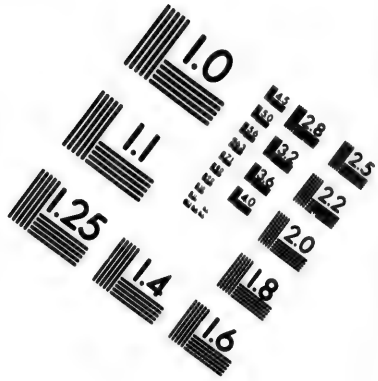
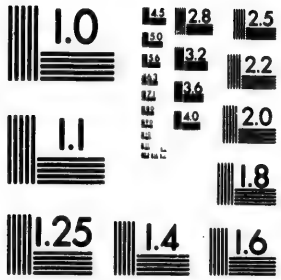
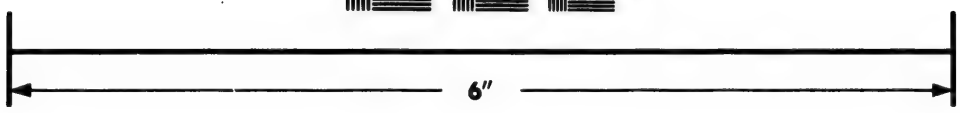
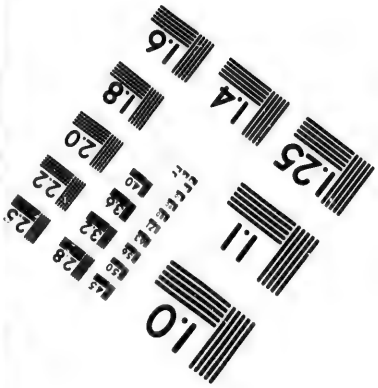
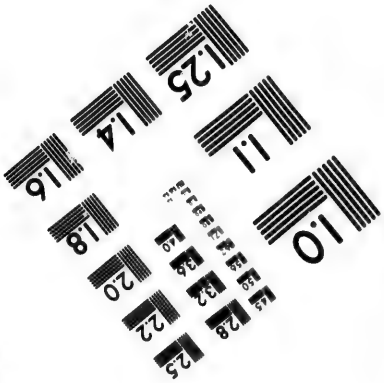


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La Thrace.

de l'égalité de traitement auquel le muſulm
eſt tenu envers ſes femmes, de la légitim
tion des enfans, des alimens légalement d
par le mari à la femme, par le père aux e
fans, & par les enfans aux pères & mères
digens; des répudiations parfaites, imparf
tes, conditionnelles; de l'affranchiſſement d
eſclaves, de l'âge de majorité, des droits
mineurs, des vieillards, des enfans trouv
des ſociétés de commerce, des ventes & acha
des baux à ferme, de l'agriculture, des t
tamens, des tuteurs, du partage légal
biens, enfin des lois ſur l'adminiſtration de
juſtice & ſur les qualités requiſes dans la p
ſonne des magiſtrats, &c.

Le code criminel expoſe les peines affliti
contre l'adultère, le vin, les injures, le
domeſtique, les apoſtats, les rebelles, les
leurs de grand chemin. On y préſente a
les lois ſur le prix du ſang & ſur la peine
talion, membre pour membre, ſang p
ſang, avec les formalités & les procédures
s'obſervent dans toutes ces matières.

Le code politique préſente quatre ob
importans: 1°. les lois fiſcales qui embraſ
les droits impoſés ſur le commerce des m
ſulmans, des ſujets non-muſulmans &
étrangers, les taxes des terres décimales

DES V

ibutaires, la capi
is tous les ſujet
mploi légal de
, les lois qui con
, les égliſes chr
pport aux étrange
métans, & aux
ys étrangers; &
qualité d'iman ſu
oman & la form
uvoirs du *grand*.
tenant du ſultan
des principaux *o*
litique de l'état;
s lequel on mont
tres, tous les gran
t, avec le titre, l
is reſpectifs de ch
pachas à deux &
beys décorés d'u
torité de tous ce
ion municipale de
prit du gouvernen
s les ſujets de l'em
f à la politique du
ſultan, à ſes occup
inaires & extraord
iers du ſérail, des

ibutaires, la capitation à laquelle ſont ſou- La Thrace.
is tous les ſujets non-mahométans, enfin
emploi légal de tous les revenus publics;
. les lois qui concernent les ſujets tributai-
, les égliſes chrétiennes; 3°. celles qui ont
pport aux étrangers demeurans en pays ma-
métans, & aux mahométans qui ſont en
ys étrangers; & 4°. les droits du ſultan en
qualité d'iman ſuprême; l'état de l'empire
oman & la forme de ſa conſtitution; les
uvoirs du *grand-viſir*, comme vicaire & lieu-
tenant du ſultan; l'influence du *mouphti* & des principaux *oulemas* ſur l'adminiſtration
litique de l'état; le tableau de la Porte,
ns lequel on montre en détail tous les mi-
ſtres, tous les grands officiers qui le compo-
t, avec le titre, les prérogatives & les em-
is reſpectifs de chacun; le tableau de tous
pachas à deux & à trois queues, & de tous
beys décorés d'une queue; un expoſé de
torité de tous ces *pachas* & de l'adminiſ-
tion municipale des provinces & des villes;
prit du gouvernement en général envers
s les ſujets de l'empire; tout ce qui eſt re-
f à la politique du dehors, à la vie privée
ſultan, à ſes occupations, à ſes amuſemens
inaires & extraordinaires; le tableau des
ciers du ſérail, des princes & des princeſſes

La Thrace.

du ſang, auxquelles ſeules appartient le titr
de ſultane; un état du *harem* impérial, d
dames & des autres femmes qui le compoſen
enfin un état de toutes les cérémonies du ſ
rail, des étiquettes de la cour, des formalit
uſitées à l'avénement d'un ſultan au trôn
ainſi qu'à ſa mort. On voit dans ces différe
codes, qui compoſent la législation unive
ſelle de cet empire, ce qu'il y a de gra
dans pluſieurs de ſes dogmes, de ſublime da
la plus grande partie de ſa morale, d'impoſa
dans ſon culte, de ſage dans ſes lois, de ſi
ple, de naturel dans ſes uſages & dans
mœurs.

L'étonnement redouble quand on voit u
nation, toujours iſolée des autres, & par
conſtamment privée des avantages qu'ont
Européens de s'entre-communiquer leurs
mières, leurs découvertes, leurs ſciences, ê
à ſon origine ce qu'elle eſt encore aujourd'h
& ne devoir qu'à elle-même ſes connaiſſanc
ſes principes & les fondemens de ſa conſti
tion. Mais ce qui frappera davantage, c'eſt
voir que preſque tous les maux publics
particuliers qui affligent les Ottomans, n'
pour principe ni la religion ni la loi; qu
dérivent des préjugés populaires, de fau
opinions & de réglemens arbitraires, dic

ar le caprice, la paſſion, l'intérêt du mo- La Thrace.
ent, tous également contraires à l'eſprit du
ourann & au diſpoſitif de la loi canonique.

D'après cela, on ſe perſuadera aiſément que
correction de ces abus & le changement
e cet empire ne préſentent point des obſta-
es inſurmontables, quelque lente que ſoit
illeurs la marche des révolutions morales
politiques qui ne ſont jamais que l'ouvrage
temps & du génie.

Pour réformer les *Ottomans*, il ne faudrait
nc qu'un eſprit ſupérieur, qu'un ſultan ſage,
lairé, entreprenant. Le pouvoir que la re-
gion met dans ſes mains, l'aveugle obéiſ-
nce qu'elle preſcrit aux ſujets pour tout ce
i émane de ſon autorité, en rendraient
ntrepriſe moins haſardeuſe & les ſuccès
oins certains.

Par la diſpoſition textuelle de la loi, le
uverain a le droit, la force, la puiſſance de
anger à ſon gré les reſſorts de l'adminiſtra-
on, & d'adopter les principes que pourraient
iger les temps, les circonſtances & l'intérêt
l'état; tout dépend, comme on voit, d'une
le tête. Qu'un Mahomet II monte encore
le trône; qu'il ſoit ſecondé par le génie
iſſant d'un viſir; qu'un muphti, animé du
ême zèle & du même eſprit, entre dans

leurs vues; que ce chef des *oulemas* veuille
La Thrace. de concert avec eux, faire tourner au bien d
sa nation l'influence que lui donnent & l
dignité de sa place & l'opinion des peuples
alors on verrait ces mêmes *Ottomans*, ju
ques-là si concentrés dans eux-mêmes, &
tyrannisés par l'empire des préjugés popula
res, entretenir avec les européens des rela
tions plus intimes, adopter leur tactique
leur système militaires, se livrer aux décou
vertes nouvelles, cultiver les sciences & l
arts, élever leur administration sur des prin
cipes différens, enfin changer absolument
face de leur empire.

La doctrine, le culte, les lois morales
civiles de Mahomet, tout prouve que ce l
gislateur ne se proposa d'abord dans son e
treprise que de détruire l'idolâtrie dans sa n
tion, de la ramener à l'unité, à l'adoration
vrai Dieu, en rétablissant chez elle les pri
cipes de la loi naturelle. Dans cette vue,
prit pour modèles de son culte & de sa légi
lation tous les patriarches de l'antiquité. *Adam*
Noë, *Abraham*, *Ismaël*, &c. dont le culte
disait-il, était l'islamisme, nom sous lequ
il consacra également sa doctrine & sa re
gion. Il puisa toutes les maximes analogu
à son système, les unes dans l'ancien &

ouveau teſtament, & les autres dans les di- La Thrace.
erſes traditions généralement reſpectées chez
s peuples arabes. Ces opinions ſervirent de
ſe à ſon édifice; &, pour lui donner un ca-
ère plus ſacré, il eut recours à ces pré-
ndues révélations dont l'objet, d'une part,
t de mettre le ſceau à ces mêmes opinions,
de l'autre, de faire reſpecter les change-
ens qu'il crut néceſſaires au ſuccès de ſon
vrage.

On ſait que le *courann* eſt regardé chez les
uſulmans comme le recueil de lois divines
omulguées par Mahomet. Les Mahométans
oyent que ce livre eſt tiré du grand livre
s décrets éternels, & qu'il eſt deſcendu du
l feuillet par feuillet, verſet par verſet; leur
giſlateur s'en ſervit pour éclaircir chaque
s ſes aſſertions, appuyer ſes prédications,
réſoudre les différens problêmes dans l'or-
e politique : c'était preſque toujours dans
momens de perplexité & d'embarras où il
trouvait, que ces feuillets lui deſcendaient
ciel; ils répondaient exactement aux di-
ſes circonſtances de ſa vie & de ſa doc-
e, puiſqu'il les publiait à meſure qu'il était
eſſion d'autoriſer un projet, d'approuver ou
rejeter une action, d'abſoudre ou de con-
mner quelqu'un, de confirmer ou d'abolir

La Thrace.

différentes lois, établies même par des v
ſets précédens. Ce livre eſt donc le recu
des dogmes & des préceptes de la relig
muſulmane; il contient 114 chapitres, 6
verſets, & 30 ſections ou cahiers: l'ordre
leur rédaction n'eſt cependant pas celui d
lequel Mahomet les a reçus & promulgués.

D'après les meilleurs auteurs nationaux
ont écrit l'hiſtoire de ce légiſlateur, ſa
tendue miſſion lui a été révélée en ſon
dans la quarantième années de ſon âge,
l'archange *Israfil*, la nuit du 19 de rama
6203, qui répond à l'ère chrétienne 6
treize ans avant l'hégire, qui eſt l'époque
ſa retraite de la Mecque à Médine. Dè
moment Mahomet, ſaiſi d'une ſainte fray
ſe voue à une vie ſolitaire; il ſe retire
une grotte de la montagne de *Hira*, qui
mine ſur la Mecque; il y paſſe les jour
les nuits en jeûnes, en prières & en méd
tions. Au milieu d'une de ſes extaſes
fondes, l'ange Gabriel lui apparaît & lui
donne de lire: Mahomet répond qu'il ne
pas lire. L'ange le prend dans ſes bra
ſerre, le preſſe avec force, lui renouvel
même ordre pour la ſeconde & pour la
ſième fois, en le ſerrant toujours davant

DES V

& lui met enfin c
lis, au nom de ton
Peu de jours ap
même montagne
core apparaître l'a
ſur un trône éclat
récite ces paroles
manteau céleſte, lév
l'ange Gabriel, d
remit, par ordre d
dans les vingt-trois
feuillet par feuille
tout le livre du *cou*
volontés du Seigneu
apparu douze fois à
cinquante fois à N
Abraham, quatre
fois à J. C., hono
nier & plus auguſ
quatre mille fois;
que le viſage reſple
mière; il exhalait
les plus odoriférans,
ſourd ſemblable au
préſence jetait tou
du prophète; une
ſon corps: il eût auſ
teur, très-ſouvent

& lui met enfin dans la bouche ces paroles : *Lis, au nom de ton Créateur.* La Thrace.

Peu de jours après étant en oraiſon ſur la même montagne de *Hira*, Mahomet voit encore apparaître l'ange du Seigneur, qui, aſſis ſur un trône éclatant au milieu des nues, lui récite ces paroles : *ô toi qui es couvert d'un manteau céleſte, léve-toi & préche.* C'eſt ainſi que l'ange Gabriel, diſent les mêmes écrivains, remit, par ordre de l'Éternel, à ſon prophète, dans les vingt-trois dernières années de ſa vie, feuillet par feuillet, chapitre par chapitre, tout le livre du *courann ;* ce grand miniſtre des volontés du Seigneur, ajoutent-t-ils, qui avait apparu douze fois à *Adam*, quatre fois à Enoch, cinquante fois à Noé, quarante-deux fois à Abraham, quatre cents fois à Moïſe & dix fois à J. C., honora de ſa préſence le dernier & plus auguſte des prophètes, vingt-quatre mille fois ; il ne lui apparaiſſait jamais que le viſage reſplendiſſant de gloire & de lumière ; il exhalait autour de lui les parfums les plus odoriférans, & s'annonçait par un bruit ſourd ſemblable au ſon des petites cloches. Sa préſence jetait toujours l'effroi dans l'ame du prophète ; une ſueur froide couvrait tout ſon corps : il eût auſſi, continue le même auteur, très-ſouvent l'apparition de l'archange

Israfil dans les trois premières années de son
La Thrace. apoſtolat.

Mahomet, par ſon exemple, inſpirait à ſes diſciples la vénération la plus profonde pour le *courann*. La lecture du livre ſacré, diſent les auteurs nationaux, opérait toujours en lui une eſpèce d'extaſe; il s'agitait, ſe levait, ſe calmait, ſe paſſionnait, s'attendriſſait ſelon l'eſprit & le caractère de chaque verſet, de chaque paſſage de ce ſaint livre : révéré comme le recueil des lois divines, il eſt l'objet des hommage les plus profonds de tout Muſulman; on n'y touche jamais ſans être en état de pureté légale, & ſans le baiſer & le porter au front avec les plus grands ſentimens de reſpect & de dévotion. Les ſouverains ottomans, ainſi que les premiers de l'état, à l'exemple des anciens califes, ſe font ordinairement un devoir de faire garnir leur *courann* en or & en pierreries; on ſait que ce livre ne fut rédigé que dans la troiſième année de l'hégire, & la ſeconde de la mort de Mahomet. Ce livre, si remarquable d'ailleurs, autant par l'élégance & la ſupériorité de ſon ſtyle, que par ſon empire ſur l'opinion publique, eſt cependant peu intelligible; il manque de méthode & de cohérence dans ſes préceptes, & dans les différentes matières qu'il embraſſe; l'intelligence

en devient facile qu'à l'aide des commen-
teurs.

Quoique le premier de tous les miniſtres de la
ligion, le mouphti de Coſtantinople n'exerce
pendant de fonctions ſacerdotales, que rela-
vement à la perſonne de ſa hauteſſe. Aſiſté
grand-viſir & du chef des émirs, il pro-
de à l'inauguration du nouveau ſultan dans
cérémonie du ſabre, qui tient lieu de couron-
ement; quoique chef de la magiſtrature, il
point de tribunal; à proprement parler il
eſt que le premier oracle des lois. Comme
es ſont théocratiques, & qu'elles embraſſent
religion & la doctrine, le gouvernement
il politique & militaire, on peut juger de
influence ſur l'adminiſtration générale de
mpire.

Auſſi la nation entière a-t-elle pour ce chef
prême de la loi, de la magiſtrature & du
erdoce, la vénération la plus profonde. Tous
rendent les hommages les plus reſpectueux,
généraux, les miniſtres, le grand-viſir lui-
ême, dans toutes les occaſions, le ſou-
rain lui témoigne auſſi les plus grands
ards.

A la ſolemnité des deux fêtes de *beyram*,
baiſe la robe du ſultan ſur le ſein; &, le-
nt les deux mains vers le ciel, il fait des

La Thrace.

prières pour la prospérité de l'empire & conservation de sa hauteſſe, qui, en ce momens, pose la main sur les épaules de prélat, & lui fait une légère inclination tête, en signe d'embrassement. Outre distinctions publiques, consacrées par une cienne étiquette, le monarque a soin d'all le voir chez lui de temps en temps; mais sa aucun appareil, & presque toujours dans vue de lui donner des marques de déféren & de considération.

Ce qui n'est qu'une simple attention de part du monarque, est presqu'un devoir po le grand-visir; il se rend donc assez fréquem ment, mais presque toujours *incognito*, ch ce chef de la loi; la politique même ex qu'il confère avec lui sur les affaires les pl importantes de l'état. Le mouphti ne sort poi de chez lui sans un certain cortège; il ne fa jamais de visite qu'au grand-visir qui l'accom pagne toujours au sérail pour y présenter s respects au souverain; & dans toutes, que qu'en puisse être l'objet, il est reçu dans l'hô de ce premier ministre, avec l'appareil le pl imposant.

Enfin, le mouphti & le grand-visir sont l deux premiers personnages de l'empire, comm étant les vicaires et les représentans du so

rain, l'un pour le ſpirituel, l'autre pour le mporel ; c'eſt la raiſon pour laquelle eux ſeuls çoivent au ſérail, & en préſence du ſultan, nveſtiture de leur dignité, par une peliſſe ublée de zibeline. Celle du mouphti eſt de ap blanc ; celle du grand-viſir eſt de drap or, & toujours accompagnée d'un caftant de plus riche étoffe : dans toutes les cérémonies bliques ils marchent ſur la même ligne, grand-viſir à droite, le mouphti à gauche ; s dignités ſont toujours déférées à vie. L'exrience prouve néanmoins qu'il n'y en a s de plus chancellantes & de plus amovies qu'elles ; il eſt vrai qu'un parfait accord tre le chef de la loi & le premier miniſtre, ut les y ſoutenir long-temps ; mais auſſi la oindre méſintelligence peut les en préciter, en laiſſant à l'intrigue toutes ſes reſurces pour leur enlever la confiance du ſourain, & les perdre l'un & l'autre dans ſon prit.

La diſgrace d'un mouphti eſt ordinairement ivie de la plus affligeante deſtinée ; plus il environné d'éclat dans le rang qu'il occpe, plus ſa condition devient obſcure quand en eſt deſcendu. Comme il peut être encore doutable, même après ſa chûte, il eſt le

La Thrace.

seul de son corps à qui il ne soit pas permis de fixer sa demeure dans la capitale.

La réunion de tant de droits & de pouvoirs différens dans la personne d'un mouphti lui donne à son département la plus grande étendue, & le rend l'un des plus importans de l'empire; plusieurs officiers travaillent sous lui & dans son hôtel même; ce sont autant de vicaires ou de substituts qui rempliſſent en son nom tout ce qui est de son ressort & de sa compétence. Il a un bureau d'environ vingt commis, uniquement prépoſés à l'expédition des *fethwas;* ce sont eux qui rédigent en forme légale & dans les termes requis, toutes les matières sur lesquelles le public vient consulter la loi; le mouphti y répond de sa propre main, & toujours conformément aux décisions de ses prédécesseurs. Cette immenſité de matières qui forment les différentes collections des *fethwas*, se trouvent divisées par leur nature même en deux classes générales; l'une est relative au droit public, l'autre au droit particulier: la première est du ressort du gouvernement, aussi n'est-il permis qu'à lui seul de consulter la loi sur tout ce qui concerne l'administration. S'agit-il de la guerre, de la paix, d'un nouveau règlement politique, d'une loi militaire, de la punition

d'un miniſtre ou d'un officier public, le miniſtère conſulte le mouphti, & demande ſon *fethwa*; mais bien ſouvent avant d'en venir à cette formalité, il diſcute l'affaire, non-ſeulement avec lui, mais encore avec les principaux membres des *oulemas*. Il ne ſuffit pas, en effet, de s'aſſurer de la légitimité d'une entrepriſe, de la trouver conforme à l'eſprit de la loi; il faut encore avoir le vœu de ce corps, mais ſur-tout celui de ſon chef ſur la néceſſité, l'utilité & les avantages que l'on peut s'en promettre.

Au reſte, ni la religion, ni la loi, ni la conſtitution politique de l'empire, n'impoſent au monarque l'obligation de ſe prémunir d'un *fethwa* ſur les objets qui concernent l'adminiſtration publique; la faibleſſe des uns, la religion des autres, ou l'habitude de plier ſous d'anciens uſages, les engagent preſque toujours à cette démarche envers le chef de la magiſtrature. Dans pluſieurs, c'eſt encore l'effet d'une adroite politique, ſur-tout en des temps orageux, & lorſqu'il s'agit ou d'une entrepriſe importante, ou d'une innovation marquée; dans ces cas les diſpoſitions du ſouverain, appuyées ſur un *fethwas*, & ſur l'avis unanime des principaux *oulemas*, ſont infiniment plus reſpectables aux yeux du public.

La Thrace.

Sanctionnées, pour ainſi dire, par la religion & la loi, elles ſervent alors de bouclier au monarque & à ſes miniſtres, contre tous les évènemens fâcheux qui peuvent en réſulter; cependant on a vu des princes d'un grand caractère ſe mettre au-deſſus de ces conſidérations, négliger ces formalités, & dédaigner en quelque ſorte les conſeils & les lumières des gens de loi & de leur chef.

Chez les Mohométans, les miniſtres de la religion ſont partagés en cinq claſſes différentes, dont chacune a ſes fonctions particulières:

1°. Les *ſcheikhs*, qui ſont les prédicateurs ordinaires des moſquées. Chacune a le ſien, qui eſt obligé de prêcher tous les vendredis après l'office ſolemnel de midi; ces *ſcheikhs*, dans tout l'empire, ſont une ſeule & même claſſe de miniſtres, qui ne jouiſſent d'aucune autre diſtinction que celle attachée au merite, à l'érudition & au crédit perſonnel. Ils ſont tous à la nomination du *mouphti*, & ce n'eſt jamais que la ſuite d'un examen fait en ſa préſence, qu'ils ſont agrégés à cet illuſtre corps;

2°. Les *khatibs*, ce ſont les miniſtres qui rempliſſent, dans la prière ſolemnelle des vendredis, les fonctions de l'imam ſuprême;

3°. Les *imams*. Ils ſont dévoués aux fonc-

tio

ons ordinaires du culte ; la plus importante
de préſider à l'aſſemblée dans les cinq prières
jour. Le premier de ces imams, dans cha-
ue moſquée, remplit auſſi les devoirs de
uré ; c'eſt lui qui aſſiſte à la circonciſion, au
ariage & à la ſépulture des paroiſſiens ;

La Thrace.

4°. Les *muezzinns* ſont les chantres pré-
ofés à l'annonce *Ezann*, du haut des mina-
ts, pour la prière des cinq heures canoni-
es du jour. Ces muezzinns, ſur-tout ceux
s moſquées impériales, ſavent ordinairement
muſique, & ont preſque tous une voix
élodieuſe ;

5°. Les *cayyims*. Ce ſont, pour ainſi dire,
gardiens & les ſerviteurs des temples ;
fonctions les plus ſerviles roulent ſur eux.
Les miniſtres des temples ne vivent jamais
communauté ; chacun jouit ſéparément &
ſon particulier des revenus de ſon office,
ſe rend à la moſquée à laquelle il eſt at-
ché aux heures conſacrées pour la prière.
-tout ils ſont ſubordonnés au magiſtrat de
ville, qui exerce ſur eux le droit d'un évê-
e ; il a le pouvoir de deſtituer tous ceux
nt la conduite eſt ſcandaleuſe, ou qui n'ont
les qualités requiſes pour remplir digne-
nt les devoirs de leur place. Une tradition
pulaire & aſſez répandue, fait croire aux

La Thrace. Mahométans que tout criminel parmi les ou*lemas*, doit ſubir un genre de ſupplice par ticulier à ce corps, celui d'être pilé dans u mortier : ce qui fortifie cette opinion, c'e qu'en effet on voit, dans la première cour d ſérail, une eſpèce de mortier de marbre poſ vers l'un des coins des grandes écuries de hauteſſe ; mais on ne trouve dans les annales d la monarchie, aucun exemple de cet étrang ſupplice, ni rien qui puiſſe y avoir le moind rapport.

Il ne nous reſte plus qu'une obſervation faire, relativement au coſtume des miniſtre de la religion ; ni les uns ni les autres ne po tent d'habits particuliers, pas même lorſqu'i rempliſſent dans les moſquées les fonctio ſacerdotales. Ils ne ſont diſtingués des autr citoyens que par leur turban, dont la form varie ſuivant l'état & le grade de chaque i dividu.

Le nom de *derwiſch* eſt un mot Perſan do l'étymologie énonce le ſeuil de la porte, qui métaphoriquement énonce l'eſprit d'hum lité, de retraite & de perſévérance qui do former le caractère principal de ces anach rètes. Chaque ſiècle vit naître, dans to les états mahométans, quelques-unes de ces ſ ciétés, qui preſque toutes exiſtent encore a

DES

ourd'hui dans l'e
lus diſtinguées
eux.

Sans entrer dan
'eſprit particulier
ous nous contente
es pratiques princ
ondement. Les ſt
rdres, exigent de
ète ſouvent dans
iers attributs de
oyen de ces parc
rocède à l'initiation
art de ces ordres :
eçu dans une aſſem
ar le ſcheikh, qui
ouffle à l'oreille troi
u premier attribut,
épéter cent une, cen
ent une fois par
dèle aux ordres de
ême-temps de vivr
ite, & à rapporter
ſions & les ſonges
ours de ſon noviciat
aractériſent & la ſai
n avancement ſpiritu
re autant de moye

ourd'hui dans l'empire ottoman, & dont les
lus distinguées sont au nombre de trente-deux. La Thrace.

Sans entrer dans les détails fastidieux sur l'esprit particulier de chacun de ces instituts, nous nous contenterons d'exposer les règles & les pratiques principales qui leur servent de fondement. Les statuts de presque tous ces ordres, exigent de chaque *derwisch* qu'il répète souvent dans la journée, les sept premiers attributs de la Divinité; c'est par le moyen de ces paroles mystérieuses que l'on procède à l'initiation des *derwischs* dans la plupart de ces ordres : le sujet qui s'y destine est reçu dans une assemblée de frères, présidée par le scheikh, qui lui touche la main & lui souffle à l'oreille trois fois de suite les paroles du premier attribut, en lui ordonnant de les répéter cent une, cent cinquante une, ou trois cent une fois par jour. Le récipiendaire, fidèle aux ordres de son chef, s'oblige en même-temps de vivre dans une retraite parfaite, & à rapporter exactement au *scheiks* les visions & les songes qu'il peut avoir dans le cours de son noviciat : ces songes, outre qu'ils caractérisent & la sainteté de sa vocation & son avancement spirituel dans l'ordre, sont encore autant de moyens surnaturels qui diri-

La Thrace.

gent le *ſcheikh* ſur les époques où il peut encore ſouffler à l'oreille du néophite, les ſecondes paroles, & ſucceſſivement toutes les autres juſqu'à la dernière. Le complément de cet exercice demande ſix, huit ou dix mois, quelquefois même davantage, ſelon les diſpoſitions plus ou moins heureuſes du candidat : parvenu au dernier grade de ſon noviciat, il eſt pour lors cenſé avoir pleinement rempli ſa carrière, & acquis le degré de perfection néceſſaire pour être agrégé ſolemnellement dans le corps auquel il s'eſt dévoué.

Dans quelques inſtituts les épreuves du noviciat paraiſſent plus auſtères encore. L'aſpirant eſt tenu de travailler au couvent pendant mille & un jours conſécutifs dans les derniers emplois de la cuiſine ; au terme prescrit on procède à ſon initiation. Le chef de cuiſine, l'un des *derwiſchs* les plus notables, le préſente au ſcheikh, qui aſſis dans l'angle du ſopha, le reçoit au milieu d'une aſſemblée générale de tous les *derwiſchs* du couvent ; le candidat baiſe la main du chef & s'aſſied devant lui ſur la natte qui couvre le parquet de la ſalle. Le chef de cuiſine met ſa main droite ſur la nuque & la main gauche ſur le front du récipiendaire, dans

temps que le *ſcheikh* lui ôte ſon bonnet & le tient ſuſpendu ſur ſa tête, en récitant ce diſtique perſan : *c'eſt une véritable grandeur & une félicité réelle que de fermer ſon cœur aux paſſions humaines ; le renoncement aux vanités humaines eſt l'heureux effet de cette force victorieuſe que donne la grace de notre ſaint prophète.* Après quoi le ſcheik couvre la tête du nouveau derwiſch, qui va ſe placer au milieu de la ſalle où il ſe tient dans la poſture la plus humble, les mains croiſées ſur le ſein, le pied gauche ſous le pied droit, & la tête inclinée vers l'épaule gauche ; alors le *ſcheikh* adreſſe ces paroles au chef de cuiſine : *que les ſervices du derwiſch ton frère ſoient agréables & au trône de l'Eternel & aux yeux de notre fondateur ; que ſa ſatisfaction, ſa félicité & ſa gloire s'accroiſſent dans ce nid des humbles, dans cette cellule des pauvres.* La Thrace.

Chaque inſtitut impoſe à ces derwiſchs l'obligation de réciter certaines prières à différentes heures du jour, tantôt en commun, tantôt en particulier. Pluſieurs ont encore des pratiques qui leur ſont propres & qui conſiſtent en danſes ou plutôt en évolutions réligieuſes ; dans chaque couvent il y a une ſalle toute en bois, conſacrée à ces exercices. Rien de plus ſimple que ſa conſtruction ; on n'y voit aucune

forte d'ornemens; le milieu du mur, tourné
La Thrace. du côté de la *Mecque*, préſente une eſpèce de
niche qui ſert d'autel; le devant eſt garni d'un
petit tapis, le plus ſouvent d'une peau de mou-
ton où ſe place le ſcheikh de la communauté;
au-deſſus de la niche on lit le nom du fondateur
de l'ordre.

Les exercices qui ſe font dans ces ſalles ſont
de différens genres, ſuivant les règles de cha-
que inſtitut; mais dans preſque tous on com-
mence par la récitation que fait le ſcheikh des
ſept paroles myſtérieuſes. Il chante enſuite
divers paſſages du *courann*, & à chaque pauſe
les *derwiſchs* placés en cercle, au milieu de la
pièce, répondent en chorus, tantôt par le mot
d'*allah*, tantôt par celui de *hou*. Dans quelques
unes de ces ſociétés, ils reſtent aſſis ſur les ta-
lons, les coudes bien ſerrés les uns contre les
autres, & en faiſant tous dans la même me-
ſure de légers mouvemens de la tête & du
corps; dans d'autres le mouvemens conſiſte à ſe
balancer lentement de droite à gauche & de
gauche à droite, ou bien à incliner méthodi-
quement tout le corps en avant & en arrière;
il y a des ſociétés ou ces mouvemens commen-
cés aſſis, ſe continuent debout, toujours à pas
cadencés, l'air contrit & les yeux fixés vers la
terre.

Dans quelques-uns de ces inſtituts les exer- La Thrace.
ices ſe font en ſe tenant par la main, en avan-
ant toujours par le pied droit, & en donnant
chaque pas aux mouvemens du corps beau-
oup plus d'action & de force. La durée de ces
anſes eſt arbitraire, chacun eſt libre de quitter
uand bon lui ſemble. Cependant tous ſe font
n devoirs d'y tenir le plus long-temps poſſible;
es ſujets les plus robuſtes ou les plus enthou-
aſtes s'efforcent toujours de l'emporter ſur les
utres par une plus longue perſévérance : ils ſe
égagent la tête, ôtent leur turban, forment
n ſecond cercle au milieu du premier, s'entre-
cent les bras ſur les épaules les uns des autres,
ièvent graduellement la voix & répètent ſans
eſſe *ya allah*, en redoublant chaque fois les
ouvemens du corps, & ne ceſſant enfin qu'à
entier épuiſement de leurs forces.

Ces exercices extraordinaires, qui ſemblent
enir du prodige & qui en impoſent au commun
es hommes, ne produiſent pas cependant le
ême effet ſur les gens ſenſés & raiſonables;
eſt ainſi peut-être que quelques aſſemblées de
natiques ont donné dans ce ſiècle de lumières
au ſein des nations les plus inſtruites le ſpec-
cle ridicule de ces pieuſes & barbares finge-
es, connues ſous le nom de *convulſions*. De
ut temps & chez tous les peuples de la terre,

La Thrace. la faibleſſe & la crédulité, l'enthouſiaſme & l
fourberie n'ont que trop ſouvent profané l
culte le plus ſaint & les objets les plus digne
de notre vénération.

Tous ces différens exercices dans chaque in
titut ont ordinairement lieu une ou deux fo
la ſemaine; au reſte on ne doit pas croire qu
ces danſes s'exécutent par-tout en ſilence. Da
quelques-uns de ces inſtituts, elles ſe font a
bruit d'une faible muſique d'une expreſſio
douce, tendre & pathétique.

Tel eſt l'eſprit ou le ſyſtême général de c
différentes congrégations; ſi les prières q
l'on y récite ſont analogues aux principes d
l'iſlamiſme, & à la haute idée que les ſectateu
du *courann* ont de l'être ſuprême, les pra
ques qui les accompagnent s'éloignent cepe
dant des maximes de leur prophète, & pro
vent combien l'eſprit humain eſt ſuſceptib
de s'égarer, lorſqu'il ſe livre ſans règle & ſa
meſure aux illuſions d'un zèle enthouſiaſte & a
preſtiges d'une imagination exaltée. Il eſt pr
bable que ces innovations ont pris naiſſan
chez les muſulmans d'après les danſes ſacré
des Egyptiens, des Grecs & des Romains du b
empire.

Mais ces pratiques communes & obligatoir
pour les derwiſchs de tous les inſtituts, ne ſo

s les ſeules qui exercent leur dévotion; les
us zèlés d'entre eux ſe vouent encore volon- La Thrace.
irement aux actes les plus auſtères; les uns
enferment dans leurs cellules pour y vaquer,
endant des heures entières, à la prière & à la
éditation; les autres paſſent ſouvent toute une
uit à profèrer le mot d'*allah*. Pour ſe dérober au
ommeil, quelques-uns ſe tiennent durant les ſept
uits réputées ſaintes, dans des poſitions très-
ommodes; aſſis, les pieds poſés ſur terre, &
s deux mains appuyées ſur les genoux, ils ſe
ent dans cette attitude par une lanière de
ir, qui leur embraſſe le col & les jambes;
autres lient leurs cheveux à une corde atta-
hée au plafond.

Il en eſt auſſi qui ſe vouent à une retraite
bſolue & à une abſtinence des plus rigides, ne
irant que de pain & d'eau pendant douze
ours, en l'honneur des douze *imams* de la race
'*Ali*: les plus dévots obſervent quelquefois ce
énible régime pendant quarante jours de ſuite.
hez tous, il a pour objet l'expiation des pé-
hés, la ſanctification des ames, la gloire de
'iſlamiſme, la proſpérité de l'état & le ſalut
énéral du peuple mahométan; chaque fois ils
rient le ciel de préſerver la nation de toutes
s calamités publiques, telles que la guerre,
famine, la peſte, les incendies, les trem

blemens de terre, &c. Quelques-uns d'ent
La Thrace. eux ont encore pour maxime de diſtribuer
l'eau aux pauvres; le dos chargé d'une outre
ils parcourent les rues en criant, *fy ſebil illah*
c'eſt-à-dire, *dans le ſentier de dieu*, *ou plutô*
dans la vue de plaire à dieu; & donnent de l'e
a tous ceux qui en veulent, ſans jamais ri
exiger; il en eſt cependant qui reçoivent d
rétributions, mais c'eſt pour les remettre au
pauvres, ou du moins pour les partager av
eux.

Quoique tous ces inſtituts ſoient réputés o
dres mendians, il n'eſt cependant permis à au
cun *derwiſch* de mendier, ſur-tout en public
on n'en excepte que les *bektanchys* qui ſe fo
même un mérite de ne vivre que d'aumôn
& dont pluſieurs parcourent, non pas les ma
ſons particulières, mais les rues, les places, l
bureaux, les hôtels publics en ſe recomma
dant à la charité de leurs frères. Pluſieurs d
ces ſolitaires ſe font un devoir de ne ſubſiſt
que du travail de leurs mains; ils s'atta
chent à faire des cueillers, des écumoires
des grattoirs & autres uſtenſiles de bois ou d
marbre.

Quoique nullement engagés par les liens d
ſerment, tous étant maîtres de changer de com
munauté, & même de rentrer dans le monde

DES V

embraſſer le ge
it, il eſt rare ce
rmi eux uſer de c
devoir ſacré de t
bit de religion. Il
uvreté & de perſé
ez tous, celui de
érieurs; cette ſou
l'humilité profon
rs démarches, n
ur de leurs cloîtres
ne les rencontre
tête inclinée & l
ueuſe, & les p
houſiaſtes, ne par
ges, d'eſprits cé
, &c.
Si d'un côté, ces
r attirent tout-à-la
t des hommes ſupe
ſervent qu'à les dé
s ſenſés & raiſonabl
cette défaveur perſ
de pluſieurs de ce
s'allient la debauch
s auſtères de leur
blic le ſcandaleux e
la diſſolution & des

embraſſer le genre d'occupations qu'il leur
it, il eſt rare cependant de voir quelqu'un
rmi eux uſer de cette liberté ; chacun ſe fait
devoir ſacré de terminer ſes jours dans ſon
bit de religion. Il faut joindre à cet eſprit de
uvreté & de perſévérance qui eſt exemplaire
z tous, celui de la ſoumiſſion envers leurs
périeurs; cette ſoumiſſion eſt encore relevée
l'humilité profonde qui accompagne toutes
rs démarches, non-ſeulement dans l'inté-
ur de leurs cloîtres, mais encore en ſociété.
ne les rencontre nulle part, qu'ils n'aient
tête inclinée & la contenance la plus reſ-
ueuſe, & les plus dévots ou les plus
houſiaſtes, ne parlent que de viſions, de
ges, d'eſprits céleſtes, d'objets ſurnatu-
, &c.

Si d'un côté, ces rêveries & ces pratiques
r attirent tout-à-la-fois la dévotion & l'ar-
t des hommes ſuperſtitieux ; de l'autre elles
ſervent qu'à les décréditer dans l'eſprit des
s ſenſés & raiſonables : ce qui ajoute encore
cette défaveur perſonnelle, c'eſt l'immora-
de pluſieurs de ces *derwiſchs*. On en voit
aſſocier la débauche avec les pratiques les
s auſtères de leur état, & qui donnent au
blic le ſcandaleux exemple de l'ivrognerie,
la diſſolution & des excès les plus honteux.

La Thrace.

C'eſt cette claſſe d'illuminés dans les divin
tituts, qui produiſit tant de fanatiques dans t
les ſiècles du mahométiſme. C'eſt elle qui
éclore ſous différens règnes tant de faux dévo
qui ſous ce nom, ont fait les entrepriſes
plus audacieuſes & qui ont déſolé des contr
entières, en égarant l'eſprit de la multitude p
leurs impoſtures, leurs preſtiges & leurs pr
tendues prophéties.

Pour garantir l'état & les peuples de pare
les calamités, il faudrait que les lumières
ſiècle pénétraſſent chez cette nation où les p
jugés vulgaires ont prévalu juſqu'ici ſur les
poſitions même des lois, & triomphé en mêm
temps de tous les projets de réforme que
hommes ſages & profonds ont tracés de tem
à autre, quoiqu'à la vérité d'une main fai
& tremblante; mais ſi le fanatiſme à ſes écue
l'irréligion à auſſi ſes précipices. Si donc il ét
dans la deſtinée des Ottomans de revenir
jour à un meilleur ordre des choſes, nous f
ſons des vœux, & c'eſt l'humanité ſeule q
nous les inſpire, pour que celui qui tentera ce
réforme ſalutaire, s'écarte avec prudence
ces deux extrêmes également déſaſtreux,
combinant ſon plan ſur les principes d'une ſa
modération; ſeul moyen en politique de rép
mer chez tous les peuples les abus de la re

on & les vices du gouvernement, d'épurer à-
fois & le culte & l'adminiſtration, de faire
fin, concourir & l'autorité & la doctrine à la
oſpérité de l'état, à la gloire de ſes chefs & à
félicité réelle de tous les individus.

CHAPITRE XI.

De la prière publique, celle des vendredis. Des purifications.

La Thrace. LA prière eſt le culte que la créature rend
ſon créateur, en ſigne d'homage, de reconnaiſ
ſance, & d'aveu ſolemnel de ſon néant aupr
de la toute puiſſance de l'éternel. Le culte m
ſulman a pour baſe principale la prière, e
forme en quelque ſorte toute la liturgie
muſulmaniſme : la rigueur avec laquelle e
eſt preſcrite, influe ſur les conditions que
loi exige pour s'en acquitter dignement, au
eſt-on très-attentif à tout ce qui concerne
purifications, la décence dans le vêtement,
la poſition vers le *Kéabé* de la *Mecque*. Cette d
rection commune & generale à tous les peupl
qui ſuivent la doctrine muſulmane dans to
les climats & dans tous les pays du monde,
conſacrée ſous le nom de *Kiblé*. Mahomet
fut l'inſtituteur, il l'établit la ſeconde année
l'hégire, qui eſt l'époque de ſa retraite de
Mecque à Medine. On peut remarquer ici
politique de ce légiſlateur & de ſon habile
à profiter des opinions publiques & des ci

nſtances en les faiſant toutes concourir au ccès de ſon entrepriſe. Dès cette époque, utes les moſquées, tous les temples maho- étans élevés à Medine, dans le reſte de l'A- bie, dans toutes les parties du monde, eu- nt leurs autels dreſſés vers le Kéabé de la ecque. Il en fut de même dans toutes les apelles & dans toutes les maiſons particu- res qui ont ordinairement une ou deux piè- s conſacrées à la prière, par une eſpèce autel deſſiné, en couleur, en or même, ſur mur qui donne vers la Mecque : le deſſin ne lampe règne auſſi au milieu de ce ſym- le.

La Thrace.

Dans les environs des villes, dans les cam- gnes, ainſi que le long des grandes routes, rencontre de pareils ſignaux, tous égale- ent dreſſés vers la même cité, & élevés en erre ou en marbre, artiſtement travaillés & ujours terminés en pointe. Auprès de la plu- rt ſe trouvent ou de grands puits ou de belles ntaines. Tous ces ſignaux ſont placés ſur des raſſes ou des plate-formes, & comme ils ont d'autres objets que d'orienter les voya- urs dans les cinq prières du jour, on les ap- lle oratoires ou lieux d'adoration.

L'attention des muſulmans à s'acquitter de prière dans les heures preſcrites, égale les

La Thrace.

ſentimens de reſpect, d'humilité, de recueillement, d'anéantiſſement même que la religion exige de l'homme, lorsqu'il rend le culte dû au créateur. Dans ces momens il ne lui est permis de s'occuper que de la grandeur & de la toute puiſſance de l'être ſuprême, que de choſes ſpirituelles & céleſtes, parce que la prière ne doit jamais avoir pour fin des biens terreſtres, des intérêts mondains, des projets ambitieux.

Pour rendre la prière plus ſacrée & plus imposante à ſes peuples, Mahomet en fit remonter l'origine juſqu'aux anciens patriarches *Adam*, *Abraham*, *Moïſe*, *Jonas*, *J. C.* même à chacun deſquels il attribua l'inſtitution d'une des cinq heures canoniques.

On ne doit pas s'étonner que ces heures ſoient règlées ſur le cours diurne du ſoleil, puiſque le cadran était la ſeule montre connue dans le ſiècle qui donna naiſſance à l'iſlamiſme. Nonobſtant l'invention des montres & des horloges, dont l'uſage eſt commun aujourd'hui chez ces peuples, on ſuit toujours la même détermination ſolaire, qui ſert de règle fixe, permanente & générale pour toutes les ſaiſons, comme pour tous les pays habités par les Mahométans. Les Arabes ne furent ſûrement pas les derniers à connoître & à perfectionner

s montres. On n'ignore pas que la première
orloge ſonante que l'on ait vue en Europe, La Thrace.
t celle que le calife *Harounn*, dit *Peſchid*,
voya en préſent à Charlemagne, au com-
encement du neuvième ſiècle.

L'ordre des heures ſuivi par les muſulmans,
toujours été différent de celui des européens.
e jour civil commençant chez eux au cou-
er du ſoleil. Ce point où ſe renouvellent les
ngt-quatre heures du jour, marque la dou-
ème à leurs montres & à leurs horloges dans
ut le cours de l'année; de ſorte que les pério-
s de midi & de minuit varient conſtamment
heure, ſuivant les ſaiſons. On ſe règle cepen-
nt en tout temps ſur le cours diurne du ſo-
il pour les cinq heures canoniques. A cet
fet, des aſtronomes, ont, dans chaque ſiècle
mahométiſme, dreſſé des tablettes qui in-
quent avec la plus grande préciſion les mo-
ens de ces cinq heures, ſelon le degré de la-
ude de chaque contrée, de chaque ville, de
aque diſtrict.

Ces tablettes ſont, les unes annuelles, les
tres perpétuelles; ce ſont de petits rouleaux
vélin ou de parchemin très-fin, qui au
oyen de ſimples lettres alphabétiques, indi-
ent à-la-fois les cinq heures canoniques, les
urs de la ſemaine, les mois lunaires, les mois

La Thrace.

solaires, les différentes phases de la lune, l
jours de solstice, les jours d'équinoxe, les fêt
religieuses, &c. Toutes ces époques sont distin
guées ou en rouge, ou en vert, ou en or,
tout en menus caractères, dans le plus grand o
dre, & avec une précision singulière.

Ces almanachs ou calandriers perpétuels se
vent principalement aux muezzinns chargés
l'annonce des cinq heures canoniques, & ils n
sont jamais plus consultés que pendant le ram
zan. On y a recours, pour ne pas manquer, su
tout, dans les temps nébuleux, les momen
précis ou le soleil se leve & se couche, par
qu'ils déterminent dans chaque climat la dur
de l'abstinence diurne pendant tout ce mo
de jeûne & de pénitence.

Il n'est point de musulman qui n'obser
avec le plus grand scrupule ces instans & ce
où commencent les cinq heures canonique
Trois de ces heures, à ne les envisager q
dans leurs rapports avec le lever, le midi &
coucher du soleil, sont absolument les mêm
dans toutes les saisons de l'année, parce qu'
les sont règlées sur le cours périodique de c
astre. Ainsi la première ou celle du matin, co
mence toujours quarante-cinq minutes avant
lever du soleil, la seconde ou celle de midi, qu
rante minutes après qu'il a passé au méridien

la quatrième ou
près son coucher.
ont l'une est de m
u soir jusqu'à l'a
lutôt ou plus tard
ièveté des jours.
Il serait difficile
eures où comme
our, parce qu'elles
u public par l'*ezan*
ême instant dans
empire. Cet *ezann*
usage est inconnu
iste ni dans les te
cour, ni dans au
uezzinns, prépose
rdinairement par la
les de leur chant.
inarets, ils entonn
la Mecque, les yeu
uvertes & élevées,
Dans cette attitude,
petite galerie qui
inaret. Deux ou q
orent toutes les mo
iurnes, seconde &
u haut de tous les
rois autres sur un

& la quatrième ou celle du ſoir, vingt minutes après ſon coucher. A l'égard des deux autres, dont l'une eſt de midi juſqu'au ſoir, & l'autre du ſoir juſqu'à l'aurore, elles commencent plutôt ou plus tard, ſuivant la longueur ou la brièveté des jours. La Thrace.

Il ſerait difficile de ſe méprendre ſur les heures où commencent les cinq prières du jour, parce qu'elles ſont exactement annoncées au public par l'*ezann*, qui ſe fait preſque au même inſtant dans toutes les moſquées de l'empire. Cet *ezann* tient lieu de cloches, dont l'uſage eſt inconnu aux mahométans. Il n'en exiſte ni dans les temples, ni au ſérail, ni à la cour, ni dans aucun hôtel particulier. Les *muezzinns*, prépoſés à ces annonces, excellent ordinairement par la mélodie & les ſons agréables de leur chant. Montés ſur le haut des *minarets*, ils entonnent l'*ezann*, tournés vers la Mecque, les yeux fermés, les deux mains ouvertes & élevées, les pouces dans les oreilles. Dans cette attitude, ils parcourent à pas lents la petite galerie qui régne autour de chaque minaret. Deux ou quatre de ces flèches décorent toutes les moſquées. Les deux prières journes, ſeconde & troiſième, ſont annonées du haut de tous les minarets en général; les trois autres ſur un ſeul de chaque moſquée.

La Thrace.

Le calme & le silence qui règnent dans les villes où l'on n'est jamais troublé ni par le son des cloches, ni par le bruit des voitures, portent au loin la voix de ces *muezzinns* dans toutes les heures canoniques, mais sur-tout dans celle du matin, vers l'aurore. Ces annonces périodiques ont quelque chose de grand & de majestueux : elles réveillent la dévotion même des personnes les moins religieuses. L'ame est en effet doucement émue, lorsque du fond de son lit & à la lueur du crépuscule, on entend des voix mélodieuses prononcer & répéter ensemble ces paroles : Venez à la prière ! venez au temple du salut ! la prière est à préférer au sommeil !

Cet *ezann* se renouvelle cinq fois par jour & cinq fois par jour il met en mouvement tous les peuples qui professent la religion de Mahomet. Au moment que la voix des *muezzinns* se fait entendre, le musulman, quelque soit son état, son rang, sa condition, abandonne tout pour faire la prière : on s'en acquitte dans les mosquées, dans les maisons, dans les boutiques, dans les magasins, dans les marchés, dans les promenades publiques, enfin par-tout où l'on se trouve. A moins d'avoir vu cette nation chez elle, on n'aura jamais qu'une idée imparfaite de son attention

constante & scrupu
grands & petits,
& laïques, à satis
prières. On dirait
forme qu'une socié
Chaque jour on
grands de l'état qu
les occupations les
mettre sur le tapis,
de l'appartement où
présence d'u fou
maître de la maison
ordinairement sa p
d'entr'eux, qui rem
devoir. Les gens d'
dans un autre appar
Cette pratique est
sonne n'ose y manqu
taxé d'irreligion. Qu
crédule que soit un
attentif à ces devoirs
tout s'il est employé
par-là que la nation l
mérite & par ses tale
être la force de cette
même les plus libres,
les plus puissantes dan
& leurs emplois. Au

conſtante & ſcrupuleuſe, hommes & femmes, grands & petits, riches & pauvres, prêtres & laïques, à ſatisfaire au devoir des cinq prières. On dirait que ce peuple immenſe ne forme qu'une ſociété religieuſe. La Thrace.

Chaque jour on voit les miniſtres & les grands de l'état quitter la plume, ſuſpendre les occupations les plus importantes, pour ſe mettre ſur le tapis, & faire la prière au milieu de l'appartement où ils travaillent, ſouvent en préſence d'une foule d'officiers. Lorſque le maître de la maiſon à fini ſa prière, il cède ordinairement ſa place aux plus diſtingués d'entr'eux, qui rempliſſent ſucceſſivement ce devoir. Les gens d'un rang ſubalterne paſſent dans un autre appartement.

Cette pratique eſt ſi univerſelle, que perſonne n'oſe y manquer, par la crainte d'être taxé d'irreligion. Quelque vicieux, quelqu'incrédule que ſoit un citoyen, il eſt toujours attentif à ces devoirs du culte extérieur, ſurtout s'il eſt employé au ſervice public. C'eſt par-là que la nation le juge plutôt que par ſon mérite & par ſes talens. On ſent qu'elle doit être la force de cette opinion ſur les eſprits, même les plus libres, comme ſur les perſonnes les plus puiſſantes dans l'empire par leur crédit & leurs emplois. Auſſi, ſoit piété, ſoit hypo-

La Thrace.

criſie, tout muſulman a la plus grande attention de ſatisfaire aux devoirs du culte public.

Rien de plus ſimple que l'office public. Il répond & à l'intérieur des moſquées, & à l'extérieur des *Imans* & des autres miniſtres de la religion, qui ne portent jamais aucun habit ſacerdotal: mais rien de plus grand, rien de plus auguſte que ce culte lui-même pratiqué dans le ſilence & le recueillement le plus profond.

Nonobſtant la ſimplicité qui règne dans tous ces temples, ils ne laiſſent pas, ſur-tout les moſquées impériales, de frapper l'œil par l'immenſité de leur étendue & l'élévation de leurs voûtes. La plupart ſont ornés de riches colonnes de porphyre, de vert antique, ou de marbre. Les décorations ſe réduiſent à de petites lampes d'argent & à de petits luſtres artiſtement travaillés, garnis à l'entour de lampions & d'œufs d'autruche, & ſur leſquels on lit des verſets du *Courann* écrits en lettres d'or. Quelques-unes de ces moſquées ont auſſi des lampes d'or enrichies même de pierreries. Les murs de toutes en général n'offrent que des inſcriptions ou des tablettes ſur leſquelles ſont écrits en groſſes lettres d'or le nom de Dieu, *Allah*, & ceux du prophète, des quatre premiers califs & des *Imans*, enfan

Ali. On n'y voit aucune image, aucune fi- La Thrace.
ure, aucune repréſentation quelconque ni en
einture ni en ſculpture : la loi eſt très-rigou-
euſe ſur ce point.

Trois objets principaux caractériſent, pour
inſi dire, tous les temples mahométans.
°. L'autel, qui conſiſte en une concavité ou
ſpèce de niche haute de ſix ou huit pieds,
ratiquée dans le mur au fond même de l'é-
ifice, & qui n'a d'autre objet que d'indiquer
position géographique de la Mecque; 2°. La
ribune des *muezzinns*, toujours à la gauche
e l'autel; 3°. La chaire des *ſcheikhs*, *prédi-
ateurs* : elle eſt élevée de deux ou trois gra-
ins à la droite de l'autel.

De jour, le ſervice divin ſe fait ſans cierges
ſans flambeaux; ce n'eſt que dans les prières
e nuit que l'on allume une partie des lampions
uſpendus aux voûtes & les cierges placés près
e l'autel. Il n'y en a ordinairement que deux,
un à la droite, l'autre à la gauche de l'autel:
l eſt cependant permis aux ames pieuſes d'en
jouter d'autres. Les chandeliers ſont commu-
ément de cuivre; très-peu de moſquées en
nt d'argent; celle de Sainte Sophie en a deux
rands d'or maſſif, triſte monument des dé-
ouilles de la Hongrie, lorſque Bude ſa ca-
pitale tomba au pouvoir de Soliman premier.

La Thrace.

Telle eſt du moins l'opinion du public & d tous les miniſtres qui deſſervent cette mo quée.

On ne voit dans aucun temple mahométa ni bancs, ni chaiſes, ni fauteuils : l'uſage n'e ſerait compatible ni avec les mœurs de la na tion, ni avec la nature même de ſon culte qui conſiſte en des inclinations de tête & d proſternations. Grands & petits, tous s'aſſeyen indiſtinctement ſur les tapis ou ſur les natt dont les moſquées ſont garnies dans toutes l ſaiſons de l'année; auſſi n'y entre-t-on jama qu'avec la ſeconde chauſſure : on ôte la pr mière à la porte du temple, en été comm en hiver.

Dans l'office public, l'*Iman* célébrant e toujours placé devant l'autel, à la tête de l'a ſemblée; le peuple ſe range derrière lui e lignes paralleles de droit à gauche, depui l'autel juſqu'à la porte du temple : on ne ſ met jamais ſur une nouvelle ligne que les vid des premières ne ſoient entièrement remplie Les mouvemens, les divers exercices que l'o y fait, avec une méthode & une préciſion ſi gulière, offrent le coup-d'œil le plus frappan L'*Iman* récite ſeul les prières à haute voix; n'eſt permis qu'à lui & aux *muezzinns* de pſal modier : le peuple répète à voix baſſe le chan

DES

e l'*Iman*, & éc
hapitres du *cou*
ue l'*amen* ſeul,
voix haute. Co
emblée des hom
ertain âge, on n
uées. Cependan
eur ſont réſervée
ouſies & élevées
eſſus de la port
emmes qui s'y
eſprit de la loi,
emblée. Elles ne
lles pour faire la
noſquée, ſoit aille
ouvens, ni monaſt
eligieuſes pour le
A moins d'emp
ien rare que l'o
rières du jour en
uées, ſoit ailleurs
ui ont intérêt de
ublic n'y manque
èmes s'en acquit
ne des chappelles
ommes de la cha
Tout ce que la
en de la pureté c

le l'*Iman*, & écoute en ſilence les différens chapitres du *courann* qu'il récite : il n'y a que l'*amen* ſeul, *aminn*, qu'il puiſſe articuler voix haute. Comme la loi n'admet dans l'aſſemblée des hommes que des femmes d'un certain âge, on n'en voit guères dans les moſquées. Cependant des tribunes particulières leur ſont réſervées; elles ſont garnies de jalouſies & élevées à l'entrée du temple, au-deſſus de la porte principale : par-là, les femmes qui s'y rendent, forment, ſuivant l'eſprit de la loi, les derniers rangs de l'aſſemblée. Elles ne ſe réuniſſent jamais entre elles pour faire la prière en corps, ſoit à la moſquée, ſoit ailleurs. Il n'exiſte nulle part ni couvens, ni monaſtères, ni maiſons, ni ſociété religieuſes pour le ſexe.

A moins d'empêchemens légitimes, il eſt bien rare que l'on ſe diſpenſe de faire les prières du jour en commun, ſoit à la moſquées, ſoit ailleurs. Les ames dévotes & ceux qui ont intérêt de ſe ménager l'opinion du public n'y manquent jamais; les ſultans eux-mêmes s'en acquittent le plus ſouvent dans une des chappelles du ſérail avec les gentilshommes de la chambre.

Tout ce que la loi preſcrit pour le maintien de la pureté corporelle durant la prière,

La Thrace.

& les détails où elle entre sur tout ce qui peut l'invalider, montrent avec quelle rigueur elle exige du musulman de tout état, de toute condition & de tout sexe, le recueillement le plus profond & le plus respectueux durant cet exercice : aussi pendant la prière nul musulman ne se permet-il de tourner la tête, de promener ses regards, d'adresser le moindre mot à personne.

Les défenses de porter la main sur le côté, d'élever les yeux ou les mains vers le ciel, d'avoir les cheveux flottans, de se découvrir la tête, ne sont pas moins observées : elles influent même sur l'état moral & civil de toute la nation. Ces manières, comme celles d'avoir les pieds en dehors, de croiser les jambes lorsqu'on est debout, de les porter en avant, enfin les différentes postures européennes sont absolument inconnues à ces peuples. Tout est simple & naturel chez eux. Leur démarche porte l'empreinte de ce caractère sérieux & grave qui est presque général parmi les musulmans. Jamais ils ne se découvrent, ni à la mosquée, ni ailleurs, ni pour le culte religieux, ni dans la société civile.

Ce n'est jamais que lors des événemens très extraordinaires, heureux ou malheureux, & dans les excès de son allégresse ou de son a

ſſion, qu'un muſulman ôte ſon turban pour
ndre graces au ciel ou pour en implorer les
cours. Ces exemples ſont même très-rares,
r-tout parmi les grands, & plus encore
rmi les princes. Les annales de l'empire n'en
ffrent qu'un ſeul : c'eſt celui de Sélim premier,
ui, après la conquête du *Caire*, ayant été le
endredi ſuivant s'acquitter de la prière de
idi dans la moſquée, ôta ſon turban, fit en-
ver le riche tapis qui était ſous ſes pieds,
proſterna la face contre terre, verſa des
rmes d'attendriſſement, & rendit mille ac-
ons de grace à l'éternel ſur le ſuccès brillant
ſes armes.

La Thrace.

La prière publique des vendredis eſt la ſeule
la ſemaine qui doive être faite à la moſ-
ée & en corps, & par cela même elle eſt
gardée comme le plus auguſte & le plus
cré de tous les actes publics de l'iſlamiſme.
lle n'a cependant jamais lieu ſans les fix con-
itions preſcrites par la loi. Nous allons les
évelopper dans le même ordre.

1°. *La cité.* — Il n'y a que les cités qui aient
droit de faire célébrer l'office ſolemnel des
endredis, encore n'eſt-ce que dans les prin-
pales moſquées de leur enceinte. Ces temples
nt diſtingués par une chaire très-élevée à la
uche de l'autel, & réſervée à l'eſpèce de

La Thrace. prône qui précède la prière & qui constitue proprement la solemnité du service divin ce jour-là. La loi ne reconnaît pour cités, les bourgades, ni les villages, ni les bourg mais toute habitation qui réunit dans ses m un corps de société, un certain nombre fidèles, sous les auspices & sous l'autorité d' gouverneur, *Emir*, & d'un magistrat, *Ca* légitimement autorisés à y exercer les droi l'un de la puissance politique, & l'autre la puissance judiciaire.

2°. La *présence du sultan.*—Cet article prou de quelle obligation il est pour le monarqu comme chef de la religion, d'assister & mê de présider à cet office public. Rien ne p le dispenser de ce devoir pratiqué par le p phète & par les califs ses successeurs : a aucun sultan n'y manque, à moins d'une m ladie grave ou de circonstances extraor naires, telles qu'en offrent les annales de monarchie. Des raisons politiques ajout d'ailleurs aux dispositions impérieuses de loi : un sultan ne pouvant s'en dispenser q lorsqu'il est pour ainsi dire à l'agonie, absence répand aussi-tôt l'alarme & quelqu fois met en effervescence les esprits turb lens. D'après ces considérations, les sou rains dans leurs maladies s'efforcent de quit

r lit, de ſortir du ſérail, & de ſe rendre vendredi à la moſquée. Comme ils ne paſſent jamais en public qu'à cheval, & qu'il de la loi plus encore que de l'étiquette, un calife régnant ſe montre à ſon peuple, ſieurs ſultans ont aggravé leurs indiſpoſi-ns, en s'expoſant l'été à l'ardeur du ſoleil l'hiver aux rigueurs de la ſaiſon : ainſi la , la religion, la politique tout enſemble ligent les ſultans à ſe rendre à la moſquée que vendredi. Ce n'eſt donc point ici une émonie vaine & arbitraire, comme le pré-dent divers écrivains.

La Thrace.

Les ſultans y vont avec un cortége éclatant, oique compoſé des ſeuls officiers du ſérail de la maiſon impériale. Nul miniſtre, nul mme de loi, nul officier public n'eſt tenu jour-là de l'accompagner. Quoique maître onorer de ſa préſence telle moſquée qu'il plaît, le monarque ſe rend néanmoins r à tour à celles qui ont le droit de célé-r la prière publique du vendredi. Au fort l'hiver ſeulement, ſa hauteſſe ſe rend d'or-aire à Ste. Sophie, à cauſe de ſa proxi-é du ſérail, mais elle ne s'acquitte jamais elle-même des fonctions de l'*imameth*. Des iſtres de la religion l'y exercent en ſon n & en ſa place dans chacune des moſ-

quées de l'empire qui ont droit de célébr
La Thrace. cet office ſolemnel. Placé dans ſa tribune
le ſultan eſt cenſé y préſider.

3°. L'*heure de midi* — c'eſt l'heure ordinai
des autres jours ; ainſi ce n'eſt jamais que qu
rante minutes après midi que l'on célèbre c
office chez tous les peuples mahométans.

4°. Le *Khouthbé* — eſpèce de prône ou
profeſſion publique ſur l'unité & les attribu
de l'Être ſuprême. Mahomet en eſt l'inſtitu
teur, il le récitait lui-même tous les ve
dredis, comme dans les deux fêtes du beyra
A la ſuite de cet office, il paſſait de la chai
à l'autel, où, placé à la tête de ſes diſciple
il faiſait la prière & s'acquittait en perſon
des fonctions ſacerdotales. Les califes ſes ſu
ceſſeurs ſuivirent ſon exemple : tels ſont
d'après tous les docteurs mahométans,
titres qui caractériſent la légitimité des dro
de la maiſon ottomane ſur le *Khouthbé*, comm
ſur le keabé de la Mecque, et ſur le cali
univerſel.

5°. L'*Aſſemblée des fidèles*. — Comme ce
prière ſolemnelle ne peut jamais avoir lieu qu'
corps & à la moſquée, rien n'égale l'affluen
du peuple dans tous les temples qui o
droit de la célébrer. Il faut des raiſons bi
graves, des circonſtances bien preſſantes po

qu'un musulman s'absente ce jour-là d'une de ces mosquées, & qu'il s'en tienne à la prière ordinaire de midi dans une autre; les malades seuls & ceux que la loi dispense de cet office public, tels que les esclaves, les mineurs, les voyageurs, les villageois, se permettent de faire à la même heure une prière particulière chez eux ou ailleurs. La Thrace.

Et 6°. *Une liberté entière & générale.* -- La liberté réquise pour la validité de cette prière solemnelle, s'étend jusqu'aux derniers du peuple; ainsi toutes les portes des mosquées & celles même de la ville sont entièrement ouvertes ce jour-là. Il n'est permis de fermer les portes d'une ville où il existe des temples qui ont le droit de faire cet office, qu'en temps de guerre, supposé cependant que l'on soit dans le cas de craindre une attaque soudaine de la part des ennemis.

Le fondateur de l'islamisme a consacré le vendredi, sizième jour de la semaine, à cet acte important de sa religion, en signe d'hommage & de reconnaissance envers l'Eternel, pour avoir créé l'homme ce jour-là. Cette institution était d'ailleurs conforme à son système général, de n'admettre dans son nouveau culte rien d'analogue ni au christianisme, ni au judaïsme. C'est pour cette raison que le vendredi

La Thrace.

n'eſt pas même célébré comme un jour de repo ou de fête publique ; il n'eſt diſtingué de autres jours que par cet office, & ce n'e que pendant la durée de cette prière, que l peuple eſt obligé de ſuſpendre tout travail & toute occupation quelconque, le reſte de l journée eſt abſolument employé comme l autres jours de la ſemaine.

Les deux fêtes du beyram ſont les ſeule fêtes religieuſes du muſulmaniſme. Comme l années des Mahométans ſont lunaires, c deux fêtes parcourent, dans l'eſpace de trent trois ans toutes les ſaiſons de l'année. La pre mière n'eſt que d'un jour, le peuple cependa la célèbre trois jours de ſuite ; la ſeconde e de quatre : ces ſept jours de fête ſont de tou l'année les ſeuls de divertiſſement pour peuple.

La célébration de ces deux *beyrams* ſe fa toujours avec le plus pompeux appareil. ces époques le monarque reçoit les hommag des différens ordres de l'état ; cette cérém nie a lieu au ſérail vers le lever du ſoleil, immmédiatement après le ſultan ſe rend à moſquée avec un cortége encore plus brill que celui des vendredis. Il eſt alors accor pagné de ſes miniſtres & de tous les gran officiers de l'empire.

C

Ces deux beyrams étant les seules fêtes
ligieuses de la nation, sont conséquemment
seules époques où il soit permis dans toutes
villes mahométanes de fermer boutiques,
agasins & marchés publics; tout commerce,
ut trafic, tout travail manuel est suspendu
ns ces sept jours de l'année; il n'est point
ndividu, quel que soit son état & sa condi-
n, qui n'ait, dans ces deux *beyrams*, un
bit neuf. Les parens & les amis se font
emnellement visite pour se souhaiter la bonne
te, & c'est presque la seule occasion où il
t d'un usage général de se toucher la main,
s'embrasser & de se témoigner récipro-
ement les sentimens les plus affectueux. Les
fans baisent la main de leur père, de leurs
eux, de leurs parens; les jeunes gens en
nt de même à l'égard des personnes âgées;
is les subalternes ne baisent jamais que le
d de l'habit de leurs chefs, des officiers
érieurs, des principaux personnages de l'état.
ne voit jamais dans le peuple, moins en-
re parmi les personnes de marque, ces dé-
nstrations de joie, ces signes de gaieté qui
tent chez les autres nations en différentes
oques de l'année. Les Mahométans ne con-
ssent ni la danse, ni la musique, ni aucun
quelconque, tous ces amusemens sont pros-

La Thrace.

La Thrace.

crits par la légiſlation religieuſe; il n'y a ri
de bruyant, rien de mondain dans la célébr
tion de ces fêtes; toute la récréation du peup
conſiſte à ſe promener tranquillement, toujou
à pas graves, dans la ville & dans les enviro
Parens & amis, tous ſe raſſemblent & vo
par bandes de huit, dix ou quinze perſonn
viſiter leurs connaiſſances, s'arrêtant quelqu
momens, ſoit dans les places, ſoit dans
promenades publiques pour fumer, prend
du café & cauſer, avec le plus grand flègm
des affaires du temps & des évènemens
jour : tel doit être l'effet des mœurs ſimp
& auſtères & du caractère ſérieux de ce peu
privé de la fréquentation entre les deux ſex
chez lequel les femmes ne paraiſſent que
rement en public, & toujours voilées: f
aucune idée des ſpectacles, des divertiſſem
publics, & où enfin l'uſage du vin, proſc
par la loi, eſt interdit plus rigoureuſem
encore dans ces jours de fête. La veille
chaque *beyram*, la police a ſoin de mettre
ſcellé ſur les portes de tous les cabarets,
n'exiſtent même que dans les faubourgs h
tés par les chrétiens. Cette précaution eſt
loi des plus ſévères qui ſe renouvelle cha
année dans toute l'étendue de l'empire.

Les Mahométans, naturellement religi

DES

attentifs à tous
rieur, ſe livrent
ière encore aux
la lune du ramaza
la plus rigoureuſe
l'une multitude de
ance, dans la ma
récitent le *courann*
gatoires & paſſent
noſquées qui génér
illuminées penda
une.

Les prières extra
vènemens naturels
le font rarement.
pour les éclipſes de
l'objet eſt de raſſure
de ces phénomènes
gnorance des princ
ans la vue d'écarter
erſtitieuſes, les pron
itées de tout temps
devins. Plus les Mah
es connaiſſances aſtr
clairent, plus ils revi
s ont hérité des anci
s voient d'un œil tra
éleſtes, ſans recouri

attentifs à tous les devoirs du culte extérieur, se livrent d'une manière plus particulière encore aux exercices de piété pendant la lune du ramazann. Le jeûne ou l'abstinence la plus rigoureuse durant tout le jour est suivi d'une multitude de prières & d'actes de pénitence, dans la majeure partie de la nuit. Ils récitent le *courann*, font des prières surérogatoires & passent des heures entières dans les mosquées qui généralement sont toutes ouvertes & illuminées pendant les trente nuits de cette lune. La Thrace.

Les prières extraordinaires à l'occasion des phénomens naturels ou des calamités publiques se font rarement. Celles qui sont prescrites pour les éclipses de soleil ou de lune, & dont l'objet est de rassurer les peuples contre l'effroi de ces phénomènes, ont été dictées non par ignorance des principes astronomiques, mais dans la vue d'écarter des esprits les idées superstitieuses, les pronostics & les illusions accréditées de tout temps par les astrologues & les devins. Plus les Mahométans ont avancé dans les connaissances astronomiques, plus ils s'éclairent, plus ils reviennent des préjugés dont ils ont hérité des anciens Arabes, & plus aussi ils voient d'un œil tranquille ces phénomènes célestes, sans recourir aux prières prescrites

par la loi, prières depuis long-temps aban-
La Thrace. données au vulgaire.

L'état ne les ordonne que dans les temp
des calamités ou en temps de guerre, sur
tout lorsqu'elle est malheureuse; elles ne s
font même que par la bouche des enfans
comme on l'a vu dans la dernière guerre ave
la Russie. Chaque recteur des écoles publique
parcourt un ou deux faubourgs de la ville,
la tête des enfans dont l'éducation lui e
confiée. L'un d'entre eux fait des vœux pou
la prospérité des armes ottomanes, & les autre
répondent tous ensemble *aminn*, *aminn*. A l
suite de l'office public, on fait aussi pour l
même objet des prières dans toutes les mos
quées de l'empire, mais sur-tout à la Mecqu
& à Médine.

Les gens de guerre sont aussi extrêmemen
attentifs à s'acquitter de la prière prescrit
aux militaires qui marchent en corps d'armé
contre les ennemis de la religion & de l'éta
Comme la loi impose à tout Mahométan l'obl
gation de faire la guerre aux peuples no
mahométans, & que toutes les guerres so
envisagées comme des guerres de religion
dont l'objet principal est de défendre ou d
propager l'islamisme, on sent à quel poi
cette idée échaufe l'enthousiasme, non seu

lement des militaires, mais encore de toutes les classes de la nation. C'est pour soutenir cette ardeur & l'enflammer de plus en plus, que la cour ottomanne, à l'exemple des anciens califes, a toujours soin de faire marcher à la suite des armées, les plus enthousiastes, soit des ministres de la religion, soit des *scheykhs*, et *derwischs* des différens ordres. La veille d'une action, ils passent ordinairement la nuit en prières & en larmes; parcourant ensuite tous les rangs de l'armée, ils exhortent les officiers & les soldats, par les motifs les plus puissans de la religion, à bien remplir leur devoir, & leur parlent des biens temporels & spirituels promis par le prophète à tous ceux qui combattent ou meurent pour la défense de la foi; c'est alors qu'ils relèvent cette maxime non moins politique que religieuse: *ou la gloire du triomphe, ou la gloire du martyre.* Enfin, pendant l'action, les uns chantent divers passages du *courann*, & les autres unissant leurs voix à celle des combattans, répètent sans cesse le nom de Dieu *Allah Allah*, avec des cris & des hurlemens affreux. Autrefois, lorsque les sultans commandaient en personne leurs armées, ils étaient en usage aussi de passer la nuit en prières; quelques-uns même, au moment du combat, se jetaient au milieu

La Thrace.

La Thrace. de leur tente, la face en terre, & faisaient dans cette attitude, les plus ferventes prières.

Les purifications forment une des pratiques les plus essentielles du culte musulman. La loi ne permet à l'homme l'exercice d'aucun acte religieux, avant de s'être préalablement lavé de toute souillure quelconque, & mis dans un état parfait de pureté corporelle. Ces lustrations cependant n'ont aucun rapport aux souillures de l'ame. Les péchés ne s'effacent que par le repentir, des larmes de componction, des actes de pénitence propres à appaiser le courroux du ciel & à attirer sur le pécheur la miséricorde et de dieu. Ainsi, le véritable objet des lustrations est de rendre à l'homme la pureté qui lui est nécessaire pour s'acquitter dignement de tous les devoirs de la religion.

Ce point contribue essentiellement à la propreté physique de ces peuples. Par cette raison, ils sont très-attentifs à écarter de leurs appartemens tout animal quelconque. Si chez les musulmans l'humanité prodigue les plus grands soins à la conservation des animaux, les lois de la pureté les écartent constamment de l'homme & de la femme. Jamais on ne voit un mahométan prendre sur ses genoux un chien, un chat, &c., ni même les laisser

pprocher de ſa perſonne, dans la crainte de
'expoſer aux ſouillures réprouvées par la loi. La Thrace.
ar ce motif encore, l'un & l'autre ſexe s'abſ-
iennent preſque toujours de porter des robes
rainantes ; ils ſe ſervent même d'une double
haussure, dont la première eſt toujours laiſ-
ée dans le veſtibule ou à la porte de l'ap-
artement, & ils ne font jamais chez eux la
rière que ſur un petit tapis conſacré à cet
ſage. Ces tapis d'adoration ſuivent même
es ſeigneurs dans leurs viſites & dans leurs
ourſes, ſoit à la ville, ſoit à la campagne.
n laquais le porte ſous le bras, & à l'heure
arquée il l'étend aux pieds du maître, qui
y place & fait ſa prière, la conſcience tran-
uille de ſavoir que ſon prie-dieu eſt dans
ne pureté égale à celle de ſon corps & de
on vêtement. Ceux qui n'ont pas leur tapis,
'agenouillent ſur celui du maître de la mai-
on où ils ſe trouvent, & au défaut de ce-
ui-ci, ils ſe ſervent de leur manteau ou de
eur habit : on eſt ſur ce point d'une attention
crupuleuſe, par la crainte de poſer les mains
t la tête, lors des proſternations, ſur un ſol
ui ne ſerait pas dans cet état de pureté que
a loi exige, pour rendre dignement au créa-
eur le culte qui lui eſt dû.

L'ablution eſt un genre de luſtration qui

La Thrace.

exige d'être renouvelé toutes les fois que
muſulman déchoit de ſa pureté légale par
vers événemens naturels ou accidentels, te
qu'ils ſont énoncés dans le texte de la l
Cette pratique ne conſiſte qu'à ſe laver l
mains, les pieds & le viſage, avec une pa
tie de la tête : elle ſe renouvelle pluſieurs fo
le jour, mais ſur-tout dans les cinq heur
canoniques conſacrées à la prière. Le reto
fréquent de cette pratique a néceſſité cet
quantité prodigieuſe de fontaines qui entoure
l'enceinte extérieure des moſquées dans tout
les villes mahométanes. Les grands, les ge
aiſés, les femmes, ceux qui s'acquitte
dans l'intérieur de leurs maiſons de la prière
y font auſſi leurs ablutions, toujours de
manière preſcrite par la loi.

On ſe met ordinairement ſur le bord d
ſopha, devant une eſpèce de cuve d'étain o
de cuivre étamé, poſée ſur une pièce rond
de drap rouge, pour empêcher que le tapi
ou la natte dont l'appartement eſt garni n
ſoit mouillée : un domeſtique, genou à terre
verſe de l'eau à ſon maître ; un autre tien
un linge deſtiné à ces purifications. A meſur
qu'il ſe lave les mains, la bouche, les narines, l
viſage, les bras, il récite les prières preſcrite
par la loi pour chacune de ces parties ſépa

ément. Quant aux pieds, on ne fait que ſe
igner la chauſſure. On ne lave cette partie La Thrace.
corps que dans l'une des cinq ablutions
jour, & le plus communément dans celle
matin, avant de ſe chauſſer; mais tout
uſulman non chauſſé, ou qui porte des ſan-
les, ſans bas, comme la plupart des Arabes
des Africains, les gens de la campagne,
s artiſans, le commun du peuple, ne man-
ent jamais de ſe laver auſſi les pieds dans
utes les ablutions.

Il eſt très-probable que Mahomet ſuivit ſur
point le lévitique ainſi que les coutumes des
ciens Égyptiens, dont les rituels avaient un
pport ſi intime avec la ſanté des citoyens. Le
ndateur de l'islamiſme en fit une loi divi-
; il preſcrit l'uſage de toutes ces purifi-
ions juſqu'à l'excès, dans le deſſein ſans
oute d'y aſſujétir & d'y habituer tellement
nation, qu'elle ne peut jamais les négliger.
uſſi cette pratique eſt-elle générale & conſ-
nte chez tous les peuples mahométans. Toute
lle, toute bourgade, tout village, quelque
etif qu'il ſoit, a ſes bains publics, là plu-
rt élevés par la piété des grands & des per-
nnes opulentes: ils ſont conſtamment chauffés.
haque ſexe a les ſiens. Il en eſt auſſi de

communs à l'un & à l'autre : le jour eſt po
La Thrace. les femmes, la nuit pour les hommes.

Ces bains chauds, ces étuves ſont de gran
édifices bâtis de pierres, revêtus en ſtuc,
toujours pavés de marbre ; ils ne ſont éclai
que par de hautes coupoles percées en éch
quier & garnies de verres convexes, blan
ou verdâtres : un foyer ſouterrain échau
l'édifice par le moyen de pluſieurs tuyaux d
poſés dans l'épaiſſeur même des murs.
chaleur y eſt ordinairement de 30 à 35 deg
du thermomètre de Réaumur : on y eſt comm
dans un nuage de vapeurs & d'exhalaiſo
humides ; les perſonnes même les plus ma
gres y éprouvent une tranſpiration ſubite ;
ſueur découle par tous les pores : on n'y ent
jamais que nu, le corps ſimplement couv
d'un tablier, depuis le ſein juſqu'aux pie
il eſt de ſoie, de lin ou de coton, toujou
rouge ou bleu : on s'y chauſſe de longs p
tins, parce que la chaleur du pavé ne pe
met pas d'y marcher pieds nus. De grand
urnes de marbre blanc, ménagées contre
mur de diſtance en diſtance, reçoiv
par des robinets ſéparés, de l'eau froi
& de l'eau bouillante. C'eſt autour de c
urnes que ſe font les purifications ; a
ſur de petites banquettes, on ſe verſe ſur

& ſur le corps de grandes taſſes d'eau : moyennant les robinets d'eau froide & d'eau bouillante, chacun eſt le maître de prendre le dégré de chaleur qu'il lui plait : des rigoles creuſées dans le pavé, ſervent à l'écoulement de ces eaux le long de l'édifice. La Thrace.

Si outre les purifications, le bain que l'on prend a auſſi pour objet la propreté, les femmes ſe font alors ſervir par des baigneuſes qui ſont affectées au ſervice de ces bains. Les *telaks*, comme on les appèle, ont une adreſſe ſingulière pour nouer & dénouer les cheveux, les treſſer, laver le corps & frotter la peau depuis les épaules juſqu'aux pieds ; elles ſe ſervent d'un gant de ſerge, elles y emploient auſſi de l'écume de ſavon parfumé ; elles font encore uſage d'une eſpèce de terre pétrie avec des feuilles de roſes, pour dégraiſſer les cheveux. Comme toutes les femmes mahométanes ſont dans l'habitude de s'épiler, par cela encore par principe religieux, elles y emploient une argile très-fine, d'une qualité mordante ; les hommes en font de même, le plus grand nombre ſe ſert de raſoir.

Ces bains contiennent quarante, cinquante même ſoixante perſonnes à-la-fois ; on n'entre jamais dans l'eau, on ne connaît point ici les bains d'immerſion ; au reſte, tout

La Thrace.

s'y paſſe dans la plus grande décence. Cha
femme garde ſoigneuſement le tablier d
elle eſt enveloppée ; les baigneuſes paſſen
main ſous ce tablier, pour frotter le ven
les cuiſſes & les jambes. Quand on a fini
ſe baigner, les baigneuſes couvrent en mêm
temps les épaules d'un linge, & la tête d
mouchoir blanc. On paſſe enſuite dans l'
tichambre du bain, où l'on éprouve dans
atmoſphère plus tempérée, toutes les dou
ſenſations qu'exige la grande dilatation
fibres.

Ces antichambres ſont de vaſtes piè
garnies dans leur pourtour de hautes & lar
eſtrades qui préſentent une infinité de lits
conſiſtent en matelas & en couvertures g
nies de draps très-propres ; on trouve a
ces lits délicieux ; on s'y repoſe avec volup
on y éprouve un calme & un bien-être t
difficiles à exprimer ; c'eſt une ſorte de ré
nération dont le charme eſt encore augme
par des boiſſons reſtaurantes, & ſur-tout
un café exquis. Ces lits, que les femmes
arrivant au bain, choiſiſſent à leur gré, &
elles quittent leurs habits, leur ſervent
même-temps de toilette ; c'eſt-là qu'elles s'
billent & font leur parure ; une ſûreté parfa
y règne ; tout ce qui eſt dépoſé dans ces a

nbres eſt ſous
lante du bain,
mbre, ſur une e
eille à tout ave
s active, qu'elle e
ement fâcheux
dépoſe ordinaire
ornemens en or,
chaque femme
: cette intendan
ritions dans l'in
égard pour les d
encore pour vo
paſſe dans la déce
ceux qui ſont d
On peut aiſément
lieux ſont fréque
de l'année. Par
es bains publics ef
villes mahométan
trois cents à Con
lentes en ont dans
r uſage particulier
autant d'edifices
Les femmes riches
autres ; on reconn
condition, par l
parure. Elles ſe

nbres eſt ſous la garde générale de l'in- La Thrace.
dante du bain, placée au fond de l'anti-
mbre, ſur une eſpèce de ſiége élevé; elle
veille à tout avec une attention d'autant
t active, qu'elle eſt reſponſable du moindre
ement fâcheux qui pourrait ſurvenir. On
dépoſe ordinairement entre ſes mains, que
ornemens en or, en argent ou en bijoux,
chaque femme reprend en quittant le
: cette intendante fait même ſouvent des
itions dans l'intérieur, non ſeulement
égard pour les dames d'un certain rang,
s encore pour voir par elle-même ſi tout
paſſe dans la décence; le même ordre règne
s ceux qui ſont deſtinés pour les hommes.
On peut aiſément ſe figurer à quel point
lieux ſont fréquentés dans toutes les ſai-
s de l'année. Par cette raiſon, le nombre
es bains publics eſt conſidérable dans toutes
villes mahométanes. On en compte plus
trois cents à Conſtantinople; les familles
lentes en ont dans leur propre maiſon pour
r uſage particulier, on peut dire que ce
t autant d'edifices de luxe & d'oſtentation.
Les femmes riches s'y diſtinguent toujours
autres; on reconnaît aiſément leur éta. &
t condition, par le faſte & l'élégance de
r parure. Elles ſe ſervent de hauts patins

La Thrace.

richement brodés & incruſtés de nacre de per
leurs taſſes ſont d'argent ou de vermeil, le
chemiſes de bain & tout le linge qui y
conſacré ſont brodés dans le bord en or
en argent ; elles ſe parfument avec du
d'aloës, de l'ambre gris & d'autres aro
tes ; elles font auſſi des déjeûners &
dîners ſomptueux dans les antichambres,
ſortir du bain. Elles mettent cependant b
coup plus de recherches chez elles, dans l
bains particuliers, tout y reſpire le luxe &
volupté.

Il n'eſt pas douteux que l'uſage de
bains ne ſoit très-ſalutaire, puiſqu'il ran
la tranſpiration, qu'il donne une impul
nouvelle aux ſources de la vie, & qu'il p
vient les maladies épidémiques de ces cli
chauds. On ne pourrait tout au plus q
condamner l'uſage immodéré, parce qu
ſueur continuelle que provoque la cha
exceſſive de ces bains, peut à la longue je
tout le genre nerveux dans un état de r
chement & de débilité. On laiſſe la diſcuſ
de ce point de phyſique au jugement
gens de l'art; on les prie cependant d'en p
les avantages & les inconvéniens, de rapp
cher la théorie de la pratique, & de combi
les principes de l'économie animale avec l

rience de tant de siècles, puisque la nation qui fait usage de ces bains, même à l'excès, ne laisse pas d'être saine & robuste, exempte de beaucoup d'infirmités graves qui affligent ailleurs l'humanité, & que l'un & l'autre sexe jouissent d'une santé riante & soutenue jusques dans l'âge le plus avancé. La Thrace.

CHAPITRE XII.

Des Péchés des ſept nuits ſaintes. — Circonci ſion. — De l'Aſtronomie judiciaire & d Divinations. — Vénération pour les ſaints d Mahométiſme. — De la Doctrine du Fata liſme & de la Prédeſtination. — Des Temple & des Edifices qui entourent les Moſquées.

La Thrace.

LES fondateurs de tous les temples maho métans ne manquent jamais de les doter d'établir à perpétuité les revenus néceſſaire à l'entretien, ſoit de la moſquée, ſoit des mi niſtres deſtinés à la deſſervir. Parmi ces miniſtre eſt ordinairement un prédicateur ſous le nom de *vaiz*; il eſt obligé de prêcher chaque ven dredi, toujours après l'office ſolemnel de midi afin de ne gêner perſonne & de laiſſer à cha cun la liberté de ſuivre à ſon gré les mou vemens de ſon zèle.

Peu de ces miniſtres prononcent leurs di cours de mémoire ; ils ne prêchent ordinai rement que ſur les dogmes, le culte & la morale ; rarement touchent-ils les points de controverſe. Les plus zèlés, les plus hard

e permettent auſ
mons les devoirs
des chefs de la r
s'élèvent contre le
tion des mœurs; il
t le plus ſouvent
a vénalité, l'op
yrans qui foulen
gion & les peuple
que fois à ces ferm
l'uſage de gratifie
ingt, trente ou
emet en cérémoni
u moment qu'il d
emps de calamités
vec laquelle ces m
déſordres de l'état
rbitraire, a ſouv
monarques, des vi
érilleux & de leur
ubliques.

Les Mahométans
ion publique, ſept
omme les plus ſaint
oute l'année. Ces n
émoire des plus gr
rndes vérités du
ans l'ordre de leurs

e permettent auſſi d'expoſer dans leurs ſer- La Thrace.
mons les devoirs des miniſtres, des magiſtrats, des chefs de la nation, du ſultan même; ils élèvent contre le vice, le luxe & la corruption des mœurs; ils frondent ſans ménagement & le plus ſouvent avec impunité, l'injuſtice, la vénalité, l'oppreſſion, la conduite des tyrans qui foulent aux pieds la loi, la religion & les peuples. Les ſultans aſſiſtent quelquefois à ces ſermons, ils ſont même dans l'uſage de gratifier alors, le prédicateur, de vingt, trente ou quarante ducats qu'on lui remet en cérémonie, au nom de ſa hauteſſe, au moment qu'il deſcend de chaire. Dans les temps de calamités & de troubles, la liberté avec laquelle ces miniſtres s'expliquent ſur les déſordres de l'état & les abus de l'autorité arbitraire, a ſouvent décillé les yeux des monarques, des viſirs, des favoris, ſur l'état périlleux & de leurs perſonnes & des affaires publiques.

Les Mahométans ont conſacré à la vénération publique, ſept nuits que l'on regarde comme les plus ſaintes & les plus auguſtes de toute l'année. Ces nuits ont été inſtituées en mémoire des plus grands myſtères & des plus grandes vérités du muſulmaniſme. Ce ſont, dans l'ordre de leurs époques lunaires;

La Thrace.

1°. La nuit de la nativité du prophète 2°. La nuit de ſa conception ; 3°. La nuit d ſa prétendue aſſomption ; 4°. La nuit *leileth* On la célèbre toujours avec des ſentimens d crainte & d'effroi, parce qu'on la regard comme une nuit terrible où les anges, poſté ſur les deux côtés de l'homme, pour écri ſes bonnes & ſes mauvaiſes actions, dépoſen leurs livres & en reçoivent de nouveaux pou continuer le même office.

5°. La nuit *leileth-ul-cadis*. On l'enviſag comme étant ſpécialement conſacrée à des my tères ineffables, ce qui la met fort au-deſſ de toutes les autres. C'eſt une opinion com mune, que mille prodiges ſecrets & inviſibl s'opèrent dans cette nuit ; que tous les êtr inanimés y adorent Dieu ; que toutes les eau de la mer perdent leur ſalure & deviennen douces dans ces momens myſtèrieux ; qu'enf telle eſt ſa ſainteté, que les prières faites da cette nuit ſeule, équivalent en mérites à tout celles que l'on ferait pendant mille lunes conſ cutives. Il n'a cependant pas plu à Dieu d la découvrir, de la révéler aux fidèles ; n prophète, nul ſaint n'a pu la découvrir, ſorte que l'on ignore encore cette nuit ſi a guſte, ſi myſtèrieuſe, ſi favoriſée du ciel. O la ſuppoſe cependant dans une des nuits i

DES

paires du *ramaza*
lèbre tous les ans
& de pénitence ; e
celles qui précède
Les Mahométa
celles du *ramaza*
minarets & des
couverts, & quoiqu
canonique s'y
particulières, la
beaucoup de mon
condition. Les an
dent même dans
continence. Les m
de coucher avec le
avec leurs eſclave
des enfans eſtropié
nion aſſez général
enfans nés contref
l'une de ces ſept n
cenſé exempt de c
ement pour la nui
la ſeule de toute l'a
du ſérail pour aller à
A ſon retour, il e
de fanaux de differe
ion en général ſe
mière nuit des noces

paires du *ramazann*, c'eſt pourquoi on la célèbre tous les ans le 27 de cette lune de jeûne & de pénitence ; enfin, les deux dernières ſont celles qui précèdent les deux fêtes du *beyram*. La Thrace.

Les Mahométans célèbrent ces nuits comme celles du *ramazann*, par l'illumination des minarets & des moſquées. Ces temples ſont ouverts, & quoiqu'il n'y ait aucune obligation canonique de s'y rendre, d'y faire des prières particulières, la dévotion néanmoins y attire beaucoup de monde de tout état & de toute condition. Les ames les plus religieuſes gardent même dans ces ſept nuits la plus grande continence. Les maris ne ſe permettent pas de coucher avec leurs femmes, ni les patrons avec leurs eſclaves, dans la crainte d'avoir des enfans eſtropiés ou défectueux ; une opinion aſſez générale faiſant regarder tous les enfans nés contrefaits, comme conçus dans l'une de ces ſept nuits ſaintes. Le ſultan eſt cenſé exempt de cette continence, mais ſeulement pour la nuit du 25 du *ramazann*. C'eſt la ſeule de toute l'année où le monarque ſorte du ſérail pour aller à la moſquée de Ste. Sophie. A ſon retour, il eſt éclairé par une infinité de fanaux de differentes couleurs, dont la nation en général ſe ſert ordinairement la première nuit des noces. Cette cérémonie eſt rela-

La Thrace.

tive à l'uſage où ſont les ſultans de coucher alors avec une eſclave vierge de leur *harem*. Si elle a le bonheur de concevoir, c'eſt un heureux pronoſtic pour la félicité de ſa hauteſſe, de ſa maiſon & de ſon empire ; ainſi la même opinion qui fait enviſager à la nation entière comme un péché, toute co-habitation quelconque, dans les ſept nuits réputées ſaintes, ſemble inviter dans celle ci, le ſultan lui-même en ſa qualité de calife & de premier *imam*.

Tout muſulman doit être circoncis ; on peut cependant s'en diſpenſer en cas de danger ou d'empêchement naturel : ainſi l'enfant qui ſerait mal conformé, ou l'infidèle qui embraſſerait l'islamiſme dans un âge avancé, peut ſe diſpenſer de cette opération qui, d'après l'avis des médecins, pourrait le mettre en danger. L'âge requis n'eſt pas déterminé par la loi ; cependant le plus convenable d'après l'opinion de quelques imams, eſt celui de ſept ans.

L'islamiſme regarde Abraham comme l'inſtituteur de la circonciſion ; cet acte, fondé ſur l'exemple des diſciples & non du prophète lui-même, que l'on prétend être né circoncis, ne peut être enviſagé comme abſolument néceſſaire pour acquérir le caractère de l'islamiſme. Ainſi, tout homme qui n'a pas été circoncis dans ſon enfance, ſe diſpenſe ſans

scrupule de cette opération, sur-tout si elle est jugée dangereuse ; mais les médecins que l'on est obligé de consulter, doivent toujours être nationaux. La Thrace.

Malgré les modifications que présente la loi relative à cette cérémonie, les parens sont très-attentifs à s'en acquitter, sur-tout ceux dont les enfans sont voués à l'état militaire. Ils craindraient de les exposer à être privés de la sépulture, des lotions & des prières funèbres, si, venant à être tués à la guerre, on les trouvait sur le champ de bataille confondus avec les cadavres des ennemis. On ne les distingue alors de ceux-ci que par la marque de la circoncision ; d'ailleurs, les musulmans non circoncis semblent porter une sorte de réprobation aux yeux des autres musulmans.

C'est ordinairement à l'âge de sept ans que l'on fait subir aux enfans cette opération ; elle se fait avec le rafoir par des hommes exercés, la plupart sont des barbiers publics. La cérémonie a toujours lieu dans la maison paternelle, entre parens & amis. L'*imam* de la mosquée y assiste, récite des prières & fait des vœux pour la prospérité de l'enfant & de ceux à qui il appartient. Dans les familles distinguées, ce jour est une occasion de bienfaisance & de libéralité. On réunit à l'enfant de la

La Thrace.

maiſon ceux des perſonnes qui y ſont attachées, & ſouvent même ceux des familles indigentes, tout ſe fait alors aux frais de la même maiſon. Pour profiter de ces occaſions, les uns retardent & les autres accélèrent l'époque de la cérémonie, de ſorte que l'on voit des enfans de tout âge ſoumis, dans un même jour, au glaive de la circonciſion.

Pendant huit ou dix jours, les parens n'oublient rien auprès des nouveaux circoncis pour faire diverſion aux douleurs qu'entraîne cette opération. Parés magnifiquement, le turban garni de fils d'or ou d'argent, & ſurmonté de panaches ou d'aigrettes, on leur fait viſite parens & amis, on les promène même comme en pompe dans les places publiques.

L'acte eſt preſque toujours accompagné d'aumônes & d'holocauſtes. Les animaux deſtinés à l'immolation, agneaux, boucs, ſont ordinairement décorés de banderoles, de clinquant, de plumes de héron, de colliers, & on tigre auſſi leur peau avec une teinture rouge.

On célèbre cet acte religieux par des banquets & des fêtes domeſtiques; chez les grands, ſur-tout dans les maiſons ſouveraines on y met l'appareil le plus faſtueux. Les califes & tous les princes des différentes dyna-

ies mahométanes étalaient, dans ces occa- La Thrace.
ions, la plus grande magnificence; les ſul-
ans ottomans en font de même. Il eſt d'uſage
d'envoyer, en ces occaſions, des lettres cir-
ulaires aux *pachas*, aux gouverneurs, aux
ntendans, aux magiſtrats de toutes les pro-
inces & de toutes les grandes villes de l'em-
ire. Par ces lettres, le ſultan leur fait part
de la cérémonie, & les invite à s'y trouver.
Ils y aſſiſtent en effet par des ſubſtituts qui,
ce jour-là, les repréſentent à la cour, & font
en leur nom de riches préſens au jeune prince,
n ſigne d'hommage & de ſervitude. Nous
apporterons ici la lettre circulaire que *Mou-*
ad III adreſſa à cette époque aux grands
e ſon empire; elle eſt digne de remarque
ar ſon ſtyle & par ſes métaphores ſingulières.

AU PLUS ILLUSTRE, &c.

« Nous vous faiſons ſavoir par cette pièce
mpériale, décorée de notre monogramme,
ughra, très-noble & très-auguſte, qu'étant
un devoir ſacré & indiſpenſable pour le
euple élu, pour le peuple béni, pour le
euple mahométan, mais particulièrement
our les ſultans, les monarques, les ſouverains,
omme pour les princes du ſang de leur au-

La Thrace.

guſte maiſon, de ſuivre en tout les lois & les préceptes de notre ſaint prophète, le coriphée de tous les patriarches & de tous les envoyés » céleſtes, & d'obſerver religieuſement » tout ce qui eſt preſcrit dans notre ſaint livre, » où il eſt dit : *Suis les traces d'Abraham ton* » *père, de qui tu tiens le grand nom de mu-* » *ſulman.* Nous avons réſolu conſéquemment » d'accomplir le précepte relatif à l'acte de » circonciſion, dans la perſonne du prince » Mahomet notre fils bien aimé, de ce prince » qui, couvert des aîles de la grâce céleſte » & de l'aſſiſtance divine, croît en félicité & » en bonne odeur dans le glorieux ſentier du » trône impérial ; de ce prince en qui tout » reſpire la nobleſſe, la grandeur & la ma- » gnificence ; de ce prince qui, honoré du » même nom que notre ſaint prophète, fait » l'objet de la plus juſte admiration de notre » haute & ſublime cour ; de ce prince qui eſt » la plus belle des fleurs du parterre de l'é- » quité & de la ſouveraine puiſſance ; le rejet- » ton le plus précieux du jardin de la gran- » deur & de la majeſté ; la perle de nacre la » plus fine de la monarchie & de la félicité » ſuprême ; l'aſtre enfin le plus lumineux du » firmament, de la ſérénité, du calme & du » bonheur public.

» Ainſi l'auguſte perſonne de ce prince, la jeune plante de ſon exiſtence, ayant déja eu d'heureux accroiſſemens dans le potager de la virilité & de la force, & le tendre arbriſſeau de ſon eſſence faiſant déja un ſuperbe ornement dans la vigne des proſpérités & des grandeurs, il eſt néceſſaire que le vigneron de la circonciſion porte ſa ſerpe tranchante ſur cette plante nouvelle, ſur ce roſier charmant, & qu'il la dirige vers le bouton végétatif qui eſt le principe des facultés reproductives, & le germe des fruits précieux & des rejettons fortunés dans le grand verger du califat & de la puiſſance ſuprême. La Thrace.

» Cette auguſte cérémonie aura donc lieu, ſous les auſpices de la providence, le printemps prochain, au retour d'une ſaiſon où la nature rajeunie & embellie, offre aux yeux des humains les beautés du paradis, & nous fait admirer les merveilles du Tout-puiſſant. C'eſt à l'exemple de nos glorieux ancêtres, qui ont toujours été dans l'uſage de publier ces ſolemnités dans toute l'étendue de l'empire, d'y convier tous les grands de l'état, & généralement tous les officiers conſtitués en charge & en dignités, que nous vous expédions le préſent ordre ſu-

La Thrace.

» prême pour vous faire les mêmes notifi
» tions, & pour vous inviter à venir par
» ciper à l'honneur & à la j ie de cette fê
» qui ſera célébrée au milieu des plus gran
» réjouiſſonces. Que l'Être-Suprême daig
» en bénir le commencement & la fin! »

Au rapport des meilleurs auteurs nationau
Mourad III adreſſa auſſi de ces lettres à
férentes cours de l'Europe, nommément
celles de *Vienne* & de *France*, ainſi qu'a
républiques de *Veniſe* & de *Raguſe*. Pluſie
califes, des monarques mahométans, des f
tans même de la maiſon ottomane, n'on
circoncis qu'après leur avènement au trô
Rien n'égale la ſomptuoſité & la bizarerie
fêtes & des réjouiſſances publiques qui acco
pagnent ordinairement cette cérémonie.

En Arabie, le ſexe y eſt egalement ſoum
l'opération conſiſte en une faible inciſion qu'
femme fait avec le raſoir dans les parties
turelle de l'enfant, quelques ſemaines ap
ſa naiſſance. Cependant cet acte, pour l'un
l'autre ſexe, ne peut ſous aucun rapport ê
comparé au baptême. Le jour de la circon
ſion n'eſt pas celui où l'on donne un nom
nouveau muſulman. Cette cérémonie ſe f
dans les premiers quarante jours de la na
ſance de l'enfant, ſoit mâle, ſoit femell

DES V

a lieu le plus com
il eſt mis au mond
uler les trois pren
ſuivent le momen
il, ou à ſon défaut, l
procéder à cet acte
nom qu'il lui pla
lque toujours ſub
ſiquée. On eſt d'aill
mère, & de prend
m que portera le n
Cette cérémonie eſ
nt que le nom eſt
re s'approche de
cles de l'*Ezann* à ſo
l'ikameth à ſon ore
uite la parole à l'e
-il, *eſt ton nom*. Le
ques tiennent lieu d
t comme une exho
jours fidèle à ſa cr
ère comme à tous l
igion. Enfin, ni la
ſa circonciſion, n'ex
mme dans les actes
On ne peut s'empêc
légiſlateur arabe &
ſqu'il interdit, comm

a lieu le plus communément le jour même
il eſt mis au monde : il eſt d'uſage de laiſſer La Thrace.
uler les trois premières heures canoniques
ſuivent le moment de la naiſſance. Le père
l, ou à ſon défaut, le tuteur naturel, a le droit
procéder à cet acte & de donner à l'enfant
nom qu'il lui plaît ; cependant il ſe fait
lque toujours ſubſtituer par l'*iman* de la
ſquée. On eſt d'ailleurs obligé de conſulter
mère, & de prendre auſſi ſon avis ſur le
m que portera le nouveau né.

Cette cérémonie eſt très-ſimple. Du mo-
nt que le nom eſt donné à l'*iman*, ce mi-
re s'approche de l'enfant & profère les
oles de l'*Ezann* à ſon oreille droite, & celle
l'*ikameth* à ſon oreille gauche. Adreſſant
uite la parole à l'enfant même, N., lui
-il, *eſt ton nom*. Les deux annonces cano-
ques tiennent lieu de profeſſion de foi, &
t comme une exhortation à l'enfant d'être
jours fidèle à ſa croyance & attentif à la
re comme à tous les autres devoirs de la
gion. Enfin, ni la nomination de l'enfant,
ſa circonciſion, n'exigent point de parrains
mme dans les actes matrimoniaux.

On ne peut s'empêcher d'admirer le génie
légiſlateur arabe & ſa profonde politique,
ſqu'il interdit, comme contraire à la foi

La Thrace. muſulmane, les prétendus ſecrets de l'aſtr
logie judiciaire & des divinations, qui,
ſon temps, avaient le plus grand empire
l'eſprit, non-ſeulement des peuples orienta
mais encore de preſque toutes les nat
européennes. Dans cette proſcription, les d
teurs comprennent encore la magie, la cab
les augures, les ſonges, le calcul des nombr
en un mot tout ce qui a rapport aux ſcien
théurgiques.

Malgré ces préceptes, une grande pa
de la nation eſt ſoumiſe à l'empire de
funeſtes préjugés; les perſonnes mêmes de
plus haute diſtinction n'en ſont pas exemp
Pluſieurs entretiennent dans leurs maiſons
ces prétendus ſavans dans l'art de l'aſtrolo
& des divinations; elles les conſultent d
toutes les circonſtances qui peuvent intére
ou leurs affaires particulières, ou les devo
de leurs places. Les plus eſtimés de ces i
poſteurs ſont ceux qui ſuivent les règles
les principes de *Meuhyed Din*, le plus fame
de tous les aſtrologues arabes. Ils ont tous po
maxime de recommander des aumônes,
ſacrifices, des actes de libéralité, comme
moyens les plus propres, diſent-ils, à déto
ner les maux & les calamités qu'ils prétend
découvrir par leurs laborieuſes recherch

cette vue, ils font encore uſage de cer- La Thrace.
malédictions qui conſiſtent en des cadrans
gés de chiffres : on y trace au milieu en
caractères le nom de la perſonne que l'on
garantir ou des maux de la nature, ou des
ers de la fortune. Ces écrits ſont autant
ifforts qu'ils font jouer adroitement auprès
ignorance & de la crédulité pour attirer
ur l'or & l'argent de leurs concitoyens.
l eſt encore aujourd'hui d'uſage & même
étiquette ſacrée dans la cour de Conſtanti-
e, de ne déférer les premières dignités de
, ſur-tout celle de grand viſir, de ne lancer
mer aucun vaiſſeau de guerre, de ne laiſſer
du Boſphore les eſcadres deſtinées à
er dans l'Archipel, de ne jeter les fon-
ens d'aucun édifice public, qu'aux jours
ans les momens preſcrits par les aſtrolo-
: on conſidère cependant ces pratiques
es uſages ſous le rapport des principes
nomiques, plutôt que ſous celui des cal-
menſongers des aſtrologues. A cet effet,
ltans ottomans, à l'exemple des anciens
s, entretiennent toujours parmi les offi-
du ſérail un homme ſuffiſamment inſ-
dans l'une & dans l'autre de ces ſciences.
tre qualité, il eſt le chef des aſtronomes
s aſtrologues, & en même temps l'un

La Thrace.

des membres les plus distingués du corps *Oulemas* : son crédit & l'importance de sa p sont ordinairement proportionnés au dégré croyance, ou plutôt de faiblesse, que tén gnent les sultans eux-mêmes pour les scie occultes.

C'est de toutes ces pratiques que dérive c foule de superstitions sous le joug desqu gémissent tous les peuples mahométans. fatués de tant de préstiges & d'erreurs tirent ordinairement des pronostics favora ou fâcheux des accidens les plus naturel des événemens les plus simples.

Ces rapprochemens & ces détails sont capables de montrer la distance que met aujourd'hui les progrès de la civilisatio des lumières entre les Orientaux & les ropéens, qui pendant des siècles entiers n pas été moins tyrannisés que les premiers l'empire de ces illusions ridicules. L'hist de toutes les nations fournit mille exem de ces influences malheureuses & puissa qu'ont eues également chez elles l'astrolo les visions, les divinations, les songes magie. Jusqu'au dernier siècle, presque to les cours européennes n'avaient-elles pas leurs astrologues? Qui est-ce qui ignor penchant de *Catherine de Médicis*, de Henri

ur ces faibleſſes de l'eſprit humain? enfin
lle projets entrepris ou abandon es ſur l'avis La Thrace.
devins, ſur l'apparition des comètes, des
téores, &c. N'a-t-on pas encore aujourd'hui
Europe des diſeurs de bonne aventure, &
almanachs qui annoncent des événemens
liques, qui prédiſent la mort des princes,
miniſtres, & qui ſouvent portent le trouble
s l'ame des perſonnes du plus haut rang?
Si ces faibleſſes ſe perpétuent encore avec
s d'empire chez les mahométans, on doit
attribuer la cauſe à une imagination plus
e & plus exaltée, effet ſans doute du climat
fut le berceau de ſes préjugés inſenſés,
à l'état de la igueur où ſont les lettres par
progrès lents de l'imprimerie, qui n'exiſte
me que dans la ſeule ville de Conſtanti-
ple. On ne doit cependant pas croire que
e manie ſoit générale dans outes les claſſes
la nation. Les eſprits éclairés, les gens inſ
its dans la doctrine & la loi canonique,
priſent ouvertement toutes ces chimères,
cenſurent avec indignation, & ne ceſſent
répéter cet axiôme religieux. L'aſtrologie
une ſcience fauſſe ; tout aſtrologue eſt menteur!
On rend les plus grands hommages à la
moire de tous les *imams* de la race d'Ali,
fondateurs des quatre rits orthodoxes de

La Thrace.

tous les interprètes & docteurs de l'islamisme de tous les Scheikhs, institituteurs d'ordres religieux, enfin de tous les califes & souverains mahométans qui se sont distingués par leur zèle, leur piété & leurs vertus. Une opinion constante leur attribue à tous des miracles, & l'on croit encore aujourd'hui que les malades qui vont pieusement visiter leurs tombeaux, en faisant usage de la terre qui couvre ou environne leur sépulture, se guérissent de leurs infirmités.

Chaque province, chaque ville a, pour ainsi dire, ses saints : on leur rend par-tout de pieux hommages ; on les invoque, on leur demande leur intercession & leur secours par des prières presque toujours accompagnées de sacrifices & d'aumônes. Les sultans eux-mêmes sont très-attentifs à remplir ces devoirs de dévotion : à l'époque de leur avènement au trône & dans toutes les calamités publiques ou particulières, ils vont visiter les tombeaux de leurs ancêtres, & ceux des principaux saints dont les cendres reposent à Constantinople. Tous les monarques qui ont commandé en personne leurs armées, ne sortaient jamais de la capitale qu'ils n'eussent solennellement implore les secours de ces ames bienheureuses, par des offrandes, des prières, des largesses en fa-

s pauvres ; ils avaient pour maxime d'en
er de même lorqu'ils paſſaient dans une ville La Thrace.
lèbre par les reliques de quelque ſaint.

Indépendamment de ce reſpect profond que
s mahométans portent à la mémoire de ceux
'ils croient morts dans un état de ſainteté,
ont encore des égards ſinguliers pour les
rſonnes recommandables par leur piété, ſur-
ut pour les derwichs & autres ſolitaires,
i, voués à une vie retirée & contemplative,
ſſent leurs jours dans l'auſtérité & dans la
atique des vertus morales. Ces ſentimens
nt communs aux ſouverains comme à toutes
s claſſes de la nation. Les califes les moins
ligieux, les princes les plus diſſolus & les
s impies, ont donné dans tous les ſiècles des
arques d'une conſidération particulière pour
s pénitens. L'hiſtoire cite entr'autres le fameux
mour. Ce héros *Tatar*, le fléau de l'orient,
rſqu'il marcha ſur *Herath*, l'an 782, paſſa par
bad. Un hermite attirait dans ce canton la dé-
tion & le concours de tous le peuple. *Timour*
t la curioſité de le voir, & le fit prier de ſe
ndre dans ſon camp. Le ſolitaire ſe refuſa
dinément à ſon invitation. *Je me ſerais ſcru-*
le, diſait-il, *de mettre le pied dans la tente d'un*
ince ennemi des hommes, d'un obſervateur ſi
zélé du Courann & des préceptes du pro-

phète. Timour, étonné du caractère ferme
La Thrace. décidé de cet anachorète, prit le parti de l'al
voir : il ſe tranſporta à ſa cellule, & ce fame
conquérant, ce prince ſi ſévère & ſi imp
rieux, dont nul mortel ne pouvait ſoutenir
regards, fut ſi attendri à l'aſpect de ce ſa
vieillard, ſi pénétré de ſes vertus, qu'il
put retenir ſes larmes. Il reçut avec la p
grande docilité ſes leçons & ſes conſeils;
écouta même avec une ſorte de crainte
menaces qu'il fit au nom du ciel contre
princes méchans, inhumains, irréligieux,
ne le quitta qu'avec des tranſports d'admi
tion, en le comblant de préſens & d'élog

Ces ſentimens dominent preſque toute
nation. De tout temps, les monarques,
miniſtres, les grands de l'état, en un mot tou
les ames dévotes ou ſuperſtitieuſes, ont l
& entretenu de ces prétendus ſaints, d
l'eſpoir d'attirer ſur elles & ſur leur fam
les bénignes influences de leurs vertus. Ce
confiance, cette vénération s'étend juſqu'
imbécilles & aux fous. On croit chez les
hométans que dans cet état d'impeccabili
l'ame de ces inſenſés eſt comblée des gra
du ciel, qu'elle jouit d'un commerce inti
avec les puiſſances ſpirituelles, & que le
vœux, comme plus agréables à dieu, ſont p

exaucés que c
idées les renden
malheureux; auſ
emportés ou furie
& tranquilles joui
ls ſe promènent
maiſons, entrent c
même chez les mi
ques dans leur app
du maître, qui
leurs prières, &
quelques aumône
s'élèvent au-deſſus
ces égards, dans la
du public & des
préjugés ſi reſpecté

De la doctrine du

En liſant le *co*
miſme admet d'un
de l'autre les prin
ble; mais la doctri
les docteurs muſulm
futur & ſpirituel,
genre humain, ma
mortels prédeſtinés

ôt exaucés que ceux du reſte des mortels. Ces idées les rendent très-charitables envers ces malheureux; auſſi n'enferme-t-on que les fous emportés ou furieux; ceux qui reſtent calmes & tranquilles jouiſſent d'une liberté entière; ils ſe promènent dans les rues, viſitent les maiſons, entrent chez les principaux ſeigneurs, même chez les miniſtres d'état, pénétrent juſques dans leur appartement, ſe placent à côté du maître, qui ſe recommande toujours à leurs prières, & ne les renvoie jamais ſans quelques aumônes. Tous, même ceux qui s'élèvent au-deſſus du vulgaire, ont pour eux ces égards, dans la crainte de heurter aux yeux du public & des gens de leur maiſon des préjugés ſi reſpectés dans l'empire. La Thrace.

De la doctrine du fataliſme & de la prédeſtination.

En liſant le *courann* on y voit que l'iſlamiſme admet d'un côté le libre arbitre, & de l'autre les principes d'un deſtin immuable; mais la doctrine de la prédeſtination chez les docteurs muſulmans, ne regarde que l'état futur & ſpirituel, n'embraſſe pas tout le genre humain, mais ſeulement une partie des mortels prédeſtinés, & n'a aucun rapport à

l'état moral, civil & politique ; parce que dan
La Thrace. les principes de cette religion, l'homme n'e
jamais privé de son libre arbitre dans aucun
de ses actions. Ce point si important se rédu
donc à cette opinion, commune parmi l
mouphtis & les gens de loi, que dans tout
les circonstances de la vie, & dans toutes l
entreprises publiques & particulières, on do
d'abord implorer les lumières célestes, p
l'intercession du prophète & de tous les sain
du musulmanisme ; ensuite réfléchir, délib
rer, consulter ses propres lumières, en usa
de tous les secours que peuvent suggérer
prudence, l'expérience & la raison. Ce n'e
qu'après avoir employé ces moyens, que l'
peut attribuer aux décrets éternels les évèn
mens humains auxquels on doit alors se so
mettre avec une résignation absolue.

Malgré ces sages explications des docteurs
& les dispositions textuelles de la loi, qui re
treint le dogme de la prédestination à la v
future, un préjugé, toujours dominant da
les esprits, en étend les influences jusqu'a
actions civiles & morales de l'homme. Pre
que toute la nation se tient au principe d'u
destin immuable arrêté dans les décrets d
ciel, & n'admet que faiblemen l'exercice
les effets du libre arbitre; le peuple, les e

its vulgaires parmi les grands, les monar-
ues eux-mêmes en ſont imbus; il influe ſur La Thrace.
s actions particulières de chaque individu,
mme ſur les opérations générales & publi-
ues du corps ſocial : de-là cette eſpèce d'en-
ourdiſſement léthargique où vit la nation mu-
lmane, & cette réſignation parfaite avec la-
uelle elle ſupporte, ſans trop d'examen, les
ènemens fâcheux, les accidens particuliers,
s malheurs publics. Attribuant tout à la vo-
nté ſuprême de l'Eternel, à une main cé-
ſte & inviſible qui dirige impérieuſement,
les pas de chaque mortel & la marche
nérale du corps politique, elle néglige les
ſſources de la raiſon, de la prévoyance, &
s ſaines combinaiſons de l'eſprit; cette fa-
e opinion enchaîne les bras du gouverne-
ent ſur les meſures que dicteraient le bon
s & les exemples des autres états, pour
évenir les ravages ſi fréquens des incendies,
fléau preſque continuel de la peſte.

Le Muſulman qui voit ſa fortune réduite en
ndre ou enlevée par une main avide, l'in-
idu frappé de la contagion, le marin qui
it au pied d'un rocher par l'inhabilité du
ote, le malade victime de l'ignorance d'un
pirique, le ſujet enfin qui ſe voit écraſé
s le poids d'une autorité arbitraire, tous

La Thrace.

ſe ſoumettent à leur malheureux ſort ave
une égale réſignation ; le moindre murmu
eſt taxé d'irréligion, d'attentat, de doute cr
minel contre les décrets céleſtes. Ils rega
dent leur meurtrier, l'auteur de leur info
tune, comme un inſtrument entre les mai
de la Providence, qui exerce ſur eux l'arr
irrévocable de leur deſtinée ; arrêt, diſent-il
écrit ſur leur front dès avant leur naiſſance
& dont l'évènement eſt par-là même au-de
ſus de toute ſageſſe & de toute prévoyan
humaine. Ce fataliſme eſt conſacré ſous le no
de *takdir* ou *kiſſeméth ;* dans tous les évèn
mens de la vie, heureux ou malheureux
ces mots ſont toujours dans la bouche d
Muſulmans de toutes les claſſes & de tou
les conditions.

Cependant les influences de ce ſyſtême d
ſatrueux ſont plus ou moins puiſſantes ſ
l'état en général, ſelon le génie, les lumièr
& les préjugés plus ou moins dominans ſ
l'eſprit des monarques & des miniſtres qui ſo
à la tête de l'adminiſtration. Quelques-u
des califes & autres princes mahométans
mirent au-deſſus de ce préjugé, pour ne co
fulter que leurs lumières, conformément
diſpoſitif de la loi ; ces exemples, appuyés d'a
leurs ſur les vrais principes du *courann*,

ient une arme puiſſante dans la main d'un ſul- La Thrace.
n éclairé & entreprenant, pour détruire dans
s eſprits les fauſſes opinions d'où dérivent
e grande partie des maux phyſiques & po-
iques qui déſolent conſtamment l'empire. Si
nc les Ottomans ne ſe précautionnent pas
ntre les ravages affreux & preſque perpé-
els de la peſte; s'ils n'établiſſent pas des
arets à Conſtantinople & dans les autres
andes villes de l'empire; s'ils ne conſtrui-
nt pas des maiſons de pierre pour ſe garantir
us ſûrement de la déſolation des incendies; en
mot, s'ils n'adoptent pas, dans l'adminiſtra-
n civile & politique, les ſages maximes des
uropéens, ce n'eſt ni la religion, ni la loi qui
ſ'oppoſent; mais bien ces funeſtes préjugés ſous
ſquels gémit la nation entière, d'autant plus
ſés à détruire, qu'on peut les combattre le
urann à la main.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les
uſulmans ne s'écartent jamais de ce principe.
ien de ſi oppoſé que leur conduite journa-
ère avec ce dogme du fataliſme; ceux même
ui l'adoptent d'une manière abſolue, ne laiſ-
nt pas de recourir à toutes les ſources de
rt, de la ſcience, de l'intrigue, de la pro-
ction, pour trouver du ſoulagement dans
urs maux, pour avancer leur fortune, ſe-

conder leurs vues ambitieuſes : les califes & l
La Thrace. ſultans qui ont fait mettre à mort tant de princ
collatéraux, dans la ſeule vue, ou de préve
des troubles ou d'aſſurer le trône à leurs pr
pres enfans, n'ont aſſurément pas conſulté
principes de la prédeſtination, en prononça
ces arrêts barbares.

Au reſte, ces opinions ne captivent les
prits, au point d'y étouffer les ſaines lumiè
de la raiſon, que ſous des princes efféminé
ou imbécilles, & ſous des viſirs faibles
bornés. Le défaut de lumières, de nerf,
génie, ſi néceſſaire pour bien gouverner
ſoutenir avec éclat le poids des affaires p
bliques, leur fait ordinairement attribuer a
arrêts du ciel le ſort de l'état en général;
qui n'eſt pas toujours l'effet de la conviſti
intime de la vérité du principe, mais bi
celui d'une adroite politique. Ce ſyſtême le
ſert ſouvent de bouclier contre le mécont
tement ou les fureurs du peuple dans les évè
mens fâcheux qui naiſſent, & des vices de
conſtitution & des abus du gouvernement,
du manque de prévoyance dans la marc
même ordinaire des objets politiques; ai
d'un côté ce préjugé, carreſſé par des am
faibles & indolentes, qui l'enviſagent com
un oreiller ſur lequel ils poſent la tête & s'

DES V

orment, ſert de
ins des mains h
écuter, ſans pla
s projets de la p
s grandes entrep
divers califes &
étans, ſecondés
ui ſe forment dans
rmées, prouvent
es eſprits élevés
ient ordinaireme
laiſſer enchaîner
inions vulgaires,
aire, ſelon les cir
nt de moyens pro
reprises, ſur-tout
bien de l'état &
Sous ce point de
s mêmes préjugés
ient, produiſent
donnent au cœu
efforts & à l'état
utiennent & relève
turellement belliq
is l'état de ces con
ublics entraînent
un mot, c'eſt à
à la loi qui ord

rment, ſert de l'autre d'armes tranchantes
ans des mains habiles & vigoureuſes pour
xécuter, ſans plainte & ſans murmure, tous
s projets de la politique & de l'ambition :
s grandes entrepriſes, les actions éclatantes
e divers califes & de pluſieurs princes maho-
étans, ſecondés par les hommes célèbres
ui ſe forment dans leurs conſeils & dans leurs
rmées, prouvent la vérité de cette aſſertion.
es eſprits élevés, des génies ſupérieurs,
ient ordinairement parti de tout, & loin de
e laiſſer enchaîner par des préjugés ou des
pinions vulgaires, ils s'en ſervent, au con-
raire, ſelon les circonſtances, comme d'au-
ant de moyens propres à favoriſer leurs en-
repriſes, ſur-tout lorſqu'elles ont pour objet
e bien de l'état & de l'intérêt public.

La Thrace.

Sous ce point de vue on doit convenir que
s mêmes préjugés, quelque funeſtes qu'ils
ient, produiſent ſouvent d'heureux effets ;
s donnent au cœur & à l'eſprit de puiſſans
efforts & à l'état de grands avantages. Ils
outiennent & relèvent la valeur de la nation,
aturellement belliqueuſe, & garantiſſent quel-
ois l'état de ces convulſions que les malheurs
ublics entraînent ordinairement après eux;
un mot, c'eſt à cette opinion du fataliſme
à la loi qui ordonne de marcher contre

La Thrace.

les chrétiens, pour la défenſe & la propaga-
tion de l'islamiſme, comme aux promeſſ-
que fait la religion de couronner du marty-
ceux qui meurent les armes à la main, qu
l'on doit principalement attribuer ces exploi
héroïques qui, en tant d'occaſions, ont ſigna
le courage & l'intrépidité des nations Maho
métanes, ſur-tout des Arabes, des Tartar
& des Ottomans.

Les temples des Muſulmans, diſtingués en
tr'eux par leurs noms, le ſont encore par le
ſtructure, leur étendue & les différentes pr
rogatives qui y ſont attachées dans l'ordre r
ligieux, civil & politique. Ils forment do
trois claſſes diſtinctes & ſéparées; les mo
quées impériales, les moſquées ordinaires
les ſimples *meſſdjids*.

Les moſquées impériales ne ſe trouvent qu
dans les grandes villes de la monarchie, tell
que *Brouſſe*, *Andrinople*, *le Caire*, Damas
Conſtantinople, &c.

Ces édifices ſont de la plus grande magni
cence. Comme ils s'élèvent tous au milieu d'u
vaſte parvis, ils ſe déploient dans toute le
étendue aux yeux du ſpectateur; aſſis d'ailleu
ſur les parties les plus élevées de Conſtant
nople, ils ajoutent beaucoup à ce que ce
ville immenſe offre d'impoſant par ſa ſeu

DES V

nation. Les dôm
rts de plomb, c
fices publics.
Toutes ces moſqu
célébrer l'office
deux fêtes du
achés à leur ſervi
nes prérogatives.
nes, & tour à to
redis à chacune d
ver ils donnent ſo
ophie, comme ét
que Mahomet fec
glise en moſquée
s drapeaux ſur les
le de l'orient; elle
moſquée cathédra
e l'empire ottoma
Les moſquées or
onſtruits par la pur
achas, des ſeigneu
rticuliers; quelqu
ndation des *validé*
e deux cents de c
dre dans Conſtanti
re, dans la plus
ſe d'ébène qui pa
e ſervit un frère de S

nation. Les dômes & les toîts en ſont cou- La Thrace.
erts de plomb, comme le ſérail & tous les
ffices publics.

Toutes ces moſquées ont également le droit
e célébrer l'office ſolemnel des vendredis &
es deux fêtes du beyram, & les miniſtres
ttachés à leur ſervice ſont diſtingués par cer-
aines prérogatives. Les ſultans y ont leurs tri-
unes, & tour à tour ils ſe rendent les ven-
redis à chacune de ces moſquées; mais en
iver ils donnent ſouvent la préférence à Ste.
ophie, comme étant plus près du ſérail. On
ait que Mahomet ſecond convertit cette ſuperbe
gliſe en moſquée le jour même qu'il arbora
es drapeaux ſur les murs de l'ancienne capi-
ale de l'orient; elle fait depuis cette époque
moſquée cathédrale ou la première chaire
e l'empire ottoman.

Les moſquées ordinaires ſont des temples
onſtruits par la pure libéralité des viſirs, des
achas, des ſeigneurs de la cour ou de riches
articuliers; quelques-uns même ſont de la
ondation des *validé ſultanes* : on compte plus
e deux cents de ces moſquées du ſecond
rdre dans Conſtantinople. On conſerve en-
ore, dans la plus ancienne de toutes, un
aſe d'ébène qui paſſe pour être celui dont
e ſervit un frère de Soliman Ier. dans ſes expé-

ditions militaires; les miniſtres du temple fo
La Thrace. accroire au vulgaire que l'eau que l'on y bo
a le goût du lait, & la vertu de procurer au
femmes une heureuſe délivrance.

Les *meſſdjids* ſont les temples les moi
conſidérables; on peut les regarder comm
des chappelles publiques. On en compte en
viron trois cents dans les faubourgs de Con
tantinople; il n'en exiſte point d'autres da
les bourgs, les villages & les campagnes
on n'y célèbre jamais l'office public des ve
dredis & des deux fêtes de beyram.

Tels ſont les caractères principaux qui di
tinguent entr'eux les temples de l'islamiſme
on peut y ajouter encore le nombre des mina
rets qui les décorent. Les *meſſdjids* n'en on
jamais qu'un, tandis que les moſquées impé
riales & les principales de celles du ſecon
ordre, ont deux, quatre, & quelques-un
même juſqu'à ſix de ces flèches, dont la plu
part ſe terminent par un croiſſant de cuivr
ou de bronze doré.

Rien n'égale le reſpect des muſulmans pou
ces édifices ſacrés. Ce ſentiment les engage à n
pas y faire légèrement des réparations; ils ne le
ordonnent que lorſqu'elles ſont abſolument né
ceſſaires; il faut qu'un temple menace évidem

ent ruine, pour qu'on ait la liberté de l'a- La Thrace.
tre & de le réédifier.

En général tous ces temples ſont ouverts
ndant le jour. Quoique la loi n'en défende
s l'entrée aux non mahométans, perſonne
nmoins n'oſe y pénétrer que ſous l'eſcorte
s *caiſms* qui en ont la garde, & qui exigent
s étrennes proportionnées à la condition
ceux qui s'y préſentent; les regnicoles tri-
naires ne témoignent preſque jamais cette
rioſité; elle eſt émouſſée chez eux par la
inte ou par la prudence, ſentimens que
le impérieuſement l'état de ſujétion perpé-
elle & abſolue à laquelle ils ſont réduits
vant la nation dominante. Les Européens
mme les étrangers y pénètrent plus aiſé-
nt, mais jamais pendant l'office; ils ſont
ême obligés, ainſi que les muſulmans, de
ſſer leurs ſouliers à la porte ou de prendre
s doubles chauſſures pour ne pas ſouiller
tapis de la moſquée. Les miniſtres étran-
s ſollicitent ordinairement un *ſirmann* de
Porte, au moyen duquel ils voient & viſi-
t avec plus de liberté les moſquées prin-
pales.

Les temples que l'islamiſme conſacre au
lte public, & principalement les moſquées
périales, ſont ordinairement environnés de

La Thrace. divers édifices dont la fondation a pour ob
l'inſtruction de la jeuneſſe, le ſoulagement
pauvres, & en général l'utilité publique.
ſont des *imareths* ou hôtelleries ; des hô
taux pour les malades ; des hôpitaux pour
fous ; des écoles, des collèges, des bibl
thèques & des chappelles ſépulcrales où re
ſent les cendres des empereurs, des *validé*
tanes, & de tous les princes & princeſſes
ſang.

Les *imareths* ſont des hôtelleries où les
fans des écoles & les étudians des collèges v
prendre leur nourriture. On y diſtribue
des vivres à un certain nombre de malh
reux ; les imarets ſeuls de Conſtantinople n
riſſent tous les jours plus de trente m
ames.

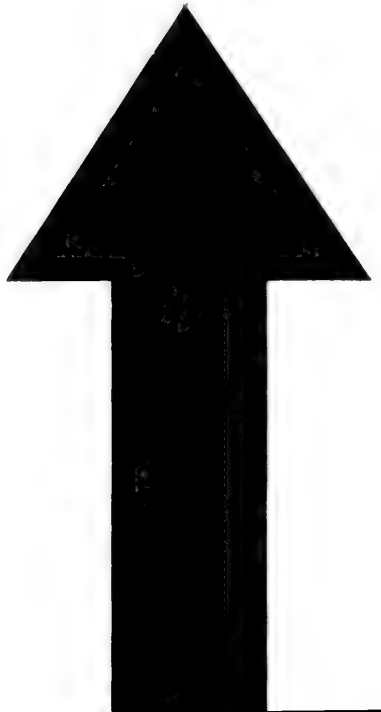
La plupart des moſquées ont des hôpit
pour les malades. On ne doit pas cepend
s'imaginer que ces hoſpices ſoient entret
ſur le pied de ceux des grandes villes de l'
rope. Si leur établiſſement fait l'éloge du c
& des ſentimens de la nation entière, le rég
qui s'y obſerve ne fait guère honneur à ſa c
liſation, très-éloignée encore de celle des e
péens. Ces hôpitaux ne ſont que des a
très-imparfaits pour les perſonnes quigé
ſent ſous le poids de la miſère & des infirm

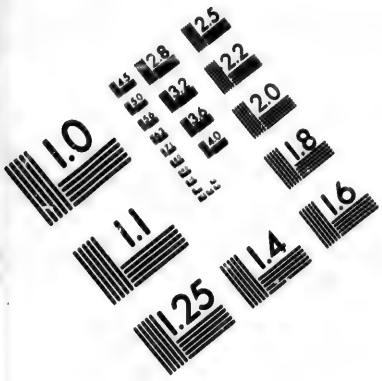
...-là que s'exercent plus qu'ailleurs les fu... ...tes préjugés qui réſultent du dogme de la ...déſtination.

Les écoles publiques ſont ouvertes à tous les ...fans des familles indigentes. On leur apprend ...lire & à écrire, on leur enſeigne auſſi la re... ...gion & les premiers élémens de la langue ...rque; chaque école à un certain nombre ...étudians, qui ſont logés & nourris aux dépens ...la moſquée.

Le nombre des collèges eſt conſidérable : ...reſque dans toutes les grandes villes, les moſ... ...ée principales ont chacune le leur, pluſieurs ...ont deux, trois ou même quatre. Les étu... ...s s'y font avec beaucoup d'ordre & de mé... ...ode : elles ſe partagent en dix claſſes, ſa... ...oir : la grammaire, la ſyntaxe, la logique, la ...orale, la ſcience des allégories, qui tient ...ſſi lieu de rhétorique, la théologie, la phi... ...losophie, la juriſprudence, le *courann* & les ...mmentaires & les lois orales du prophète.

Dans quelques-uns de ces collèges les étu... ...ans étudient en commun, dans les autres ...acun fait ſes études en particulier. La vaſte ...endue de la langue arabe, la complication de ...elques-uns de ſes principes, & la multipli... ...é des auteurs claſſiques rendent toutes ces ...udes longues & pénibles. On ſait que le turc,





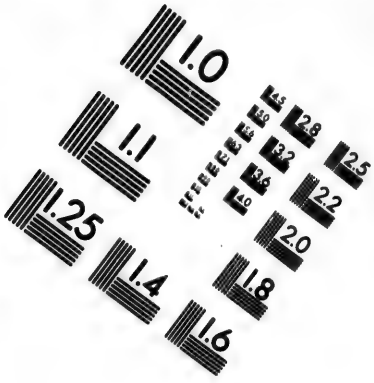
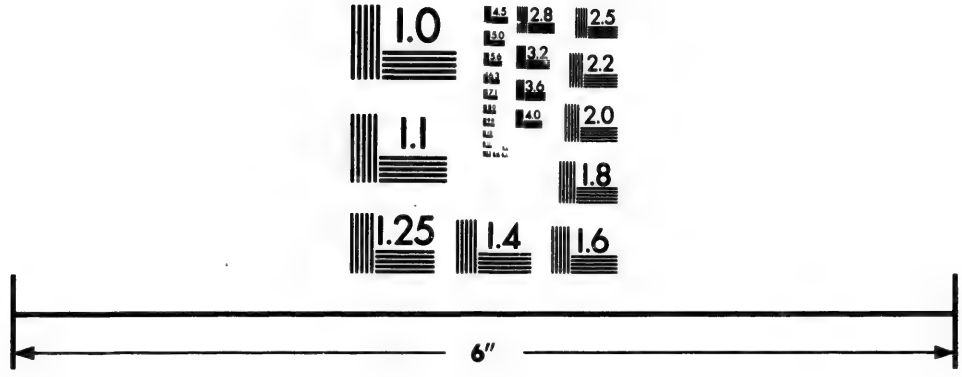
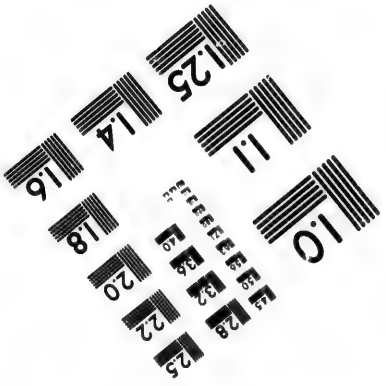


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

le perſan & l'arabe ſont les ſeuls langues con-
La Thrace. nues des ottomans; le turc primitif peu rich
& peu harmonieux, eſt l'idiôme du peuple; l
perſan, dont la prononciation eſt très-douce
n'eſt cultivé que par ceux qui ont du goût pou
la poéſie. Rien n'approche de la richeſſe & d
la majeſté de la langue arabe, malgré les ſon
âpres qui réſultent de quelques lettres gut
turales.

Il eſt peu d'élèves qui étudient la métaphy
ſique, la géographie, les mathématiques,
politique & les principes du gouvernement. C
ſciences languiſſent chez eux, parce que l'ét
ne s'en occupe pas d'une manière ſérieuſe,
que ſur ces objets importans, il y a une inſou
ciance preſque univerſelle dans la nation. L
deſpotiſme, principe de tous les malheu
dont ce vaſte empire eſt affligé, frappe de ſté
rilité tous les eſprits, & ſuſpend chez les ſou
verains, comme chez les ſujets, tout progr
dans les arts & dans les ſciences. De cette pr
mière cauſe dérive une infinité d'autres q
concourent aux mêmes effets : les préjugés p
pulaires, ou pour mieux dire, le reſpect ſu
perſtitieux de la nation pour ſes anciens uſage
le défaut de communication intime avec l
européens, les progrès lents de l'imprimerie,
prévention contre les langues étrangères, la n
gligen

ligence à faire traduire les bons ouvrages de Europe chrétienne, la répugnance à voyager ors de l'empire, le syſtême de ne jamais entretenir de miniſtres publics chez les puiſſances rangères, enfin, la faible ſenſation que font aturellement ſur les eſprits des objets dont importance échappe à ceux qui n'en ont que notions imparfaites. La Thrace.

La plupart des moſquées impériales & les incipales même de celles que des particuliers nt élevées dans les grandes villes de l'empire nt des bibliothèques publiques. Il en exiſte jourd'hui trente-cinq dans la ſeule ville de onſtantinople. Ces édifices ſont bâtis avec aut de goût que d'élégance ; les moins conſidérables contiennent mille ou deux mille cinq ents volumes, & les autres juſqu'à cinq mille, us manuſcrits de différens formats, & proprement reliés en maroquin rouge, vert ou oir. Les Mahométans ont une manière particulière de coter, de ranger & de conſerver les vres ; chaque volume eſt renfermé dans un ui, auſſi de maroquin, qui le garantit de la uſſière & des vers. Le titre eſt tracé en groſ lettres ſur la tranche du livre & ſur celle de étui. On les range les uns ſur les autres ns des eſpèces d'armoires, garnies de glaces

ou de treillage, & placées le long du mur, d
La Thrace. dans les quatre coins du bâtiment.

Excepté les mardis & les vendredis, ces b
bliothèques reſtent ouvertes dans toutes l
ſaiſons de l'année. Elles ſont confiées chacu
à la garde & aux ſoins de trois ou quatre bibli
thécaires, qui y paſſent la journée, & qui r
çoivent avec la plus grande honnêteté tous ce
qui s'y préſentent; chacun eſt le maître de p
courir l'ouvrage qu'il veut, d'en faire des e
traits, même de le tranſcrire en entier, mais
travaillant toujours dans la bibliothèque;
règlemens de ces fondations ne permettant
mais de prêter aucun livre.

On ſent que la plus grande partie de ces
vrages ne peuvent être qu'analogues aux u
ges & aux connaiſſances actuelles de la
tion; il n'y eſt donc queſtion que du *coran*
de ſes commentaires, des lois orales du p
phète, de la juriſprudence, de la philoſoph
de la métaphyſique, de la médecine, de la m
rale & de l'hiſtoire. Chaque bibliothèque a
catalogue exact, & tous les livres orientau
tous les ouvrages connus dans les trois lang
du pays, ſont recueillis dans un état géné
où l'on trouve le titre & le ſujet de cha
ouvrage.

Les manuſcrits les plus eſtimés dans les

érens genrès de littérature, ſont ordinaire-
ent en pluſieurs exemplaires, mais princi- La Thrace.
alement le *courann* & les livres canoniques.
ls ſont écrits avec le plus grand ſoin, ſur le
lus beau velin : les lignes de chaque page
vec un entourage d'or, & tous les chapitres,
outes les ſections en groſſes lettres également
or. Ce luxe ajoute beaucoup à la valeur de
s ouvrages, dont le prix eſt en raiſon de la
eauté du caractère. La maſſe de ces volumes
gmente chaque jour dans les différentes bi-
liothèques. L'homme de loi, l'homme d'état,
homme de lettres qui poſſède une collection
livres, la lègue en entier ou en partie à une
ibliothèque publique, pour attirer ſur ſon tom-
au les vœux & les bénédictions de tous les
uſulmans qui en feront uſage.

La colle des livres manuſcrits à l'uſage
rticulier des ſultans, forme aujourd'hui deux
ibliothèques aſſez conſidérables dans l'inté-
ur du ſérail, Ces deux bibliothèques qui
ferment plus de quinze mille volumes,
groſſiſſent tous les jours, ſoit par de nouvelles
quiſitions, ſoit par les préſens de ce genre
e font au monarque les grands de l'état, ſoit
les confiſcations que l'on exerce ſur les
ens des officiers publics, dans le mobilier
quels, on trouve un certain nombre de li-

La Thrace.

vres. Le commerce de ces manuſcrits fait ſub-
ſiſter une infinité de commis, ſans ceſſe occu-
pés à les tranſcrire, & un grand nombre de li-
braires. C'eſt la crainte de réduire à la mendi-
cité une foule de copiſtes, qui a le plus contri-
bué à retarder chez les ottomans l'établiſſe-
ment de l'imprimerie.

L'uſage de la preſſe n'a été introduit à Con-
tantinople, que ſous le règne d'*Achmet III*, p
les ſoins éclairés du grand-viſir & du mou
phti qui étaient alors en place. Connaiſſan
l'empire des préjugés, ils ne négligèrent au
cune des formalités légales pour faire réuſſ
cette innovation, prévenir les murmures d
peuple, & rendre cet établiſſement auſſi ſolid
qu'avantageux. Le préambule de l'édit qui l
permettait, parle d'abord des avantages in
préciables de l'écriture, c'eſt par ſon moyen
y eſt-il dit, que l'on conſerve d'un côté l
principes de la loi & de la doctrine, ainſi qu
les reglemens de l'état & de la nation, & q
de l'autre on inſtruit les peuples, l'on propa
& l'on perpétue les lettres & les ſciences,
les tranſmettant d'une génération à une autr
Sa hauteſſe ayant pris en conſidération tous l
avantages de l'imprimerie détaillés dans l'édi
autoriſe les entrepreneurs à en établir une,
a donner au public tous les ouvrages qui tr

rent de la philoſophie, de la médecine, de l'aſtronomie, de la géographie, de l'hiſtoire, & de toute autre ſcience quelconque, excepté les livres canoniques; enfin, ſa hauteſſe ſe félicitait de ce qu'un établiſſement de cette nature avait été réſervé par la providence à ſon règne glorieux, & qu'elle ne doutait pas d'accumuler ſur ſon auguſte perſonne les bénédictions de ſes ſujets & de tous les muſulmans des ſiècles à venir. La Thrace.

L'imprimerie travailla pendant dix-huit ans, & malgré toute l'activité de ſon fondateur, ne mit aujour que quinze ouvrages, dont on tira à la vérité un très-grand nombre d'exemplaires. Mais la mort de ſon auteur, en 1746, fit oublier & abandonner cet établiſſement, de ſorte que l'imprimerie reſta dans une entière inaction juſqu'au préſent règne. Il y a quelques années qu'on en a accordé le privilège à un nouveau directeur, & qui travaille à mettre au jour la ſuite de l'hiſtoire Ottomane. La nation eſt redevable de ce bienfait au zèle & aux lumières du grand-viſir *Hamid Khulil paſcha*, qui deux ans après eût le ſort le plus déplorable. Ce miniſtre, doué de qualités éminentes, ne s'était élevé à la première dignité de l'empire que par ſon mérite & ſes talens; dépouillé de preſque tous les préjugés de ſa nation, il

La Thrace.

ſentait mieux que perſunne la néceſſité d'une réforme générale, & s'en occupait ſérieuſement. Il eſt à préſumer que s'il eût été ſecondé par la fortune; ou que s'il n'eût précipité l'exécution de ſon plan, il eût donné au moins le premier mouvement aux réformes qu'il méditait profondément lorſqu'il n'était encore que dans les grades ſubalternes du mininiſtère.

La nation muſulmane a un reſpect profond pour les choſes qui ont appartenu au prophète, & dont la plupart ſe conſervent au ſérail comme autant de reliques précieuſes. Ce ſont :

1°. L'oriflamme ſacrée, on la regarde comme le premier des drapeaux de Mahomet; il en avait pluſieurs, dont les uns étaient blancs les autres noirs. Le principal de ces derniers était de ſimple camelot, & avait ſervi de portière à la chambre d'*Aiſché* ſa femme.

Cette oriflamme eſt couverte d'un autre drapeau dont ſe ſervait particulièrement le calife *Omar*, & de quarante enveloppes de taffetas le tout dans un fourreau de drap vert. Au milieu de ces enveloppes ſont remfermés un petit livre du d*courann*, écrit, à ce que l'on croit de la main d'Omar, & une clef d'argent du ſanctuaire *Kéabé*, la même qui lui fut préſen

é par le ſchérif de le Mecque, en ſigne hommage & de ſoumiſſion. Cet étendard, ng de douze pieds, eſt ſurmonté d'une eſpèce pommeau d'argent, en forme carrée, qui ntient un autre livre du *courann*, écrit de la ain du calife *Oſman*. Il fût d'abord dépoſé à mas, dont le paſcha le faiſait porter tous les à la Mecque, à la tête de tout le corps des lerins, & avec le plus pompeux appareil. La Thrace.

Sous le règne de Mourad III, cette ori- mme fut reçue & dépoſée au ſérail avec les s grandes cérémonies. Depuis cette époque ne la déploie que lorſque le ſultan ou le and-viſir conduit en perſonne les armées con- les ennemis de l'état : alors une ſuperbe nte eſt ſpécialement deſtinée à recevoir cette iflamme, on la dreſſe toujours ſur une eſ- ce de ſupport d'ébène qu'on enfonce dans terre, & qui eſt garni de cercles & d'anneaux argent, dans leſquels on la poſe. A la fin de campagne, lorſque l'armée entre en quar- er d'hiver, on a ordinairement ſoin de la déta- ier de ſa lance, & de l'enfermer, comme on t au ſérail, dans une caiſſe richement déco- e. On y procède chaque fois avec beaucoup cérémonies, on y fait des prières, on y rûle des parfums de bois d'aloès & d'ambre is qui ſe renouvellent tous les jours.

La Thrace.

Comme cet étendard n'eſt expoſé aux re
gards du public qu'en temps de guerre, les e
prits s'enflamment à ſon aſpect : la vénératio
ſe change alors en enthouſiaſme ; on voit d
émirs de tout état & de toute condition, d
derwiſchs de tout les ordres, une foule de ſim
ples citoyens marcher à la guerre en qualité d
volontaires.

Le fanatiſme de la nation pour cette or
flamme a plus d'une fois opéré des prodiges d
valeur dans les armées ottomanes. En tem
de paix elle eſt gardée religieuſement au ſé
rail dans une eſpèce de chapelle, où ſe co
ſervent en même temps les autres reliques d
prohète.

2°. La robe ſacrée. — C'eſt un habit de cam
lot noir que portait Mahomet, & dont-il
vêtit de ſa main, l'an 9 de l'hégire, le f
meux poëte *Zehhir*, en récompenſe d'un poèm
ſublime, où l'auteur chantait, avec les miſ
ricordes de l'éternel, la grandeur & la gloi
immortelle du prophète.

Cette robe eſt enveloppée de quarante ſac
tous des étoffes les plus riches. On la découv
une fois l'an, le 15 de *Ramaſann*; cette cérém
nie ſe célèbre avec autant d'appareil que d
piété. Le ſultan s'y rend en pompe, ſuivi de to
les officiers de ſa maiſon. On développe la ro

DES

faiſant les plus
baiſe le premier
ſuite enſuite debo
e fait toute l'aſ
ng & ſon grade.
mplit ce jour-là
ctions de ſa cha
elique, & à meſ
vec un mouchoir
ſuite à la même
ace un officier d
oirs.
3°. Les dents ſacré
e dents que le pr
ée de *Uhud*; l'u
utre dans la chap
l, où on l'expoſe
a nuit du 27 du *R*
ore au ſérail des
ffets que l'on croit
u prophète, entre
nait dans toutes ſes
On peut encore
e voile qui couvr
Médine & celui du
évotion des Mah
e borne ſimpleme
mage qu'on leur r

faisant les plus ferventes prières; le sultan baise le premier avec un respect profond. Il fait ensuite debout au même acte de dévotion que fait toute l'assemblée, chacun selon son rang & son grade. Le porte glaive du sultan remplit ce jour-là l'une des plus importantes fonctions de sa charge; il se tient à côté de la relique, & à mesure qu'on baise, il l'essuye avec un mouchoir de mousseline qu'il présente ensuite à la même personne; auprès de lui se place un officier chargé de tous ces mouchoirs. La Thrace.

3°. Les dents sacrées. — Ce sont deux des quatre dents que le prophète perdit dans la journée de *Uhud*; l'une est gardée au sérail, & l'autre dans la chapelle sépulcrale de Mahomet II, où on l'expose à la vénération du public, la nuit du 27 du *Ramasann*; on conserve encore au sérail des vases, des armes & autres effets que l'on croit également avoir appartenu au prophète, entre autres un arc dont il s'armait dans toutes ses expédition guerières.

On peut encore ranger parmi ces reliques, le voile qui couvre le sépulcre du prohète à Médine & celui du kéabé de la Mecque. La dévotion des Mahométans pour leurs reliques se borne simplement à les honorer. L'hommage qu'on leur rend se rend tout entier au

créateur; on ne leur attribue aucune quali
La Thrace. propre, aucune vertu miraculeuſe : tout
rapporte à dieu comme la ſource des graces c
leſtes & le ſeul diſpenſateur de tout bien. d'
près cette opinion, qui eſt conforme aux vra
principes de l'iſlamiſme, ils ne ſe permette
jamais aucune acte de latrie envers les reliqu
des ſaints; s'ils les invoquent, ce n'eſt jama
qu'en qualité d'interceſſeurs auprès de dieu
& lorſqu'ils adreſſent leurs prières à Mahom
lui-même, ce n'eſt non plus qu'à ce titre
comme étant le ſaint par excellence, le de
nier & le coryphée des prophètes.

IVRE QUATRIÈME.

VOYAGES DU LEVANT.

CHAPITRE PREMIER.

Abrégé du voyage de Tournefort ſur les côtes méridionales de la mer Noire, depuis ſon embouchure juſqu'à Sinope, & ſon retour à Conſtantinople à travers l'Anatolie.

RIEN n'eſt plus intéreſſant en général que la connaiſſance des nations : leur hiſtoire, leur religion, leurs mœurs, leurs uſages, l'eſprit & la forme de leur gouvernement, ſont des objets dignes de l'attention des hommes d'état & de la curioſité des philoſophes. Mais plus une nation eſt conſidérable par elle-même, plus elle figure ſur la ſcène du monde, plus elle tient au ſyſtême politique des empires, plus auſſi elle mérite d'être connue, ſurtout de ſes voiſins, & des peuples qui ſont liés avec elle par les intérêts de la politique & du commerce.

La Thrace.

La Thrace.

On admire avec raiſon les progrès rapi
de l'Europe dans toutes les parties des ſcienc
elle a répandu la lumière ſur les âges les p
reculés de l'antiquité, diſſipé les ténèbres
couvraient le berceau des anciens peupl
dévoilé tous les rapports de ceux qui les
remplacés ; & cependant ſon flambeau
encore jeté qu'une faible lueur ſur une nat
qui, née en 1219 aux bords de la mer C
pienne, domine depuis trois ſiècles & de
ſur la plus belle contrée de l'Europe, & d
les armes ont été ſouvent la terreur des
tions les plus puiſſantes.

Dans ce ſiècle éclairé, à peine connaît-
pour ainſi dire, l'étendue & la poſition g
graphique de l'empire ottoman; on ne s
jamais arrêté que ſur les dehors de ce gra
coloſſe. L'illuſion & l'erreur qui réſultent
apperçus lointains, ſuperficiels & fugiti
n'ont préſenté que des fantômes aux regar
de la plupart des écrivains ; & ces fantôme
pris & donnés pour des réalités, en ont i
poſé à l'Europe entière ſur les uſages,
mœurs, le culte & les lois des Ottomans.

Il eſt, à la vérité, difficile de percer
nuages épais qui enveloppent cette nation p
communicative ; des préjugés religieux élèv
entr'elle & les autres peuples de l'Europ

barrière que des cauſes naturelles, phyſi- La Thrace.
es, morales & politiques, viennent forti-
encore. Pour s'en faire une idée juſte, il
avoir ſéjourné ſur les lieux mêmes; il faut
re beaucoup avec les naturels du pays,
ſſéder à fond leur langue, compulſer leurs
eurs, interroger leurs monumens, avoir
notions préliminaires ſur le génie national
ſur les préjugés, ſoit religieux, ſoit popu-
res, qui règnent dans l'empire. Il faut ſe
curer des connaiſſances parmi les grands,
entretenir des liaiſons ſuivies avec les per-
nages les plus importans de tous les ordres
l'état; ſans cela on ſe flatterait en vain de
rvenir jamais à la connaiſſance parfaite de
peuple & de ſon gouvernement.

Les voyageurs, dont les ouvrages ont fourni
matériaux de cet abrégé, ont eu plus que
ſonne les moyens de vaincre ces difficultés
de remplir la tâche qu'ils s'étaient im-
ſée.

Quoi qu'en aient dit les anciens, la mer
oire n'a rien de noir, pour ainſi dire que le
m: les vents n'y ſoufflent pas avec plus de
ie, & les orages n'y ſont guères plus fré-
ens que ſur les autres mers. Il faut pardon-
er ces exagérations aux poëtes anciens, &
ur-tout au chagrin d'Ovide : ce qu'il y a de

La Thrace.

fâcheux pour ceux qui naviguent sur la m
Noire, c'est qu'elle a peu de bons ports & q
la plupart de ses rades sont découvertes.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis
temps d'Homère jusqu'à présent, & tout
que les Turcs en pensent, eux qui n'ont
que traduire le nom de la mer Noire en l
langue, tout cela, dis-je, ne nous fit pas
lancer un moment à entreprendre le voyag
mais il faut avouer que ce ne fut qu'à con
tion que nous le ferions sur un caïque, & n
pas sur une saïque. Les caïques qui vont
cette mer, sont des felouques à quatre ram
qui se retirent tous les soirs à terre, & qui
se remettent en mer que dans le calme,
avec un bon vent, à la faveur duquel on d
ploie une voile quarrée, animée par les z
phirs, & qu'on baisse bien sagement lorsqu
cessent de souffler.

Le départ de *Numan Cuperli*, pacha à tr
queues qui venait d'être nommé gouverne
d'*Erzeron*, nous parut une de ces occasio
favorables que nous ne devions pas lais
échapper. M. l'ambassadeur eut la bonté
nous présenter à lui : il nous fit assurer de
protection, en considération de l'empere
des Français, dont il ne cessait, disait-il, d'a
mirer la prévoyance, jusqu'à envoyer

DES

rsonnes capable
ture produit dan
endre sur les
ur la conservati
Notre équipage
route dût être
us grands voyag
olument se ch
ssaires.
Nous prîmes co
3 avril, & couch
ui, sur le canal
rail de *Maheme*
igneur.
Le lendemain no
rons : ce sont de
les par leur verd
aucoup d'apparen
ens en soient beau
oup de dépense.
Le pacha parut
os caïques ou fe
rait mis une part
rait pris les devan
attendre à Trébizo
s dames, était si
alousies de bois, q
y respirer. Notre

rſonnes capables de découvrir ce que la ture produit dans chaque pays, & pour apprendre ſur les lieux l'uſage qu'on en fait pour la conſervation de la ſanté. La Thrace.

Notre équipage fut bientôt dreſſé, quoique route dût être fort longue; car, dans les plus grands voyages, je crois qu'il ne faut abſolument ſe charger que des choſes néceſſaires.

Nous prîmes congé de M. l'ambaſſadeur le 13 avril, & couchâmes le même jour à *Orkai*, ſur le canal de la mer Noire, dans le ſérail de *Mahemet Bey*, page du grand-ſeigneur.

Le lendemain nous en reconnûmes les environs: ce ſont de petites collines fort agréables par leur verdure. Cette maiſon n'a pas beaucoup d'apparence, quoique les appartemens en ſoient beaux & qu'on y ait fait beaucoup de dépenſe.

Le pacha parut enfin le 16 avril, avec huit gros caïques ou felouques ſur leſquelles on avait mis une partie de ſa maiſon; le reſte avait pris les devans ſur les ſaïques; il allait attendre à Trébizonde. La felouque où étaient les dames, était ſi couverte & ſi garnie de jalouſies de bois, qu'elles avaient de la peine à y reſpirer. Notre felouque était le neuvième

bâtiment de cette petite flotte, & en forma
La Thrace. l'arrière-garde. Soit que les Turcs n'aime
pas trop à ſe mêler avec les chrétiens, ou q
l'on crut que ce ſerait manquer de reſpect
pacha ſi nous nous rangions ſur la même lig
que les caïques de ſa maiſon, ſon intenda
avait ordonné qu'on laiſſerait une certaine d
tance entre notre felouque & les autres. J'e
beau dire à nos matelots d'avancer, ils n
vaient garde de s'approcher ni de débarqu
avant leurs camarades. Je voulus un jo
trouver à redire de ce qu'on avait renvoyé
notre felouque quelques moutons qui emb
raffaient la cuiſine du pacha; mais je p
le parti de me taire quand j'entendis qu'
commençait à nous traiter de chiens & d'in
dèles.

Nous nous rangeâmes donc à la queue de
flotte, & nous paſſâmes les premiers châtea
à force de rames, car il ne faiſait point
vent. Nous eûmes le plaiſir d'entrer dans
mer Noire avec la plus grande tranquilli
du monde; nous relachâmes ſur les quat
heures à l'entrée de la rivière de *Riva*, à
milles d'*Ortacui*. On campa le long de l'e
dans des prairies aſſez marécageuſes; & comm
nous étions un peu inſtruits des manières d
pays, nous faiſions dreſſer notre tente aſſ
lo

La Thrace.

in de celle des muſulmans, pour leur mar-
er notre reſpect, & pour leur laiſſer toute
liberté qu'ils pouvaient ſouhaiter pour faire
urs ablutions. A cet effet on planta des petits
binets de toile, où une perſonne avait au-
t de place qu'il lui en fallait pour ſe laver
ſon aiſe. La tente du pacha était ſur la pe-
ſe & ſur la croupe d'une petite colline dans
es bois éclaircis; l'appartement des femmes
'en était pas loin: il était compoſé de deux
villons entourés de foſſés, autour deſquels
lles ſe promenaient ſans être vues, à la fa-
ur d'une grande enceinte de chaſſis de toile
einte en vert & en gris. Leur garde était
onfiée à des eunuques noirs dont les viſages
e déplaiſaient extrêmement, car ils faiſaient
es grimaces horribles, & roulaient les yeux
'une manière affreuſe quand j'entrais & quand
e ſortais de l'enceinte où l'on portait la fille
u pacha qui était tourmentée d'une cruelle
eux.

On fait retirer fort bruſquement tout le
onde lorſque les femmes débarquent & veu-
ent mettre pied à terre. Les matelots même
e cachent après avoir ajuſté les planches qui
eur ſervent de paſſage, & s'il ſe trouve des
endroits où les caïques ne puiſſent pas avancer
uſqu'au ſable, on enveloppe les dames ou on

La Thrace.

les emballe dans cinq ou six couvertures, les matelots les chargent sur leur cou com des ballots de marchandises. Quand on le mises à terre, les esclaves les déballent, les eunuques ne cessent de crier & de mena à quelque distance que l'on soit d'eux : valets-de-pied du pacha fuyaient pour l dans les bois, & bien loin de servir ces dam ils les auraient laissé noyer plutôt que de to ner la tête de leur côté.

De peur que nous n'ignorassions cette loua coutume, le lieutenant du pacha nous en i truisit dès la première visite. *Comme vous ve de bien loin, j'ai à vous avertir*, me dit- *de certaines choses qu'il faut absolument sav parmi nous. De vous éloigner toujours du qu tier des femmes autant que vous le pourrez, n'aller pas vous promener sur les hauteurs d l'on puisse découvrir leurs tentes, de ne fa aucun dégat dans les terres semées en cherch des plantes, & sur-tout de ne point donner vin aux gens du pacha.*

Cet intendant nous parut fort honnête aimé dans la maison de son maître, quoiqu ne fut pas de son choix ; car le grand vi pour voir jusques dans le fond de l'ame pachas, & pour être informé de tout ce

e passe chez eux, leur donne ordinairement
es sortes d'officiers. La Thrace.

Nous sentîmes bientôt la différence qu'il
a entre la Mer Noire & l'Archipel. Quoique
ous fussions au 17 avril, il ne cessait pas de
leuvoir, au lieu que dans l'Archipel, il ne
leut guères passé le mois de mars. Il fallut
ine nous isoler par un fossé qui recevait les
aux dont notre tente était environnée. On
ngea à propos d'entrer plus avant dans la
vière, bien loin de se remettre en mer, &
ous fûmes effrayés de voir qu'on ne pensait
à faire des provisions. Nous sortîmes enfin
e l'embouchure de *Riva*, le 28 avril. Notre
otte rangea la côte, & nous débouchâmes
30 milles de *Riva*. Les Turcs mirent pied à
erre pour faire leurs prières. Tout ce pays,
u pour mieux dire toutes les côtes de la Mer
oire jusqu'à Trébizonde, sont admirables par
ur verdure, & sont garnies de bois ou de
autes futaies.

Nous observâmes en passant le site de l'an-
ienne Chalcédoine, la rivale de Byzance.
lle fut fondée sous Archias, par les Méga-
iens, dont on se moqua pour avoir choisi
ette situation au lieu de celle de Constanti-
ople, infiniment préférable. Les Athéniens
n rendirent les maîtres de bonne heure;

La Thrace.

mais ils la perdirent dans la guerre du Pél
ponèſe, par la révolte des habitans qui
donnèrent aux Lacédémoniens. Elle fut pri
& détruite par les Perſes ſous *Pharnaba*
L'empereur Valens ayant fait abattre ſes m
railles, elle fut ſacagée par les Goths. U
peu rétablie par *Cornelius Avita*, elle devi
un centre de juriſdiction eccléſiaſtique, & u
école de controverſe pour les théologiens. L
Sarraſins, ſous Coſroès, au ſeptième ſièc
la ravagèrent encore, & elle fut enfin rédu
par les Turcs à ce qu'elle eſt encore aujou
d'hui, c'eſt-à-dire, à l'état d'un miſérab
village.

On chercherait en vain les ruines de
édifices; Soliman ſecond en ayant fait enle
tout le marbre & toutes les colonnes
décorent aujourd'hui ſa moſquée, un
plus beaux temples élevés à la religion
Mahomet.

Les Turcs appellent Chalcédoine *Cadi-Ke*
ou la ville des juges. C'eſt à Chalcédoine q
ſe paſſa en 602 cette ſcène horrible de cruau
commiſe par l'empereur Phocas, qui fit ég
ger les cinq fils de Maurice, ſon prédéceſſeu
& Maurice lui-même, dans la vingtième ann
de ſon règne & la ſoixante-troiſième année
ſon âge, & peu de temps après, fit périr tou

DES V

s femmes de ſa
ion, après avoi
elle s'étaient ré
Après Chalcédo
s princeſſes ou
s princeſſes grec
i gardaient le c
onaſtères & y en
'empereur Manue
ec ſa nièce Théo
On entre enſuit
Nicomédie. Il
eau, & tous les
és. Le golfe reſſe
ant ſur une longu
ſe reſſerrant pa
eſt placée la vi
auche était *Lybiſſa*
'Annibal.
Nicomédie a été
ous les empereurs,
evenue une provi
établiſſement de ſe
ace d'un temple à
la ville la protec
aient célèbre. Ma
édie ne fut pas en
létien eut réſolu d'e

s femmes de ſa famille ſur une fauſſe accu- La Thrace.
ion, après avoir violé l'aſyle du ſanctuaire
i elle s'étaient réfugiées.

Après Chalcédoine, on a la vue des îles
s princeſſes ou de *Dæmoneſi*. On dit que
s princeſſes grecques de la famille impériale
ui gardaient le célibat, y avaient fondé des
onaſtères & y embraſſaient la vie religieuſe.
'empereur Manuel paſſait l'été à Dæmoneſi
vec ſa nièce Théodora.

On entre enſuite dans le golfe d'Iſmid ou
Nicomédie. Il eſt ſemé de rochers à fleur
eau, & tous les rivages en ſont très-eſcar-
és. Le golfe reſſemble à un lac uni, s'éten-
ant ſur une longueur de plus de 30 milles,
ſe reſſerrant par dégrés juſques au point
i eſt placée la ville de Nicomédie; ſur la
auche était *Lybiſſa*, célèbre par le tombeau
'Annibal.

Nicomédie a été floriſſante principalement
ous les empereurs, après que la Bithynie fut
evenue une province de Rome, & lorſque
établiſſement de ſes jeux publics & la dédi-
ce d'un temple à Auguſte vivant, aſſuraient
la ville la protection du prince & la ren-
aient célèbre. Mais la ſplendeur de Nico-
édie ne fut pas entière juſqu'à ce que Dio-
létien eut réſolu d'en faire la rivale de Rome.

A l'aide de ſa prodigalité & de ſon bon goût
La Thrace. elle acquit en peu d'années une magnificence
qui eût demandé des ſiècles, & n'eût au-deſſu
d'elle, pour l'étendue & la population, qu
Rome, Alexandrie & Antioche.

Après que Conſtantin eut tranſporté le ſièg
de l'Empire à Conſtantinople, Nicomédie dé
chut par dégrés; les habitans en émigrèrent
& les palais commencèrent à tomber en ruines
Arrien, hiſtorien & philoſophe, qui a écri
l'hiſtoire des expéditions d'Alexandre, & qu
floriſſait à Rome au temps d'Adrien & d'An
tonin, était né à Nicomédie.

La moderne Iſmid a très-peu d'étendue
elle s'élève en triangle du rivage au ſomme
de la montagne, où l'enceinte de l'ancienne
Acropolis eſt encore marquée par les reſte
des murailles & des tours abattues.

Ammien Marcellin, après avoir rapporté
les fléaux tombés ſur Nicomédie, nous a con
ſervé le ſouvenir de l'intérêt que mettait Julien
à la ville où il avait été élevé, & décrit d'une
manière pathétique la ſenſibilité que montra
cet empereur, en arrivant à Nicomédie après
un tremblement de terre. Lorſqu'il eut vu
dit il, les murs de cette malheureuſe ville en
cendres, il laiſſa voir ſa douleur par des larme

DES V

rlées en ſilence,
on palais.
Sur la droite, la
ute entière, enric
d le long du ri
n élève, & ſur l
gnes de la Bithyn
plus ſouvent da
us diſtinctement d
er de la terre &
lle eſt la plaine ſp
ines campèrent ſ
ur Dioclétien, p
é-adroite, déclara
nce de toute l'arm
ntat, qui, dans la
assez de philoſop
e ce genre.
Cette plaine a ét
erre durant le ſièg
'eſt-là que furent de
és par Walter le
rand nombre pour
imide de leurs os.
t défait par Tam
uxe.
Le 29 avril, quoi
ous ne laiſſâmes pas

rées en silence, & retourna d'un pas lent
on palais. La Thrace.

Sur la droite, la ville de Nicomédie, vue
ne entière, enrichie de ses mosquées, s'é-
d le long du rivage & sur la coline qui
élève, & sur la gauche s'offrent les mon-
nes de la Bithynie, dont les sommets sont
plus souvent dans les nuages, qu'on voit
s distinctement dans ces climats se rappro-
er de la terre & y retomber. Près de cette
le est la plaine spacieuse où les légions ro-
aines campèrent si souvent, & où l'empe-
ur Dioclétien, par une mesure politique
-adroite, déclara son abdication en pré-
nce de toute l'armée. C'est le premier po-
ntat, qui, dans la plénitude du pouvoir, a
assez de philosophie pour faire un sacrifice
ce genre.

Cette plaine a été souvent un théâtre de
erre durant le siége de Nicée par Soliman.
'est-là que furent défaits les croisés, comman-
s par Walter le pauvre, & tués en assez
and nombre pour qu'on put faire une py-
mide de leurs os. C'est-là que que Bajazet
t défait par Tamerlan & poussé jusqu'à
uxe.

Le 29 avril, quoique la bonace fut grande,
ous ne laissâmes pas de faire 40 milles à force

La Thrace.

de rames; nous entrâmes le lendemain da
l'embouchure d'une petite rivière, après avo
fait 60 milles terre-à-terre. Le premier m
nous arrivâmes à *Penderachi*.

C'eſt une ville bâtie ſur les ruines
l'ancienne Héraclée. Elle devait être u
des plus belles villes de l'Orient, s'il faut
juger par les débris & ſur-tout par les vieill
murailles bâties de gros quartiers de pier
qui ſont encore ſur le bord de la mer. O
découvre de tous côtés des colonnes, des a
chitraves & des inſcriptions fort mal-traité
On nous aſſura qu'il y avait encore plus lo
d'autres reſtes d'antiquité; mais la nuit q
s'approchait, & les tentes des femmes qu'
avait dreſſées près de ſes maſures, ne nou
permirent pas d'aller les reconnaître.

Nous ne fûmes pas auſſi long-temps à *Pend*
rachi qu'il m'en aurait fallu pour viſiter l
environs; nous en partîmes le 2 mai, & nou
entrâmes ſur les quatre heures dans la rivièr
de *Partheni*: les Turcs l'appellent *Dolap*. L
rivière n'eſt pas bien grande, quoique ce fu
une de celles que les dix mille appréhendaien
de paſſer. Strabon & Arrien aſſurent qu'ell
ſéparait la Paphalagonie de la Bithynie:
ce premier a...eur revenait, il la trouverai
auſſi belle qu'il l'a décrite : ſes eaux coulen

DES V

core parmi ces
iné le nom de v
Cependant nous
ndemain 3 mai ſ
, & nous nous
Sita, après avo
voile & moitié à
Amaſtris, qu'on
échant village bâ
enne ville bâtie
uation eſt avanta
r l'iſthme d'une
hancrures forment
Le 4 mai, nous
ieu; nous n'allâme
e 5 mai, nous dou
s anciens ont conn
s. Ils ont auſſi co
c bandé, dont la
côte méridionale
n ligne droite ſans
Ce jour-là, 5 ma
illes, & campâme
Abono
ernes deſtinées pou
riers qui travaillen
aiſſeaux & pour le
gueur. J'ai oublié d

core parmi ces prés fleuris qui lui avaient iré le nom de vierge. La Thrace.

Cependant nous découvrîmes *Amaſtris* le ndemain 3 mai ſur les neuf heures du ma-, & nous nous retirâmes dans la rivière *Sita*, après avoir fait 70 milles moitié à voile & moitié à la rame.

Amaſtris, qu'on appelle *Amaſtro*, eſt un échant village bâti ſur les ruines de l'an-enne ville bâtie par la reine Amaſtris. Sa uation eſt avantageuſe, car elle ſe trouve r l'iſthme d'une preſqu'île dont les deux hancrures forment autant de ports.

Le 4 mai, nous quittâmes la rivière de ta; nous n'allâmes qu'à 30 milles au-delà. e 5 mai, nous doublâmes le cap *Piſello*, que s anciens ont connu ſous le nom de *Caram-is*. Ils ont auſſi comparé la mer Noire à un c bandé, dont la corde eſt repréſentée par côte méridionale, laquelle ſerait preſque n ligne droite ſans le cap *Piſello*.

Ce jour-là, 5 mai, nous ne fîmes que 50 illes, & campâmes ſur le bord de la mer *Abono*, où il n'y a que de méchantes ca-ernes deſtinées pour un grand nombre d'ou-riers qui travaillent à des cordes pour les aiſſeaux & pour les galères du Grand-Sei-gneur. J'ai oublié de dire que les côtes de

la mer Noire fourniſſent abondamment tout
La Thrace. ce qu'il faut pour remplir les arſénaux, les magaſins & les ports de cet empereur. Comme elles ſont couvertes de forêts & de villages, les habitans ſont obligés de couper des bois pour la marine & de les ſcier.

Nous partîmes d'*Abono* le 6 mai, dans le deſſein d'aller à *Sinope*; mais la pluie nous obligea de reſter à moitié chemin & de camper le long de la plage à 40 milles de cette ville. La mer fut ſi groſſe le lendemain, 7 mai, que nous fûmes obligés de débarquer à une anſe à huit milles de *Sinope*, où nous allâmes le même jour en herboriſant. Nous y ſéjournâmes pendant deux jours. Les murailles en étaient encore belles du temps de Strabon, qui vivait ſous Auguſte : celles d'aujourd'hui ont été bâties ſous les empereurs grecs. Il y a peu de janiſſaires dans la ville, & l'on n'y ſouffre aucun Juif; les Turcs, qui ſe méfient des Grecs, les obligent de loger dans un grand faubourg ſans défenſe. Nous ne trouvâmes aucune inſcription ni dans la ville ni dans les environs; mais en dédommagement, nous vîmes dans le cimetière des Turcs des morceaux de colonnes de marbre qui ſont enclavées dans les murailles : ce ſont les reſtes des débris de ce magnifique gymnaſe

marché & des portiques dont Strabon fait mention Le pacha campa avec toute sa mai- La Thrace.
au pied des murailles de cette ville : pour
ous qui étions regardés comme des profanes,
oiqu'on nous traitât chez le pacha le plus hon-
tement du monde, nous logeâmes dans le
bourg chez un Grec qui vendait du fort
vin de treille, car on n'y voit point de
gnes : les eaux y sont excellentes & l'on y
live des oliviers d'une grosseur médiocre.
Nous partîmes de *Sinope* le 10 mai, &
ous ne fîmes que 18 milles, parce que le
auvais temps nous conduisit à *Carsa*. C'est
méchant port à cent cinquante stades de
ope, qui fait justement 18 milles & demi.
est surprenant que les mesures des anciens
pondent quelquefois si correctement à celles
ujourd'hui.

Le 11 mai, nous campâmes sur la plage
l'île que forment les branches du fleuve
lys, à 30 milles de *Carsa*. Le lendemain
ous fîmes seulement 20 milles; le vent du
d nous fit relâcher malgré nous à l'em-
uchure du *Casalinac*. C'est la plus grande
ière de cette côte ; elle a été connue au-
fois sous le nom d'*Iris*.

On ne saurait passer sur ces côtes, sans se
venir que le *Casalinac* arrosait une partie

La Thrace.

de cette belle plaine de *Themiſcyre*, où fable a placé le petit empire des fameu Amazones.

Le 24 mai, après avoir fait 28 milles, no relâchâmes à l'embouchure de la petite rivi de *Vatiza*, tout près d'un village de mê nom, où on alla prendre des rafraîchiſſemen Là, le vent étant au nord & la mer un p groſſe, le pacha tint ſon conſeil de mari pour ſavoir s'il avancerait ou non; j'eus l'ho neur de le déterminer à reſter, non-ſeulem ce jour-là, mais encore le lendemain, l'a ſurant, foi de médecin, que les malades ſa maiſon avaient beſoin de repos, & ſur-to ſon prédicateur qu'il honorait de ſon eſtim Après tout, ce repos fit du bien & du plai aux malades; les ſeuls matelots grondaien parce qu'étant payés pour tout le voyage, auraient bien voulu profiter du temps.

Le 21 mai, nous paſſâmes devant *Ceraſont* ville aſſez grande, bâtie au peid d'une colli ſur le bord de la mer, entre deux roche fort eſcarpés. Le château ruiné qui était l'o vrage des empereurs de Trébiſonde, eſt ſ le ſommet du rocher à droite en entrant da le port, & ce port eſt aſſez bon pour d ſaïques. Il y en avait qui n'attendaient qu'u vent favorable pour aller à Conſtantinople.

mpagne de *Cerasonte* nous parut belle. Ce nt des collines couvertes de bois où les ce- La Thrace.
iers naissent d'eux-mêmes.

Nous relâchâmes ce jour-là à 36 milles de *asonte* pour aller chercher des provisions village de Tripoli. Toutes ces côtes sont réables; la nature s'y est conservée dans ute sa beauté, parce que depuis long-temps n'y a pas eu assez d'habitans pour les dé-ire.

Nous ne fîmes que 35 milles le 22 mai, l'on dressa nos tentes proche d'un moulin eau, à la vue de Trébisonde, que les Turcs ppellent *Tarabosan*. Cette ville n'est devenue élèbre dans l'histoire que par la retraite des omnènes, qui, après la prise de Constanti-ople par les Français & par les Vénitiens, firent le siége de leur empire.

La ville de Trébisonde est bâtie sur le bord la mer, au pied d'une colline assez escar-ée; ses murailles sont presque quarrées, utes & crénelées : elles ont été bâties avec débris des anciens édifices, comme il pa-it par les vieux marbres qu'on y a enclavés plusieurs endroits, & dont les inscriptions e sont pas lisibles parce qu'elles sont trop utes. La ville est grande & mal peuplée : n y voit plus de jardins que de maisons,

La Thrace. & ces maiſons, quoique bien bâties, n'o qu'un ſimple étage. Le château qui eſt aſſ grand eſt en ruines, mais les foſſés en ſ très-beaux, taillés la plupart dans le roc.

Quoique la campagne de Trébiſonde ſ fertile, elle n'eſt pourtant pas comparable ces belles montagnes où eſt bâti le gra couvent de Saint-Jean, à 25 milles de ville du côté du ſud-eſt. Il n'y a pas de pl belles forêts dans les Alpes : les montagn qui ſont autour de ce couvent produiſent d hêtres, des chênes, des charmes, des ſapi d'une hauteur prodigieuſe. La maiſon d religieux eſt bâtie en bois, au pied d'une r che fort eſcarpée, au fond de la plus be ſolitude du monde. On monte à la maiſ par un eſcalier très-rude & d'une ſtructu fort ſingulière : ce ſont deux troncs de ſapi gros comme des mâts de navire, inclinés cont le mur & alignés de même que le monta d'une échelle : on y a taillé des marches d'é pace en eſpace, à grands coups de hache, l'on a mis fort à propos des perches ſur l côtés pour ſervir de garde-fou : il n'eſt p poſſible que les premiers hommes aient j mais fait un eſcalier plus ſimple. Tous l environs de ce couvent ſont une image la belle nature : une infinité de ſources

forment un ruiſſeau plein d'excellentes truites. Aucun de ces moines ne paraiſſait touché d'une ſituation ſi délicieuſe : ils étaient au nombre de quarante, & paraiſſaient ne s'y être retirés que pour éviter les inſultes des Turcs. La Thrace.

CHAPITRE II.

Suite du voyage de Tournefort en Arménie en Géorgie. — Observations préliminaires la formation des caravanes & la deſtinat des caravanſérais.

La Thrace.

LE terme des caravanes n'eſt en uſage qu Orient. Il ſignifie une troupe, une aſſemb de voyageurs & de pélerins, & plus parti lièrement de marchands qui, pour plus ſûreté, marchent enſemble pour traverſer déſerts ou autres lieux dangereux, & infe d'Arabes ou de voleurs.

Il y a un chef ou aga qui commande caravane, & qui a un nombre de janiſſa ou autres milices, ſuivant les états d'où caravanes partent, ſuffiſant pour les défen & les faire arriver aux jours & aux lieux m qués. La caravane campe tous les ſoirs aup des puits ou ruiſſeaux, qui ſont connus guides, & il s'y obſerve une diſcipline a exacte qu'à la guerre.

Les chevaux, mais plus particulièrement chameaux, ſont les voitures dont on ſe ſert; derniers animaux étant d'une grande fatig

mang

DES

angeant peu, &
ois ou quatre
aravanes de Con
our la Perſe, la
Il y a auſſi de
tablies pour les m
ſage, comme c
lexandrie.
Pour former un
crit la permiſſio
pour ainſi dire
tres ſouverains v
ntenir le nombre
manchandiſes
ſont ceux à qui
hoiſir les officiers
garde la police
arche.
Il y a ordinairem
ciers; ſavoir, le
aravane, le capita
ine de repos & le
Le premier com
s autres & leur d
abſolu pendant
exerce ſon emploi
rrête & ſéjourne
diſpoſer toutes l

angeant peu, & ſur-tout ſe paſſant pendant
ois ou quatre jours de boire. Il part des La Thrace.
aravanes de Conſtantinople, d'Alep, du Caire,
our la Perſe, la Mecque, &c.

Il y a auſſi des caravanes de mer qui ſont
ablies pour les mêmes raiſons & pour le même
ſage, comme celle de Conſtantinople pour
lexandrie.

Pour former une caravane il faut avoir par
rit la permiſſion d'un ſouverain approuvée,
pour ainſi dire légaliſée au moins par deux
utres ſouverains voiſins. Cette permiſſion doit
ntenir le nombre d'hommes, de voitures &
manchandiſes qui la doivent compoſer;
ſont ceux à qui appartient la caravane, à
oiſir les officiers, & à règler tout ce qui
garde la police qui doit s'obſerver dans la
arche.

Il y a ordinairement quatre principaux of-
iers; ſavoir, le *caravanbachi* ou chef de la
aravane, le capitaine de conduite, le capi-
ine de repos & le capitaine de diſtribution.

Le premier commande abſolument à tous
s autres & leur donne ſes ordres; le ſecond
abſolu pendant la marche; le troiſième
exerce ſon emploi que lorſque la caravane
rrête & ſéjourne, & le quatrième a ſoin
diſpoſer toutes les parties de la caravane

La Thrace.

en cas d'attaque & de combat. Outre cet fonction, ce dernier a encore inſpection pe dant la marche ſur la diſtribution des prov ſions de bouche, qui ſe fait ſous lui par dive diſtributeurs qui donnent caution au maître la caravane, & qui ſont chargés chacun d' certain nombre d'hommes, d'éléphans, dromadaires, &c. qu'il doit faire conduire nourrir à ſes riſques.

Le cinquième officier de la caravane le payeur ou tréſorier qui a ſous lui quanti de commis & d'interprêtes qui tiennent d journaux de tout ce qui ſe paſſe; & c'eſt ſ ces journaux, ſignés des officiers ſupérieur que les intéreſſés à la caravane jugent s'ils o été bien ſervis.

Une autre eſpèce d'officiers ſont des math maticiens arabes, ſans leſquels aucune ca vane ne voudrait marcher, y en ayant or nairement juſqu'à trois dans les grandes ca vanes. Ces officiers tiennent lieu tout enſemb de maréchaux-de-logis & d'aides-de-cam guidant les troupes quand la caravane eſt taquée, & traçant les logemens où elle d camper.

On diſtingue quatre eſpèces de caravane les caravanes peſantes, compoſées d'éléphan de dromadaires, de chameaux & de chevau

D E S

caravanes lég
ans; les cara
tre point du to
s leſquelles or
de dromadaire
La proportion
fantes, eſt que
ans on met mille
evaux au moins
ille cavaliers.
nduire un éléph
ires, & ſept p
ultitude de val
r paſſagers, don
outient l'eſcorte
aravane plus terri
agers, à la vérité,
atre, mais s'ils
oivent plus comp
aravane même en
On appelle voy
ont dans les pays
n trouve un cara
ourſe ſont ceux
éſerts.
Le paiement des
ait tous les lundis,
ou nouvelle lune;

s caravanes légères, où il entre peu d'élé- La Thrace.
ans ; les caravanes ordinaires, où il n'en
ntre point du tout ; les caravanes de chevaux
ns lesquelles on ne se sert ni de chameaux
de dromadaires.

La proportion qu'on garde dans les caravanes
éfantes, est que lorsqu'il y a cinq cents élé-
ans on met mille dromadaires, & deux mille
hevaux au moins ; l'escorte est alors de quatre
ille cavaliers. Il faut deux hommes pour
onduire un éléphant, cinq pour trois droma-
aires, & sept pour douze chameaux. Cette
ultitude de valets, jointe aux officiers &
x passagers, dont le nombre n'est point réglé,
outient l'escorte dans le combat & rend la
aravane plus terrible & plus sûre ; les pas-
agers, à la vérité, ne sont pas obligés de com-
attre, mais s'ils refusent de le faire, ils ne
oivent plus compter sur les provisions de la
aravane même en payant.

On appelle voyage de terre ceux qui se
ont dans les pays habités, où tous les soirs
n trouve un caravanserais ; les voyages de
ourse sont ceux qui se font à travers les
éserts.

Le paiement des officiers & des valets se
ait tous les lundis, à moins qu'il ne soit pleine
u nouvelle lune ; en ce cas on le remet au

La Thrace.

jour ſuivant : on commence à faire le paie-ment par les plus vils du cortège.

Comme la plupart des princes arabes n'on point d'autre fonds pour ſubſiſter que le bri gandage, ils entretiennent des eſpions pou être avertis du départ des caravanes, qu'i attaquent très ſouvent avec des forces ſupé rieures, faiſant leurs plus grands efforts contr le centre, afin de le couper & d'enlever s' ſe peut l'avant-garde; ce qui leur réuſſit aſſe ſouvent. Lorſqu'ils ont été repouſſés, on e vient ordinairement à un accommodement dont les conditions ne manquent guères d' tre obſervées, ſur-tout ſi ce ſont des Arab naturels; mais ſi la caravane eſt battue, el eſt abſolument pillée, toute l'eſcorte demeur eſclave : il eſt vrai qu'on a plus d'indulgen pour les étrangers.

Quelquefois la priſe d'une ſeule caravan ſuffit pour enrichir ces princes

La peſte étant fort commune en Orient, o eſt obligé à de grandes précautions pour em pêcher que les caravanes ne la puiſſent com muniquer aux lieux par où elles paſſent, o qu'elles n'en puiſſent être infectées. Ainſi, lor qu'on arrive près des villes, on s'interro mutuellement ſur l'état de la ſanté, & l' s'avertit de bonne-foi de part & d'autre

e qu'il y aurait à craindre; & quand il y a quelque ſoupçon de maladie, on fournit des vres par-deſſus les murailles, ne ſe permettant réciproquement aucune communication. La Thrace,

Les profits qui ſe font dans ces caravanes endant qu'elles ſont en marche, ſont ſouvent croyables; & l'on rapporte que par différentes répétitions de troc & d'échange, un aſſager avait gagné vingt mille écus qui ne i avaient coûté qu'une montre d'or de trente ouis, qu'il avait donnée pour deux diamans uts à un marchand de la caravane avec laquelle il voyageait.

Ces profits, qui ſont aſſez ordinaires, engagent un grand nombre de paſſagers à ſuivre s caravanes & adouciſſent les incommodités u'il y faut ſupporter. En effet, elles ne ſont s légères, & il faut, pour ainſi dire, ne compter pour rien ni la mauvaiſe qualité des limens, ni le goût inſuportable des eaux, qui ouvent manquent tout-à-fait, ni l'effroyable onfuſion de langues & de nations, ni la fatigue des longues marches, qui en été, commencent à cinq heures du ſoir, & durent ize heures, ni les droits exceſſifs qu'il en oûte pour les douanes, particulièrement aux rancs, à cauſe de la réputation qu'ils ont être riches, enfin les vols hardis & les filou-

La Thrace.

teries ſubtiles où l'on eſt expoſé au milieu de cet amas de vagabonds, qui ne fréquentent les caravanes que dans le deſſein de vivre aux dépens des ſots ou des négligens; il eſt vrai qu'on peut rémédier à ce dernier inconvénient, du moins pour les choſes les plus précieuſes que l'on emporte avec ſoi, en les mettant à la caiſſe de la caravane, qui eſt une espèce de coffre-fort, qui, comme ceux d'Europe, ont une ſerrure qui ne peut jamais être ouverte que par ceux qui en ont le ſecret.

Il part d'Erzerom, capitale de la partie d'Arménie qui eſt ſous la domination du Grand ſeigneur, une grande quantité de caravanes les unes plus fortes, les autres moins conſidérables. Il y en a même quelques-unes qui ne ſont compoſées que d'Arméniens, comme celles qui vont porter de la ſoie à Tocat, à Smyrne & à Conſtantinople; celles-ci partent ordinairement dans le mois de ſeptembre.

Les journées des caravanes ne ſont pas toujours égales, & elles arrivent au gîte plutôt ou plus tard, ſelon que l'on trouve des eaux, des caravanſérais, ou des endroits propres à camper, où l'on ſait que l'on doit apporter des proviſions & des fourrages des montagnes. Il y a des lieux où il eſt beſoin de faire proviſions de paille & d'orge pour deux ou trois

jours; quand on marche au mois de mai & que l'herbe eſt haute, les chameaux & les chevaux ne coûtent rien à nourrir; on ne leur donne alors ni orge ni paille, & dès que la caravane eſt arrivée, les valets vont couper de l'herbe ſur les côteaux, où elle eſt beaucoup meilleure que dans la plaine; mais pendant que ces bêtes de ſervice ne mangent que de l'herbe elles ont beaucoup moins de force, & ne peuvent faire de grandes journées, ce qui n'eſt pas agréable aux voyageurs. La Thrace.

Il y a deux ſortes de caravanſérais, les uns rentés, & on y eſt reçu charitablement comme dans nos hôpitaux; les autres ne le ſont pas, & on y paie ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guères des premiers que depuis Bude juſqu'à Conſtantinople, & il n'eſt permis d'en bâtir de cette ſorte qu'à la mère & aux ſœurs du grand-viſir, ou aux viſirs & bachas qui ſe ſont trouvés trois fois en bataille contre les chrétiens. Dans ces ſortes de caravanſérais, qui d'ordinaire ſont bâtis du produit de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux paſſans, & quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le concierge ſans rien débourſer; mais depuis Conſtantinople juſqu'en Perſe, les caravanſérais ne ſont point rentés, & on ne vous y offre que des chambres toutes nues.

La Thrace.

Les autres caravanſérais ſont deſtinés à loger & recevoir les caravanes. C'eſt ordinairement un vaſte & grand bâtiment carré dans le milieu duquel ſe trouve une cour très-ſpacieuſe; ſous les arcades qui l'environnent règne une eſpèce de banquette élevée de quelques pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, où les marchands & voyageurs ſe logent, comme ils peuvent, eux & leurs équipages, les bêtes de ſomme étant attachées au pied de la banquette; au-deſſus des portes qui donnent entrée dans la cour, il y a quelquefois de petites chambres que les concierges des caravanſérais louent très-cher à ceux qui veulent avoir leur particulier.

Les caravanſérais tiennent en quelque ſorte lieu en Orient, des hôtelleries ou auberges de l'Europe; mais une différence très-grande, c'eſt que dans les caravanſérais on ne trouve abſolument rien ni pour les hommes ni pour les animaux, & qu'il faut tout porter.

Il n'y a guères de villes dans l'Orient, ſur-tout de celles qui ſont dans les états du Grand-ſeigneur, du roi de Perſe & du Mogol, qui n'aient de ces ſortes de bâtimens. Les caravanſérais de Conſtantinople, d'Iſpahan & d'Agra, capitale des trois empires, la Turquie, la Perſe & le Mogol, ſont ſur-tout célèbres &

r leur nombre & par leur magnificence ; & La Thrace.
eſt-là où les marchands étrangers tiennent
plupart de leurs magaſins, y en ayant plu-
eurs dans ces trois villes qui, outre ce qu'on
dit ci-deſſus de la conſtruction ordinaire des
aravanſérais, ont des lieux & des apparte-
ens ſûrs & commodes pour les marchandiſes
les marchands.

Les caravanſérais de Schiras & de Casbin,
lles conſidérables de la Perſe, ſont auſſi en
nde réputation & ne le cèdent guères à ceux
la capitale.

Outre les caravanſérais, qui tiennent lieu
ns les villes d'Orient d'hôtelleries & de
ambres garnies pour les marchands, il y en
auſſi à Iſpahan qu'on peut appeler des ba-
rs ou halles ouvertes, dans leſquels il y a
s boutiques & des magaſins où ſe ſerrent &
talent diverſes ſortes de marchandiſes &
ouvrages, dont l'intendant ou gardien du
aravanſérais répond, moyennant un certain
oit qu'on lui donne.

Il eſt tenu de les écrire ſur ſon regiſtre de
ême que les noms des vendeurs & des ache-
urs, ſe chargeant même du recouvrement
s ſommes dues aux marchands pour ce qui
eſt vendu dans leurs caravanſérais, moyen-
nt deux pour cent que le vendeur lui paie.

La Thrace.

Nous joignîmes la caravane du pacha d'B
zeron, le 3 juin, à une journée de Trébiſond
& nous trouvâmes en chemin une foule
marchands qui venaient des provinces voiſi
pour profiter d'une ſi belle occaſion. Les v
leurs nous fuyaient avec le même empre
ment qu'ils ſuivent les autres caravanes,
la raiſon que lorſqu'un pacha marche, aut
de voleurs pris, autant de têtes coupées ſ
le-champ.

Notre caravane était compoſée de plus
ſix cents perſonnes, mais il n'y en avait qu'
viron trois cents de la maiſon du pac
C'était un nouveau ſpectacle pour nous de v
des chevaux & des mulets parmi les chamea
Les femmes étaient dans des litières ter
nées en berceau, dont le deſſus était couv
de toile cirée. Les côtés étaient grillés a
beaucoup de foin ; quelques-unes de ces litiè
reſſemblaient à de grandes cages poſées
le dos d'un cheval, elles étaient couvertes d'
toile peinte ſoutenue par des cerceaux.

Le *chaia* était le premier officier de la m
ſon ; le divan *effendi* était le ſecond offici
le pacha avait ſon aumônier qu'on appe
auſſi *muphti*, pluſieurs ſecrétaires, ſoixante
dix Boſſinois pour ſa garde ; un grand no
bre de chaoux, de muſiciens, de valets de pie

s compter les pages. Son médecin était de
ourgogne, ſon apothicaire de Provence : où La Thrace.
trouve-t-on pas des français !

Le chef des Chaoux marchait une journée
avant, portant une queue de cheval, pour
arquer le *conac*, c'eſt-à-dire, le lieu où le
cha devait camper. Il avait à ſa ſuite plu-
eurs officiers pour diſpoſer le camp, & beau-
oup d'Arabes pour diſpoſer les tentes : tous
s gens marchaient à cheval avec des lances
des bâtons ferrés. Un jour le pacha m'ayant
it l'honneur de me demander *comment je*
uvais ſa muſique, je lui répondis *qu'elle*
ait excellente, mais un peu trop uniforme.
me répliqua que c'était dans l'uniformité
e conſiſtait la beauté des choſes. La pre-
ière chamade des muſiciens commençait or-
inairement une heure avant la marche, c'était
our éveiller tout le monde ; on entendait la
conde environ demi-heure après, elle ſer-
ait de ſignal pour défiler ; la troiſième com-
mençait au départ du pacha qui était toujours
la queue de la caravane, à la diſtance de 4
u cinq cents pas. La muſique ceſſait & recom-
mençait pluſieurs fois pendant la route ; ils
edoublaient leur ſimphonie en arrivant au
onac où l'on plantait, devant la tente du pa-
cha, les deux autres queues de cheval qui

La Thrace.

avaient ſervi à la marche. Le chaoux ba
ayant reçu l'ordre, paſſait la troiſième que
& s'en allait marquer le camp du lendema

Nous fûmes bientôt faits à ce manège. N
nous levions à la première chamade, & n
montions à cheval à la ſeconde : les offici
du pacha chaſſaient tout le monde comme
moutons, en criant *aideder*, *aideder*, c'eſt-à-di
marchez, *marchez* ; ils ne permettaient à
que ce ſoit de ſe mêler avec les gens de
maiſon, & l'on s'expoſait à quelques coups
bâton, ſi l'on y était ſurpris.

Nous ne prîmes pas la route la plus cou
pour aller à *Erzeron*, le pacha voulut ſui
la plus commode & la moins rude. Les ma
chands riaient de nous voir deſcendre de ch
val, & remonter pour ne cueillir que
plantes.

Le 5 juin nous marchâmes depuis 4 heu
du matin juſqu'à midi, à travers de gran
montagnes couvertes de chênes, de hêtre
de ſapins ordinaires. Le 6 nous partîmes à tr
heures du matin, & nous traverſâmes juſqu
à midi de grandes montagnes toutes pelées
dont la vue eſt fort déſagréable, car on
découvre ni arbres, ni arbriſſeaux. On ſe le
ſur les deux heures du matin, le 7 juin, po
partir à trois heures. On continua la route

montagnes pel
id était âpre &
on ne ſe voyait
autres. Nous ca
demie dans une v
dure, mais fort i
urs. On n'y trouv
ur faire cuire des
provision, on n
nitures, chez le
Le 8 juin, nous
jour à nous app
ritablement au Le
Ici, le pays nous
x Alpes & aux Py
mbla que la terre
face, comme ſi l'
ous eût découvert
écendîmes dans de
verdure, on arri
atin à *Grezi*, villa
ous aſſura, qu'à une
Le 9 juin, nous p
atin & paſſâmes p
fort découvertes.
ures au-deſſous de
long d'une petite
ite ville très-fort

montagnes pelées & parmi la neige. Le
id était âpre & les brouillards ſi épais, La Thrace.
on ne ſe voyait pas à quatre pas les uns
autres. Nous campâmes ſur les neuf heures
demie dans une vallée aſſez agréable par ſa
rdure, mais fort incommode pour les voya-
rs. On n'y trouva pas une branche de bois
ur faire cuire des agneaux dont nous avions
provifion, on ne vécut ce jour-là, que de
fitures, chez le pacha.

Le 8 juin, nous commençâmes à la pointe
jour à nous appercevoir que nous étions
nſiblement au Levant. De Trébiſonde juſ-
ici, le pays nous avait paru aſſez ſemblable
x Alpes & aux Pyrénées, ce jour-là il nous
mbla que la terre avait changé tout-à-coup
face, comme ſi l'on eût tiré un rideau qui
ous eût découvert un nouveau payſage. Nous
scendîmes dans de petites vallées couvertes
verdure, on arriva ſur les dix heures du
atin à *Grezi*, village qui n'eſt, à ce qu'on
ous aſſura, qu'à une journée de la mer Noire.

Le 9 juin, nous partîmes à trois heures du
atin & paſſâmes par des vallées fort ſèches
fort découvertes. On campa ſur les neuf
eures au-deſſous de *Baibout*, dans la plaine,
long d'une petite rivière. *Baibout* eſt une
etite ville très-forte par ſa ſituation ſur une

roche fort eſcarpée; on fit courir le bruit q
La Thrace. le pacha y ſéjournerait pour tenir les gran
jours, & on y amena des priſonniers de pl
ſieurs endroits. On nous aſſura que le pac
avait fait grace à tous. Quelques-uns de n
caravaniers louaient ſa clémence, quelques-u
le blâmaient de n'avoir pas fait d'exemple.

On partit cependant le 11 juin, & no
paſſâmes par des vallées étroites, inculte
ſans bois, & qui n'inſpiraient que de la triſte
nous ne fîmes guères plus de trois milles
12 juin. On nous fit partir le 14 à deux heu
après minuit, & nous marchâmes juſqu'à ſ
heures dans des prairies fertiles, ſemées
toutes ſortes de grains. On campa tout p
che du pont d'*Eliza*, ſur une des branc
de l'Euphrate, à ſix milles d'*Erzeron*. *El*
n'eſt qu'un méchant village dont les maiſ
ſont tout-à-fait écraſées, moitié enterrées & bâ
de boue, mais le bain qui eſt auprès de
village, rend ce lieu recommandable; le b
ment eſt aſſez propre, octogone, voûté
percé en deſſus. Le baſſin qui eſt de la mê
figure, c'eſt-à-dire, à huit pans, pouſſe d
bouillons d'eau preſqu'auſſi gros que le co
d'un homme; cette eau eſt douce & d'u
chaleur ſupportable, & la moitié de notre

ane ne laiſſa pas échapper une ſi belle oc-
ion de ſe baigner. La Thrace.

Le lendemain nous arrivâmes à *Erzeron*;
t une aſſez grande ville, à cinq journées
la mer Noire, & à dix de la frontière de
ſie. Erzeron eſt bâti dans une belle plaine
pied d'une chaîne de montagnes qui em-
chent l'Euphrate de ſe rendre dans la mer
re, & l'obligent de ſe tourner du côté du
di. Les collines qui bordent cette plaine
ient encore couvertes de neige en pluſieurs
droits; le blé y était encore peu avancé, &
rait pas deux pieds de haut, auſſi n'y fait-
la récolte qu'en ſeptembre.

Outre la rigueur des hivers, ce qu'il y a
plus fâcheux à Erzeron, c'eſt que le bois
eſt rare & fort cher: on n'y connaît que le
s de pin qu'on va chercher à trois journées
la ville; tout le reſte du pays eſt découvert;
n'y voit ni arbres ni buiſſons, & l'on n'y
le communément que de la bouze de vache.
n ne ſaurait s'imaginer quel horrible parfum
pand cette bouze dans des maiſons qu'on ne
t comparer qu'à des renardières. Tout ce
on y mange ſent la fumée, & l'on ferait
bonne-chère, ſi l'on pouvait y faire cuire,
ec du bois, la viande de boucherie qui y
fort bonne.

La Thrace.

Les collines voiſines fourniſſent à Erzer
de très-belles ſources qui arroſent la campag
& procurent des fontaines dans toute la vil
elle vaut mieux que celle de Trébiſonde;
enceinte eſt à double muraille défendue
des tours quarrées. On croit qu'il y a dix-h
mille Turcs dans *Erzeron*, ſix mille Arménie
& quatre cents Grecs; on eſtime qu'il
ſoixante mille Arméniens dans la province
dix mille Grecs; les Turcs qui ſont dans
zeron ſont preſque tous janiſſaires, on
compte environ douze mille.

Les Arméniens ont un évêque & deux égl
dans Erzeron; ils ont quelques monaſtères
campagne; ils reconnaiſſent tous le patriar
d'Erivan. Les Grecs ont auſſi leur évêque d
la ville, mais ils n'y ont qu'une égliſe
pauvre; ils ſont preſque tous chaudroniers
occupent le faubourg où ils travaillent à met
en vaiſſelle le cuivre qu'on y apporte des m
tagnes voiſines; ces pauvres gens font un
tamarre horrible jour & nuit, & les Tu
aiment trop la tranquillité pour ſouffrir qu
batte l'enclume dans la ville.

Cette ville eſt le paſſage & l'entrepôt
toutes les marchandiſes des Indes, ſur-tout lo
que les Arabes courent autour d'Alep &
Bagdad. C'eſt un proverbe dans le pays,

l'on voulait do
faudrait le régal
caviar & du ta
vin d'*Erzeron*.
les œufs ſalés
re autour de la
ille la bouche p
ſon odeur. La
eron, du pays d'
caravaniers qui
de voiturer le
égénérer, s'ils ſe
andiſes.
La ville d'Erzer
ais plutôt dans
ſources de cette
ière de ces ſourc
ville, & l'autre
ſources de l'Eu
ur, dans des mo
Alpes, mais co
eſque toute l'ann
nc renfermée en
i forment l'Euph
vant au midi, &
ontagnes au pied d
ſe rendre vers le
lée *Mommacotum*

l'on voulait donner à déjeûner au diable, faudrait le régaler avec du café ſans ſucre, caviar & du tabac : je voudrais y ajouter vin d'*Erzeron*. Le caviar n'eſt autre choſe que les œufs ſalés de l'eſturgeon que l'on prépare autour de la mer Caſpienne. Ce ragoût brûle la bouche par ſon ſel, & empoiſonne par ſon odeur. La rubarbe eſt apportée à Erzeron, du pays d'Usbecq en Tartarie ; il y a des caravaniers qui de père en fils ne ſe mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiraient dégénérer, s'ils ſe chargeaient d'autres marchandiſes. La Thrace.

La ville d'Erzeron n'eſt pas ſur l'Euphrate, mais plutôt dans une preſqu'île formée par les ſources de cette fameuſe rivière. La première de ces ſources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demie. Les ſources de l'Euphrate ſont du côté du levant, dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant preſque toute l'année. La plaine d'Erzeron eſt donc renfermée entre deux beaux ruiſſeaux qui forment l'Euphrate. Le premier coule du levant au midi, & paſſant par-derrière les montagnes au pied deſquelles la ville eſt ſituée, va ſe rendre vers le midi à une bourgade appellée *Mommacotum*.

La Thrace.

L'autre ruiſſeau, après avoir coulé quelqu
temps vers le nord, vient paſſer ſous le pon
d'*Eliza*, d'où coulant vers le couchant, le lon
du chemin de *Tocar*, il eſt obligé par la di
poſition des lieux, de ſe tourner vers le mi
à *Mommacotum*, où il ſe joint à l'autre branch
qui eſt bien plus conſidérable. Ces deux bra
ches s'appèlent *Frat*, du même nom que
rivière qu'elles forment. Après leur jonctio
qui eſt à trois journées d'*Erzeron*, le *Fr*
commence à porter des petites ſaïques; ma
ſon lit eſt plein de rochers, & l'on ne ſaura
établir de routes par eau, pour deſcend
d'Erzeron à Alep, ſans rendre cette rivièr
navigable. Les Turcs laiſſent le monde comm
il eſt, & les marchands font comme i
l'entendent; cependant la voie de la rivièr
ſerait la plus courte & la plus ſûre, car l
caravanes ſont trente-cinq jours en chemi
d'Erzeron à Alep, & la route eſt fort dangereu
à cauſe des voleurs qui dépouillent les ma
chands juſques aux portes des villes. Il par
toutes les ſemaines, des caravanes d'Erzero
pour *Gangel*, *Teflis*, *Taûris*, Trébizonde
Tocat, & pour *Alep*. Les Curdes ou peupl
du Curdiſtan, qui deſcendent à ce qu'on pr
tend des anciens Caldéens, tiennent la cam
pagne autour d'*Erzeron*, juſqu'à ce que l

DES

grandes neiges l
ſont toujours en
caravanes.

Les voleurs de
craindre que ceu
ne fait bonne ga
nent tout doucem
l'on repoſe, & ti
diſes, avec des c
perçoivé: ſi les b
de bons raſoirs po
quefois ils les vuid
mais quand ils dé
alors ils les empo
veloppé du ballo
jour, comme c'eſt
lent avec les voitu
des mulets charg
dépouillent à la fa

Le 19 juin nou
viſiter les montag
ville, & nous cou
un monſtère d'Ar
tère *rouge*, parce
lanterne ſourde, e
couvent n'eſt qu'à t
zeron; & l'évêque
tant homme qui

grandes neiges les obligent de se retirer, & sont toujours en embuscade pour piller ces caravanes. La Thrace

Les voleurs de nuit sont quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour; si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & sans bruit pendant que l'on repose, & tirent des balots de marchandises, avec des crochets, sans qu'on s'en apperçoive: si les ballots sont attachés, ils ont de bons rasoirs pour couper les cordes; quelquefois ils les vuident à quelques pas des tentes; mais quand ils découvrent qu'il y a du musc, alors ils les emportent & ne laissent que l'enveloppe du ballot. Quand on part avant le jour, comme c'est l'usage, les voleurs se mêlent avec les voituriers & détournent souvent des mulets chargés de marchandises, qu'ils dépouillent à la faveur des ténèbres.

Le 19 juin nous partîmes à midi pour aller visiter les montagnes qui sont à l'Est de la ville, & nous couchâmes ce même jour dans un monstère d'Arméniens, appelé le monastère *rouge*, parce que le dôme qui est fait en lanterne sourde, est barbouillé de rouge. Ce couvent n'est qu'à trois heures de chemin d'Erzeron; & l'évêque, qui passe pour le plus savant homme qui soit parmi les Arméniens,

La Thrace.

y fait sa résidence. Nous n'oubliâmes rien pour l'engager à venir se promener avec nous aux sources de l'Euphrate, parce qu'on nous assura qu'il était fort bien venu parmi les Curdes qui étaient en campagne selon leur coutume.

Nous partîmes le 22 juin à trois heures du matin, du monastère rouge; la caravane ne fut pas nombreuse: il fallait se livrer à l'évêque ou renoncer à voir les sources de l'Euphrate. Il se mit à la tête de la compagnie, parfaitement bien monté, de même que trois de ses domestiques, & il nous fit donner de fort bons chevaux, à nous & à notre suite. A demi lieue de là, nous fûmes joints par un vénérable vieillard de ses amis, dans un assez joli village situé sur cette branche de l'Euphrate qui passe à *Eliza*. Ce vieillard nous fit beaucoup d'honnêtetés, & après nous avoir fait promettre de guérir à notre retour un de ses amis, il nous fit assurer qu'il parlait bien la langue des Curdes, qu'il trouverait de ses amis dans les montagnes où nous allions, que nous n'avions rien à craindre étant accompagnés de l'évêque & de lui.

Nous entrâmes dans de belles plaines où l'Euphrate serpente, mais à mesure que nous montions, nous ne découvrions que pelouse & neige; les forêts en sont bannies pour

reste des siècles : cependant le payſage eſt agréa- La Thrace.
ble, & les ruiſſeaux qui tombent de tous côtés font un ſpectacle divertiſſant. Nous choiſîmes un des plus jolis gazons pour étendre notre nape & pour nous délaſſer avec le vin du monaſtère, qui valait mieux que celui d'*Erzeron*. Là, revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avait pas laiſſer d'exciter en nous, nous puiſions à pleines taſſes dans les ſources de l'Euphrate, dont notre nectar tempérait la fraîcheur exceſſive.

Une circonſtance troublait nos innocens plaiſirs ; de temps-en-temps nous voyons venir à nous certains députés des Curdes, qui s'avançaient à cheval, la lance en arrêt, pour s'informer quelles gens nous étions. L'évêque & le vieillard s'avançèrent à quelques pas, nous faiſant ſigne de la main de reſter où nous étions. Nous fûmes ravis d'être diſpenſés d'aller faire la révérence à ces députés. Après les premiers complimens qui ne furent pas bien longs, ils s'avancèrent tous enſemble vers nous, & commencèrent à raiſonner fort gravement entr'eux.

La conférence de l'évêque & des Curdes ne fit pas de nous inquiéter par ſa longueur ; nous fûmes un peu raſſurés quand notre drogman arménien vint nous dire que les Curdes

avaient donné un fromage à l'évêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau-de vie qu'il leur présenta. Après qu'ils eurent bu ils se retirèrent, & l'évêque revint à nous avec un visage fort gai : nous le remerciâmes très-humblement ; mais il aurait pu se dispenser de nous jeter dans de nouvelles inquiétudes.

La Thrace.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, & de leur distribuer les restes de notre eau-de-vie. Nous aurions fort approuvé son procédé, si nous n'avions pas été de la partie & qu'il n'eût pas fallu approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espèce de drap brun foncé fort épais & fort grossier qui sert de couverture à ces sortes de maisons portatives dont l'enceinte est un quarré long, fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissé en-dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut déménager, ils plient leurs maison comme un paravent, & la chargent avec leurs ustensiles & leurs enfans sur des bœufs. C'est ainsi que les Curdes vivent en chassant leurs troupeaux ; ils s'arrêtent dans les bons pâturages, mais ils en décampent au commencement d'octobre & passent dans le Curdistan ou la Mésopotamie

Les hommes ſont bien montés & prennent ſoin de leurs chevaux ; ils n'ont que des lances pour armes ; nous vîmes approcher une troupe de leurs femmes, qui venaient pour voir l'évêque, & ſur-tout nous qui paſſions pour des ours qu'on menait promener. Quelques-unes avaient une bague qui leur perçait une des narines ; on nous aſſura que c'était des fiancées ; elles paraiſſent fortes & vigoureuſes, mais elles ſont fort laides & ont dans la phyſionomie un certain air de férocité. La Thrace.

Nous retournâmes le 24 juin à *Erzeron*, où nous apprîmes qu'il y avait deux caravanes prêtes à partir ; l'une, dans trois jours, pour *Tocat* ; & l'autre, dans dix ou douze, pour *Teflis*. Nous prîmes le parti d'aller à Teflis, parce qu'on nous aſſura qu'il y avait beaucoup de voleurs ſur le chemin de Tocat, qui ſe retiraient, ſuivant leur coutume, à la fin de l'été : de toutes les caravanes, celle de Teflis paſſe pour la moins dangereuſe.

Nous allâmes chez le *beglierbey* lui baiſer la main & demander la continuation de ſa protection. Nous partîmes d'Erzeron le 6 juillet : notre caravane, compoſée de marchands, dont les uns allaient à *Cars* & à Teflis, les autres à *Erivan*, quelques-uns à *Gangel*, n'était qu'environ de deux cents hommes armés de lances

& de ſabres ; quelques-uns avaient des fuſi
La Thrace. & des piſtolets.

Le 7 juillet nous partîmes à trois heures
demie après minuit, & nous campâmes ſur l
dix heures auprès d'un village dont j'ai oubl
le nom. On ne voit aucun arbre dans tout
quartier, lequel d'ailleurs eſt plat, bien cu
tivé & arroſé avec ſoin.

Notre caravane partit le 8, & marcha ju
qu'à une heure après midi à travers de grand
campagnes peu cultivées, & ſans rencontr
une ame. La route fut plus agréable le
le 10, nous traverſâmes des montagnes agré
bles & couvertes de pins ; le 12 juillet no
fîmes route à travers une des plus belles plain
qu'on puiſſe voir. La manière de labourer c
terres eſt ſurprenante, car on attache juſqu
dix ou douze paires de bœufs à une charru
chaque paire de bœufs a ſon poſtillon, &
laboureur pouſſe encore le ſoc avec le pie
Tous leurs efforts aboutiſſent à faire des ſi
lons plus profonds qu'à l'ordinaire ; nous
demandâmes pluſieurs fois la raiſon à nos co
ducteurs, qui ſe contentèrent de nous dire qu
c'était la mode du pays. On ne rencontre aut
choſe en Arménie que des bœufs ou des bu
fles attelés ou chargés à dos comme des mu

lets : cependant nous arrivâmes insensiblement à *Cars*, après une marche de sept heures. La Thrace.

Cars est la dernière place de la Turquie sur la frontière de Perse : l'enceinte en est presque quarrée ; son château est bâti sur un rocher escarpé ; il paraît assez bien entretenu, mais il n'est défendu que par de vieilles tours ; une rivière qui tombe de ces montagnes, où nous rencontrâmes des voleurs en quittant *Erzeron*, arrose les murs de *Cars*, & va se joindre à une autre rivière ; & ces deux rivières réunies ensemble sous le nom d'*Arpagi*, servent de limites aux deux empires avant de tomber dans l'*Araxe*, que les Turcs & les Persans appellent *Aras*.

Nous demandâmes à saluer le pacha, à l'occasion des extorsions dont on nous menaçait. Son chiaia, chez qui l'on nous conduisit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos patentes ne servaient de rien, & qu'assurément il ne nous serait pas permis d'aller en Perse. Cependant nous lui avions fait voir un commandement de la Porte & un passe-port du beglierbey d'Erzeron, sous le département duquel est le pacha de Cars. Voici l'analyse que le chiaia fit de nos pièces.

Pour le commandement de la Porte, dit-il,

La Thrace.

c'eſt la patente la plus vénérable qui ſoit a
monde ; & il ne ceſſait de la porter à ſo
front ; mais la ville de *Cars* n'y eſt pas men
tionnée. Je répondis qu'il n'était pas poſſibl
de mettre ſur une feuille de papier les nom
des principales villes de leur empire. Le paſſe
port du beglierbey d'Erzeron porte, dit-il
que vous viendrez ici ; mais il ne marque pa
que vous paſſerez plus avant. Comme j'e
avais fait faire une traduction à Erzeron,
ſuppliai le chiaia de le relire, proteſtant qu
le beglierbey nous avait aſſuré que, ſur ſo
paſſe-port, on ne ferait aucune difficulté d
nous laiſſer paſſer de *Cars* dans le *Gurgiſtan*.
Après quelques conteſtations, nous lui fîm
dire que nous ſerions bien aiſes de baiſer la veſt
du pacha, & de lui préſenter la lettre du be
glierbey. Il répondit qu'il ſe chargeait de cet
lettre, mais qu'aſſurément le pacha ne nou
laiſſerait pas ſortir des terres du grand-ſei
gneur, qu'il allait s'en éclaircir ſur l'heur
En effet, il nous quitta bruſquement pou
paſſer, à ce qu'on nous dit, dans l'apparte
ment du pacha.

Après avoir attendu fort long-temps, je fi
prier, par notre interprête, un des valets d
chiaia, de lui dire que nous étions obligés d
nous retirer à cauſe de la nuit, mais que nou

DES V

ions ravis d'app
e de ſortir. Il
n maître, après
beglierbey, ne
ſſer paſſer ; mai
demain le moup
les plus notable
ſſure ; que ſans
ourrait bien perd
voir à Conſtantin
ner trois Francs
pions du grand-d
rmalités nous cl
ions à craindre
ngueur, & que c
laiſſât partir nou
ous ſoupâmes aſ
ires du chiaia v
ous éveiller à la
ins façon que l'o
ous étions des e
ſait pas encore in
n'était pas ſans re
ions compter que
art. Comme nou
nés de leurs diſco
es eſpions en Tu
ieu, & que les pl

ions ravis d'apprendre notre deſtinée avant
e de ſortir. Il nous fit ſavoir que le pacha
n maître, après avoir lu & examiné la lettre
beglierbey, ne pouvait ſe diſpenſer de nous
ſſer paſſer; mais qu'on ferait aſſembler le
demain le mouphti, le janiſſaire aga, le cadi
les plus notables de la ville pour en faire la
ſture; que ſans cette précaution le pacha
ourrait bien perdre ſa tête, ſi on venait à
voir à Conſtantinople qu'il n'eût pas fait ar-
ter trois Francs, qui peut-être étaient des
pions du grand-duc de Moſcovie. Toutes ces
rmalités nous chagrinaient très-fort; nous
ions à craindre qu'elles ne traînaſſent en
ngueur, & que de difficulté en difficulté on
e laiſſât partir notre caravane ſans nous; ainſi
ous ſoupâmes aſſez triſtement. Deux émiſ-
ires du chiaia vinrent le lendemain matin
ous éveiller à la pointe du jour, & nous dire
ins façon que l'on venait de découvrir que
ous étions des eſpions; que le pacha n'en
ait pas encore informé, & qu'ainſi la choſe
'irait pas ſans remède, mais que nous pou-
ions compter que les avis venaient de bonne
art. Comme nous ne paraiſſions guères ala-
més de leurs diſcours, ils nous aſſurèrent que
es eſpions en Turquie étaient condamnés au
eu, & que les plus honnêtes gens de la ca-

En Thrace.

ravane étaient prêts à déclarer que, sous pr
texte de chercher des plantes, nous obse
vions la situation & les murailles des ville
que nous en prenions le plan; que nous no
informions avec soin des troupes qui s'y tro
vaient; que nous voulions savoir d'où venaie
les moindres rivières; que tout cela mérita
punition. Ainsi parlait celui qui paraissait
plus méchant des deux; l'autre, qui sembla
plus doux, disait qu'il n'y avait pas d'app
rence que nous fussions venus de si loin po
n'amasser que du foin. Nous nous retranchio
toujours sur les bons témoignages que le b
glierbey d'Erzeron rendait de nous dans
lettre. Ils répondirent qu'on n'en pouvait fai
la lecture que le cadi ne fût venu de
campagne, où il devait rester encore un jo
ou deux. Nous nous séparâmes assez froid
ment là-dessus.

Heureusement, en nous promenant dans
ville, nous rencontrâmes un aga du beglierb
d'Erzeron, qui ne faisait que d'arriver, & q
nous reconnut d'abord, parce qu'il nous ava
vu traiter des malades dans le palais. Apr
les premières civilités, nous lui contâm
l'embarras où nous étions. Surpris de not
aventure, il alla chez le chiaia du pacha,
lui dit en notre présence qu'on n'avait p

ſion de nous refuſer le paſſage ; que le *be-*
ebey Coprogli, à qui nous avions été re- La Thrace.
mmandés à Conſtantinople par l'ambaſſa-
eur de l'empereur de France, nous honorait
e ſa protection ; que nous avions eu l'hon-
eur de l'accompagner de Conſtantinople à
rzeron ; qu'il s'était bien trouvé de nos con-
ils & de nos remèdes ; qu'enfin on ne devait
as recevoir de cette manière des gens qui
aient ſi bien recommandés de ſa part. Il nous
ſigne de nous retirer, & nous fit dire par
n valet que nous ſerions ſatisfaits dans peu
e temps. Nous entrâmes dans un café pour
endre la déciſion de cette grande affaire ;
n moment après, les mêmes chiodars du
aia, qui nous avaient traités d'eſpions du
and-duc de Moſcovie, & qui étaient, à ce
e je crois, nos eſpions, car ils nous gar-
aient à vue, vinrent nous annoncer, avec une
e feinte & dans le deſſein de tirer quelque
ole de nous, que tous les paſſages de l'em-
re étaient ouverts pour nous ; mais qu'aſſu-
ment on nous aurait arrêtés ſans la lettre du
glierbey d'*Erzeron*, ou qu'au moins on
us aurait fait payer une groſſe ſomme,
mme il arrive à tous ceux qui paſſent de
rquie en Perſe. En même temps notre aga
érateur ſortit, & vint nous prendre pour

nous présenter au chiaia, qui nous fit donn
La Thrace. à fumer & à boire du café. Il nous assura q
nous pouvions partir quand il nous plaira
qu'en considération du beglierbey, il n
faisait grace de deux cents écus que lui doiv
toutes les bêtes de somme qui passent par-
& comme on lui fit faire réflexion que n
n'étions pas marchands, mais médecins,
mit sur son marché que nous guéririons, av
de partir, un aga de ses amis, qui était m
lade. Après l'avoir remercié de ses honêtet
je lui fis dire que nous prendrions soin de
ami, & que nous lui donnerions tous les
cours possibles pendant le temps que n
resterions encore à Cars.

La caravane y séjourna le 12 & le 13 jui
pour payer les droits de la douane. Nous
partîmes le lendemain à une heure après
nuit. On campa sur les neuf heures auprès
Barguit, gros village, dont le château, à moi
démoli, paraît avoir été bien bâti de
temps.

Le 15 juillet nous partîmes à quatre heu
du matin, & passâmes par des plaines a
bien cultivées, entrecoupées de quelques c
lines agréables, où les blés étaient bien p
avancés que du côté d'Erzeron. La gra
caravane nous quitta à une lieue de-là p

ler à *Gangel*, &
us voir réduits
ois marchands
a turc, campé
rdes pour nous
ne savaient pas
yeux sur nos
ient pour leur
drogmans avai
s apres par char
ent donner chac
raser.
Le 16 juillet nou
matin, & camp
ns une belle & g
rent dressées pou
res du roi de Per
Géorgie persienn
Gurgistan.
Nous découvrîme
ez considérables
mpagne ne prod
eufs y sont très-
nt pays. Dès qu'o
Perse, on vient
provisions. On s'
ec un visage rian
ne voit que des

er à *Gangel*, & nous fûmes consternés de
us voir réduits à la seule compagnie de
ois marchands qui venaient à Teflis. Un
a turc, campé sur le chemin, envoya deux
rdes pour nous reconnaître ; mais comme
ne savaient pas lire, ils ne firent que jeter
yeux sur nos passe-ports, & nous dem-
irent pour leur peine quelques truites que
s drogmans avaient pêchées. Ils firent payer
x apres par charge à nos marchands, & se
rent donner chacun une pièce de savon pour
raser.

La Thrace.

Le 16 juillet nous partîmes à quatre heures
matin, & campâmes sur les huit heures
ns une belle & grande prairie, où nos tentes
rent dressées pour la première fois sur les
rres du roi de Perse : c'est-là que commence
Géorgie persienne que les Persans appèlent
Gurgistan.

Nous découvrîmes d'abord plusieurs villages
ez considérables ; mais toute cette belle
mpagne ne produit pas un seul arbre : les
ufs y sont très-nombreux ; c'est un excel-
nt pays. Dès qu'on est sur les terres du roi
Perse, on vient vous présenter toutes sortes
provisions. On s'adresse sur-tout aux Francs
ec un visage riant, au lieu qu'en Turquie
ne voit que des gens sérieux qui vous me-

La Thrace.

furent gravement depuis les pieds juſqu'à l
tête. Ce qui nous ſurprit le plus, c'eſt qu
les Géorgiens ne voulaient pas nous vend
leurs denrées : ils ne les donnaient pas no
plus ; mais ils voulaient les troquer pour de
braſſelets, des bagues, des colliers de verre
des petits couteaux, des aiguilles ou des épin
gles. Les filles ſe croyent plus belles quan
elles ont cinq ou ſix colliers pendus au col
qui tombent ſur leur ſein ; elles en garniſſen
auſſi leurs oreilles. Nous dépliâmes nos pa
quets ſur le gazon : ces bonnes gens prirent c
qui leur plut ; mais ils n'abuſèrent pas de
confiance que nous leur témoignâmes. Ils nou
donnèrent une poule groſſe comme un dindon
pour un collier de ſix blancs, & une grand
meſure de vin pour des braſſelets de di
huit deniers.

Les femmes, avec qui nous troquâmes no
émaux, ne nous ſurprirent pas, parce que nou
nous attendions à voir des beautés parfaites
ſuivant ce qu'on en dit dans le monde : elle
avaient un air de ſanté qui faiſait plaiſir, ma
après tout, elles n'étaient ni ſi belles, ni
bien faites qu'on le dit ; ainſi je crois qu
m'eſt permis de m'inſcrire en faux contre l
deſcriptions que la plupart des voyageurs
ont faites.

On n'exige qu
les marchandiſes
paſſâmes, ſur ce
pagi, qui va ſe
ſe joint au Kur,
toutes ces différe
On monta à
campa ſur les
plaine ; le 18, no
& nous marchâm
ment des payſag
ment, que nous
nouveau monde :
le fond de la val
payſage du lende
ble ; car, depuis
dix, nous marc
quoiqu'étroite &
charmante par ſa
points de vue.

Nous marchâm
& n'arrivâmes à T
nous être repoſés
milles de la ville
agréable : cette v
montagne, dans
cinq journées de l
de la mer Noire. T

On n'exige que des droits fort modiques sur les marchandises qui entrent en Perse. Nous passâmes, sur cette frontière, la rivière d'*Aragi*, qui va se rendre dans l'*Araxe* : l'Araxe se joint au Kur, & la mer Caspienne reçoit toutes ces différentes eaux. La Thrace

On monta à cheval le 17 juillet, & l'on campa sur les dix heures dans une grande plaine; le 18, nous partîmes à quatre heures, & nous marchâmes jusqu'à midi. Le changement des payſages nous surprit si agréablement, que nous crûmes être arrivés dans un nouveau monde : on moissonnait le blé dans le fond de la vallée où nous campâmes. Le payſage du lendemain ne fut pas moins agréable; car, depuis trois heures du matin jusqu'à dix, nous marchions dans une vallée qui, quoiqu'étroite & escarpée, était néanmoins charmante par sa verdure & par ses différens points de vue.

Nous marchâmes toute la nuit du 20 juillet, & n'arrivâmes à Teflis que sur le midi, après nous être reposés pendant une heure à trois milles de la ville, sur une montagne assez agréable : cette ville est sur la pente d'une montagne, dans une vallée assez étroite, à cinq journées de la mer Caspienne, & à six de la mer Noire. Teflis est aujourd'hui la ca-

pitale de la Géorgie, connue par les anciens
La Thrace. sous les noms d'Ibérie & d'Albanie.

Le gouverneur de Géorgie doit être mahométan, car le roi de Perſe ne donne point ce gouvernement à un ſeigneur d'une religion différente de la ſienne. Celui qui en était revêtu, dans le temps que nous y étions, s'appelait Héraclée : il était du rit grec ; mais on l'obligea de ſe faire circoncire. On dit que ce malheureux profeſſait les deux religions; car il allait à la moſquée, & venait à la meſſe aux capucins, où il buvait à la ſanté du pape.

La Géorgie n'eſt pas ordinairement un pays fort tranquille, parce qu'elle ſert preſque tous jours de théâtre à la guerre entre les Turcs & les Perſes.

Teflis eſt une ville aſſez grande & bien peuplée; les maiſons ſont baſſes, mal éclairées, & bâties ordinairement de boue & de briques : la ville s'étend du midi au nord ; la citadelle eſt au milieu. Le palais du prince qui eſt au-deſſus, eſt fort ancien & aſſez bien conſtruit : les jardins, les volières, la place & le bazar, méritent qu'on y jète les yeux. On nous fit entrer dans un ſallon aſſez agréable quoiqu'il ne fût que de bois : on nous aſſura que l'appartement des femmes était beaucou

plus beau. La cour était à la campagne : le prince ne ſe portait pas trop bien, à ce qu'on diſait, & ce fut une des principales raiſons qui nous obligea de quitter Teflis, de peur qu'il ne lui prit envie de nous retenir auprès de lui pour avoir ſoin de ſa ſanté, comme cela arrive quelquefois dans le levant. La Thrace.

Du palais nous allâmes voir les bains qui n'en ſont pas éloignés; ces bains ſont bien entretenus & font preſque tout le divertiſſement des bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce eſt en fourures que l'on envoie en Perſe, ou à Erzerom pour Conſtantinople. On croit qu'il y a environ vingt mille ames dans la ville; les capucins italiens y ont une maiſon. Le patriarche des Géorgiens reconnait le patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le pape eſt le premier patriarche du monde; quand celui des Géorgiens vient chez les capucins, il boit à la ſanté du pape, mais il ne veut pas le reconnaître autrement.

Le roi de Perſe eſt obligé de faire en Géorgie beaucoup plus de dépenſe, qu'il n'en retire de profit; il donne de fortes penſions aux ſeigneurs géorgiens qui ſont les maîtres du pays, pour les empêcher de ſe donner aux Turcs, qui les recevraient à bras ouverts.

Le Kur porte la fertilité dans toutes les

La Thrace.

campagnes; il paſſe au milieu de la Géorgie, & ſa ſource vient du Caucaze. L'ignorance & la ſuperſtition règnent parmi les Géorgiens; ceux qu'on appèle chrétiens, font conſiſter toute leur religion a bien jeûner & ſur-tout à obſerver le grand carême. Quand un Géorgien vient à mourir, s'il ne laiſſe pas beaucoup d'argent, comme c'eſt l'ordinaire, les héritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vaſſaux & les vendent aux Mahométans pour payer l'évêque grec, à qui on donne juſques à ſix cents francs pour une meſſe de mort. Le *catholico* ou l'évêque arménien, met ſur la poitrine du mort, une lettre par laquelle il prie Saint Pierre de lui ouvrir la porte du paradis. Il y a cinq égliſes grecques dans Teflis, ſept égliſes arméniennes, & deux moſquées dans la citadelle.

Nous ne perdons pas de vue le projet que nous avions d'aller viſiter la fameuſe campagne des Trois-Egliſes, éloignée d'environ vingt lieues de France, des ſources de l'Euphrate & de l'Araxe & de preſqu'autant de celle du Phaſe. Nous partîmes donc pour ce beau lieu le 26 juillet; mais nous ne campâmes que quatre heures de Teflis, afin de joindre une caravane deſtinée pour les Trois-Egliſes. Elle s'aſſembla dans une grande plaine où finit

vallée de Teflis. Cette plaine eſt agréable par ſes vergers & par ſes jardins; le fleuve de Kur la traverſe. La Thrace.

Le 27 juillet, on partit ſur les onze heures du ſoir & nous marchâmes juſqu'à ſix heures du matin dans des plaines marécageuſes. Nous ne fûmes guères plus heureux le 28, & je commençai à douter ſi nous allions vers le paradis terreſtre, ou ſi nous lui tournions le dos. On partit à minuit le 29, & nous paſſâmes par des montagnes aſſez rudes. Des gardes poſtés ſur le grand chemin, prétendaient que paſſant de Géorgie dans le pays de *Coſac*, qui eſt une petite contrée entre la Géorgie & l'Arménie, nous devions payer un ſequin par tête : mais comme nous ſavions que les Perſans étaient de bonnes gens, nous commençâmes à faire les méchans, & à porter nos mains ſur nos ſabres. En effet, à force de crier & de parler une langue qu'ils n'entendaient pas, comme nous n'entendions pas non plus la leur, ils nous laiſſèrent en repos. Tant il eſt vrai que par-tout pays, ceux qui font le plus de bruit, & qui ſont en plus grand nombre, ont toujours raiſon. Les habitans de *Coſac* paſſent pour fiers & ſe font deſcendre de ces Coſaques qui habitent dans les montagnes, au nord de la mer européenne. Ceux qui s'étaient attroupés autour de nous,

La Thrace,

nons firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque & des chapeaux. Nous leur répondimes que nous venions de Turquie, où l'on eſt fort mal reçu avec un pareil équipage : cela les fit rire.

Nous partîmes le 31 juillet, à cinq heures du matin, pour traverſer des montagnes aſſez agréables, quoique ſans arbres, & nous dînâmes ce jour-là dans un couvent de moines arméniens, qui nous reçurent fort honnêtement. Nous en partîmes à midi, pour nous retirer encore dans un monaſtère d'Arméniens, à l'entrée de la grande plaine des Trois-Egliſes; où nous prétendions trouver le paradis terreſtre.

On partit à trois heures du matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Arméniens viſitent avec tant de dévotion; les Arméniens appèlent ce bourg en leur langue, la deſcente du fils unique, parce qu'ils croyent que le ſeigneur apparut à Saint-Grégoire en ce lieu-là.

Les caravanes y ſéjournent pour faire leurs dévotions. Ce couvent eſt compoſé de quatre corps-de-logis, bâtis en manière de cloître; les cellules des religieux, & les chambres que l'on donne aux étrangers, ſont toutes de même figure; terminées par un petit dôme en forme de calotte, ainſi cette maiſon doit être regar-

dée comme un grand caravanſerai où logent les moines. Les jardins en ſont agréables & bien entretenus. La Thrace

L'égliſe patriarchale eſt bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à Saint-Grégoire l'Illuminateur, qui en fut le premier patriarche du temps de *Tiridate*, roi d'Arménie, ſous le grand Conſtantin. Les Arméniens croient que le palais de ce roi était à la place du couvent. On conſerve dans l'égliſe qui eſt obſcure & mal percée, un bras de Saint-Grégoire, un doigt de Saint-Pierre, deux doigts de Saint-Jean-Baptiſte, une côte de Saint-Jacques; on y voit les plus riches ornemens, un grand nombre de vaſes ſacrés, de lampes, des chandeliers d'argent, d'or ou de vermeil. Cela n'eſt pas ſurprenant, car les marchands arméniens qui commercent en Europe & qui s'enrichiſſent, ſont des préſens magnifiques à cette égliſe. On doit cependant s'étonner que les Perſans y laiſſent ſubſiſter tant de richeſſes. Les moines ſe font honneur de montrer les préſens qu'ils ont reçu de Rome, & ſourient quand on leur parle de la réunion.

Les deux autres égliſes ſont hors du monaſtère; mais elles tombent en ruine. La campagne qui les environne eſt charmante; je n'en connais point qui donne une plus belle idée du

La Thrace.

paradis terreſte. Des ruiſſeaux qui la parcourent la rendent extrêmement fertile : O y recueille toutes ſortes de denrées, les melons ſur-tout, y ſont délicieux. A trois ou quatre lieues des Trois-Egliſes, il y a des carrières de ſel foſſile, qui de temps immémorial en fourniſſent à toute la Perſe.

Pendant notre ſéjour aux Trois-Egliſes, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voituriers pour nous conduire au mont *Ararat*. Perſonne ne ſe ſouciait d'être de la partie. Cependant cette montagne fameuſe n'eſt qu'à deux petites journés du monaſtère; quoiqu'en diſent les religieux, il n'eſt pas étonnant qu'on ne puiſſe en atteindre le ſommet, puiſqu'il eſt preſqu'à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croient comme un article de foi, que l'arche s'y arrêta. Ce qui fait paraître l'*Ararat* plus élevé, c'eſt qu'il eſt planté ſeul en forme de pain de ſucre, au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puiſſe voir. Quand on demande aux moines arméniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'arche, ils répondent ſagement qu'elle eſt encore enſevelie dans les fondrières des neiges du mont *Ararat*.

Nous allâmes le 8 août à *Erivan*, ville conſidérable & capitale de l'Arménie perſienne, à

trois heures de chemin des Trois-Egliſes; ce n'était pas ſeulement dans le deſſein de voir la place; mais auſſi pour prier le patriarche de vous faire donner des voituriers pour nous conduire au mont Ararat. La Thrace.

La ville d'*Erivan* eſt remplie de vignes & de jardins, & bâtie ſur une colline qui termine la plaine. Les bourgeois d'Erivan ſont aſſez ſimples pour croire que leurs vignes ſont encore de l'eſpèce de celle que Noé y planta; les maiſons n'ont qu'un étage, bâties de boue ſéchée au ſoleil, à la manière des autres villes de Perſe. Le château qui eſt preſqu'ovale, renferme plus de huit cents maiſons occupées par des mahométans, car les Arméniens qui y travaillent pendant le jour, viennent coucher à la ville. Pluſieurs rivières coulent aux environs, il y en a une qui eſt alimentée par quarante ſources; à deux journées & demie de la ville eſt un lac profond & de vingt-cinq lieues de tour; il eſt rempli de carpes & de truites excellentes. Les religieux d'un monaſtère bâti ſur l'île qui eſt au milieu du lac n'en profitent guères, car il ne leur eſt permis d'en manger que quatre fois l'année, & ils ne peuvent parler entre eux que ces quatre jours-là.

On paſſe le *Zengui* à Erivan, ſur un pont de trois arches, ſous leſquelles on a pratiqué

La Thrace. des chambres, où le Kan, qui eſt le gouverneur du pays, vient quelquefois ſe rafraîchir pendant les grandes chaleurs. Ce Kan tire tous les ans plus de vingt mille tomans de ſa province, c'eſt-à-dire plus de neuf cents mille francs, ſans compter ce qu'il gagne ſur la paye des troupes deſtinées pour garder la frontière; il eſt obligé de donner avis à la cour de toutes les caravanes & de tous les ambaſſadeurs qui paſſent.

On fait bonne chère à Erivan; les perdrix y ſont communes, & les fruits y viennent en abondance, le vin y eſt excellent. Le palais du gouverneur, qui eſt dans la forteresſe, eſt conſidérable par ſa grandeur & par la diſtribution de ſes appartemens; la grande place eſt carrée & a au moins quatre cents pas de diamètre.

Après nous être promenés dans la ville, nous allâmes voir le patriarche, qui logeait dans un ancien monaſtère hors la ville. C'était un bon vieillard aſſez rougeau, qui n'avait ſur ſon corps qu'une mauvaiſe ſoutane de toile bleue; nous lui baiſâmes les mains à la mode du pays, & cette cérèmonie lui fit grand plaiſir, à ce que nous dirent nos interprêtes, car il y a bien des francs qui ne lui font pas le même honneur; mais nous lui aurions baiſé les pieds pour peu

s'il eût témoigné le souhaiter, attendu le loin que nous avions de son crédit. Par reconnaissance, il nous fit servir une collation, à vérité très-frugale ; on vit paraître, sur un charet de bois, un plat de noix au milieu de eux assiettes, sur l'une desquelles il y avait s prunes, & sur l'autre des raisins. On ne nous senta ni pain, ni biscuit. Nous mangeâmes prune & nous bûmes chacun un coup à la nté du prélat : c'était d'excellent vin rose ; ous le priâmes en même temps de nous faire ner pour notre argent de bons chevaux & guides qui puissent nous conduire au mont rarat. *Qu'elle dévotion avez-vous*, dit-il, *pour mont.* Nous répondîmes, que nous trouvant près d'un lieu célèbre, sur lequel on croyait e l'arche de Noé s'était arrêtée, nous seons mal reçus dans notre pays si nous nous tirions sans le voir. *Vous aurez de la peine*, le patriarche, *d'aller jusques aux neiges, & ur ce qui est de l'arche, dieu n'a jamais fait la race de la faire voir à personne qu'à un saint reigieux de notre ordre, qui, après cinquante ans e jeûnes & de prières, y fut miraculeusement ansporté ; mais le froid le pénétra si fort, qu'il n mourut à son retour.* Notre interprète le fit ire en lui répliquant de notre part, qu'après voir je & prié la moitié de notre vie,

La Thrace.

nous demanderions à dieu la grace de voir paradis, plutôt que les débris de la maiſon Noé.

Le patriache nous fit demander ſi nous avio vû le pape, & trouva fort mauvais quand no répondîmes, que ce ne ſerait que pour not retour. *Comment*, dit-il, *vous venez de ſi lo pour me voir, & vous n'avez pas vû notre p triarche.* Nous n'oſâmes pas lui dire que no n'étions venus en Arménie que pour cherch des plantes. Pendant que ce vénérable préla que l'on aurait pris en Europe pour un bo maître d'école, donnait ſes ordres, nous dema dâmes à voir ſa chapelle, & nous mîmes tro écus dans le baſſin pour payer la collation. Apr les complimens ordinaires, le patriarche no donna un homme de ſa maiſon, avec une lett de recommandation pour les religieux qui ſo ſur la route du mont Ararat. Ainſi nous all mes coucher ce jour-là, à deux heures d'E van, dans un couvent d'arméniens; nous y bû mes d'excellent vin clairet, tirant ſur l'orang & fûmes bien traités.

Nour partîmes à quatre heures du matin, l 9 août, avec des viſages défigurés par les pi quures des couſins qui nous faiſaient une cruell guerre depuis quelques jours. Nous continuâ mes notre route dans une grande & belle plain

i conduit au mont Ararat, & nous nous re- La Thrace.
ûmes dans un monaſtère aſſis ſur le haut
ne colline qui domine toute la plaine; &
eſt de cette hauteur que nous commençâmes
oir la rivière d'*Aras*, ſi connue autrefois
us le nom d'Araxe; elle paſſe à quatre lieues
mont Ararat.

Le 10 août, nous marchâmes juſqu'à ſept
eures, pour trouver le gué de l'*Aras*, qui ne
aſſe qu'à une lieue du monaſtère. On arriva
r les onze heures, au pied de la montagne;
ous commençâmes ce jour-là à monter le
ont *Ararat*, ſur les deux heures après midi,
ais ce ne fût pas ſans peine. Il faut grimper
ans des ſables mouvans où l'on ne voit que
uelques pieds de genièvre. Cette montagne
ffre un des plus triſtes & des plus déſagréa-
les aſpects qu'il y ait ſur la terre; on n'y
rouve ni arbres, ni arbriſſeaux; il n'y a d'ani-
aux vivans, qu'au bas de la montagne & vers
e milieu; ceux qui occupent la première ré-
ion ſont de pauvres bergers & des troupeaux
aleux, parmi leſquels on voit quelques per-
rix; ceux de la ſeconde région, ſont des ti-
res & des corneilles. Tout le reſte de la mon-
agne, ou pour mieux dire ſa moitié eſt cou-
erte de neige depuis que l'arche s'y arrêta, &
es neiges ſont cachées la moitié de l'an-

La Thrace.

ſous des nuages fort épais. Du haut du gran
abîme, qui eſt une ravin[illegible]ouvantable, & q
répond au village d'où nous étions partis,
détachent à tous momens des rochers qui fo
un bruit effroyable, & ces rochers ſont d
pierres noirâtres & fort dures. Les tigres
nous apperçûmes ne laiſſèrent pas de nous fai
peur, quoiqu'ils fuſſent à plus de deux cen
pas de nous, & qu'on nous aſſurat qu'ils
venaient pas ordinairement inſulter les paſſan
ils cherchaient à boire, & n'avaient pas ſa
doute faim ce jour-là. Nous nous proſternâm
cependant dans le ſable & les laiſſâmes paſſ
fort reſpectueuſement. On en tue quelquefo
à coups de fuſil; mais la principale chaſſe
fait aves des pièges, par le moyen deſquels
prend les jeunes tigres que l'on apprivoiſe,
que l'on mène enſuite promener dans les pri
cipales villes de Perſe.

L'idée qu'on a dans le pays que l'arche s
arrêta, & la vénération que tous les Arm
niens ont pour cette montagne, ont fait pr
ſumer à bien des gens qu'elle devait être rem
plie de ſolitaires; cependant on nous aſſu
qu'il n'y avait qu'un petit couvent abandon
au pied de l'abyme, où l'on envoyait tous l
ans un moine pour recueillir qu[illegible]ques ſacs
bled que produiſent les terres des environ

DES

Nous campâm
banes des berge
aient jamais vu
rancs *herboriſtes*
nous que nous
oins, ils finire
us, & nous co
ur marque de r
bon vin. Dan
onde, on gagne
ils eſtiment infi
ſe nourriſſent.
rmi eux qui fai
ir, nous les fec
la nous attira l
des.
Comme nous al
i était de pren
ire des particul
us leur fîmes pr
ais tout bien con
nous en retour
rendre de monte
rirent qu'il n'y
montagne, excep
l'on ne pouvait
uvent abandonné
qu'ainſi un jour

Nous campâmes ce jour-là tout près des banes des bergers. Ces pauvres gens qui n'aient jamais vu de Francs, & ſur-tout de rancs *herboriſtes*, avaient preſqu'autant de peur e nous que nous avions eu des tigres; néanoins, ils finirent par ſe familiariſer avec ous, & nous commencâmes à leur donner, our marque de notre amitié, quelques taſſes e bon vin. Dans toutes les montagnes du onde, on gagne les bergers par cette liqueur s'ils eſtiment infiniment plus que le lait dont ſe nourriſſent. Il ſe trouva deux malades armi eux qui faiſaient des efforts pour voir, nous les ſecourûmes ſur-le-champ, & ela nous attira la confiance de leurs camarades. La Thrace.

Comme nous allions toujours à notre but, ui était de prendre langue & de nous inſtruire des particularités de cette montagne, ous leur fîmes propoſer pluſieurs queſtions; ais tout bien conſidéré, ils nous conſeillèrent e nous en retourner plutôt que d'oſer entreprendre de monter juſqu'à la neige. Ils nous rvinrent qu'il n'y avait aucune fontaine dans montagne, excepté le ruiſſeau de l'abyme, ù l'on ne pouvait aller boire qu'auprès du ouvent abandonné dont on vient de parler, qu'ainſi un jour ne ſuffirait pas pour aller

La Thrace.

jusqu'à la neige & pour descendre au fond d
l'abyme; qu'il faudrait pouvoir faire comm
les chameaux, c'est-à-dire, boire le matin po
toute la journée, n'étant pas possible de port
de l'eau en grimpant sur une montagne au
affreuse, où ils s'égaraient eux-mêmes aff
souvent; que pour des plantes, il était inut
d'aller plus loin, parce que nous ne trouv
rions au-dessus de nos têtes que des roch
entassés les uns sur les autres; enfin qu'il
avait de la folie à vouloir faire cette cours
que les jambes nous manqueraient, & q
pour eux ils ne nous accompagneraient
pour tout l'or du roi de Perse.

Après avoir mis notre journal au net, no
tînmes conseil à table nous trois, pour dé
bérer sur la route que nous devions pren
le lendemain. Nous ne courions certaineme
aucun risque d'être entendus, car nous p
lions français; & qui est-ce qui peut se van
dans le mont *Ararat* d'entendre cette langu
pas même Noé, s'il revenait avec son arch
d'un autre côté, nous examinions les rais
des bergers qui nous paraissaient très-bonn
Nous fîmes entrer nos guides dans le cons
Ces braves gens qui ne voulaient pas s'
poser à mourir de soif, & qui n'avaient
la curiosité de mesurer la hauteur de la m
tagn

gne, furent
gers, & ensuit
aller jusqu'à d
lus de saillie
iendrait couch
tions. Cet exp
le, & nous co
qu'il était de n
ontagne jusqu
angés par les
r boire beauc
ne espèce de qu
ui n'étaient plu
ur cœur, & n
qui cherchaient
inc à deux de n
e avec nos chev
ui est au bas
mes après cela
arre de rochers
ue nous portion
ger. Il faut avou
e quand on me
haut, sur-tout
bles. On ne s
ins ceux du mo
ois nous étions
eu de monter, &

agne, furent d'abord du ſentiment des ber- La Thrace,
gers, & enſuite ils conclurent qu'on pouvait
aller juſqu'à de certains rochers qui avaient
plus de ſaillie que les autres, & que l'on re-
viendrait coucher au même gîte où nous
étions. Cet expédient nous parut fort raiſona-
ble, & nous conclûmes tous trois ſéparément
qu'il était de notre honneur d'aller viſiter la
montagne juſqu'aux neiges, au haſard d'être
mangés par les tigres. Nous commençâmes
par boire beaucoup, & nous nous donnâmes
une eſpèce de queſtion volontaire : les bergers
qui n'étaient plus ſi farouches, riaient de tout
leur cœur, & nous prenaient pour des gens
qui cherchaient à ſe perdre. Nous ordonnâmes
donc à deux de nos guides d'aller nous attten-
dre avec nos chevaux au couvent abandonné,
qui eſt au bas de l'abyme. Nous commen-
çâmes après cela à marcher vers la première
barre de rochers avec une bouteille d'eau
que nous portions tour-à-tour pour nous sou-
lager. Il faut avouer que la vue eſt bien trom-
pée quand on meſure une montagne de bas
en haut, ſur-tout quand il faut traverſer des
sables. On ne ſaurait placer le pied ferme
dans ceux du mont *Ararat*. En pluſieurs en-
droits nous étions obligés de deſcendre au
lieu de monter, & pour continuer notre route,

La Thrace.

il fallut ſouvent ſe détourner à droite & gauche. Si nous trouvions de la pelouſe, elle limait ſi fort nos bottines, qu'elles gliſſaient comme du verre, & malgré nous il fallait nous arrêter. Cet exercice nous paraiſſait très incommode, & nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligés à faire un auſſi mauvais manège; mais franchement on ne riait que du bout des dents. N'en pouvant plus, je commençai le premier à me repoſer; cela ſervit de prétexte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la converſation ſe renoue quand on eſt aſſis, nous parlâmes des tigres qui se promenaient fort tranquillement, ou qui se jouaient à une diſtance aſſez raiſonnable de nous. Enfin parmi tous ces contes avec leſquels nous tâchions de nous amuſer & qui ſemblaient nous donner de nouvelles forces, nous arrivâmes ſur le midi dans un endroit plus riant, car il nous ſemblait que nous allions prendre la neige avec les dents. Notre joie ne fut pas longue; c'était une crête de roche qui nous dérobait la vue d'un terrein éloigné de la neige de plus de deux heures de chemin. Nos guides ſe plaignaient qu'ils étaient nuds pieds & que nous ſerions bientôt de même qu'il ſe faiſait tard, & que nous nous pe

tions indubitablement pendant la nuit, ou
u'au moins nous nous casserions le cou dans
s ténèbres. Pour les rassurer, nous leur pro-
îmes que nous ne passerions pas un tas de
ige que nous leur montrâmes, & qui ne
araissait guères plus grand qu'un gâteau; mais
and nous y fûmes arrivés, nous en trou-
îmes plus qu'il n'en fallait pour nous rafraî-
ir, car le tas avait plus de trente pas de
amètre. Chacun en mangea tant & si peu
'il voulut, & d'un commun consentement
fut résolu qu'on n'irait pas plus loin. Cette
ige avait plus de quatre pieds d'épaisseur,
comme elle était toute cristalisée, nous en
îâmes un gros morceau dont nous remplîmes
otre bouteille. Nous descendîmes bientôt après
ec une nouvelle vigueur, ravis de n'avoir
us rien à faire que de nous retirer au mo-
ntère.

La Thrace.

Nous retombâmes dans des sables qui cou-
aient le dos de l'abyme : quand nous vou-
ns glisser, nous nous enterrions jusqu'à la
oitié du corps. On ne pouvait s'empêcher
e frémir quand on découvrait cet abyme,
la tête tournait pour peu qu'on voulût en
aminer les horribles precipices.

Nous apperçûmes enfin un endroit couvert
pelouse, dont la pente paraissait propre à

La Thrace.

favoriſer notre deſcente, c'eſt-à-dire, le che
min qu'avait vraiſemblablement ſuivi Noé, po
aller au bas de la montagne. Nous y courûm
avec empreſſement; nos guides nous fire
voir de-là, quoique de fort loin, le monaſtè
où nous devions aller nous déſaltérer. No
nous laiſſâmes gliſſer ſur le dos pendant pl
d'une heure ſur ce tapis vert : nous avancio
ainſi fort agréablement & preſque ſans fa
gue : on continua donc à gliſſer autant que
terrein le permit, & quand nous rencontrio
des cailloux qui meurtriſſaient nos épaule
nous gliſſions ſur le ventre, ou nous marchio
à reculons à quatre pattes. Peu-à-peu no
nous rendîmes au monaſtère. Nous y tro
vâmes aſſez bonne compagnie; c'étaient
gens du village qui étaient venus s'y promen

Après un léger repas, nous ne laiſſâmes
de dormir d'un profond ſommeil. Le lend
main, 12 août, nous partîmes à ſix heu
du matin pour retourner aux Trois Égliſes
nous n'arrivâmes que le 13, après avoir pa
l'Araxe à gué.

Le 14 août, nous ſéjournâmes aux Tr
Égliſes pour y attendre ſix chevaux que no
avions envoyé chercher à Erivan, dans
deſſein de nous en retourner à *Cars*. No
eûmes le chagrin de partir ſans compagn

r toutes les caravanes qui étaient aux Trois
gliſes allaient à *Tauris*. En Thrace.

On partit le lendemain à ſix heures du ma-
n; on campa ce jour-là ſur le bord d'un ruiſ-
au, auprès d'un village aſſez agréable par
verdure qui était aux environs.

Le 16 août, nous partîmes à trois heures
matin, ſans eſcorte ni caravane. Nos voitu-
ers nous firent marcher juſqu'à ſept heures
ans des campagnes ſèches, pierreuſes, in-
ltes & fort déſagréables. Le chemin que
ous avions à faire juſqu'à *Cars* me donnait
e l'inquiétude; on ne parlait que de brigands,
nous n'avions point de lettres pour prendre
l'argent à Cars, en cas qu'on nous eût dé-
uillés.

Nous paſſâmes une cruelle nuit près d'un
iſſeau; nous en partîmes le 17 août à quatre
eures du matin ſans rencontrer ni voleurs
honnêtes gens. La clarté du jour nous en-
ouragea. La campagne était agréable; on
endit la nape, & les reſtes de nos proviſions
furent conſommés.

Nous arrivâmes à *Cars* ſur les quatre heures
nous y ſéjournâmes juſqu'au 22 août, pour
ttendre le paſſage d'une caravane; en atten-
nt qu'il s'en préſentât quelqu'une, nous
mes pluſieurs malades avec ſuccès. Il n'y a

La Thrace.

point de lieu ſur la terre où l'on ne ſe faſſe de bons amis avec le ſecours de la médecine. Le plus grand juriſconſulte de France paſſera pour un perſonnage fort inutile en Aſie, en Afrique & en Arménie ; mais comme on fuit la mort par tout pays, on y recherche & on y révère les médecins.

Le 23 août nous partîmes de Cars avec une petite caravane deſtinée pour eſcorter une voiture d'argent. C'étaient tous gens choiſis, bien armés & déterminés à ſe battre. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là ; on ne fit que quatre lieues le lendemain ; nous marchâmes toute la nuit au clair de la lune, à travers des montagnes dont les défilés ſont dangereux, & où fort peu de gens auraient pu nous arrêter ; mais les ténèbres favoriſèrent notre marche, tandis que les Curdes dormaient à leur aiſe. On ſe repoſa le 26 juſqu'à neuf heures du matin. Le 27 août nous marchâmes près de ſix heures, & le 28 on arriva aux bains d'*Aſſancalé*, bâtis aſſez proprement ſur le bord de l'Araxe, à une petite lieue d'Erzeron. L'Araxe qui tombe des montagnes où ſont les ſources de l'Euphrate, n'eſt pas conſidérable à *Aſſancalé*, dont la plaine eſt plus fertile que celle d'*Erzeron* & produit le meilleur froment.

La Thrace.

Le chemin d'Aſſancalé à Erzeron eſt fort eau; nous le fîmes en ſix heures de temps. Nous allâmes le lendemain rendre nos reſpects u Beglierbey. Cuperli, notre protecteur, qui ons fit mille queſtions ſur ce que nous avions u dans notre route, & ſur la différence que ous trouvions entre la Turquie & la Perſe. l nous dit entre autres choſes que le patriar- he des Trois-Egliſes était *un bon marchand huile*, faiſant alluſion au procès qu'il a avec e patriarche arménien de Jéruſalem, pour débit de l'huile ſacrée que l'on emploie ans l'adminiſtration des ſacremens parmi les rméniens.

Nous allâmes viſiter la campagne après nous tre délaſſés dans la ville, & ne manquâmes as de parcourir la belle vallée des quarante moulins, où nous avions laiſſé trop de plantes tares en fleurs pour oublier d'en aller amaſſer es graines. Rien ne nous faiſait plus de plaiſir ur-tout que de voir de temps en temps des plantes des Alpes & des Pyrénées.

Comme nous écrivions tous les ſoirs pen- dant le ſéjour que nous fîmes à *Erzeron* ce que nous apprenions dans la journée en nous entretenant avec les Arméniens & principale- ment dans le couvent où nous logions, il ſe trouva à la fin que nos remarques me four-

La Thrace.

nirent une matière abondante concernant le génie, les mœurs, la religion & le commerce des Arméniens.

Ils ſont les meilleurs gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bon ſens & de probité. Je les eſtimerais heureux de ne ſavoir pas manier les armes, s'il n'était néceſſaire, de la manière dont les hommes ſont faits, de s'en ſervir quelquefois pour ſe ſouſtraire à leurs cruautés. Quoiqu'il en ſoit, les Arméniens ne ſe mêlent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils ſont capables. Non-ſeulement ils ſont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perſe juſqu'à Livourne; ils paſſent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines & dans tout l'orient, excepté à la Chine.

Ces Arméniens, ſoit qu'ils travaillent pour eux ou pour les autres marchands, ſont infatigables dans les voyages, & mépriſent les rigueurs des ſaiſons. Nous en avons vu pluſieurs paſſer de grandes rivières à pied, ayant l'eau juſqu'au cou, pour relever les chevaux qui étaient abattus & garantir leurs ballots, car les voituriers turcs ne s'embarraſſent pas des marchandiſes qu'ils conduiſent & ne répondent

rien. Les Arr
rières eſcortent
lus édifiant que
ſe ſecourent
s caravanes. Ce
ières dans leur
fuient les étra
tant qu'ils eſtim
les logent volo
er avec plaiſir.
u'un de leurs
ous en remerc
u'une caravane
u deux au-deva
orter des rafraîc
ur vin.
Quand ils ſéjo
ettent par cha
rais. Ils ne vont
ur les routes,
anger d'excelle
gués qu'ils ſoien
'égliſe, comme
eur domicile, &
enſes, même p
Nous ne pouv
ans les caravan
aire les marché

rien. Les Arméniens dans les paſſages des rivières eſcortent leurs chevaux, & rien n'eſt plus édifiant que de voir avec quelle charité ils ſe ſecourent entre eux pendant la marche des caravanes. Ces bonnes gens ne ſe dérangent guères dans leurs manières; toujours égaux, ils fuient les étrangers qui ſont trop turbulens, autant qu'ils eſtiment ceux qui ſont pacifiques; ils les logent volontiers & leur donnent à manger avec plaiſir. Quand nous ſoulagions quelqu'un de leurs camarades, toute la caravane nous en remerciait. Lorſqu'ils ſont inſtruits qu'une caravane doit paſſer, ils vont un jour ou deux au-devant de leur compatriotes leur porter des rafraîchiſſemens & ſur-tout du meilleur vin. La Thrace.

Quand ils ſéjournent dans les villes, ils ſe mettent par chambrées & vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais ſans filets; ils pêchent ſur les routes, & ils nous ont fait ſouvent manger d'excellens poiſſons. Quels que fatigués qu'ils ſoient, ils obſervent les jeûnes de l'égliſe, comme s'ils étaient en repos dans leur domicile, & ne connaiſſent pas de diſpenſes, même pendant leurs maladies.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire dans les caravanſerais d'*Erzeron*, en voyant faire les marchés parmi les Arméniens : on

La Thrace.

commence de même que chez les Turcs ; mettre de l'argent ſur la table ; après cela o chicane autant qu'on peut, en ajoutant un pièce ſur l'autre : cette chicane ne ſe fait pa ſans bruit. Nous nous imaginions, à les en tendre parler, qu'ils étaient prêts à ſe coupe la gorge, mais il ne s'agit de rien moins entr eux ; après s'être pouſſés & repouſſés ave violence, les courtiers ou entremetteurs d marché ſerrent avec tant de force les main de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier & ne le quittent pas qu'il n'ait conſenti a prix propoſé ; enſuite chacun rit de ſon côté Ils prétendent avec raiſon qne la vue de l'ar gent fait plutôt conclure les marchés.

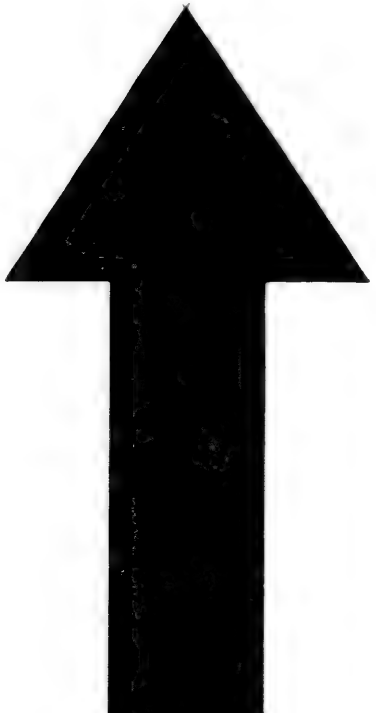
Tout le monde ſait que les Arméniens ſon chrétiens. Le clergé d'Arménie eſt compoſ du patriarche, des archevêques, des évêques des prêtres ſéculiers & des moines. Le patriar che porte le nom de Catholicos depuis long temps. Ce patriarche eſt vêtu auſſi ſimplemen que les autres prêtres ; il vit très-frugalemen & n'a qu'un petit nombre de domeſtiques mais c'eſt un des prélats des plus conſidérable du monde par l'autorité qu'il a ſur ſa nation qui tremble à la moindre menace d'excommu nication. On aſſure qu'il y a quatre-vingt mill villages qui le reconnaiſſent.

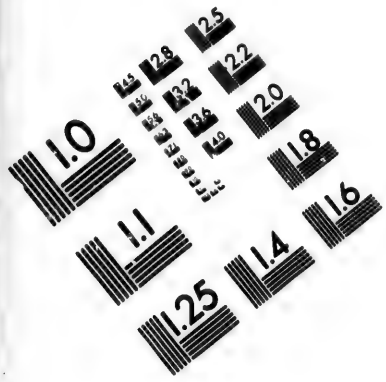
Les curés & les prêtres séculiers se marient de même que les papas grecs & ne sauraient passer à de secondes noces : aussi ont-ils soin de choisir des filles dont le teint promette une longue vie & une forte santé. Ils travaillent tous à quelque métier pour gagner leur vie & pour entretenir leur famille, & cela les occupe si fort, qu'à peine savent-ils s'acquitter des fonctions ecclésiastiques. Pour approcher de l'autel avec plus de pureté, ils sont obligés de coucher dans l'église la veille des jours qu'ils doivent célébrer. La Thrace.

Les Arméniens ont des règles particulières pour le mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme, & l'on ne saurait chez eux contracter un nouveau mariage ; de même une femme veuve ne peut pas épouser un garçon. Après qu'on est convenu des articles du mariage, la mère du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un prêtre & de deux vieilles femmes. Elle présente à la future une bague de la part de son fils ; le garçon se présente en même temps avec le plus grand sérieux, car il n'est pas permis de rire à la première entrevue. On présente à boire au curé qui fait les fiançailles. La veille des noces, le fiancé envoie des habits, & quelques heures après il vient recevoir, chez sa fiancée, le pré-

La Thrace. ſent qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval, & l'on n'oublie rien pour en avoir des beaux. Le fiancé, ſortant de la maiſon de ſa future, marche le premier, la tête couverte d'un réſeau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, ſuivant ſa qualité; ce voile ou réſeau deſcend juſqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée, qui le ſuit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout : ce voile tombe juſques ſur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rènes. Les parens, les amis, la fleur de la jeuneſſe, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'égliſe au ſon des inſtrumens, le cierge à la main & en proceſſion. On met pied à terre à la porte de l'égliſe, & les fiancés vont juſqu'aux marches du ſanctuaire, tenant toujours la ceinture par les deux bouts. Ils approchent, & le prêtre leur ayant mis la bible ſur la tête, leur demande s'ils veulent bien ſe prendre pour mari & pour femme : ils inclinent la tête pour marquer leur conſentement. Le prêtre prononce alors les paroles ſacramentales; il fait la cérémonie des anneaux & dit la meſſe. On ſe retire enſuite chez l'épouſée, dans le même ordre qu'on était venu. Le mari ſe couche le

premier, après avoir été déchauſſé par ſa femme, qui eſt chargée du ſoin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte ſon voile que pour entrer dans le lit. On dit qu'il y a des Arméniens qui ne connaiſſent pas leurs femmes; tous les ſoirs elles éteignent la chandelle avant de ſe dévoiler, & la plupart ne découvrent pas leur viſage pendant le jour. La Thrace.





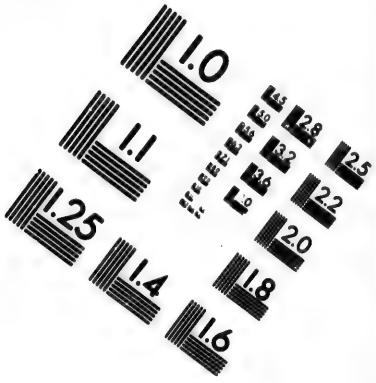
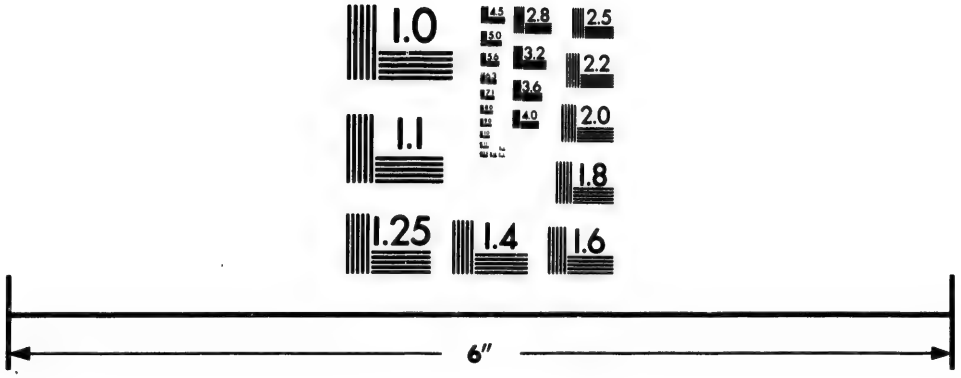
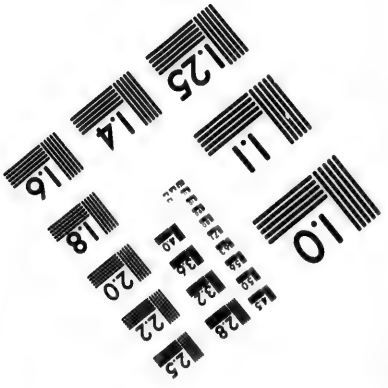


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CHAPITRE III.

Voyage de Tocat & d'Angora.

La Thrace.

Nous commençâmes à tourner tout de bon le dos au levant le 12 septembre, & quoique nous fussions au fond de la Natolie, il nous semblait voir les pointes des clochers de France dès que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Méditerranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'*Erzeron* avec une partie de la caravane qui s'assemblait pour Tocat, & nous partîmes le lendemain 13 septembre, pour les bains d'*Elija*, où le reste des marchands s'était rendu.

Le 14 septembre, nous traversâmes, depuis les cinq heures du matin jusqu'à midi, des pays plats, mais si secs & si brûlés qu'on n'y trouvait ni plantes ni graines. Notre caravane était composée d'environ 300 personnes, presque tous Arméniens : ils conduisaient des soies à Tocat, à Smyrne & à Constantinople. On partit le 15 à cinq heures du matin, & l'on campa vers le midi sur cette branche de l'Euphrate qui passe par la plaine d'Erzeron.

Le 16 septembre, on marcha dans une vallée

troite, désagréable, inculte, où l'on ne trouve qu'un seul caravanserai, & où l'Euphrate qui coule toujours vers l'oueſt fait pluſieurs détours. Nous fûmes obligés de paſſer deux fois cette rivière, ayant appris par une caravane compoſée de 24 chameaux, qu'il y avait beaucoup de voleurs ſur le chemin de Tocat. A cette nouvelle, nous nous raſſemblâmes pour tenir conſeil, & il fut décidé qu'on tâcherait de faire la meilleure contenance qu'il ſerait poſſible. On arriva ſur les onze heures à l'entrée d'une vallée encore plus étroite, & tandis que nous nous retranchions ſur la pente de la colline, on détacha trois fuſilliers pour aller reconnaître le paſſage. Heureuſement ils rapportèrent qu'ils n'avaient vu que trois ou quatre cavaliers armés qui ſe retiraient dans les montagnes : auſſi nous paſſâmes le défilé ſans dire mot & le plus promptement que nous pûmes. La Thrace.

Le 17 ſeptembre, notre route fut courte, mais fort incommode : on paſſa ſur une montagne toute pelée, au pied de laquelle on entre dans une vallée bien cultivée, où nous campâmes après quatre heures de marche. Nous fûmes joints ce jour-là par une caravane de marchands de ſoie auſſi forte que la nôtre : elle était partie d'Erzeron deux jours après nous, mais elle

avait fait plus de diligence, ſur le bruit qui cou-
La Thrace. rait qu'un pacha Manſoul s'était mis à la tête d
voleurs. Cette recrue nous fit plaiſir, & no
partîmes tous enſemble le 18 ſeptembre. No
paſſâmes ſur une montagne couverte de pi
dont la deſcente eſt fort rude, & qui condu
dans une vallée étroite & tortue, ſur la gauc
de laquelle ont voit le reſte d'un viel aqu
duc à arcades arrondies qui paraît aſſez a
cien. Nous traverſâmes ce jour-là la rivi
qui va ſe jeter dans la mer Noire à *Vari*

Le 19 ſeprembre, on continua de march
au nord-oueſt, dans une autre vallée fort étro
qui nous conduiſit dans une aſſez belle plai
arroſée par un joli ruiſſeau ſur le bord duqu
eſt le village de *Sukmé*. Un peu en deçà
ce village, à droite du grand chemin, on a
perçoit deux morceaux de colonnes ant
ſur le plus petit deſquels il y a des c
grecs fort anciens, que la peur des voleurs no
empêcha d'examiner ; d'ailleurs l'inſcripti
nous en parut très-uſée.

La marche du 20 ſeptembre fut de ſe
heures. A la deſcente d'une montagne on d
couvrit quinze ou vingt voleurs, qui, no
voyant venir en bon ordre, jugèrent à pr
pos de ſe retirer. Ces malheureux ſont d
montagnards qui volent quand ils ſe trouve

les plus forts & qui n'ont pas l'eſprit de s'en- La Thrace,
tendre. Quelques-uns qui ſe mêlèrent avec nous ſur le matin, dans le temps qu'on chargeait les balles, furent bien plus habiles, car ils détournèrent deux mulets avec leurs charges, & l'on n'en entendit plus parler.

Le 21 ſeptembre, nous partîmes à cinq heures du matin, & paſſâmes ſur la plus haute, la plus rude & la plus ennuyeuſe montagne du pays, toujours en garde de peur des voleurs.

Le 22 ſeptembre, nous ne découvrîmes depuis les cinq heures du matin juſqu'à midi que des roches fort eſcarpées, toutes de marbre blanc ou de jaſpe rouge & blanc, parmi leſquels coule avec rapidité, du levant au couchant, la rivière de *Camili*. Nous eûmes pour gîte un mauvais caravanſerai & une mauvaiſe banquette haute de trois pieds, ſur laquelle chacun étendit ſon équipage. Les Turcs ne portent qu'un tapis pour tout meuble de nuit.

Le 23 ſeptembre, notre marche fut de huit heures. On trouva à la ſortie du caravanſerai une montagne fort haute, très-rude & toute pelée. Nous entrâmes enſuite dans une grande & belle plaine où nous campâmes. Nous partîmes le 24 à quatre heures du matin, & paſſâmes ſur une montagne & dans des vallées

La Thrace.

fort rudes où coule, à droite du chemin, une rivière toute rouge par la grande quantité de bol qu'elle détrempe : elle ſerpente à travers des défilés fort dangereux où à peine des bêtes de ſomme peuvent paſſer les unes après les autres. Ces défilés nous conduiſirent enfin au pied d'autres montagnes toutes hériſſées de pointes, ſur la plus hautes deſquelles eſt bâtie la ville de *Couleiſar*, petite place diſpoſée en amphithéâtre & terminée par un vieux château. Les environs ſont horriblement eſcarpés; mais on change tout-à-coup de ſituation, car paſſé *Couleiſar*, on entre dans une des plus belles vallées de l'Aſie, remplie de vignobles & de vergers. Ce changement, auquel on ne s'attend pas, fait un contraſte fort agréable, qui dure juſqu'à *Agimbrat*, petite ville bâtie ſur une montagne ſemblable à un pâté écraſé. Notre gîte y fut très-commode : c'eſt un beau caravanſerai au pied de la rivière. La voûte eſt de pierre de taille & les arcades ſont bien ceintrées ; mais ce bâtiment, qui eſt d'une beauté ſurprenante pour le pays, n'eſt éclairé que par des lucarnes.

Le 25 ſeptembre, nous ſuivîmes la même vallée. La rivière rouge coulait à notre droite mais nous la quittâmes à un village qui occupe preſque tout le fond de la vallée. Nous

êtions fort inquiets de savoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyait, quelque part qu'on jetât les yeux, que l'ouverture par où la rivière s'échappe. Nos Arméniens nous montrèrent bientôt la route, & la tête de la caravane commença à monter sur la plus haute montagne que nous eussions encore traversée. On y rencontre beaucoup de chênes & de pins; mais la descente en est affreuse, & l'on campa dans une espèce d'abyme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées. La Thrace.

Le 26 septembre, nous partîmes sur les cinq heures & nous ne nous arrêtâmes qu'à midi. On voit sur ce chemin des tombeaux de pierre bâtis à la turque sans mortier. On nous assura qu'on y avait enterré des pauvres marchands assassinés; car cette route était autrefois une des plus dangereuses de l'Anatolie; présentement les gens du pays, qui de temps en temps dévalisent quelques petites caravanes, tirent sur les voleurs étrangers & les ont tous dissipés: ils ont pour maxime que chacun doit voler sur ses terres: ainsi l'on risquerait beaucoup d'y passer sans une bonne escorte.

Notre route du 28 septembre fut de huit à neuf heures, presque toujours dans la même

La Thrace.

vallée. On nous fit camper auprès d'un village appelé *Almous*.

Le 28 ſeptembre, nous montâmes à cheval à une heure après minuit & arrivâmes à *Tocat* ſur les 10 heures. Cette ville ne paraît que lorſqu'on eſt arrivé aux portes, car elle eſt ſituée dans un ravin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin eſt bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produiſent d'excellens fruits: le vin en eſt délicieux; mais il eſt violent.

La ville de *Tocat* eſt beaucoup plus grande & plus agréable qu'Erzeron. Les maiſons ſont bien bâties & la plupart à deux étages : elles occupent non-ſeulement le terrein qui eſt entre des collines fort eſcarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en manière d'amphithéâtre, en ſorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la ſituation ſoit plus ſingulière. On n'a pas même négligé deux roches de marbre qui ſont affreuſes, hériſſées & taillées à plomb, car on voit un vieux château ſur chacune. Les rues de *Tocat* ſont aſſez bien pavées, ce qui eſt rare dans le levant. Les collines ſur leſquelles la ville eſt bâtie fourniſſent tant de ſources que chaque maiſon a ſa fontaine.

Il y a dans Tocat un cadi, un vaivode, un

janiſſaire aga, avec environ mille janiſſaires & quelques ſaphis. On y compte vingt mille familles turques, quatre mille familles arméniennes, trois ou quatre cents familles de grecs, douze moſquées à minarets, une infinité de chappelles turques. Les Arméniens y ont ſept égliſes, les grecs n'ont qu'une méchante chapelle, quoiqu'ils ſe vantent qu'elle a été bâtie par l'empereur Juſtinien. Elle eſt gouvernée par un métropolitain dépendant de l'archevêque de *Nicoara*, ancienne ville preſque ruinée, à deux journées de Tocat. La Thrace.

Le grand négoce de Tocat eſt en vaiſſelle de cuivre, comme marmites, paſſes, fanaux, chandelliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoie enſuite à Conſtantinople & en Egypte. On prépare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune. Le commerce des ſoies y eſt aſſez conſidérable.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Aſie Mineure; les caravanes de *Diarbékir* y viennent en dix huit jours: un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent ſix jours; les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Bruſe, les caravanes emploient vingt jours; les gens à cheval y arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne,

La Thrace.

ſans paſſer par Angora ni par Bruſe, ſont vingt-ſept jours en chemin avec des mulets, & quarante jours avec des chameaux ; mais elles riſquent d'être maltraitées par les voleurs.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas*, où il y a un pacha & un janiſſaire aga. Sivas, ſuivant leur tradition, eſt l'ancienne ville de *Sebaſte*, que Pline & Ptolémée placent dans la Capadoce. Cette ville n'eſt qu'à deux journées de Tocat vers le midi ; & *Amaſia*, autre ancienne ville, eſt à trois journées de Tocat vers le nord-oueſt ; mais ces deux villes, quoiqu'anciennes, ſont bien plus petites que Tocat. Sivas eſt peu de choſe aujourd'hui & ne ſerait preſque pas connu ſi le pacha n'y faiſait ſa réſidence.

Il y aurait beaucoup de choſe à dire ſur *Amaſia*. J'ajouterai ſeulement que Strabon, le plus fameux des géographes anciens, quoiqu'originaire de Crète, était natif de cette ville. Nous cherchâmes inutilement compagnie pour aller à *Ceſarée de Capadoce*. Cette ville n'eſt qu'à ſix journées de Tocat, & n'a pas changé de nom, puiſque les Grecs l'appellent encore *Keſaria*.

Nous partîmes de Tocat pour *Angora*, le 10 octobre 1701, avec une caravane compo-

ée de nouveaux venus & de celle que nous avions suivie jusqu'à Tocat. En sortant de cette ville, on entre dans une belle plaine. Après quatre heures de marche, on campa auprès du village d'*Agara*, dans le cimetière duquel nous vîmes quelques morceaux de colonnes & de corniches anciennes de marbre blanc & d'un beau profil, mais sans inscriptions. Toutes les montagnes des environs sont de marbre comme celles de Tocat.

Le 11 octobre, nous continuâmes notre route jusqu'à *Turcal*. C'est une bourgade à 15 milles d'Agara, située autour & sur la pente d'une colline escarpée, séparée des autres, terminée par un vieux château, & mouillée au pied par la rivière de Tocat. Tout ce canton est plein de beaux vignobles; les champs y sont bien cultivés & les villages fréquens. Au-delà de Tocat, on n'entend plus parler de *Curdes*, mais bien de *Turcmans*, c'est-à-dire, d'une autre espèce de voleurs encore plus dangereux, en ce que les Curdes dorment la nuit & que les Turcmans volent jour & nuit. Nous campâmes pourtant sans crainte dans la plaine, à une demi-lieue au-dessous de *Turcal*. On entra le lendemain dans une vallée assez étroite où notre caravane s'arrêta. Tout le pays est agréable & couvert de bois: on entendait chanter

les perdrix, & le gibier de toute eſpèce y eſt abondant, de même que dans tout le reſte de l'Anatolie.

La Thrace.

Le lendemain nous ne vîmes que des chênes & des pins pendant neuf heures de marche. Tantôt ce ſont de petites vallées, & tantôt des montagnes d'une hauteur conſidérable.

Le 14 octobre le payſage fut le même que le jour précédent, mais la marche ne fut que d'environ cinq heures; le 15 on marcha dans des défilés horribles qui aboutiſſent à une aſſez belle pleine; après huit heures de marche on campa auprès de *Sikè*, tout le pays eſt riant & bien cultivé.

La marche du 17 octobre fut d'environ douze heures; nous ne paſſâmes ce jour-là que par de petites vallées couvertes de chênes & de pins: le lendemain la décoration fut bien différente, car nous marchâmes pendant neuf heures dans un pays aſſez plat, peu cultivé, ſans bois ni brouſſailles, & remarquable ſeulement par quelques buttes remplies de ſel foſſile.

Le 19 nous entrâmes dans des vallées & des plaines couvertes de pluſieurs ſortes de chênes; la route du lendemain fut de douze heures, dans des plaines entrecoupées de bois. Nous paſſâmes ce jour-là à gué la rivière

l'*Halès* ou le *Caſilrimac* des Turcs, qu'une La Thrace.
montagne oppoſée au grand chemin oblige de
rendre ſon cours vers le Nord. le *Caſilrimac*
l'eſt pas profond, mais il nous parut auſſi large
ue la Seine à Paris, & l'on no aſſura qu'il
e paſſait qu'à une journée de Céſarée. Du
aut de la montagne, nous tombâmes pour
inſi-dire dans un horrible fond: de-là, juſqu'à
eux lieues d'*Angora*, le pays eſt rude & déſa-
réable. Nous arrivâmes dans cette célèbre
ille le 12 octobre, après quatre heures de
narche, dans une vallée aſſez bien cultivée.
Angora ou *Angori*, comme prononcent quel-
ques-uns, & que les Turcs appèlent *Engours*
ous réjouit plus qu'aucune autre ville du Le-
ant; nous nous nous imaginions que le ſang
e ces braves Gaulois qui occupaient autrefois
es environs de Toulouſe & le pays qui eſt
ntre les Cévennes & les Pyrénées, coulait
ncore dans les veines des habitans de cette
lace. Ces généreux Gaulois, trop reſſerrés dans
eurs terres, partirent au nombre de trente
ille hommes pour aller faire des conquêtes
ans le Levant, ſous la conduite de pluſieurs
hefs dont *Brennus* était le principal. Tandis
que ce général ravageait la Grèce & qu'il pillait
e temple de Delphes où il y avait des richeſſes
mmenſes, vingt mille hommes de cette armée

La Thrace.

passèrent dans la Thrace ; ils soumirent tout le pays jusqu'à Byzance & descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils le traversèrent pour entrer en Bithynie.

Les Gaulois jetèrent la terreur dans toute l'Asie jusques vers le mont Taurus, comme nous l'apprend Tite Live. Des vingt mille Gaulois qui étaient partis de la Grèce, il n'en restait pourtant guères que la moitié, mais tout cédait à leur valeur ; ils mirent tout le pays à contribution. Enfin, comme il y avait trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte que les uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hellespont, les autres habitèrent l'Eolide & l'Ionie, & les plus fameux qu'on appelait *Tectosages* pénétrant plus avant, s'étendirent jusqu'au fleuve Halys, à une journée d'*Angora*, qui est l'ancienne ville d'Ancyre ; ainsi, nos Toulousains occupèrent la grande Phrygie jusques à la Capadoce & à la Paphlagonie, & tout le pays où ils s'établirent fut nommé *Galatée* ou *Gallogrèce*, comme qui dirait *la Grèce des Gaulois*. Strabon assure qu'ils divisèrent leurs conquêtes en quatre parties, que chacune avait son roi, & ses officiers de justice & de guerre, & sur-tout qu'ils n'avaient pas oublié de rendre la justice

au milieu des bois de chênes, ſuivant la coutume de leurs ancêtres. La Thrace.

L'empereur Auguſte avait ſans doute embelli *Ancyre*, & ce fut apparemment par reconnaiſſance que les habitans lui conſacrèrent le plus grand monument qui ſoit encore en Aſie. Cet édifice était tout entier de marbre blanc, & les encoignures du veſtibule qui ſubſiſtent encore, ſont alternativement d'une ſeule pièce à angle rentrant en manière d'équerre, dont les côtés ont trois ou quatre pieds de long. Les maitreſſes murailles ont encore 30 à 35 pieds de haut, la façade eſt entièrement détruite; il ne reſte plus que la porte par où l'on entrait du veſtibule dans la maiſon. Cette porte, qui eſt quarrée, a 24 pieds de haut ſur neuf pieds 2 pouces de largeur, & ſes montans, qui ſont chacun d'une ſeule piéce, ſont épais de deux pieds trois pouces. C'eſt à côté de cette porte qui eſt chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-ſept cents ans, la vie d'Auguſte, en beau latin & en beaux caractères: l'inſcription eſt à trois colonnes, à droite & à gauche, mais les lettres ſont la plupart effacées; d'ailleurs tout eſt plein de grands trous ſemblables à ceux qu'auraient pu faire des boulets de canon; & ces trous, que les payſans ont fait pour arracher les

La Thrace.

crampons, ont emporté la moitié des caractères.

On trouve, dans l'enceinte de cet édifice les ruines d'une pauvre église ; on découvrirait peut-être quelque chose de plus particulier concernant cet édifice, si l'on pouvait déchiffrer plusieurs inscriptions grecques que l'on avait gravées sur les murailles en dehors, car ce bâtiment était sans doute isolé. On trouve présentement ces inscriptions dans les cheminées de quelques particuliers, où elles sont couvertes de suie, ces maisons sont adossées à la muraille.

Tout ce qu'on vient de dire montre assez qu'Ancyre était une des plus illustres villes du Levant. Ses habitans étaient les principaux Galates que St. Paul honora d'une de ses lettres.

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie Mineure, l'a souvent exposée à de grands ravages ; elle fut prise par les Perses du temps d'Heraclius : les Tartares s'en rendirent les maîtres en 1239 ; elle fut ensuite le premier siége des Ottomans ; elle leur fut ensuite funeste, car la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet faillit à détruire leur empire.

Ancyre est actuellement une des meilleures villes de l'Anatolie, & montre par-tout des

arques de ſon ancienne magnificence. On ne
it dans les rues que colonnes & vieux mar- La Thrace,
es; la plupart des colonnes ſont liſſes & ci-
driques, quelques-unes canelées; les plus
gulières ſont ovales, ornées d'une plate-
nde par-devant & par-derrière. Il n'y a rien
ſi ſurprenant que le perron de la porte
une moſquée; il eſt de 14 degrés compoſés
niquement de baſes de colonnes de marbre,
ſées les unes ſur les autres.

Les murailles de la ville ſont baſſes & ter-
inées par de méchans creneaux, mais on y
employé indifféremment, colonnes, archi-
aves, chapiteaux, baſes & autres morceaux
tiques entremêlés avec de la maçonnerie.
uoiqu'on ait engagé dans ces murailles beau-
up de morceaux de marbre du côté où ſont
s inſcriptions, on ne laiſſe pas d'en lire plu-
eurs qui ſont la plupart grecques, quelques-
es latines, arabes ou turques.

On compte dans Angora quarante mille Turcs,
uatre ou cinq mille Arméniens & ſix cents
recs: Angora eſt à quatre grandes journées
e la mer Noire; la caravane, d'Angora à
myrne, met vingt jours. Les caravanes vont
'Angora à Bruſe dans dix jours; d'Angora à
éſarea en huit, d'Angora à Sinope dans dix,
'Angora à Iſmeth ou l'ancienne Nicomédie,

La Thrace. en neuf jours; enfin, d'Angora à Aſſamboul en douze ou treize jours.

On nourrit les plus belles chevres du mond dans la campagne d'Angora, elles éblouiſſen par leur blancheur & leur poil qui eſt auſ fin que la ſoie, friſé naturellement par treſſe de huit ou neuf pouces de long, eſt la matièr de pluſieurs belles étoffes & ſur-tout du came lot: mais on ne permet guères de tranſporte cette toiſon ſans la filer, parce que les ger du pays y gagnent leur vie. Ces belles chevre ne ſe voient qu'à quatre ou cinq journé d'Angora, elles dégénèrent quand on les por plus loin.

Le 2 novembre nous partîmes d'Angora pou Bruſe, accompagnés ſeulement d'un voiturie Turc & d'un valet Grec qui n'entendait pa le franc; ainſi nous fûmes obligés de nous ſe vir nous-mêmes. Après trois jours de ma che, nous arrivâmes à *Beibazar*, c'eſt un petite ville bâtie ſur trois collines à-peu-pr égales, dans une vallée aſſez reſſerrée. L maiſons ſont à deux étages, couvertes aſſe proprement avec des planches; la campagn eſt chargée d'arbres fruitiers: c'eſt-là qu viennent ces belles poires que l'on vend Conſtantinople ſous le nom de poires d'*Angor* Tout ce quartier eſt ſec & pelé, les chèvr

y broutent que des brins d'herbes, & c'eſt
eut-être ce qui contribue à conſerver la beauté La Thrace.
le leur toiſon qui ſe perd quand elles changent
le climat & de pâturages. Les bergers de
eibazar & d'Angora les peignent ſouvent &
s lavent dans les ruiſſeaux.

Nous partîmes de Beibazar le 6 novembre ;
nous nous retirâmes vers le ſoir dans un
ieux bâtiment abandonné & ſans couvert.
On y paſſe la rivière d'*Aiala* dans un gué
rofond, ſes eaux inondent la terre quand on
eut, mais c'eſt pour y élever de très-bon ris.
lle va ſe jeter dans la mer Noire, & nous
vions déjà campé à ſon embouchure en allant
Trébizonde.

On monta à cheval ſur les ſix heures du
atin pour arriver le 7 novembre dans un
an ſans banquete ; le 8, après une traite de
ix heures, nous traverſâmes une des belles
laines d'Aſie, inculte pourtant, ſans arbres &
ntrecoupée de quelques collines aſſez baſſes ;
9, nous pourſuivîmes notre route pendant
pt heures dans la même plaine ; la marche
u 10 fut de douze heures, parmi de belles
laines bordées de petits bois. On ne voit par-
out que de vieux marbres, mais ſans inſcrip-
ons. La marche du 10 novembre fut pareille
celle du jour précédent.

La Thrace.

Nous arrivâmes enfin à Bruſe après cin heures de marche dans des défilés couvert de bois qui vont aboutir à cette belle plain qui eſt au nord du mont Olympe. En arri vant à Bruſe, du côté d'Angora, on ne dé couvre qu'une partie de la ville au travers de futaies.

Bruſe capitale de l'ancienne Bythinie eſt la plu grande & la plus magnifique ville de l'Aſie. Cet Place s'étend du levant au couchant, au pie des premières collines du mont Olympe dont verdure eſt admirable. Ces collines ſont, pou ainſi-dire, autant de degrés pour aller ſur cet fameuſe montagne. Il ſemble que Bruſe a été faite exprès pour les Turcs, car le mo Olympe lui fournit tant de ſources, que ch que maiſon a ſes fontaines, & on ne voit poi de ville qui en ait autant. Les moſquées ſo très-belles, la plupart ſont couvertes de plomb embellies de dômes.

Le ſérail eſt ſur une colline eſcarpée, c'e l'ouvrage de Mahomet IV. Les caravanſera de la ville ſont beaux & commodes; la vill d'ailleurs eſt agréable, bien pâvée, propre ſur-tout dans le quartier du bazar. En venan d'Angora à Bruſe, on paſſe un beau ruiſſea ſur un pont aſſez bien bâti. On y compte dix douze mille familles turques, quatre cents Juif

Juifs, cinq cen
Grecques. On
d'antiquités da
ſebâtie pluſieu
Muſulmans de
y ſont d'une b
un payſage ad
maiſons dont l
mante.

Les tombeau
ſes enfans, ſont
tie en moſquée
On fait voir au
de la moſquée,
lequel eſt trois fo
ordinaires. Quan
de bruit par le
bois ou d'autre
au grand étonne
chapelet de ce
lieu : les grains
des noix : on ga
que, auprès de
fort large, que
Roland.

Il y a un pac
aga & un grand
officier de la vil

Juifs, cinq cents d'Arméniens & trois cents de Grecques. On ne voit que peu de marques d'antiquités dans la ville, parce qu'elle a été rebâtie pluſieurs fois. Il n'eſt permis qu'aux Muſulmans de loger dans la ville. Les platanes y ſont d'une beauté ſurprenante, & forment un payſage admirable, entremêlées avec les maiſons dont les terraſſes ont une vue charmante. La Thrace.

Les tombeaux d'Orcan, de ſa femme & de ſes enfans, ſont dans une égliſe grecque convertie en moſquée, qui n'eſt ni grande ni belle. On fait voir aux étrangers, dans le veſtibule de la moſquée, le prétendu tambour d'Orcan, lequel eſt trois fois plus grand que les tambours ordinaires. Quand on le remue il fait beaucoup de bruit par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matière qui le font raiſonner au grand étonnement des gens du pays. Le chapelet de ce ſultan eſt auſſi dans le même lieu : les grains en ſont de geai & gros comme des noix : on garde dans une chapelle turque, auprès de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'épée de Roland.

Il y a un pacha dans Bruſe, un janiſſaire-aga & un grand cadi qui eſt le plus puiſſant officier de la ville. Dans le temps que nous

y étions, c'était le fils du muphti de Conſtan-
La Thrace. tinople qui occupait cette place. Nous fûmes ſurpris, en nous promenant dans cette ville, d'y entendre parler auſſi bon eſpagnol qu'à Madrid. Les Juifs à qui je m'adreſſai m'aſſurèrent qu'ils avaient toujours conſervé leur langue maternelle, depuis que leurs pères s'étaient retirés de Grenade en Aſie. Il eſt vrai qu'ils choiſirent la ville du monde qui par ſa ſituation & par ſes fontaines reſſemble le plus à Grenade.

Le 21 novembre nous partîmes à ſept heures pour aller voir le mont Olympe, dont la montée eſt aſſez douce; mais après trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que du ſapin & de la neige, de ſorte que ſur les onze heures, nous fûmes obligés de nous arrêter près d'un petit lac dans un lieu fort élevé. Pour aller de-là au ſommet de la montagne qui eſt une des plus grandes de l'Aſie & ſemblable aux Alpes & aux Pyrénées, il faudrait que les neiges fuſſent fondues, & marcher encore pendant toute une journée. C'eſt près de ce mont Olympe que les Gaulois furent défaits par Manlius qui, ſous prétexte qu'ils avaient ſuivi Antiochus, voulut ſe venger ſur eux des maux que leurs pères avaient fait en Italie.

Le 23 novembre nous allâmes voir les nouveaux bains de *Caplixa* : ce ſont deux bâtimens voiſins l'un de l'autre ; le plus grand eſt magnifique & ſurmonté de quatre dômes couverts de plomb, percés comme une écumoire, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette comparaiſon. Tous les trous de ces dômes ſont fermés par des cloches de verre ſemblables à celles dont les jardiniers ſe ſervent pour couvrir les melons. Toutes les ſales de ce bain ſont pavées de marbre ; la première eſt fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette ſalle eſt occupé par une fontaine à pluſieurs tuyaux d'eau froide. Autour des murailles règne une banquette de deux pieds, couverte de nattes. A droite ſont les ſalons où l'on ſe baigne, éclairés par des dômes percés comme les grands. La Thrace.

Les ſources d'eau chaude coulent ſur le chemin qui eſt entre les deux bains. leur chaleur eſt ſi grande que les œufs y cuiſent dans dix ou douze minutes, & deviennent tout-à-fait durs en moins de vingt.

Nicée n'eſt qu'à une journée de Bruſe, mais au-delà d'une montagne ſi occupée par les voleurs, qu'on n'oſe y paſſer ſans une bonne eſcorte. *Cataye* n'eſt qu'à trois journées de Bruſe. On accuſait le pacha qui y commandait

La Thrace.

de s'entendre avec les voleurs, & d'en tirer une rétribution considérable. Les caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Bruse. On va de Bruse à *Montanéa* dans quatre heures, & de *Montanéa* à Constantinople, par eau, dans une matinée : ainsi, il ne faut qu'une journée pour aller de Bruse à Constantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Bruse à Scutari.

Bruse fut le second siége de l'empire ottoman, car il faut convenir qu'Angora fut la première place où les Turcs s'établirent. Après la défaite de Bajazet, Tamerlan vint à Bruse où il trouva les trésors que cet empereur avait amassés, & dont il avait dépouillé les princes voisins. On y mesurait, à ce que dit un histo rien, les pierres précieuses & les perles par boisseaux.

Nous partîmes, le 8 décembre, de Bruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demie de marche. Tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche règne une chaîne de collines sur laquelle est *Phifidar* bourgade considérable, habitée par des Grecs qui, pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux sans mélange d'aucuns Turcs, payent double capitation, & ne voyent qu'une fois l'année un cadi ambulant.

Le 9 décembre, après une marche de neuf heures, on commença à découvrir le lac d'*Anbouillana* qui a 25 milles de tour & ſept ou huit milles de largeur, entrecoupé de pluſieurs îles & de quelques péninſules: c'eſt proprement le grand égoût du mont Olympe. La Thrace.

On laiſſe toujours le lac d'*Anbouillana* à gauche pour aller à Lopadi où nous couchâmes ce jour-là, après avoir traverſé une belle plaine. La rivière ſort du lac, environ deux milles au-deſſus de la ville, mais elle eſt profonde & porte bateau. *Lopadi* que les Turcs appèlent *Ulubat*, n'a qu'environ deux cents maiſons d'aſſez mauvaiſe apparence, cependant ce lieu a été conſidérable ſous les empereurs grecs. Ses murailles qui ſont preſque ruinées étaient défendues par des tours. L'enceinte de la place eſt preſque quarrée; on y voit des morceaux de marbre antique, des colonnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout briſé & très-maltraité.

On ſéjourna à Lopadi, le 10 décembre, parce que cinq marchands juifs qui avaient le même voiturier que nous, avaient mis dans leur marché qu'on ſe repoſerait le jour du ſabat: ainſi nous quittâmes la grande caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que ſix perſonnes avec

La Thrace. des fusils, savoir nous trois, deux voituriers & les Juifs, qui tous ensemble n'avaient qu'un méchant mousquet à rouet, & qu'on ne pouvait pas charger faute de baguette. Ces bonnes gens craignaient si fort les Turcs, qu'ils se cachaient du plus loin qu'ils en apperçevaient; quand ils ne pouvaient pas se cacher ils quittaient leurs turbans.

Le lendemain 11 décembre nous continuâmes notre route dans un pays qui fait partie de la *Misie* des anciens, & marchâmes jusques sur les deux heures dans une grande plaine bien cultivée; ensuite on passe une petite rivière qui va se jetter dans le Granique : bientôt après nous nous trouvâmes sur le bord de cette rivière. Ce Granique, dont on n'oublira jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du sud-est au nord, & ensuite vers le nord-oueſt avant que de tomber dans la mer; ses bords sont fort élevés du côté qui regarde le couchant. Aussi les troupes de Darius avaient un grand avantage, si elles avaient su en profiter. Cette rivière, si fameuse par la première bataille, que le plus grand capitaine de l'antiquité gagna sur ses bords, s'appèle à présent *Sousoughirli*, qui est le nom d'un village où elle passe. Nous passâmes le Granique sur un pont de bois qui ne nous parut pas trop sûr.

Le 12 décembre, nous partîmes à quatre heures & demie du matin et n'arrivâmes qu'après douze heures de marche à *Mandragoia*, méchant village sur qui on ne jetterait pas les yeux, s'il n'y avait quelques vieux marbres. On ne voit que nids de cicogne sur les caravanserais de la route : ces nids sont comme de grands paniers creusés en bassin, tissus confusément de branches d'arbres; les cicognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chasser, ont une si grande vénération pour ces oiseaux qu'ils n'oseraient toucher à leurs nids; un étranger serait exposé s'il s'avisait de tirer dessus. La Thrace.

Le 14 décembre, nous ne marchâmes qu'environ six heures, & passâmes sur une montagne étendue & entrecoupée de plusieurs vallons couverts de chênes.

Le 15, nous continuâmes notre route, & nous entrâmes dans la grande plaine de *Balamont*, où l'on cultive beaucoup de coton. *Balamont* fut notre gîte après une marche de huit heures; c'est un assez beau lieu; on voit plusieurs colonnes brisées dans cette plaine.

Le 16 décembre, nous marchâmes depuis trois heures du matin jusqu'à midi, dans un pays assez plat, terminé par cette grande plaine de Magnésie, bornée au sud, par le mont *Sy-*

pilus. On ne voit ni belles égliſes, ni baux ca-
La Thrace. ravanſerais dans Magneſie, & l'on n'y fait commerce qu'en coton. La plupart de ſes habitans ſont mahométans. Les Juifs y ſont en plus grand nombre que les Grecs & les Arméniens. Le mont *Sypilus* n'eſt pas comparable au mont Olympe; mais auſſi la rivière d'*Hermus*, qui nous parut beaucoup plus grande que la Granique, eſt d'un grand ornement pour tout le pays. Cette rivière en reçoit deux autres; elle paſſe à une demie-lieu de Magneſie, ſous un pont de bois, ſoutenu par des piles de pierre & va ſe jetter dans la mer entre Smyrne & Phocée.

On paſſe les marais qui ſont entre l'Hermus & Magneſie, ſur une belle jetée d'un quart de lieue de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & Jaſpes antiques. La plaine de Magneſie, quoique d'une beauté ſurprenante, n'eſt bien cultivée que du côté du Levant. Les marchands juifs de notre caravane nous obligèrent d'y ſéjourner le 17 décembre, & pour nous dédomager du temps perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confrères.

Le 18 décembre, nous montâmes ſur le mont *Sypilus* pour aller à Smyrne; le chemin eſt rude & la montagne fort eſcarpée. Smyrne eſt une des plus grandes & des plus riches villes

du Levant, la bonté de son port, si nécessaire pour le commerce, l'a conservée & fait rebâtir plusieurs fois, après avoir été renversée par les tremblement de terre. Sa situation est admirable; la ville s'étend tout le long de la côte, au pied d'une colline qui domine le port; aussi est-elle placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Constantinople par terre, à quatre cents mille par eau, à vingt-cinq journées d'Alep par caravane; celles de Perse ne cessent d'y arriver depuis la toussaint jusqu'en mai & juin. Tout le commerce s'y fait par l'entremise des juifs, & rien ne se meut que par leurs organes. Il faut leur rendre justice; ils ont plus d'habileté que les autres marchands; Ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une manière honorable, ce qui paraît très-extraordinaire chez une nation qui n'étudie que l'art d'économiser. Les Turcs paraissent rarement dans la rue des francs qui traverse toute la ville; il semble qu'on soit en Europe quand on est dans cette rue; on n'y parle qu'italien, français, anglais, hollandais. La langue provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup de provençeaux, & on n'y connaît guères que les manières & les mœurs européennes. La Thrace.

Le 11 janvier, nous partîmes de Smyrne:

en ſortant de la ville on entre dans la rue m
La Thrace. litaire, qui eſt encore pavée de grands qua
tiers de pierre, coupés preſqu'en loſang
Nous arrivâmes ſur les quatre heures à *Tche*
picui; delà juſqu'à Ephèſe, ce n'eſt qu'un
chaîne de montagnes dont les bois & les d
filés ſont pleins de voleurs; nous n'y trouv
mes que des cerfs & des ſangliers. En appro
chant d'Ephèſe, ſes montagnes ſont taillées
pic & forment une perſpective effrayante; o
paſſe le *Cayſtre* à demi-lieue en deça d'Ephèſ
Cette rivière qui eſt fort rapide coule ſous u
pont bâti de marbres antiques, & fait moud
quelques moulins. On entre enſuite dans
plaine d'Ephèſe, c'eſt-à-dire dans un gra
baſſin enfermé de montagnes de tous les côté
le Cayſtre ſerpente dans cette plaine.

On eſt frappé d'étonnement en voyant Ephèſe
cette ville autrefois ſi illuſtre, réduite à u
miſérable village, habité par trente ou qu
rante familles grecques, qui vivent parmi de
vieux marbres, & dont les maiſons ſont adoſſé
à un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. L
citadelle où les Turcs ſe ſont retirés, eſt ſur u
terre, qui s'étendant du nord au ſud, domi
toute la plaine.

L'aqueduc qui ſubſiſte encore aujourd'h
quoiqu'a moitié ruiné, était l'ouvrage des em

DES

ereurs grecs,
iliers qui ſout
le très-belles pi
ſcriptions qui
Tout ce quarti
Le lendema
our aller reco
emple de Dia
nerveilles du
épens des plus
uatre cents v
eux cents vin
ingt-ſept co
oixante pieds
'hui que quel
ien de ſurpren
oit plus parmi
olonnes briſée
Nous partîm
ller voir *Scal*
Cauſada; les av
bles par leurs
conſidérable en
ſins ſecs. On y p
de maroquin.
Scalanova eſt
tie, bien pavée
il n'y loge que

ereurs grecs, de même que la citadelle ; les
iliers qui soutiennent les arcades, sont bâtis La Thrace.
e très-belles pièces de marbre, & l'on y lit des
scriptions qui parlent des premiers Césars.
out ce quartier n'est rempli que de ruines.

Le lendemain nous traversâmes la plaine
our aller reconnaître les débris de ce fameux
emple de Diane, qui a passé pour une des
merveilles du monde. Il avait été construit aux
épens des plus puissantes villes d'Asie ; il avait
uatre cents vingt-cinq pieds de long, sur
eux cents vingt de large ; on y voyait cent
ingt-sept colonnes qui avaient chacune
oixante pieds de haut. Il n'en reste aujour-
'hui que quelques gros quartiers qui n'ont
ien de surprenant que leur épaisseur. On ne
oit plus parmi ces ruines que quatre ou cinq
olonnes brisées.

Nous partîmes d'Ephèse le 27 janvier, pour
ller voir *Scalanova*, que les turcs appèlent
Causada ; les avenues de *Scalanova* sont agréa-
les par leurs vignobles. On y fait un négoce
onsidérable en vins rouges & blancs & en rai-
ins secs. On y prépare aussi beaucoup de peaux
de maroquin.

Scalanova est une assez jolie ville, bien bâ-
tie, bien pavée & couverte de tuiles creuses ;
il n'y loge que des Turcs & des Juifs ; les Grecs

La Thrace.

& les Arméniens occupent les faubourgs; o
voit beaucoup de vieux marbres dans cett
ville. On ne compte qu'une journée de *Scala nova* à *Tyre*, autant à *Guzetliſſans*, qui eſt l
fameuſe Magneſie ſur le Méandre, à une jou
née & demie des ruines de Milet.

CHAPITRE IV.

Géographie générale de l'Asie Mineure, nommée aujourd'hui l'Anatolie.

L'ANATOLIE est appelée communément, & mal-à-propos, *Natolie*; son nom venant du mot *Anadoli* que lui donnent les Turcs. C'est la partie la plus occidentale de la Turquie d'Asie, qui, avec la Caramanie Roum, forme une grande presqu'île qui s'avance entre la mer Méditerranée & la mer Noire jusqu'à l'Archipel & à la mer de Maimara. Les géographes comprennent ordinairement sous cette dénomination, ce qu'on appelait anciennement, l'*Asie Mineure*, pour la distinguer du grand continent de l'Asie, pays qui se subdivise encore en un grand nombre de provinces, suivant les anciennes provinces romaines qu'il renfermait, & dont les noms sont mieux connus que les nouvelles dénominations que les Turcs leur ont données, & qui sont presque toutes dérivées de l'arabe.

La Thrace.

Ce beau pays, autrefois si célèbre, n'est plus reconnaissable depuis qu'il est sous la domination des Turcs. Le despotisme l'a dévasté; les

La Thrace.

campagnes presqu'incultes ont perdu la moitié de leurs habitans, & on ne voit plus dans une région qui a produit un si grand nombre d'hommes illustres & couvertes, pour ainsi dire, de tant d'états florissans, que quelques villes sans défense, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits, & les ruines de quelques monumens de l'antiquité qui en attestant son ancienne grandeur, rendent plus sensible & plus attendrissant le spectacle de son affreuse décadence. C'est-là qu'il faut renvoyer l'auteur subtil de la théorie des lois civiles, qui n'a pas craint de faire l'apologie du gouvernement turc & du despotisme oriental. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes, où quelques villes conservent encore un commerce assez florissant. Quant à sa population, ce pays qui fut autrefois si peuplé ne l'est guères à présent, quoique le terrein pût nourrir un très-grand nombre d'habitans s'il était cultivé. L'intolérance n'est pas-là un obstacle à la population, car chacun y professe sa religion en payant au bacha un tribut dont les français sont exempts. Outre les chrétiens & les turcs il y a beaucoup de juifs dans l'Anatolie.

Les principales rivières de l'Anatolie sont Zagarie, Portent, Casalmach qui se jettent dans

mer Noire, Kara, ou la rivière Noire qui jette dans l'Euphrate, Satalie qui à ſon embouchure dans la mer Méditerrannée; Madré Sarabat qui ſe rendent dans l'Archipel. Mais le plus grand de ces fleuves eſt le Zizil-Ermak ou le fleuve rouge, anciennement l'Halis; il tire ſa ſource de l'Arménie mineure, traverſe d'Orient en Occident tout le nord de la Cappadoce, reçoit dans ſon ſein une rivière qui ſort du mont Taurus, ſe replie enſuite vers le nord, & après de longs circuits, va ſe perdre dans le Pont-Euxin. La Thrace.

L'Aſie Mineure eſt auſſi traverſée par pluſieurs chaînes de montagnes; il y en a une qui s'étend preſque des ruines du Pont-Euxin juſques vers l'Euphrate, où elle ſe joint aux montagnes de l'Arménie. La plus conſidérable eſt le Taurus, qui domine ſur la Méditerranée par une ligne parallèle à ſes côtes, ſe voit enſuite coupée par l'Euphrate, & à quelque diſtance de ce fleuve ſe relève pour ſe prolonger juſques dans l'Inde. On ſait que le Taurus eſt une des branches du Caucaze, qui forme avec l'Atlas & les cordeliers, la charpente principale du globe.

C'eſt par l'Aſie que les Grecs primitifs vinrent d'abord peupler la Grèce du Continent, enſuite l'Archipel. Ces Grecs à leur tour en-

La Thrace.

voyèrent des colonies dans preſque toutes c
contrées, & elles y fondèrent des villes q
furent d'abord ſujettes à leurs métropoles,
enſuite gouvernées ſucceſſivement par des m
narques grecs ou perſans. La Bithynie, la P
phlagonie, la Lydie, & la Carie, eurent d
rois pendant quelque temps, de même que
Pont & la Capadoce. Les rois de Syrie s'ét
blirent auſſi dans l'Aſie Mineure après la mo
d'Alexandre. Un de ſes généraux jeta les fo
demens du royaume de Pergame : Altalus
laiſſa aux Romains qui délivrèrent ce pays
la tyrannie des rois de Syrie. Les habitans s'
tant ſoulevés contre les Romains, ceux-ci r
duiſirent le pays en forme de province, &
établirent des préteurs. Une notice hiſtoriqu
de ces anciennes contrées eſt digne de la c
rioſité du lecteur.

Le Pont. — Cette contrée eſt la premiè
qu'on rencontre au nord-eſt, quand on quit
la Colchide; ſon nom déſigne ſans doute
prolongation le long de la mer. Les princ
pales villes du Pont étaient Amyous, de fo
dation grecque, qui ceſſa d'être libre ſous u
prédéceſſeur de Mithridate : Amaſée patrie
Strabon, qui a conſervé ſa dénomination. Zel
maintenant Zeleb, célèbre par une victoire
Céſar ſur Pharnace : Thémiſcite qu'on a cr

a patrie des Amazones, & Cerasonte, d'où Lucullus fit passer le cerisier en Europe.

La Thrace.

La ville du Pont la plus célèbre par ses révolutions est Trebizonde : ses fondateurs la bâtirent sur le bord de la mer, dans la forme d'un carré long. Trébizonde, sous les successeurs de Cyrus, passait pour une ville florissante, elle accueillit dans ses remparts les dix mille ; mais on voit que ce que dit Xenophon de sa splendeur, dérive encore plus de la vérité historique que de sa reconnaissance. Cette ville fut conquise par les rois de Pont, & tomba au pouvoir des Romains à la mort de Mithridate. Les Scythes s'en emparèrent sous Valerien, & elle passa ensuite au pouvoir des empereurs de Constantinople ; Mahomet second s'en empara, & fit de cet état, connu sous le nom d'empire de Trébizonde, une province ottomane.

La Capadoce. — Elle est séparée du Pont vers le nord par une chaîne de montagnes, & son union avec l'Arménie Mineure lui permit de s'étendre jusqu'à l'Euphrate.

Mazaca, fut originairement la métrople de la Capadoce ; Tibère lui donna dans la suite le nom de *Césarée ;* cette ville était située au pied de ce mont Argée, du sommet duquel on découvrait à-la-fois la Méditerranée & le Pont-

Euxin. *Kaiſarich* eſt bâtie à quelque diſtance
La Thrace. de ſes ruines.

Tyane fut la patrie du célèbre Sophiſte-Apollonius; Comana, non moins diſtinguée, avait un temple de Bellone, dont le pontife, devenu ſouverain, ne cédait qu'à peine aux rois de Capadoce.

La Galatie. — Cet état eſt limité à l'eſt par le Pont & la Capadoce. Il fut originairement habité par des Grecs; mais environ 270 ans avant l'ère vulgaire des Gaulois, connus ſous le nom de Galates, s'en emparèrent & lui donnèrent leur nom. Depuis, le mélange du peuple conquérant & du peuple conquis a fait donnner aux habitans de la Galatie le nom de Gallo-Grecs.

Voici ce qui donna lieu à cette conquête. Les Gaulois, qui occupaient les environs de Touloufe & le pays qui eſt entre les Cevènes & les Pyrenées, ſe trouvant trop reſſerrés dans leurs terres, partirent au nombre de trente mille hommes, pour aller faire des conquêtes dans le Levant ſous la conduite de pluſieurs chefs, dont Brennus était le principal. Tandis que ce général ravageait la Grèce & pillait le temple de Delphes, où il y avait des richeſſes immenſes, vingt mille hommes de cette armée paſſèrent dans la Thrace, ſoumi

rent tout le pays jusqu'à Bysance & descendirent sur l'Hellespont ; ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, le traversèrent sur deux vaisseaux & trois chaloupes, & jetèrent la terreur dans toute l'Asie jusques vers le mont Taurus. De vingt mille qui étaient partis de la Grèce, il n'en restait pourtant guères plus de la moitié; mais tout cédait à leur valeur; ils mirent tout le pays à contribution; enfin, comme il y avait trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte que les uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hellespont, les autres s'établirent dans l'Ionie; & les plus fameux, qu'on appelait les Tectosages, pénétrant plus avant, s'étendirent jusqu'au fleuve Halis, à une journée d'Angora. La Thrace.

Angora, que les Turcs appellent *Angara*, & les gens du commun Engour, est l'ancienne *Ancyre;* cette ville fut embellie de divers monumens par Auguste, & déclarée capitale de la Galatie par Néron, prise par les Perses au septième siècle, saccagée par les Normands au douzième, elle devint au treizième le lieu de la résidence des princes ottomans; ce fut près de ses remparts que Bajazet fut vaincu & fait prisonnier par Timur.

Il ne reste d'autres monumens à Ancyre que

le temple d'Auguſte : c'eſt un édifice de quatre-
La Thrace. vingt-dix pieds de long ſur cinquante de large, preſque tout entier de marbre blanc ; on voit ſur le portique une inſcription célèbre qui contient le ſecond volume qu'Auguſte léga par ſon teſtament aux veſtales, avec ordre de le graver ſur des lames d'airain, & de le placer au frontiſpice de ſon mauſolée. L'inſcription devait être en vingt colonnes, chacune d'environ ſoixante lignes ; on n'en peut lire que la moindre partie, le reſte étant caché par d'autres édifices ; les lettres ſont d'or, au fond de vermillon : ce qu'on en a tranſcrit n'a aucun intérêt pour les lecteurs philoſophes.

On compte près de cent moſquées à *Angora*, dont douze ont des minarets ; les rues ſont étroites & mal percées ; les maiſons ont très-peu d'apparence, & ne ſont bâties que de briques crues. Il y a cependant un aſſez bel édifice, c'eſt le *bezeſtan* où l'on vend les marchandiſes précieuſes ; il eſt de pierres & ſurmonté de pluſieurs dômes. La ville eſt gouvernée par un pacha & un cadi ; on y compte cent mille ames ; ſavoir, quatre-vingt-dix mille Turcs. Il y a environ dix milles chrétiens.

Peſſinonte, appelée aujourd'hui *beibazar*, ſans avoir eu la grandeur d'Ancyre, a eu ſa

célébrité, parce qu'elle était devenue le centre du culte de Cybèle. La ſtatue de cette divinité était, dit-on, deſcendue du ciel, du moins Rome le crut; car une Cybèle s'étant aviſée d'annoncer que le peuple qui s'emparerait de la Cybèle de Peſſinonte, deviendrait le maître de Carthage, des ſénateurs romains vinrent l'enlever pendant la ſeconde guerre punique, & perſuadèrent à la république qu'elle lui ſervirait de palladium contre l'épée d'Annibal. La Thrace.

Gordium était avant Ancyre la réſidence des rois des Galates. On ſait que c'eſt dans cette ville qu'Alexandre coupa le nœud gordien; Auguſte releva ſes remparts, & lui donna le nom de Juliopolis. Le dommage que leur cauſaient les inondations du fleuve Sangare, fut réparé par Juſtinien.

La Paphlagonie. — Quand on quitte la Galatie pour ſe rapprocher du Pont-Euxin, on trouve la Paphlagonie qui s'étend du fleuve Parthenius au fleuve Halis. Cette contrée, au temps de la guerre de Troie, était occupée par les Venètes, dont on croit qu'une colonie a été fonder Veniſe.

Amaſtris, tire ſon nom de la nièce de Darius vaincu par Alexandre, qu'un Grec tyran d'Héraclée obtint en mariage. Cette ville, placée avantageuſement dans une péninſule,

La Thrace.

fut quelque temps la réſidence de ſes ſouverains.

On connaît auſſi dans la Paphlagonie, Seſame, aujourd'hui Amareb, & Gangra qui appartint dans la ſuite au roi des Galates.

Sinope, aujourd'hui Simeb, eſt la ville de la Paphlagonie qui a le plus de droit à la curioſité du voyageur; Mithridate - Eupator, qui y était né, en fit la capitale du royaume du Pont; elle paſſa delà aux Romains, & enſuite aux Comnenes, qui la réunirent à l'empire de Trebizonde. Les Turcs en ſont les maîtres aujourd'hui, & ils ont fait ſervir les marbres & les ſtatues mutilées de l'ancien Gymnaſe pour orner leurs cimetières.

Sinope, dans le temps qu'elle était libre encore, avait une ſtatue de Jupiter qui attirait à ſes prêtres beaucoup d'offrandes, par le grand nombre des pélerinages. Ptolemée, le premier roi de la ſeconde monarchie d'Égypte, voulut attirer dans ſes états cette branche lucrative du commerce; il gagna, par de riches préſens, le roi de Sinope, & l'engagea à lui envoyer ſon Jupiter. Le petit prince, qui ne ſe croyait pas à l'abri des attentats de ſes prêtres, fut trois ans à arranger le départ du dieu, pour qu'il ſe fit ſans péril pour le trône; enfin Jupiter partit, mais la nuit ſon-

temple tomba, & les émiſſaires de la cour firent courir le bruit que Jupiter, pour n'être point enſeveli dans les décombres, avait pris lui-même le parti de s'embarquer pour Alexandrie. La Thrace.

La Bithynie. — Cet état domine ſur deux mers, ſur la Propontide & ſur le Pont-Euxin. Pruſa, aujourd'hui Burſa, fut la capitale de la Bithynie. Cette ville, ſituée au pied du mont Olympe, fut; au rapport de Pline, bâtie par Annibal; elle ſerait même infiniment plus ancienne encore, s'il fallait en croire une médaille de Caracalla, qui ſuppoſe qu'Ajax s'y perça de ſon épée. Pruſa donna ſon nom à pluſieurs rois connus ſous celui de Pruſias; elle devint dans nos temps modernes, la réſidence des ſultans ottomans, avant que Mahomet ſecond prit Conſtantinople.

Nicée, maintenant Is-Nik, eſt célèbre par le concile que Conſtantin y tint pour former le ſymbole de l'égliſe.

Nicomédie, que les Turcs prononcent Is-Nikmid, fondée par un Nicodème, roi de Bithynie, fut, avant Conſtantin, la réſidence de quelques empereurs de l'Orient.

On croit que c'eſt à Lybiſſa, aujourd'hui Gebiſé, qu'on éleva le tombeau d'Annibal.

Chalcédoine, *Kadi-Kevi*, ou le bourg de

La Thrace. Cadi, domine ſur le Boſphore; on l'appelai autrefois la *ville des aveugles*, trait de critique contre les Grecs, qui n'avaient pas préféré à ſa poſition l'emplacement de Byſance.

La ville de Bithynie, qui mérite le plus de fixer les recherches du géographe, eſt Héraclée, aujourd'hui *Crekli*, ſuivant le ſavant d'Anville. Elle était d'origine grecque, & une des plus belles de l'Orient, s'il faut en juger par les tronçons des colonnes, les antiques inſcriptions, & les décombres d'édifices de marbre qui y ſont amoncelés. L'enceinte actuelle des remparts eſt un ouvrage des empereurs grecs; pour le Mole, il a été bâti par les Gênois ſur les fondemens d'un autre plus ancien, qui mettait à couvert du vent du nord les flottes des Héracliens.

Il y a auprès du golfe, au fond duquel la ville eſt ſituée, un promontoire d'où, ſuivant les fables ſacerdotales du pays, Hercule avait tiré Cerbère, le gardien des enfers. La caverne, qui ſervait de repaire au monſtre phantaſtique, avait, dit-on, deux ſtades de profondeur, & on la montrait encore du temps de Xénophon.

La dernière ville diſtinguée de la Bythinie eſt *Bithynium*, où Claudiopolis, patrie d'An

tinoüs, le vil favori d'Adrien, que ce prince fit dieu après en avoir abusé.

La Thrace.

La Mysie. — Cette contrée s'étend vers l'occident le long de la mer Egée, & au nord le long de la Propontide ; ainsi elle domine sur l'Hellespont, que nous nommons aujourd'hui le détroit des Dardanelles.

La Mysie est très-célèbre dans l'antiquité, parce que c'est dans son sein que se trouve la Troade, le centre du royaume de Priam, & les sources du Simois & du Scamandre qui descendent obscurément du mont Ida, & que les Turcs dédaigneux n'ont pas même honoré d'un nom.

Troie, après sa destruction par les Grecs, fut rétablie, mais plus près de la mer qu'elle n'était sous Priam. L'amas de ruines qu'on appelle aujourd'hui Eski-Stamboul, & qui désigne, dit-on, les ruines de l'ancienne Troie, n'est sur l'emplacement ni de la ville de Priam, ni de la Troie maritime qui lui a succédé ; ce sont les débris d'une Alexandrie bâtie par Lysimaque, & qu'on distingue des autres villes de ce nom par le mot de Troas. Cette troisième Troie acquit quelque splendeur du temps des Romains, & elle eût la fierté de la Troie de Priam, si elle n'eût pas sa puissance.

Dardanie, ou la ville de Dardanus, qui ne

La Thrace.

subsiste plus aujourd'hui, avait été bâtie non loin de la métropole de l'empire des Troyens; il est évident qu'elle a donné son nom au détroit des Dardanelles.

Assez près de cette ville était Abydos, placée sur une éminence qui dominait l'embouchure de la Propontide. Cette ville est célèbre dans l'antiquité par l'audace de Léandre, un de ses citoyens, qui traversa, dit-on, plusieurs nuits à la nage, le bras de mer qui le séparait de Sestos, afin d'aller trouver Hero, son amante. Les tours qu'on voit aujourd'hui sur les pointe de l'Asie & de l'Europe, ne représentent pas précisément Abydos & Sestos, & sont à quelque distance de leurs ruines.

Le détroit d'Abidos, au temps de Strabon, n'avait que sept stades; c'est-là que Xerxès fit bâtir son fameux pont de bateaux, sur lequel passèrent un million d'esclaves asiatiques, pour venir se faire battre par une poignée d'hommes libres en Europe. Comme le détroit aujourd'hui n'a que 375 toises, il est évident que la mer s'est retirée depuis cette époque; & non que Strabon a employé des stades d'une mesure plus courte, comme l'ont insinué certains géographes, qui veulent toujours que le globe d'aujourd'hui soit dessiné comme le globe d'autrefois.

A quelque distance on rencontre Lampsaque, ville autrefois assez considérable, & dont un despote de la Perse assigna les revenus pour payer le vin de la table de Thémistocle. Parium, ainsi nommée parce que des insulaires de Paros, unis aux Milesiens, la fondèrent; enfin une ville de Priape, qui tirait sa dénomination soit du culte infâme du dieu des jardins, soit du libertinage de ses adorateurs; Lampsaque a gardé son nom. Parium & la ville de Priape sont aujourd'hui *Camanar* & *Caraboa*. La Thrace.

La ville de Priape était peu éloignée du Granique, aujourd'hui *Ousvola*, torrent descendu du mont Ida, & célèbre par l'expédtion d'Alexandre.

Cyzique, qu'on rencontre ensuite, devint peu-à-peu une des villes les plus florissantes de l'Asie, & soutint un siége glorieux contre toutes les forces de Mithridate. Il y a encore un village du même nom bâti sur ses ruines; toute cette côte & celle qui lui succède vers le midi, fut occupée, après le renversement de Troie, par des grecs Eoliens; & voilà ce qui a fait donner à la Mysie le nom d'Eolide.

Près de l'embouchure du Caïque est une ville de Pergame, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancienne Troie. La Pergame du Caï-

La Thrace.

que, aujourd'hui *Bergamo*, fut la métropole d'un royaume qui joua quelque rôle en Asie sous les Romains; il s'éteignit à la mort d'Attale, qui légua son pays & ses peuples aux conquérans du monde.

Quand on pénètre dans l'intérieur des terres on voit les villes de Sceptis, de Thèbes & de Lymesse, dont les ruines même ne subsistent plus. C'est dans la première qu'on découvrit, au siècle de Strabon, au fond d'une espèce de caveau souterrain, le manuscrit unique des ouvrages d'Aristote.

La Phrygie. — Cette contrée embrassait une vaste étendue de pays au centre de l'Asie mineure. Dorillée, aujourd'hui *Eskisher*, auprès du fleuve Thymbrie, Azanis & Ancyre, qui ne subsistent plus maintenant, paraissent avoir été les villes les plus considérables de la Phrygie. Elle avait dans son sein le fleuve Méandre, célèbre par les sinuosités de son cours, & non loin de ce fleuve, deux grandes villes de Laodicée & d'Hiérapolis.

Laodicée sur le Lycus, ainsi nommée pour la distinguer de cette foule de Laodicées dont on avait surchargé l'Asie mineure, obscure dans son origine, ne devint célèbre que lorsque Rome en eût fait la conquête; alors elle se couvrit d'édifices somptueux que le temps &

La Thrace.

es barbares ont en partie reſpectés ; on voit encore ſon cirque creuſé dans la montagne, dans l'étendue de 500 pas de long ſur 90 de large. Une de ſes extrémités aboutiſſait à un grand édifice où l'on a trouvé deux colonnes d'un pied & demi de diamètre, de jaſpe oriental.

Vis-à-vis Laodicée ſont les ruines d'Hiérapolis, ainſi nommée à cauſe du grand nombre de temples qu'elle renfermait dans ſon enceinte ; c'eſt aujourd'hui *Pambouk-Kaleſi* : on y diſtingue une colonade de cent cinquante pas de long, terminée par un arc-de-triomphe qui n'eſt point dans le bon goût des ſiècles de Périclès & d'Auguſte. Le théâtre, aſſez bien conſervé, eſt un des plus beaux de l'Orient ; on y entrait par treize portes de marbres blanc très-bien ſculptées & chargées de bas-reliefs : il eſt en partie creuſé dans la montagne.

Au confluent du Lycus & du Méandre était une ancienne ville de Coloſſe qui, dans le nom moderne de Choanos, a conſervé une partie de ſon étymologie.

La Lycie. — Cette contrée, environnée de trois côtés par la mer, forme une ſeconde preſqu'île dans la grande preſqu'île de l'Aſie mineure. Ses habitans avaient un grand nombre de ports ; mais contens de s'enrichir par un

commerce légitime, ils n'infestèrent pas, à
La Thrace. l'exemple de leurs voisins, la Méditerranée de leurs brigandages.

Xanthus, la métropole de la Lycie, était située sur le fleuve de ce nom, à quelque distance de la mer; on ne sait rien de son histoire, & on conjecture qu'*Ekſenidé* est bâtie sur ses ruines.

Patare est à quelque distance de Xanthus; son oracle avait du moins dans le pays la célébrité de celui Delos; & on disait qu'Apollon venait, par semestre, vivifier les deux temples de sa présence.

Lymire est à l'orient de Patare, & conduit au promontoire où la chaîne du Taurus prend sa naissance. Les trois petites îles Chelidoniennes, qui sont à peu de distance, ont fait donner le nom de cap *Kelidoni* à ce promontoire.

La Pamphylie. — C'est la côte maritime qui succède à la Lycie quand on s'approche de l'Orient. La destruction des villes de cette contrée, où les arts ne pénétrèrent jamais, en a anéanti la mémoire.

La Cilicie. — Cette région, dominée au nord par la chaîne du Taurus, borde la mer au midi depuis la Pamphylie jusqu'à la Syrie; ses peuples ne commencèrent à faire parler d'eux, que sous les successeurs d'Alexandre: la partie

occidentale de cette contrée est un tissu de rochers. Selinonte, aujourd'hui *Selenti*, se voit à l'embouchure du fleuve qui lui a donné son nom; on l'appela ensuite *Trajanople*, parce que c'est dans ses remparts que mourut le célèbre Trajan. — Thrace.

Seleucie doit être regardée comme la métropole de la Cilicie trachéenne : c'est maintenant *Seletkeh*, & le lieu de la résidence des gouverneurs ottomans.

De la Cilicie trachéenne, on passe dans la Cilicie champêtre, ainsi nommée à cause des plaines riantes qui forment son territoire. Son domaine s'étendait jusqu'à une petite île, *Eleusa*, où était la ville opulente de Sebaste, bâtie par Achelous, roi de Capadoce.

En remontant, on trouve Soli, ancienne ville grecque relevée par Pompée, & appelée par reconnaissance Pompeyopolis.

Tarse, maintenant Tarsous, est la capitale de toute la Cilicie : elle est traversée par le fleuve *Cydnus*, où Alexandre fut sur le point de périr pour avoir voulu s'y baigner. Cette ville devint quelques temps le centre des arts & des connaissances humaines, & on y voyait encore des traces de cette première des illustrations, sous le califat d'Aaron Raschid, un

La Thrace.

des plus grands hommes du siècle de Charlemagne.

C'est à quelque distance de Tarse que le fleuve *Sarus*, aujourd'hui le *Seihoun*, s'ouvre un passage au travers de la chaine du Taurus, & forme ce défilé si célèbre que l'antiquité a désigné sous le nom de *Pilæ Ciliciæ*, ou de portes de la Cilicie.

La dernière ville célèbre de la Cilicie est *Issus*, à l'entrée du golfe de ce nom : c'est près de ses remparts qu'Alexandre remporta sa grande victoire sur Darius, qui lui fraya les voies à la conquête de l'orient. Le mont *Amanus*, non loin delà, forme un défilé par lequel on entre dans la Syrie.

Toute cette côte de l'Ionie était féconde en villes de premier rang. On y voyait Cumes, qui donna son nom au golfe qu'elle domine ; Erythrée, fameuse par sa Sibylle ; Colophon & Priène ; toutes ces villes eurent des héros & des sages dans les beaux siècles de la Grèce, & aujourd'hui on dispute pour savoir où sont leurs ruines.

Il ne faut point oublier ici Clazomène, dont le port, suivant Strabon, avait en face un archipel de huit îles. Entre Smyrne & Clazomène, on avait élevé un temple d'Apollon, avec une magnificence moins grecque qu'orientale ;

tientale ; on en voit encore les tronçons de colonnes & les ſtatues mutilées dans les cimetières des muſulmans. La Thrace.

C'eſt ſur cette côte qu'eſt le mont Mycalé, qu'une défaite ſanglante de Xerxès a rendu immortel dans l'eſprit des ennemis des deſpotes.

Magnéſie, ſur le Méandre aujourd'hui *Guzelhiſſar*, ou le beau château, eſt à peu de diſtance du mont Thorax dont la cîme eſt preſque toujours couverte de neige. On voit encore quelques reſtes de ſon acqueduc, de ſon théâtre & ſur-tout de ſon temple de Diane, qui, ſans avoir la grandeur & la richeſſe de celui d'Ephèſe, l'emportait ſur lui par la juſteſſe des proportions & la régularité de l'architecture.

On ne peut douter qu'*Akiſſar* ou le château blanc n'ait été bâti ſur les ruines de l'ancienne Pelopée. Les antiquaires ont recueilli une quantité prodigieuſe de médailles frappées dans ſes remparts.

Tralles n'eſt plus que le village obſcur de *Saltanhiſſar*. Cette ville était d'autant plus importante que la nature & l'art avaient contribué à la fortifier. Il en eſt de même de Philadelphie, bâtie par un roi de Pergame : les

La Thrace.

barbares & les tremblemens de terre se sont réunis pour n'en faire qu'un amas de ruines.

Au-dessus de toutes ces villes, il faut mettre Sardes, assise au pied du mont *Tinolus* & arrosée par les eaux du Pactole qui roule, dit-on un sable d'or. Cette Babylone de la Lydie était, sous Crésus, la capitale d'une vaste monarchie qui s'étendait jusqu'au fleuve *Halys*. C'est dans Sardes qu'on a découvert la pierre précieuse, appelée sardoine. Cette ville célèbre, que Varron nomme une seconde Rome, est aujourd'hui tellement dégradée, qu'on doute si le village de *Sart* est véritablement bâti sur ses ruines.

Antioche sur le Méandre. — Cette ville dont Pline parle avec éloge ne subsiste plus aujourd'hui que par les débris de ses remparts & de ses acqueducs. C'est sur ces débris que le fameux rebelle Soley-Bey-Ogle se laissa massacrer en 1739 avec quinze mille de ses complices par environ quarante janissaires.

Aphrodisée, ou la ville de Vénus, subsiste encore dans le bourg de Gheira : on y trouve les ruines de sa divinité tutélaire.

CHAPITRE V.

Voyage de Veniſe au cap Lectos, ſur la côte d'Aſie. — Deſcription des ruines d'Alexandria-Troas. — Voyage dans la plaine. — Deſcription de l'Helleſpont.

J'ÉTAIS à Veniſe au mois d'août 1785, & j'y attendais avec impatience une occaſion favorable pour entreprendre le voyage de la Grèce. Le chevalier Zuliani, nommé bailè de la république auprès de la Porte ottomane, allait inceſſamment partir pour ſa deſtination. Je m'embarquai ſur ſon vaiſſeau; j'y trouvai pour compagnon de voyage le célèbre docteur Spalanzani, l'un des plus ingénieux naturaliſtes de ce ſiècle, que l'empereur Joſeph ſecond envoyait dans le Levant pour enrichir la ſcience de la nature de découvertes nouvelles. La Troade.

Nous parcourûmes enſemble les antiquités de Pola, les principales îles du golfe adriatique, & nous abordâmes au cap Colonne où l'on voit encore les impoſans débris du temple de Minerve Suniade. Après la plus intéreſſante excurſion dans pluſieurs îles de la mer Egée, nous attei-

La Troade.

gnîmes le cap *Baba* que les anciens Grecs appelaient *Lectos*.

En partant de ce cap, je me décidai à suivre le rivage de la mer jusqu'aux Dardanelles, & à observer avec l'attention la plus scrupuleuse tous les fleuves qui se rencontreraient sur ma route. Le janissaire qui m'accompagnait ne manqua pas de m'entretenir des dangers que nous allions courir ensemble, afin d'être mieux récompensé de la même résolution qu'il montrait de les partager avec moi.

A peu de distance du cap, je reconnais les ruines d'*Alexadria-Troas*, dont l'enceinte flanquée de tours ne renferme plus qu'une vaste forêt de valoniers, & des débris de monumens habités par des insectes & des oiseaux nocturnes.

Alexandre le grand, en conquérant habile, voulait imprimer des titres durables de ses victoires dans tous lieux qu'il subjuguait; il bâtissait des villes, il élevait des monumens, ou plutôt dans sa course rapide son génie en concevait l'idée, en arrêtait le dessin, & il laissait ensuite à des ministres dignes de lui le soin de l'exécuter.

Alexandria-Troas fut une des dix-huit villes qui portèrent son nom. Dans la guerre d'Antiochus, elle se distingua par sa fidélité aux

Romains, qui, en récompenſe, lui accordèrent tous les priviléges dont jouiſſaient les villes d'Italie; Auguſte y envoya une colonie qui en augmenta la population, & elle devint la plus conſidérable de toutes les villes qui ſe trouvaient entre le cap Sigée & le cap Lectos. Suétone raconte que Céſar, par reſpect pour la contrée qui donna naiſſance à ſes ayeux, avait formé le projet d'y tranſporter les richeſſes de l'empire. On croit qu'Auguſte en avait été tenté lui-même; mais que Mécène, Agrippa & les principaux courtiſans de ce prince le détournèrent de ce projet. Il eſt poſſible que Céſar ait eu des raiſons de ſe dégoûter de Rome, & qu'il lui ſoit venu dans la penſée de s'en éloigner: mais on ne peut guères ſuppoſer qu'Auguſte, chéri des Romains, ait pu nourrir un inſtant dans ſon ame le projet de s'éloigner d'eux, & qu'après avoir pacifié l'univers, il ait préféré l'obſcure ville d'Alexandria au brillant ſéjour de Rome. La Troade.

Les Turcs appellent aujourd'hui cette ville la vieille Conſtantinople. Les eaux thermales ſont le premier objet remarquable qu'on apperçoit en y arrivant du côté du cap *Baba*. Deux ſources qui ne ſont éloignées que de trente pas l'une de l'autre, ont cependant un dégré de chaleur différent. Suivant une tradi-

La Troade.

tion conſervée parmi les Turcs qui habitent les villages voiſins, ces ſources dans le ſiècle dernier tarirent après un tremblement de terre. Les murailles qui les entourent ſont conſtruites avec des débris de ſtatues : on y diſtingue celle d'Hercule jeune, & celle d'une femme dont la draperie eſt du plus beau ſtyle.

La colline ſur laquelle elles ſont ſituées eſt couverte de tombeaux ; en la parcourant en dehors des murailles juſqu'au bord de la mer, on trouve à chaque pas des Turcs occupés à briſer des ſarcophages de marbre blanc, ornés de bas-reliefs & d'inſcriptions, pour en faire des boulets de canon ou des décorations à leurs propres ſepultures. Depuis long-temps les ruines d'Alexandrie fourniſſent de boulets les châteaux des Dardanelles, & cette eſpèce de mine eſt encore loin d'être épuiſée.

Parmi les monumens ſitués hors la ville que la main du temps ſemble avoir le plus reſpectés, on voit un acqueduc qui s'étend à pluſieurs milles vers l'Helleſpont, & qui par ſa magnificence & ſa ſolidité rappelle le généreux patriotiſme de celui qui l'a fait.

Les murailles d'Alexandrie ſont preſqu'entièrement conſervées : elles ſont d'une épaiſſeur prodigieuſe & conſtruites d'une pierre calcaire remarquable par ſa dureté & la [illegible]

ude de coquillages qui forment ſa ſubſtance. Les fondateurs de cette ville avaient apperçu les avantages qu'elle pouvait tirer de ſa ſituation à l'embouchure de l'Helleſpont & du voiſinage de ces eaux thermales, célèbres encore aujourd'hui par leur efficacité contre la lèpre, les rhumatiſmes & les maladies de peau. Une large plate-forme pavée en marbre de différentes couleurs, dont une partie eſt couverte par les eaux de la mer, eſt le ſeul reſte qui atteſte l'ancienne magnificence de ſon port. On ne ſaurait aſſurer ſi les énormes colonnes de granit qui ſo[illegible]ées çà & là dans ſon vaſte baſſin ſervaient autrefois à le décorer, ou ſi les Turcs après les avoir roulées du haut de la ville à deſſein de les tranſporter à Conſtantinople, ont renoncé à les embarquer à cauſe de leur peſanteur. On reconnaît encore parmi les ruines d'Alexandria, un ſtade, un théâtre, des temples & une immenſe fabrique dont les navigateurs apperçoivent de très-loin le ſommet à travers les touffes de valoniers qui couvrent tout l'eſpace que la ville occupait anciennement. La Troade.

En ſuivant notre route en dehors des murs & deſcendant la montagne, différentes voûtes & des ſarcophages briſés attirèrent notre attention près de *Lidgi-haman*, où ſont deux petits

La Troade.

bains chauds ; leurs eaux ſont imprégnées de fer, de vitriol, & d'une grande quantité de ſel marin ; la ſource eſt ouverte & négligée, mais elle eſt en grand crédit parmi les gens du pays. Avant d'arriver à *Lidgi-haman*, nous remarquâmes à quelques milles de diſtance de nous, les vaſtes ruines de l'aqueduc d'Atticus Hérodes, s'étendant dans toute la largeur de la vallée. Il eſt probable qu'il fit conſtruire ce canal pour amener à Alexandrie les eaux du Scamandre : les eaux dont nous venons de parler étaient trop chargées de parties métalliques pour pouvoir ſervir aux uſages communs.

Tel eſt l'état préſent d'Alexandrie de la Troade où nous avons reconnu encore beaucoup de reſtes de ſon ancienne magnificence, & dont cette ancienne colonie romaine a pu ſe glorifier preſque juſqu'à ces derniers jours. Belon, Spon & Sandys en décrivent des édifices dont il ne reſte abſolument rien aujourd'hui. Cette deſtruction ſi complette, poſtérieure même à la ruine opérée par la troiſième & la plus fatale invaſion des barbares, a des cauſes faciles à reconnaître. A raiſon de ſon voiſinage de Conſtantinople, les ſultans ont été plus tentés d'y envoyer prendre les marbres & les plus belles colonnes, pour les ſuperbes moſquées de Sélim & de la Soliman, & il

DES

eſt vraiſemblab
porté bien aupa
nous venons de
d'immenſes reſt
& qui ont été
embarquées.

La pierre la p
pour les colonn
& à Rome, on
pour une de m
de jaune antiqu
granits en gra
tant par la lo
ques colonnes,

La Motraye,
ſont admirables
tares dans les v
commencement
colonnes enfon
chapiteaux de d
deur énorme,
un baſſin & un
ves de pavé da
aires de quelq
avec un dôme
rinthien ; & to
diſparu ſans re
bains de *Ligdi-H*

La Troade.

eſt vraiſemblable qu'on en avait déjà tranſporté bien auparavant, car les voyageurs que nous venons de citer, nous diſent qu'il y en a d'immenſes reſtées encore au bord de la mer, & qui ont été portées juſques là pour être embarquées.

La pierre la plus en uſage parmi les anciens, pour les colonnes, était le granit. En Grèce & à Rome, on trouve ſix colonnes de granit pour une de marbre de Paros ou de vert ou de jaune antique. On tire plus aiſément les granits en grande maſſe, ce qui eſt prouvé autant par la longueur extraordinaire de quelques colonnes, que par celle des obéliſques.

La Motraye, dont l'exactitude & la véracité ſont admirables, parce que ces qualités ſont rares dans les voyageurs, viſita Alexandrie au commencement de ce ſiècle-ci: il obſerva des colonnes enfoncées dans la terre, avec des chapiteaux de différens marbres & d'une grandeur énorme, des citernes avec des arches, un baſſin & un môle près de la mer, des parties de pavé dans les rues, des portes & les reſtes de quelques édifices publics, un temple avec un dôme & des ornemens de l'ordre corinthien; & tout ce qu'il nous décrit ainſi a diſparu ſans retour. Il nous parle d'un des bains de *Ligdi-Haman*, comme d'un ancien édi-

fice d'une modique grandeur, ainſi que d'un
La Troade. dôme & d'un baſſin de marbre dont il ne reſte rien aujourd'hui.

L'entière deſtruction des débris de cette magnifique cité a été achevée par Haſſan, capitan pacha, ſous le règne du dernier ſultan, pendant la guerre des Ruſſes. Ce général rétablit l'uſage de ſe ſervir de boulets de marbre au lieu de boulets de fer, pour les groſſes pièces d'artillerie, & il donna ordre d'employer à cela tous les marbres qu'on pourrait ſe procurer dans les environs des Dardannelles, & de les tailler à cette fin. On ſait que Mahomet ſecond ſe ſervit auſſi de boulets de marbre au ſiége de Conſtantinople, de ſorte qu'Haſſan-pacha n'a pas eu tout ſeul le mérite d'employer ce moyen bien digne d'un peuple barbare.

J'étais à peine ſorti des murs d'Alexandria-Troas, que j'apperçus à l'horizon, du côté du nord, une éminence conique qui attira toute mon attention par ſa hauteur, par ſa maſſe impoſante & par ſa forme régulière qui ſe deſſine d'une manière tranchante ſur le ſommet horizontal de la colline où elle eſt ſituée.

Je dirigeai ma route vers ce point remarquable, à travers la longue chaîne des collines qui deſcendent en s'applaniſſant par degrés, des hauts ſommets de l'Ida, & viennent inſen-

fiblement ſe perdre ſur les bords de la mer Egée.

La Troade.

En y arrivant, je m'informai avec empreſſement ſi les Turcs qui habitaient les villages voiſins avaient coutume de déſigner cette petite montagne, par quelque nom particulier. Ma curioſité fut pleinement ſatisfaite lorſque j'appris qu'ils la regardaient comme un tombeau des infidèles, & qu'ils lui avaient conſervé le nom très-extraordinaire de *Tepé*, le même que les anciens Egyptiens donnaient à leurs tombeaux; mais comme je n'avais encore aucune idée ſur la plaine de Troie qui ſe trouvait cependant alors tout près de moi, je ne pouvais que former des conjectures ſur la nature de ce monument. Ce ne fut que dans la ſuite que je pus prononcer un jugement ſur ce monticule & ſur tous ceux du même genre, qui ſe trouvent dans la plaine de Troie.

Au midi, j'appercevais les ruines d'Alexandria-Troas; à l'eſt, les pics élevés de l'Ida; à l'oueſt, la mer Egée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Lemnos, & juſqu'au ſommet du mont Athos. A mes pieds, enfin & du côté du nord, j'avais une vaſte plaine entourée d'agréables collines, couverte de villages & cultivée d'eſpace en eſpace. Deux fleuves qui paraiſſaient ſortir des gorges de l'Ida, la tra-

versaient de l'eſt à l'oueſt, ſuivant ſa longueur.
La Troade. De différentes côtes & à des diſtances différentes, je voyais des éminences ſemblables à celles au ſommet de laquelle j'étais aſſis.

On concevra aiſément tout ce qu'un tel tableau dut réveiller en moi de ſouvenirs intéreſſans ; ce fut en ce moment que commencèrent à prendre une grande réalité dans mon eſprit, les conjectures que j'avais depuis long-temps formées ſur l'exiſtence de la Plaine de Troie.

Lorſque mes remarques ſur la plaine de Troie & ſur les ruines d'Alexandria furent achevées, je réſolus, en allant à Conſtantinople, d'obſerver avec ſoin les rivages du rapide Helleſpont & de vérifier la ſituation des objets renommés dans l'antiquité.

Je m'embarquai ſur un léger caïque conduit par ſept rameurs dont le chef, vieillard à barbe griſe, parcourait depuis ſon enfance les rivages de l'Helleſpont ; une foule de tableaux ſe préſentent à mes yeux ; le canal, ſemblable à un large fleuve, eſt dans ce moment couvert de vaiſſeaux ; ſes eaux coulent majeſtueuſement entre deux chaînes de hautes collines qui, ſans être par-tout cultivées, offrent par-tout les ſignes de la fertilité. De nombreux troupeaux paiſſent ſur les deux rives, & les matelots du vaiſſeau qui s'enfuit répondent aux chants des

bergers. Ces images riantes font bientôt place aux ſouvenirs douloureux qui leur ſuccèdent. Thucydide, Hérodote, Xénophon me rappèlent les batailles ſanglantes & les grandes actions dont l'Helleſpont fut autrefois le théâtre. Ici les Athéniens battirent les Lacédémoniens; là ils furent battus par eux & perdirent leur liberté; plus loin paſſa cette innombrable armée dont le front était éclairé par l'aurore, tandis que l'arrière-garde était encore dans les ténèbres de la nuit; au-delà, le conquérant de l'Aſie fit paſſer la ſienne moins nombreuſe que celle de Xerxès, mais plus aguerrie & mieux diſciplinée qu'elle. Je vois l'Helleſpont teint à-la-fois du ſang des Perſes, des Grecs, des Vénitiens & des Muſulmans: enfin, le malheureux Léandre me demande quelques larmes, & j'entends encore les ſoupirs de ſon amante. La Troade.

Ces triſtes ſouvenirs m'avaient jetés dans une mélancolie profonde, lorſque le chef des rameurs laiſſa échapper, par hazard, le nom d'*Elès-Bouroun*. Je le queſtionai avec empreſſement ſur le mot qu'il venait de prononcer; il m'apprit que l'une des deux pointes qui formaient l'extrémité de la Cherſonèſe de Thrace, ou l'ancien cap *Maſtaſia*, était appelée par les Turcs *Elès-Bouroun*, promontoire d'Elès. J'allai auſſitôt reconnaître ce promontoire & cher-

La Troade.

cher les ruines de la ville *d'Eleus* qui ne devai pas en être éloignée.

Le petit village & les différens forts qu'o voit à la pointe de la Cherſonèſe ont peut être été conſtruits de ſes débris. On n'en ap perçoit plus d'autre réſte que le tombeau d Protéſilas qui ſubſiſte encore & indique au moin à peu-près, le lieu qu'occupait cette ancienn ville.

Après avoir examiné le fort bâti à peu d diſtance du tombeau de Protéſilas, je m'em barquai une ſeconde fois, & laiſſant à droit ſur la côte d'Aſie les tombeaux d'Achille & d Patrocle, le château du Sable, l'embouchur du Simoïs, le tombeau d'Ajax, le bois d'Hector & à gauche, ſur la côte d'Europe, deux agréa bles vallons plantés d'arbres & arroſés de plu ſieurs ruiſſeaux ; j'arrivai à la pointe des Bar biers où était ſituée autrefois la ville de Dar danus, célèbre par le traité de paix qui y fu ſigné entre Sylla & Mythridate.

C'eſt ici où je commencai à vérifier la nou velle carte de l'Helleſpont. Le travail de no aſtronomes, comparé avec la géographie d Strabon que j'avais ſous les yeux, me démon tra bientôt, d'une manière frappante, combie l'eſtimation des diſtances était fautive chez le anciens, & combien leurs méthodes étaient éloi

nées de la préciſion que nous donnent aujourd'hui nos inſtrumens.

La Troade.

J'abordai au château des Dardannelles que les Turcs appèlent *Soultaniè-Kalchsi*. Qu'on ſe figure une enceinte de hautes murailles dont le pied eſt percé d'embrâſures à travers leſquelles des canons de vingt-cinq pieds dirigés à fleur d'eau, vomiſſent des boulets de marbre, & l'on aura une idée juſte de la principale défenſe du canal de l'Helleſpont.

La petite ville qui avoiſine le château, eſt preſqu'entièrement peuplée de Juifs, qui, aux avantages d'un grand commerce, réuniſſent encore ceux d'une commiſſion très-lucrative, en ſe rendant néceſſaires aux vaiſſeaux de toutes les nations qui ſont forcés d'y relâcher pour être viſités & y montrer leurs fermans.

Derrière la ville, s'étend une vaſte plaine au milieu de laquelle on trouve un *teké*, ou couvent de derwiches, entouré de vignes & de jardins délicieux. Ces ſolitaires donnent au pays qui les avoiſine, l'exemple de l'hoſpitalité la plus affectueuſe : ils offrent leurs plus beaux fruits & leurs cellules au voyageur fatigué, & lui font admirer de la meilleure foi du monde, un cercueil de quarante pieds, qui contient les reliques du géant qui les a fondés.

Le torrent qui traverſe cette plaine & qui

La Troade. baigne les murs de Soultanié Kaleſſi, eſt indubitablement le *Rhodius*, qui, ſuivant Strabon coulait entre Dardanus & Abydos ; c'eſt après le Simois le plus grand fleuve qui ſe jette dans l'Helleſpont. Strabon dit que le tombeau d'Hécube était en face de l'embouchure du Rhodius, ſur la rive oppoſée de l'Helleſpont. Il occupait ſans doute le lieu où ſe trouve aujourd'hui le château d'Europe que les Turcs appelent *Kelidil-Bahars*, le cadenat de la mer.

Au-deſſous de *Soultanié Kaleſſi*, j'aperçus pluſieurs vaiſſeaux à l'abri d'une pointe qui s'avance dans le canal, & qui ſemble en fermer l'entrée du côté de la mer de Marmara ; on voit encore ſur ce rivage quelques ruines qui doivent être les reſtes d'Abydos. Les débris de conſtructions qu'on voit ſur une montagne de la côte d'Europe ſont les ruines du fort de *Zemenié*, la première place dont les Turcs s'emparèrent en paſſant d'Aſie en Europe, ſous le commandement du ſultan Orhan en 1356.

C'eſt entre Seſtos & Abydos, dit Strabon, que Xerxès jeta un pont de bateaux pour faire paſſer ſon armée ; l'une des extrémités de ce pont était au deſſus d'Abydos, vers la Propontide, & l'autre au-deſſous de Seſtos vers la mer Egée.

La courageuse entreprise de Léandre qui a donné lieu au charmant poème de Musée, & fourni depuis plusieurs siècles un aliment à la verve des auteurs d'Heroïdes, n'a rien de prodigieux, ni d'incroyable pour les habitans des Dardanelles. Ils ont vu dans ces derniers temps un jeune juif, traverser, au même endroit le canal pour obtenir la main d'une jeune fille de sa nation qui la lui avait offerte à ce prix. La Troade.

Après avoir vérifié la situation de Sestos & d'Abydos, nous nous empressâmes de profiter d'un vent favorable pour achever nos courses dans la partie la plus large du canal. Les piaders élégans & légers dont les Turcs se servent pour le parcourir, ne sont guères propres à résister aux vagues de la mer de Marmara, dont l'impétuosité augmente par les vents du nord, & qui semblent s'irriter contre la barrière que leur oppose l'étroite entrée du canal de l'Hellespont. Les marins les plus intrépides tremblent en y entrant, des accidens sans nombre justifient leurs inquiétudes.

Je laissai à droite, sur la côte d'Asie, les fleuves *Percote* & *Practius*; à gauche sur celle d'Europe, la fameuse rivière de la Chèvre, où se donna cette bataille décisive qui mit fin à la guerre du Péloponèse.

Dans Lampsaki, je reconnus l'ancienne

La Troade.

Lampſaque, & j'admirai ces fertiles coteaux qui ſont encore aujourd'hui couverts de vignes comme ils l'étaient lorſque Xerxès en fit préſent à Thémiſtocle.

Gallipoli me rappelle Callipolis : la ſituation de cette place eſt ſi avantageuſe, que tous les princes qui ont voulu s'emparer de la Thrace, ont commencé par s'en rendre maîtres. Juſtinien y avait fait conſtruire d'immenſes magaſins de vivres & de munitions pour l'entretien de la garniſon & pour celui des troupes qui devaient garder le pays ; c'eſt encore là que les flottes turques, deſtinées pour l'Archipel, vont faire leurs proviſions de biſcuit & de poudre à canon.

Il ne me reſtait plus qu'un pas à faire pour avoir parcouru tout l'Helleſpont. J'arrivai enfin ſur cet Iſthme, qui réunit la Cherſonèſe de Thrace avec le Continent. Sa largeur, déterminée géométriquement dans la nouvelle carte, diffère extrêmement peu de celle de quarante ſtades que Strabon lui donne.

CHAPITRE VI.

La plaine de Troie dans son état actuel. — De la source du Simoïs & de son cours. — Du Scamandre. — Tombeaux de la plaine de Troie.

A L'ENTRÉE du canal des Dardanelles, on trouve sur la côte d'Asie une vaste plaine entourée d'agréables collines qui en embrassent toute l'étendue. Les deux points où ces collines viennent se terminer sur le rivage de la mer, sont remarquables par des monumens qui paraissent être d'une haute antiquité : deux monticules voisins sont à l'extrémité de l'une ; un autre monticule semblable, mais en ruine, est à l'extrémité de l'autre ; le fort de *Koum-Kalé* est entre les deux. La Troade.

Au nord de la plaine s'ouvre une vallée que les Turcs nomment *Thymbrek*, & où l'on trouve les débris d'un temple ; au midi, sur la colline opposée, on voit encore un monticule artificiel d'une très-grande élévation, qui domine toute la plaine & le pays d'alentour.

A l'est & au fond de la plaine, le village

La Troade.

de *Bounar-Bachi* est situé sur une éminence bordée de précipices & couverte de plusieurs monticules semblables aux précédens; près du village sont des sources abondantes & limpides, parmi lesquelles on en remarque une qui est chaude & fumante dans certaines saisons. Le ruisseau qu'elles forment, après avoir coulé à l'oueſt dans la plaine pendant un certain espace & entre deux rives verdoyantes & fleuries, a été détourné de son cours naturel par les mains de l'art, & conduit à la mer Egée à travers un vallon voisin qui s'étend vers le midi.

Enfin un large torrent, presque toujours à sec, descend des hauts sommets du mont Ida, coule au pied des précipices qui entourent *Bounar-Bachi;* &, parcourant la plaine de l'eſt à l'oueſt, va se jeter dans le canal des Dardanelles, près du fort de *Koum-Kalé.*

Lorsque je crus m'appercevoir que Strabon s'était trompé en plaçant les sources du Scamandre au mont *Cotylus*, & avait confondu ce fleuve avec le Simoïs, je fus d'abord effrayé de la difficulté de constater une pareille erreur dans un géographe d'une autorité aussi justement respectée. Homère dissipa toutes mes craintes & fixa tous mes doutes.

« Ajax, au dixième livre de l'Iliade, fa

» un grand carnage des Troyens; il tue les
» hommes & les chevaux : Hector l'i » orait,
» parce qu'il combattait à l'aîle gauche sur
» les bords du Scamandre ».

La Troade.

Puisque le fleuve qui se trouvait à l'aîle gauche des Troyens était le Scamandre, il s'ensuit que celui qui coulait à l'aîle droite était le *Simoïs*. Après avoir observé les marais d'eau salée & d'eau douce qui se trouvent encore à son embouchure, & les différentes îles qu'il forme dans la place, j'entrepris de le remonter jusqu'à sa source, à travers les troncs d'arbres & les rochers qui hérissent toute l'étendue de son lit.

Il coule pendant près de cinq lieues dans un canal resserré entre deux chaînes de rochers escarpés qui s'étendent depuis Boumar-Bachi jusqu'à la plaine d'Ené. La nature semble n'avoir opéré ce déchirement que pour laisser un libre passage à son impétuosité. Des saules, des peupliers, des amandiers & des platanes croissent & végètent tristement dans cet étroit vallon : au milieu de la destruction & des ravages qui les entourent, & quoiqu'à moitié déracinés, ils paient encore à la saison, peut-être pour la dernière fois, le tribut de leur pâle verdure.

Je marchai pendant cinq heures entre ces

La Troade.

deux chaînes de rochers, qui s'élèvent à droite & à gauche à la hauteur de quatre cents pieds, & j'arrive enfin dans une vaſte plaine, à l'entrée de laquelle eſt un village que les Turcs appèlent *Ené*.

Le torrent qui baigne ſes murs, ſe jète près de-là dans le Simoïs, & prend ſa ſource du côté de *Baharlar*, à cinq lieues de diſtance vers le midi. Le pont de bois, ſur lequel on paſſe ce torrent pour entrer dans le village, eſt ſoutenu par des colonnes de granit; les murailles du caravanſérai ſont couvertes de fragmens d'architecture & d'inſcriptions; tout paraît annoncer que ce village a été bâti ſur les ruines de quelque ville ancienne. Il y en avait une, à-peu-près dans ces contrées, que Strabon appèle *Æneas*, & dont le nom n'eſt pas très-méconnaiſſable dans celui d'*Ené*.

Je continuai mon voyage vers le *Cotylus*, en ſuivant toujours le lit du Simoïs; enfin, après ſept heures de marche, j'arrive au village des *Chaſſeurs*, qui ſe trouve au pied de la haute montagne, que les Turcs appèlent la montagne de l'Oie.

Pendant que je me préparais à en atteindre le ſommet, & que mes guides m'entretenaient des peines qu'ils allaient eſſuyer pour m'y conduire, il ſurvint une pluie qui me força de

différer mon voyage ; il fallut attendre que les ſentiers devinſſent praticables, & ils ne le furent qu'au bout de trois jours. La Troade.

Alors je me mis en marche à travers des forêts de pins, remplies de jakals & de bêtes fauves de toute eſpèce, auxquelles les habitans du village font continuellement la chaſſe.

Après avoir monté pendant quatre heures & traverſé pluſieurs ruiſſeaux qui roulent en écumant au fond des précipices, j'atteignis enfin le ſommet de cette montagne.

C'eſt-là le mont Cotylus ; c'eſt de-là que le Simoïs deſcend avec impétuoſité, quand il eſt groſſi par la pluie ou la fonte des neiges. Le ſommet du Cotylus eſt un des pics les plus élevés de la chaîne du mont Ida ; c'eſt peut-être un des points du globe d'où l'on apperçoit les plus beaux pays, & ceux qui rappèlent ſur-tout les plus intéreſſans ſouvenirs.

Perſuadé que le Scamandre ſe réuniſſait autrefois au Simoïs, j'entreprends encore de remonter celui-ci juſqu'à ſa ſource, & d'obſerver tous les fleuves qu'il peut recevoir dans l'étendue de ſon cours. Il fallait pour cela ſe réſoudre à ſuivre ſcrupuleuſement toutes ſes ſinuoſités ; il fallait braver les marais, les brouſſailles, & les difficultés de toute nature qui ſe préſentaient à chaque pas. Ces obſta-

La Troade

cles ne faiſaient qu'irriter ma curioſité; mais le Turc, qui nous ſervait de guide & qui ne prenait pas aux antiquités de la Troade le même intérêt que nous, nous prodiguait ſans réſerve les témoignages les moins équivoques de ſa pitié: « Infidèles, nous diſait-il, avec » ingénuité, je vous trouve bien fous de venir » de ſi loin vous expoſer à tant de dangers » pour chercher des ruines & des ſources; » n'avez-vous point dans votre pays des ri» vières & des mares » ? Cependant, pour ſatisfaire notre empreſſement, il nous montra du doigt un grouppe d'arbres à une grande diſtance, & nous aſſura qu'il y avait près de-là une très-belle ſource. Rien ne ſaurait égaler le plaiſir & la ſurpriſe que nous éprouvâmes lorſqu'excédés de chaleur & de fatigue, après avoir traverſé une plaine immenſe, ſans y rencontrer un ſeul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de ſaules, d'ormes & de peupliers; la colline, au pied de laquelle elle eſt ſituée, termine la plaine du côté de l'eſt: elle eſt compoſée d'une ſorte de brêche dont les pierres ſont réunies entr'elles comme une véritable maçonnerie, par une eſpèce de ciment de couleur rougeâtre. La nature ici a tellement imité l'art, qu'il faut l'obſerver avec le plus grand ſoin pour di

l'illuſion qu'e
de l'eau la p
ce cette colli
de murailles
doit être l'o
induſtrieux q
conduit de la
quarante pas
parl..., une
dante jaillit
large baſſin
fragmens de
elle eſt chau
qui couvre l
On conçoi
abondantes d
elles ſe parta
ruiſſeaux po
où elles font
& de fruits;
lit commun.
a environ do
de profondeu
guilles; un
traverſer: ce
fond de ſab
printemps,
fleurs; aux

l'illuſion qu'elle excite. De nombreuſes ſources de l'eau la plus limpide s'échappent du pied de cette colline, où l'on remarque des débris de murailles dont la conſtruction très-ſolide doit être l'ouvrage de quelque peuple plus induſtrieux que les Turcs. Sur la route qui conduit de la mer au village voiſin, environ à quarante pas de la colline dont je viens de parl..., une autre ſource iſolée & très-abondante jaillit à gros bouillons du fonds d'un large baſſin dont les bords ſont formés par des fragmens de granit & de marbre : en hiver elle eſt chaude, & exhale une épaiſſe fumée qui couvre les arbres & les jardins d'alentour. La Troade.

On conçoit facilement que des ſources auſſi abondantes doivent tout fertiliſer autour d'elles: elles ſe partagent en effet en pluſieurs petits ruiſſeaux pour arroſer des jardins délicieux, où elles font croître toutes ſortes de légumes & de fruits; elles ſe réuniſſent enſuite dans un lit commun. Le petit fleuve qu'elles forment, a environ douze pieds de large & trois pieds de profondeur; on y pêche ſur-tout des anguilles; un vieux ſaule ſert de pont pour le traverſer : ce fleuve coule avec rapidité ſur un fond de ſable & de cailloux; ſes rives, au printemps, ſont verdoyantes & émaillées de fleurs; aux environs des ſources, elles ſont

La Troade.

couvertes de roſeaux très-épais & très-élevés, qui rappèlent les endroits où les filles de Troie allaient ſe baigner avant leurs noces, & où l'Athénien Cimon s'était caché pour tromper la jeune Callirhoé.

Ces belles ſources, les ſeules qui ſe trouvent dans cette contrée, à plus de dix lieues à la ronde, ne doivent point échapper au peintre de la nature, le plus exact qui ait jamais exiſté. Il paraît en effet qu'il fut frappé du phénomène ſingulier qui les diſtingue.

« Les deux guerriers, dit-il, parlant d'Hector & d'Achille, arrivent enfin à l'endroit » où jailliſſent les deux belles ſources du » Scamandre : l'une eſt chaude, & il s'en élève » de la fumée comme autour de la flamme ; » l'autre, en été, eſt froide comme la grêle, » la neige ou la glace tranſparente ». On voit que ce tableau eſt encore aujourd'hui de toute vérité ; le temps n'en a pas effacé le moindre trait.

Le Scamandre, après avoir ſuivi juſqu'au-deſſous du village d'*Erkeſſighi* la chaîne des collines qui bordent la plaine du côté du ſud, ſe détourne tout-à-coup, & au lieu d'aller ſe joindre au Simoïs, comme il le faiſait autrefois, & comme la pente naturelle de la plaine ſemble encore l'y appeler aujourd'hui, il ſe

jète dans un canal artificiel qui le porte dans la mer Egée. A ſon embouchure, comme à ſa ſource, il ſe répand ſur les terres voiſines & y forme un marais couvert de roſeaux. La Troade.

On ne ſaurait fixer le point où le Simoïs & le Scamandre ſe réuniſſaient au temps d'Homère: le Simoïs eſt un torrent impétueux qui change de lit ſuivant la crue accidentelle de ſes eaux; le Scamandre, au contraire, a des ſources intariſſables; mais comme il coule dans la même plaine & dans le voiſinage du Simoïs, ſon cours tranquille dépend tellement des fureurs de ſon frère, qu'on peut fixer le point de leur ancienne réunion à l'endroit qui convient le mieux à l'action du poëme. Il n'eſt pas aiſé de déterminer l'époque où les eaux du Scamandre ont ceſſé de ſe réunir à celle du Simoïs. S'il faut en croire les Turcs d'*Erkeſſighi*, Haſſan, capitan pacha, ayant fait bâtir un moulin & des bains qu'on voit encore dans le vallon voiſin, y avait conduit les eaux du Scamandre. Cette tradition a d'autant plus de vraiſemblance, que les habitans du village d'*Erkeſſighi* aſſurent avoir été employés à creuſer le nouveau canal.

La poſition des ſources du Scamandre, conſtatée par le caractère très-marqué qui les diſtingue, menait naturellement à celle de la ville

La Troade.

de Troie. Il était tout ſimple de ſuppoſer que le village le plus voiſin de ces belles ſources devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville. Je monte donc au village de *Bounar Bachi* par une pente douce & facile, & je traverſe d'abord un vaſte cimetière dont chaque tombeau eſt orné d'une colonne de marbre ou de granit : près de la moſquée j'apperçois un large banc porté ſur deux appuis, dont l'un eſt un trigliphe, & l'autre un chapiteau corinthien d'un ſtyle très-pur : voilà des monumens de l'art. N'y aurait-il pas eu autrefois quelque ville importante ſur cette colline ? Le voiſinage d'une plaine fertile & des belles ſources que je viens de voir dans un pays où l'eau eſt ſi rare & par conſéquent ſi précieuſe aurait été ſans doute un puiſſant attrait pour ſes fondateurs.

J'avance toujours en montant vers le village, & un mille au-delà, du côté de l'eſt, je me trouve ſubitement arrêté ſur les bords d'un affreux précipice qui entoure preſque de toutes parts la colline où je ſuis placé ; deux pas de plus, & je tombais à quatre cents pieds de profondeur.

Le torrent qui coule au fond de ce précipice, eſt le Simoïs, qui parcourt le nord de la plaine : quand il eſt groſſi par les pluies ou

ar la fonte des neiges, il couvre de ſes eaux
étroit vallon bordé de rochers menaçans que La Troade.
nature ſemble avoir deſtinés à contenir ſa
ureur; mais comme il eſt le plus ſouvent à
ec, les habitans des villages voiſins profitent
vec ſécurité de cet heureux intervalle pour
ultiver ſon lit & ſes rivages rendus fertiles
ux dépens des contrées qu'il a dépouillées de
eur fécondité.

Du ſommet de cette éminence, que les Turcs appèlent montagne de miel, à cauſe des nombreux eſſaims d'abeilles qui ſe trouvent dans les rochers voiſins, je découvre la plaine de Troie dans toute ſon étendue: mes yeux embraſſent à-la-fois tout le nord de la mer Egée, les îles de Ténédos, de Sarmothrace, le ſommet du mont Athos, & la Cherſonèſe de Thrace, ſituée de l'autre côté de l'Helleſpont.

Au moment où j'admirais les avantages de cette ſituation & la beauté des points de vue, un ſpectacle nouveau vint frapper mes regards. Je remarquai avec étonnement que j'étais entouré de monticules ſemblables à ceux que j'avais déjà trouvés dans d'autres parties de la plaine. L'un d'eux cependant me parut avoir quelque choſe de ſingulier dans ſa ſtructure; je m'en approche, & je vois qu'il n'eſt pas,

La Troade.

comme les autres, un monceau de terre couvert de gazon, mais un amas énorme de cailloux jetés sans ordre les uns sur les autres : sa forme conique avait été altérée ; & il semblait qu'on eût voulu en pénétrer l'intérieur pour le fouiller.

Ce n'eſt pas tout : en examinant avec ſoin la ſuperficie du rocher de *Bali-Dahi*, je diſtingue les fondemens d'anciens édifices dont la maçonnerie paraît avoir la conſiſtance du rocher lui-même. Ces fondemens ne ſont-ils pas ceux de quelque ancienne ville ? ces monumens ſinguliers ne ſont-ils point les tombeaux de ſes guerriers ? ces colonnes de marbre ne ſont-elle point des débris de ſes temples & de ſes palais ?

Ces monticules de terre ou de pierre qu'on trouve également dans tous les pays, ſont de la plus haute antiquité ; leur deſtination primitive a toujours été de couvrir & de protéger les cendres des morts.

Le plus ancien tombeau de ce genre que nous connaiſſions, eſt celui de Ninus, fondateur de l'empire des Aſſyriens : Sémiramis, ſon épouſe, l'enterra dans le palais des rois, & éleva un monceau de terre ſur ſa ſépulture. Chez les Grecs on obſervait auſſi cet uſage ; la même coutume avait lieu chez les

Romains, & Virgile la croit plus ancienne que Remus & Numa. Germanicus jeta lui-même les premiers fondemens du monticule qui fut élevé après la défaite de l'infortuné Varrus, sur les cadavres de ses soldats. La Troade.

On trouve un très-grand nombre de ces monumens sur la côte d'Asie, en Grèce, en Sicile, en Allemagne, en Suéde, en Angleterre, & jusqu'en Amérique, où l'on observe que les sauvages les ont en grande vénération.

Les matériaux qui composent pour l'ordinaire ces sortes de monticules, sont ou de la terre seulement, ou des pierres jetées sans ordre, ou quelquefois un assemblage confus de terre & de pierres. C'est ainsi qu'on construisait les tombeaux les plus simples: leur forme conique les met plus qu'aucun autre à l'abri des injures du temps; les pyramides d'Egypte ne sont elles-mêmes que des tombeaux de cette espèce, perfectionnés, dans lesquels on a creusé des galeries & des chambres pour conserver les cadavres des princes. Ces monumens peuvent durer autant que le monde; les moins considérables échappent à l'attention des destructeurs; les plus grands opposent des obstacles invincibles à la destruction.

La Troade.

Dans la plupart de ces tombeaux, on trouve des urnes; dans quelques-uns, on découvre vers le centre une cavité ronde ou quadrangulaire, où l'on dépoſait ſans doute les oſſemens & les cendres; il en eſt enfin où l'on trouve des cadavres qui n'ont point été conſumés par le feu.

On plaçait ordinairement les tombeaux ſur les grandes routes, pour rappeler aux voyageurs la deſtinée commune de l'humanité. Il y avait des hommes qui fixaient leurs ſépultures ſur les limites de leurs propriétés, afin de repoſer en paix, après leur mort, dans les lieux où ils avaient vécu avec honneur & contentement. Quelques légiſlateurs avaient ordonné qu'aucune terre cultivée ou ſuſceptible de l'être, ne ſerait employée aux ſépultures, de peur que le terrein deſtiné à nourrir les vivans, ne fut inutilement occupé par les morts.

On en voit un grand nombre de différentes grandeurs & de conſtructions différentes dans la plaine de Troie: les uns ſont au milieu de la plaine elle-même; les autres ſur les collines qui l'environnent; ceux-ci ſont ſur le ſommet du Pergama; ceux-là ſont rangés ſur les rives de l'Helleſpont; tous occupent exactement

tement la place qui leur eſt marquée par Homère.

La Troade.

Depuis le village de *Kni-Cheher*, juſqu'à la nouvelle embouchure du Scamandre, la côte eſt très-eſcarpée; des rochers de granit, taillés à pics de trois cents pieds de hauteur, forment une eſpèce de digue qui défend la plaine de Troie contre les flots de la mer Egée. Le ſommet de ce rempart naturel eſt une plate-forme ſur laquelle ſont ſitués des villages & des monumens que les navigateurs apperçoivent de la mer à une grande diſtance, & qui leur ſervent à reconnaître l'entrée de l'Helleſpont. L'obſervateur le moins éclairé, le ſimple matelot lui-même, eſt frappé de ces monticules pyramidaux qui ſont rangés ſur le bord de la mer, & qu'il découvre ſucceſſivement à meſure qu'il s'avance dans le canal des Dardanelles. Le premier de ces monumens que je trouvai ſur ma route en côtoyant la mer pour me rendre de l'embouchure du Scamandre au cap Sigée, eſt appelé par les Turcs *Bechik-Tepé*; la tranchée qui en eſt voiſine, & qui eſt pratiquée dans l'épaiſſeur du rocher, eſt un ouvrage deſtiné, ſelon toute apparence, à protéger un poſte militaire.

Un peu plus loin, ſur la même route, j'en découvris un ſecond. Enfin j'arrivai au village

La Troade.

de *Jean-Cheher*, peuplé de Grecs & ſitué ſur le ſommet du cap Sigée : à la portée d'une des égliſes de ce village, j'apperçus ſur un bloc de marbre les reſtes d'une inſcription grecque compoſée de deux mots.

Près de la même porte, à gauche, on voit un bas-relief en marbre de la plus belle exécution : il repréſente une femme aſſiſe, à qui des nourrices ſemblent préſenter des enfans emmaillotés qu'elles tiennent dans leurs bras. Une autre figure vient derrière les nourrices, portant un petit coffre de la main droite, & une eſpèce de coquille à la gauche.

On ſait que les Grecs avaient coutume de mettre leurs enfans ſous la protection de quelque divinité, & que les nourrices allaient les lui préſenter le cinquième jour après leur naiſſance. Les Romains avaient auſſi le même uſage, & Caligula plaça lui-même Livia-Druſilla, ſa fille, dans le giron de Minerve.

Je fis quelques tentatives, je m'expoſai même à quelques dangers pour arracher ces deux reſtes intéreſſans de la vénérable antiquité, à la deſtruction prochaine dont ils ſont menacés : j'aurais ſur-tout déſiré pouvoir enlever l'inſcription ; mais le marbre ſur lequel elle ſe trouve, eſt renommé parmi les Grecs des villages voiſins comme un remède efficace

contre la fièvre : le malade s'y asseoit, s'y couche & efface de plus en plus les caractères du monument. La Troade.

Du haut du cap Sigée je dominais encore la vaste plaine de Troie ; &, lorsque j'en parcourais des yeux les villages, les monumens & les fleuves, j'apperçus sur le rivage, qui était à mes pieds, deux monticules voisins l'un de l'autre, & tout-à-fait semblables à ceux que je venais d'observer sur la crête du promontoire. Les Grecs des environs les appèlent les deux tombeaux.

Hérodote, Pline, Pausanias, Quinte-Curce & beaucoup d'autres anciens, racontent que les tombeaux des guerriers de l'Iliade se voyaient encore de leur temps dans la plaine de Troie.

Ces monumens avaient donc déja résisté plus de dix siècles aux ravages du temps. Le respect des peuples, autant que leur solidité, les avaient garantis de la destruction. Pourquoi n'auraient-ils pas subsisté vingt siècles de plus, puisque les peuples, devenus maîtres du pays où ils se trouvent, n'ont pas moins de vénération pour les sépultures que ceux qu'ils en ont chassés.

Le temple d'Achille & son tombeau, dit Strabon, sont au cap Sigée; on y voit aussi les

La Troade.

tombeaux de Patrocle & d'Antiloque : les Troyens leur font à tous des ſacrifices, ainſi qu'à Ajax.

Ces deux tombeaux ſont ceux qui, ſuivant l'opinion des anciens géographes, renfermaient les cendres des illuſtres amis Achille & Patrocle. Les deux autres ſont ceux d'Antiloque & de Pénéléus le Béotien.

Plein de cette idée, & dirigé d'ailleurs par la grandeur de celui de ces monumens qui eſt le plus voiſin de la mer, je le déſignai comme devant être l'objet de la fouille que je conſeillai d'entreprendre, & qui fut exécutée après mon départ de Conſtantinople. Si ce monument n'eſt pas celui d'Achille, il eſt au moins certainement celui que les anciens géographes ont attribué à ce guerrier fameux, & probablement celui qu'Homère a révéré comme tel.

On voit que tous les voyageurs qui m'ont précédé & ſuivi dans la Troade, n'ont pas craint d'affirmer que les tombeaux des guerriers grecs exiſtent encore ſur les rivages de l'Helleſpont.

Mais quand les anciens & les modernes ne m'auraient pas guidé dans la recherche de ces monumens, Homère m'en avait dit aſſez pour me les faire reconnaître.

Il indique d'abord leur ſituation ſur le bord

de la mer, en peignant les Grecs tranſportant du mont Ida le bois néceſſaire pour le bûcher de Patrocle, & le jetant ſur le rivage à l'endroit qu'Achille avait déſigné pour le tombeau de ſon ami & pour le ſien. La Troade.

Il apprend enſuite leur conſtruction & leur forme, quand il dit que les chefs en marquent l'enceinte circulaire & les couvrent d'un monceau de terre.

Mais écoutons ſur-tout le divin poëte, lorſqu'il prédit leur éternelle durée, & qu'il peint l'impreſſion qu'ils doivent faire à l'avenir ſur les navigateurs qui paſſeront dans l'Helleſpont.

« Si je triomphe, dit Hector, ſi Apollon me » donne la victoire, j'arracherai au vaincu ſes » dépouilles, je les porterai à Troie, je les » brûlerai ſur l'autel du dieu qui me protège, » je rendrai aux Grecs ſon cadavre, ils l'en» fermeront dans le cercueil, & ſur les bords » de l'Helleſpont, ils lui éleveront un tom» beau. Le nautonier qui voguera ſur les on» des, dira : là eſt le tombeau d'un héros qui » jadis périt ſous les coups d'Hector; il le dira, » & ma gloire vivra juſqu'aux ſiècles les plus » reculés ».

Homère met une ſorte de complaiſance à rappeler dans l'Odyſſée le ſouvenir de ces

La Troade.

triſtes monumens : il eſt pénétré de l'intérêt qu'ils inſpiraient de ſon temps à tous les voyageurs. Sans doute lui-même était allé brûler de l'encens ſur les tombeaux de la plaine de Troie.

Ce local nous offrait la vue la plus intéreſſante en elle-même, & indépendamment des ſouvenirs hiſtoriques dont l'impreſſion magique & puiſſante eſt admirablement décrite par Lucain dans la Pharſale, la partie gauche eſt une ſuite de montagnes d'une modique élévation; entre la ville & le mur eſt le lieu où étaient campés les Grecs, & la ſcène de tous les grands évènemens de la guerre. Les objets qui terminent la vue frappent les regards du plus étonnant ſpectacle.

Nous parcourûmes enſuite, pendant une heure & demie, un terrein élevé, couvert de bruyères, pour arriver au village d'*Halyleli*; une ſuite de cinq tombeaux qui terminent l'horizon, peut ſervir plus que tout autre preuve à indiquer avec certitude la ſituation de Troie. A environ une heure & demie de chemin de *Bournabashi*, ſur une éminence peu élevée, nous découvrîmes les veſtiges d'une ancienne ville; ſur la droite nous obſervâmes ſept colonnes de granit de hauteurs différentes, mais qui ne paraiſſent pas dans leur ſituation ordinaire;

de l'autre côté nous vîmes un petit bloc de marbre avec une inſcription qui ne ſortait qu'en partie de terre; en creuſant autour nous y trouvâmes une date du temps des empereurs, mais trop mutilée pour être déchifrée. La Troade.

Par les détails topographiques donnés par Homère, & la comparaiſon des circonſtances dont il fait mention, nous avons cru nous aſſurer, non-ſeulement de l'exiſtence, mais du ſite même de l'ancienne Troie. Prétendre que le poëte a été d'une exactitude rigoureuſe, ce ſerait vouloir ôter à la poéſie la liberté qui lui appartient; reconnaître que la topographie d'Homère a le degré néceſſaire d'exactitude & de vérité, c'eſt ce que l'examen des lieux prouve ſans équivoque, & ce qui eſt également un objet digne de la curioſité des amateurs de l'antiquité.

Nous allâmes nous établir à *Giaun-Keni*, pauvre village qui n'eſt habité que par des Grecs, & qui eſt le fameux cap Sigée. De cette éminence nous dominions toute la plaine; ſa plus grande largeur peut être de ſix milles & ſa longueur de douze; elle eſt naturellement fertile & très-bien cultivée, excepté dans le voiſinage des marais qui en occupent une cinquième partie. On reconnaît, en pluſieurs endroits d'Homère, qu'il avait viſité lui-même

La Troade.

& examiné avec attention ce terrein qu'il a rendu célèbre, & dont il donne quelquefois des deſcriptions exactes juſques dans les moindres détails. On voit, par exemple, que c'eſt dans les marais dont je viens de parler qu'Ulyſſe ſe cache, & que Virgile fait auſſi cacher Sinon, pour que Sinon trompât les Troyens par le faux récit qu'il leur fait; il fallait bien que ce marais bourbeux, où il dit avoir paſſé la nuit, exiſtât dans le même lieu où nous le voyons aujourd'hui. Homère a ſur-tout caractériſé les deux fleuves; le Simoïs roule ſur un large lit de ſable, & devient quelquefois tout-à-coup un torrent rapide; les eaux du Scamandre ſont claires & rempliſſent ſon lit qui eſt étroit, & les deux fleuves conſervent ces caractères juſqu'à leur jonction avant qu'ils ſe jettent dans la mer.

Nous vîmes le bas-relief & la célèbre inſcription de Sigée, en caractères inventés par Cadmus, & en lignes allant alternativement de gauche à droite & de droite à gauche; écriture de la plus haute antiquité, & ſelon Suidas, employée à conſerver les lois de Solon. Les tentatives de M. Choiſeul pour l'enlever, aidées de l'autorité des firmans qu'il avait obtenus pour cela, & du crédit d'Haſſan pacha, ne purent l'emporter ſur l'attachement des habitans pour ce monument; il eſt à préſent

placé à la porte d'une méchante maiſon conſacrée comme une chappelle; les lettres ſont en grande partie effacées, la pierre ayant ſervi long-temps de banc à s'aſſeoir. La Troade.

Cette inſcription, ſi ſouvent citée comme fourniſſant le modèle des anciennes lettres grecques, eſt gravée ſur un bloc de marbre qui était le piedeſtal d'un hermès. On croit qu'elle a plus de deux mille ans; ce n'eſt que par cette antiquité qu'elle eſt précieuſe, car tout ce qu'elle nous apprend, eſt qu'un certain Phanodicus, fils d'Hermocrate de Procomeſus, à qui la ſtatue était érigée, avait fait préſent à la maiſon commune de la ville de Sigée d'une coupe avec ſon pied.

En nous avançant au-deſſus du promontoire, nous trouvâmes le tombeau appelé *beshic-tepé*, ou tombeau d'Antiloque, par Srabon. De l'autre côté du village, au-deſſous de la montagne où ſont placés une douzaine de moulins à vent, & près de la mer, eſt le tombeau d'Achille. Depuis l'ouverture & la fouille faite dans ce tombeau, par ordre de l'embaſſadeur de France Choiſeuil, en 1787, quelques derwiches ont bâti un couvent vis-à-vis, & conſtruit un petit pavillon en terre glaiſe, au ſommet du monticule. Ils ont fait, du tombeau lui-même, leur cimetière. M. Chevalier nous apprend

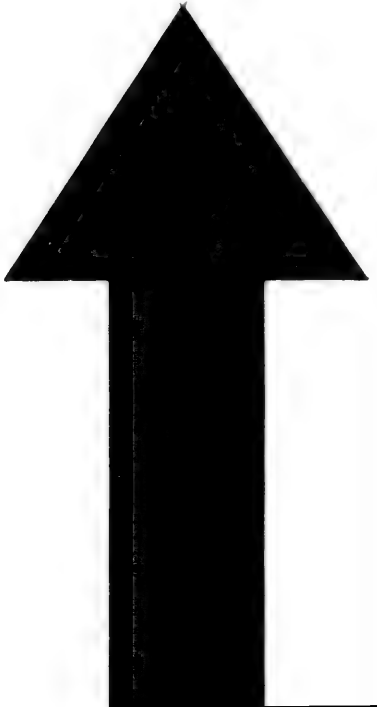
La Troade. que, vers le centre du monument, on a découvert deux grandes pierres appuyées en angle par le haut, l'une contre l'autre, & formant une eſpèce de tente, ſous laquelle on a trouvé une petite ſtatue de Minerve aſſiſe ſur un char attelé de quatre chevaux, & une urne de métal, remplie de cendres, de charbon & d'os humains. Cette urne dont l'embaſſadeur eſt en poſſeſſion, eſt ornée d'un cep de vigne d'où pendent des grappes de raiſin artiſtement travaillées. Le voyageur qui nous a tranſmis ces détails, les accompagne d'un ſavant commentaire où il expoſe une opinion curieuſe, relativement à l'ancienne ſculpture grecque. En faiſant refermer le tombeau, le comte de Choiſeuil fit placer au fond une feuille de plomb ſur laquelle on a inſcrit ces paroles : ouvrage fait par le comte de Choiſeuil-Gouffier, en 1787.

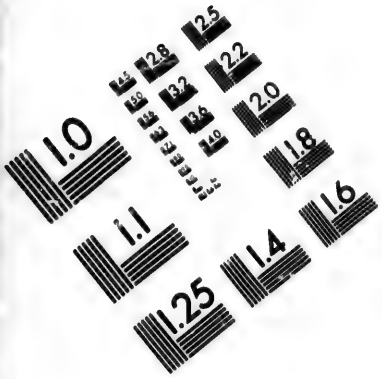
Nous fûmes retenus toute la journée à *Giaur-Keni*, par le mauvais temps, & le ſoir nous fûmes témoins d'une noce grecque que nous fûmes curieux de voir.

Ayant été invités à nous rendre vers le ſoir à la maiſon du nouvel époux où l'on nous offrît du café & des confitures, nous nous réunîmes à ſes parens & à ſes amis pour l'accompagner chez les parens de la femme qu'il allait

demander. Dans notre marche, nous étions précédés par deux joueurs de lyre qui chantaient à pleine gorge, en ſons longs & ſoutenus. A l'entrée de la maiſon on fit beaucoup de cérémonies; nous fûmes introduits dans la chambre de la future, où elle était aſſiſe & occupée à recevoir les complimens & les préſens. La chambre était petite, remplie de jeunes filles ſes parentes & de toutes les perſonnes de ſon ſexe, non mariées, de chacune deſquelles elle avait reçu quelque préſent. On étalait avec oſtentation tout ce qui formait ſon trouſſeau; de grandes armoires & des tiroirs étaient ouverts pour montrer ſes vêtemens & l'ameublement de ſa chambre à coucher; ſur des cordes tendues dans ſa chambre même, près du plafond, étaient ſuſpendus un grand nombre de coeffes ou bonnets & de ſchals deſtinés à la parer: elle était aſſiſe immobile ſur une eſtrade un peu élevée au-deſſus de la compagnie; elle avait un joli viſage, mais trop couvert de rouge; ſa tête était enveloppée d'un voile de ſoie rouge, ſur lequel étaient appliqués & enfilés des ſequins, richeſſe de la famille, depuis long-temps accumulée. Avant la fin de la cérémonie, les femmes ſe réunirent pour chanter un épithalame qui n'était pas ſans graces. Nous mîmes nous-mêmes nos

La Troade.





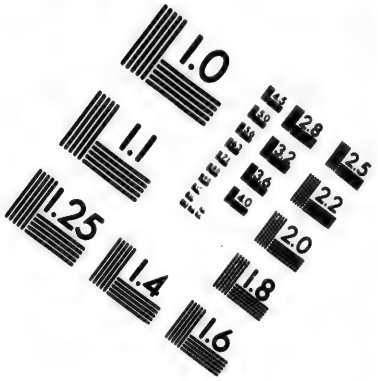
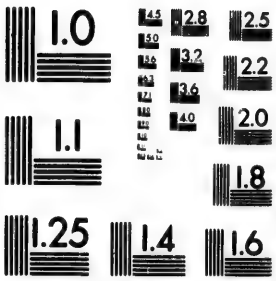
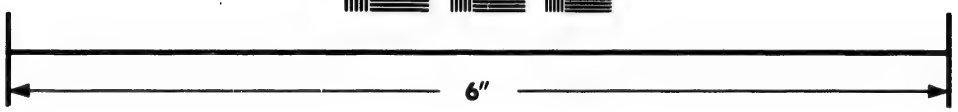
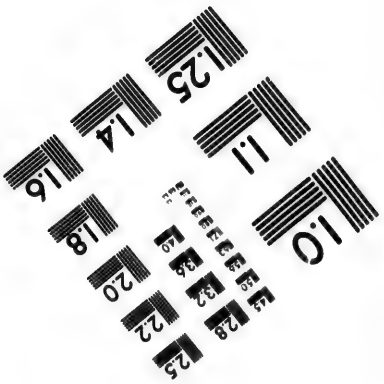


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La Troade.

préſens dans une des mains de la mariée qui ſemblait ne faire aucune attention à ce qui ſe paſſait, tandis qu'elle avait dans l'autre une pâte faite d'une ſorte de poudre de feuilles ſèches mêlées avec de l'eau appelée *keuunals*, & d'un uſage général parmi les femmes, pour teindre leurs ongles. Pluſieurs d'entre elles s'occupèrent d'envelopper un de nos doigts de cette préparation qui, après avoir reſté appliquée pendant une nuit, laiſſe longle teint d'une couleur roſe qui ſe conſerve pluſieurs mois, & qui eſt, diſaient-elles, un gage de bonheur. Cette coutume eſt ſi ancienne, qu'on retrouve les ongles des momies colorés ainſi. La plante qui fournit cette préparation naît dans les Indes & en Egypte; on nous fit aſſeoir enſuite pour faire une légère collation de fruits & de pileau, qui furent diſtribués aux hommes & aux femmes mariées, ſeulement. Ce n'était là, au reſte, que les fiançailles, le mariage ne devait être célébré que le dimanche ſuivant.

Tenir bien ſa maiſon & ſon ménage eſt un ſoin totalement étranger aux femmes Grecques, & cette négligence, les Turcs eux-mêmes la leur reprochent en les appelant de pluſieurs noms injurieux. Se produire les jours de fête, parées de leurs bijoux héréditaires conſervés dans leur famille depuis pluſieurs générations,

c'eſt toute leur vanité & tout leur plaiſir.

Lorſqu'ils ſont mariés, les hommes ſont mariniers ou pêcheurs, ou cultivateurs de quelques vignes ou de quelques terres à grains; rarement poſſèdent-ils un troupeau de moutons ou d'autres beſtiaux; cette richeſſe ſerait trop viſible aux yeux des Turcs à qui il ſerait dangereux de la montrer. Leurs inſtrumens aratoires ſont imparfaits & groſſiers; ils emploient un nombre exceſſif de bœufs ou de buffles pour tirer un charriot ou mouvoir une charrue. On eſt ſurpris de voir douze ou quatorze de ces animaux attelés à une ſeule charrue & quatre hommes employés à les conduire, & on eſt tenté de croire que l'art de la culture leur eſt encore inconnu. Dans la Troade, les charriots employés aux uſages les plus communs ſont d'une forme très-ſemblable aux chars des guerriers, conſervés ſur les bas-reliefs. La caiſſe de leurs voitures eſt faite d'oſier & arrondie par-devant, elle n'a qu'un eſſieu & des roues baſſes faites d'une ſeule pièce, une flèche droite portant un joug pour deux bœufs de front; il eſt impoſſible, en les voyant, de ne pas ſe rappeler les temps héroïques, quoique c'en ſoit-là l'imitation groſſière, & qui dégrade bien ſes modèles. La Troade.

L'empereur Conſtantin, avant d'avoir fixé

La Troade.

à Byzance le siége de son empire, avait voulu l'établir dans la plaine qui s'étend entre Alexandrie & l'ancienne Troie, & avait si fort avancé cet ouvrage lorsqu'il renonça à son projet, qu'à en croire les historiens de Byzance, on appercevait déjà de la mer, beaucoup de murailles & de tours. A cette époque, lorsque toutes les cités de la Troade étaient encore assez floriſſantes, & au moins assez bien habitées, nulle partie de l'empire, d'une égale étendue, ne pouvait se vanter d'avoir un aussi grand nombre de villes, & un aussi haut degré de population & de splendeur.

CHAPITRE VII.

Voyage de Richard Pockoke à Selivrée & à Andrinople. — De la Thrace, ou de la Rumélie. — Du gouvernement des Turcs en général.

La Troade.

La Thrace eſt cette partie de la Turquie d'Europe que nous appellons *Romanie*, les Turcs *Itella* & les Grecs *Rumélie*. Elle eſt bornée au nord par la Bulgarie, à l'occident par la Macédoine, au midi par l'Archipel, le détroit des Dardanelles & la mer de Marmara, & à l'orient par la mer Noire. C'était une province romaine que les Grecs diviſèrent en quatre autres; ſavoir l'*Europe*, qui était probablement ſur la mer, à l'orient; *Hamimontanum* couchant près du mont *Hamus*, dans laquelle était *Platinopolis*; Rhodope, vers les montagnes du même nom, où était *Trajanopolis*; & la Thrace propre qui était entre deux, & dont on peut ſuppoſer qu'Andrinople était la capitale. Il s'en faut beaucoup que la Thrace ſoit une contrée auſſi fertile que quelques anciens l'ont prétendu; elle eſt ſéparée en deux par le mont Rhodope. Je partis de Conſtantinople, dit Pockocke, le 7 de juillet

La Troade.

après midi, avec la caravane qui allait à Andrinople. Nous prîmes notre route au ſud-oueſt, par un pays découvert, fertile, mais inégal juſqu'à Selivrée. On obſervera que l'on va aujourd'hui à Andrinople par la porte de *Selivrée*, & que celle d'*Andrinople* eſt à une diſtance conſidérable au couchant : on prenait autrefois ce chemin ; mais on l'a abandonné aujourd'hui, parce qu'il eſt moins beau que l'autre. Il y a environ à une lieue de Conſtantinople un grand bâtiment où l'on fabrique toute la poudre que l'on conſomme à Conſtantinople & dans les places ſituées ſur la mer Noire. Il y a à cinq milles de Conſtantinople une petite ville appelée *le Petit Pont*, qui eſt près de la mer, à l'iſſue d'un lac. Nous fîmes halte deux heures dans cet endroit ; nous marchâmes environ trois autres juſqu'à minuit, & nous couchâmes dans une prairie près du chemin.

Le 8, nous fîmes ſept milles juſqu'à une ville appelée le *Grand Pont*. Dix milles plus loin eſt un village maritime appelé *Camourgat* ; & environ une lieue au-delà, une petite ville appelée *Pevadore*. Ayant marché encore douze milles, nous arrivâmes à *Selivrée*, qui eſt la *Selymbria* de Ptolémée : elle eſt ſituée près de la mer au couchant de l'ancienne ville dont

dont on voit encore les murailles sur une éminence. La vieille & la nouvelle ville, prises ensemble, peuvent avoir un mille de circuit. La Troade.

Les Grecs & les Arméniens y ont chacun une église, ornée de mosaïques, qui m'ont paru avoir été faites dans le moyen âge. Je vis près de l'une le relief d'un homme qui tient un pieu d'une main & de l'autre un long bouclier qui touche à terre. La vieille ville est mal peuplée; la nouvelle est au couchant, & ne subsiste que parce qu'elle est un endroit de passage. Je restai un jour à *Selivrée* pour voir les antiquités qui s'y trouvent, & j'en partis le soir. Je vis en sortant de la ville un parti de Tartares avec leurs arcs en écharpe: le reste du chemin, depuis Selivrée jusqu'à Andrinople, est au couchant. Nous arrivâmes au bout de dix milles à une petite ville appelée *Kelieli*; nous fûmes coucher un mille plus loin, à *Chourley*: les Grecs & les Arméniens y ont une église. Je vis autour de la ville les couvercles de plusieurs cercueils de marbre & les ruines d'une muraille de briques & de pierres, qui m'a paru avoir fait partie d'un enclos. *Chourley* est située sur une éminence d'où l'on découvre la mer, à cinq heures de chemin d'*Héraclée* & quatre de *Rodosto*: nous y restâmes jusqu'au soir.

La Troade.

Le 10, nous marchâmes environ deux heures jusqu'à une ville appelée *Borgas* : le soir nous fîmes huit milles jusqu'à *Baba*, où il y a un très-beau pont sur une petite rivière, une mosquée & une ancienne église de briques. Nous fîmes encore huit milles & nous couchâmes en plein champ; & le 11 nous marchâmes encore quatre milles jusqu'à *Hapsa*, qui est à huit milles d'Andrinople où nous arrivâmes le même jour.

Andrinople fut fondée par Oreste, fils d'Agamemnon, roi d'Argos & de Mycènes. Ce prince poursuivi, comme disent les poètes, par les furies vengeresses de la mort de sa mère, & ne pouvant demeurer dans sa patrie, où tout lui rappelait l'image de son crime, vint en Thrace avec le plus de Grecs qu'il put rassembler, & y bâtit une ville qu'il appela *Oresta*. Elle conserva ce nom jusqu'au règne de l'Empereur Adrien qui l'aggrandit & l'embellit extraordinairement : il fit d'*Oresta* une ville toute nouvelle qu'il appela Andrinople. Au commencement du treizième siècle, elle fut érigée en empire sous Théodore Lascaris. Quelques années après, Amurat, sultan des Turcs, sous prétexte de donner du secours à Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'empara de la Bulgarie, de la Servie, d'une par-

tie de la Thrace, & établit le siège de son empire à Andrinople.

La Troade.

Les Turcs nomment cette ville *Edrinels*: elle est située, partie sur une éminence, & partie dans la plaine qui est au bas. L'ancienne ville paraît avoir été dans la plaine, où une partie de ses murailles subsiste encore. La rivière *Meritcheh*, qu'on appelle plus bas *Heber*, coule au midi de la ville, & reçoit un peu au-dessous deux autres rivières.

Andrinople est fort agréablement située sur le penchant d'une colline & dans une belle plaine arrosée par trois rivières, & que la nature a pris soin d'embellir elle-même. Les bâtimens y sont en général plus beaux qu'à Constantinople. Les boutiques & les caravenserais sont dans la ville, mais la plupart des habitans logent sur la hauteur qui est au-dessus de la vieille ville, à cause des avantages de la situation & de la beauté de la vue. Presque toutes les maisons ont des jardins; les voûtes du basar sont d'une grandeur & d'une beauté singulière; il y a deux ou trois mosquées hors la ville, dont la plus grande est bâtie de très-bon goût & n'est point inférieure à la plus belle de Constantinople; celle de sultan Sélim est la plus curieuse, elle est soutenue en-dedans

La Troade. ſur quantité de colonnes de marbre, & dont deux ſont de vert antique.

Andrinople eſt une des quatre villes royales où les empereurs réſident; le ſérail eſt au couchant de la ville, il eſt bâti dans une belle plaine & près de la rivière; il y a dans les jardins pluſieurs maiſons pour les ſultanes, mais les bâtimens ſont ſi bas qu'ils reſſemblent à une chartreuſe; il faut un ordre particulier de la Porte pour entrer dans ce ſérail; il y a ſur la colline qui eſt au couchant du ſérail, un gros pavillon dont la vue eſt admirable.

On voit à Andrinople une quantité prodigieuſe de tourterelles & de cicognes; elles ſont preſque auſſi communes ici & auſſi privées que les poules dans nos villages de France. Le reſpect ſingulier qu'ont les Turcs pour ces oiſeaux, eſt cauſe qu'ils multiplient beaucoup, & qu'ils font impunément leurs nids au pied des maiſons & ſous les fenêtres. Les tourterelles ſont en vénération pour leur innocence, & l'on reſpecte les cicognes parce que l'on eſt perſuadé qu'elles vont tous les hivers en pélerinage à la Mecque. C'eſt un bonheur, diſent les Turcs, pour les maiſons où ces oiſeaux font leurs nids, elles ſont préſervées pendant toute l'année du feu & de la peſte.

La ville d'Andrinople eſt gouvernée par un

janiſſaire-Aga, & il s'y fait un commerce conſidérable : elle fournit à tous les environs les marchandiſes, qui viennent de Conſtantinople & de Smyrne, &c. ; on y récolte beaucoup de ſoie, & les denrées y ſont très-abondantes, les fruits & les vins y ſont excellens, les Grecs y ont un archevêque. Environ une lieue au ſud-oueſt de la ville il y a un village appelé *Demerlata* où Charles XII roi de Suède réſida quelques années avant qu'on le transférât à *Demonica*, à l'inſtigation de ſes ennemis qui trouvèrent ce village trop près du grand chemin. Les Français y ont deux ou trois maiſons & un conſul, les Anglais y en ont auſſi un, bien qu'ils y aient peu de commerce. La Troade.

On voit, aux environs d'Andrinople & ſurtout parmi les Grecs, ces images riantes, ces peintures gracieuſes & naïves de la nature, qu'on trouve dans les poéſies d'Homère & de Théocrite. On ne peut être témoin, par exemple, des danſes des villageoiſes grecques ſans ſe repréſenter ces chœurs de nymphes où préſidait la déeſſe des bois, ſur les bords de l'Eurotas. La plus belle fille ou la plus diſtinguée mène la danſe & chante des airs fort gais, auxquels répondent en chœur, les autres filles qui la ſuivent. Rien n'eſt ſi ordinaire que de voir dans les campagnes des bergers ſoupi-

La Troade.

rer de tendres chanſons pour leurs maîtreſſes. Ils ont conſervé les anciens inſtrumens dont parlent les poëtes : les chalumeaux, les flûtes, les muſettes ſont leurs amuſemens & leurs plaiſirs. J'en ai vu qui s'occupaient à faire des guirlandes de fleurs pour celle de leurs brebis qu'ils chériſſent le plus. Ils ſont preſque toujours couchés à l'ombre, au bord de quelque ruiſſeau où ils s'amuſent entre eux à différens jeux, tels que ceux des premiers habitans du pays. Les Turcs eux-mêmes ont adopté quelques-uns des uſages de l'antiquité. Le ceinturon des grands, compoſé des plus riches étoffes & orné de broderie, rappèle à l'eſprit celui de Ménélas. Le voile blanc que portent les dames turques ſur leur tête, repréſente parfaitement celui d'Hélène. Cette princeſſe troyenne nous eſt dépeinte dans Homère, occupée à broder au milieu de ſes ſervantes, & c'eſt encore un uſage obſervé dans les harems & dans les bains, parmi les dames de Turquie. On ne finirait pas ſi on voulait rapporter toutes les reſſemblances qu'on remarque dans les coutumes de ce pays avec celles des premiers temps. Pendant que j'étais à Andrinople, je vis l'entrée d'un embaſſadeur extraordinaire que l'empereur envoya à la Porte pour conclure la paix.

Nous partîmes d'Andrinople le 17, nous prîmes notre route au Midi, & nous paſſâmes par un village appelé *Ahercui*, où il y a un grand caravanſerai pour les chameaux du grand-ſeigneur, qu'on élève dans le pays. La Troade.

Nous paſſâmes entre les montagnes & nous arrivâmes à *Demotica*, éloignée de prés de douze milles d'Andrinople. On y voit les débris des murailles d'un château & de pluſieurs grottes artificielles; les chrétiens occupent la croupe orientale de la colline & y ont deux égliſes. Charles XII, roi de Suède, y ſéjourna quelque temps; on me dit qu'il montait à cheval tous les après midi, & que quelques officiers de ſa ſuite qui aimaient la galanterie, étaient obligés de ſe cacher, de peur que le prince ne découvrît leurs intrigues. Pluſieurs grands de la Porte venaient ſouvent lui rendre viſite.

Le 18, nous fîmes un mille au nord-eſt juſqu'à la rivière *Meritcheh* qui eſt extrêmement rapide; nous la paſſâmes dans un bac, & nous fîmes ſept milles à l'eſt juſqu'à *Oaſoun-Cupri*, (le long Pont); cette ville eſt ainſi appelée d'un pont bâti à travers la plaine qui eſt inondée pendant l'hiver par la petite rivière *Erganch*. Ce pont a près d'un demi-mille de longueur & eſt compoſé de cent ſoixante-dix arches, il eſt

La Troade.

entièrement bâti de pierres de tailles ; elle n'eſt aujourd'hui qu'une petite ville habitée par quelques chrétiens qui n'y ont point d'égliſe. Nous fûmes ſeize milles plus loin, à une autre petite ville appelée *Jeribol*, nous couchâmes dans cet endroit, & le lendemain nous marchâmes huit heures, juſqu'à *Rodoſto*. La partie de la Thrace que j'ai parcourue depuis mon départ de Conſtantinople, eſt extrêmement fertile ; les paturages y ſont très-abondans, & elle produit quantité de froment & de lin. Le pays eſt fort inégal, & les arbres y ſont aſſez rares, mais les anciens ont eu tort de nous dire que la Thrace était un pays ſtérile, à l'exception des côtes.

Rodoſto eſt l'ancienne *Biſanthe* : la ville eſt ſituée partie ſur une grande baie, & partie ſur la croupe des montagnes, & près d'un mille de longueur. Elle eſt preſque toutes bâtie par les Turcs ; on y trouve cependant pluſieurs familles grecques & arméniennes ; les derniers y ont une égliſe & les Grecs cinq, & l'archevêque d'Heraclée y a un palais. Cette ville fournit du vin & du bled à Conſtantinople. *Heraclée*, qu'on appelait autrefois Périnthus, eſt au nord-eſt près du cap qui eſt au nord de la baie. Je renvoyai en arrivant mon janiſſaire, mais il vint le lendemain pour me dire qu'il n'était

point satisfait, qu'il avait compté rester plus long-temps avec moi, & que si je ne lui donnais pas davantage, il obligerait le consul d'Andrinople à le payer : il me menaça même de me faire assigner; ses menaces ne m'intimidèrent point, & je n'ouïs plus parler de lui. La Troade.

Je m'embarquai le 20 pour Gallipoli, & j'y arrivai le lendemain; Gallipoli fut la première ville où les Turcs se cantonnèrent en Europe. La situation de cette place est si favorable pour passer dans la Thrace, que les princes qui eurent des vues sur cette province, ont toujours commencé par se rendre les maîtres de cette ville. Elle fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople par les Latins; mais Vatace, empereur des Grecs, la reprit & la mit à feu & à sang en 1235. Solyman, fils d'Orean, la prit en 1357, & l'empereur Paléologue, pour se consoler de sa perte, dit qu'il n'avait perdu qu'une cruche de vin, & une étable à cochons, faisant allusion aux magasins de vin & aux caves que Justinien y avait fait bâtir pour l'entretien de la garnison & des troupes qui devaient garder le pays.

Cette ville est située à l'embouchure septentrionale de l'Hellespont sur plusieurs collines dont elle occupe la croupe méridionale, de manière qu'on ne l'apperçoit point en venant

La Troade

du nord. *Lampſaque* eſt de l'autre côté en Aſie, une lieue plus loin vers le midi. Cette ville, quoiqu'elle ait trois mille de circuit eſt très-pauvre & peu commerçante; le haut de la ville, où la plupart des habitans logent, eſt très-agréable & toutes les maiſons y ont des jardins. Il y a, au couchant une petite rivière, & au midi un petit port fermé, & un baſſin dans la ville qui n'eſt point fréquenté. A l'Orient près de la petite baie, eſt un beau magaſin à poudre, où tous les vaiſſeaux du grand ſeigneur, qui croiſent dans la Méditerranée, viennent prendre celle dont ils ont beſoin. Il y a environ trois cents familles grecques à Gallipoli; on y trouve auſſi quelques Juifs. Comme les paſſagers, qui vont de Conſtantinople à Smyrne, s'arrêtent ſouvent dans cette ville, on ne doit pas être ſurpris que la peſte y ſoit fréquente.

Environ deux lieues au nord de Gallipoli, eſt l'iſthime de cette peninſule, à qui l'on donne environ cinq milles de largeur. L'iſthme était traverſé par une muraille, près de laquelle était une ville appelée *la Longue Muraille*; au midi & au nord du paſſage, où je crois qu'étaient *Seſtos* & *Abydos*, on voit, ſur une éminence éloignée d'un mille de la mer, les ruines d'un château où réſide un

derwiche; c'eſt probablement *Ægos*, où les Athéniens furent défaits par les Lacédémoniens & perdirent leur liberté. La Troade.

Le gouvernement des Turcs eſt un pur deſpotiſme militaire à quelques modifications près, c'eſt-à-dire, que la foule des habitans y eſt ſoumiſe aux volontés d'une faction d'hommes armés, qui diſpoſent de tout ſelon leur intérêt & leur caprice. Pour mieux concevoir dans quel eſprit cette faction gouverne, il ſuffit de ſe repréſenter à quel titre elle prétend poſſéder.

Lorſque les Ottomans conquirent l'empire Grec, ils ne le regardèrent que comme la dépouille d'un ennemi vaincu, comme un bien acquit par le droit des armes & de la guerre. Or, dans ce droit, chez les peuples barbares, le vaincu eſt entièrement à la diſcrétion du vainqueur; il devient ſon eſclave : ſa vie, ſes biens lui appartiennent, le vainqueur eſt un maître qui peut diſpoſer de tout, qui ne doit rien & qui fait grace de tout ce qu'il laiſſe. Tel fût le droit des Romains, des Grecs, & de toutes ces ſociétés de brigands que l'on a décoré du nom de conquérans : tel, de tout temps fut celui des Tartares dont les Turcs tirent leur origine. C'eſt ſur ces principes même que fut formé leur premier état ſocial; dans les plaines de la Tartarie, les hordes diviſées d'intérêt,

La Troade

n'étaient que des troupes de brigands armés pour attaquer ou pour se défendre, pour piller, à titre de butin, tous les objets de leur avidité. Déjà tous les élémens de l'état présent étaient formés : sans cesse errans & campés, les pasteurs étaient des soldats; la horde était une armée; or, dans une armée, les lois ne sont que les ordres des chefs : ces ordres sont absolus, ne souffrent pas de délai, ils doivent être unanimes, partir d'une même volonté, d'une seule tête. Delà, une autorité suprême dans celui qui commande; delà une soumission passive dans celui qui obéit : mais comme dans la transmission de ces ordres, l'instrument devient agent à son tour, il en résulte un esprit impérieux & servile, qui est précisément celui qu'ont porté avec eux les Turcs conquérans. Fier après la victoire d'être un des membres du peuple vainqueur, le dernier des ottomans regardait le premier des vaincus avec l'orgueil d'un maître. Cet esprit croissant de grade en grade, que l'on juge de la distance qu'a du voir le chef suprême à la foule des esclaves. Le sentiment qu'il en a conçu ne peut mieux se peindre que par la formule des titres que se donnent les sultans dans les actes publics : « Moi disent-ils, dans les traités avec » les puissances d'Europe; moi qui suis, par

» les graces infinies du grand juſte & tout puiſ- La Troade.
» ſant créateur & par l'abondance des mira-
» cles du chef de ſes prophètes, empereur
» des puiſſans empereurs, refuge des ſouve-
» rains, diſtributeur des couronnes aux rois
» de la terre, ſerviteur des deux très-ſacrées
» villes, la *Mecque* & *Médine*, gouverneur de
» la ſainte cité de Jéruſalem, maître de l'Eu-
» rope, de l'Aſie & de l'Afrique, conquiſes
» avec notre épée victorieuſe, & notre épou-
» vantable lance; ſeigneur des deux mers,
» Blanche & Noire, de Damas, Odeur du
» Paradis, de Bagdad, ſièges des califes,
» des fortereſſes de Belgrade, d'Agria, &
» d'une multitude de pays, d'îles, de détroits,
» de peuples, de générations, & de tant d'ar-
» mées victorieuſes qui repoſent auprès de
» notre porte ſublime; moi enfin, qui ſuis
» l'ombre de dieu ſur la terre, &c. »

Du faîte de tant de grandeurs quels regards
un ſultan abaiſſera-t-il vers le reſte des hu-
mains? Que lui paraîtra cette terre qu'il poſſède,
qu'il diſtribue, ſinon un domaine dont il eſt
maître abſolu? Que lui paraîtront ces peuples
qu'il a conquis, ſinon des eſclaves dévoués à
le ſervir? Que lui paraîtront ces ſoldats qu'il
commande, ſinon des valets avec leſquels il
maintient ces eſclaves dans l'obéiſſance? Et telle

La Troade.

eſt réellement la définition du gouvernemen
Turc. L'on peut comparer l'empire à un habi-
tation de nos îles à ſucre, où une foule d'eſ-
claves travaillent pour le luxe d'un ſeul grand
propriétaire, ſous l'inſpection de quelques ſer-
viteurs qui en profitent : telles ſont les pro-
vinces ſous le gouvernement des pachas. Ce
provinces ſe trouvent encore trop vaſtes ; le
pachas y ont pratiqués d'autres diviſions, &
de là, cette hierarchie de prépoſés, qui, d
grade en grade, atteignent aux derniers dé
tails. Dans cette ſérie d'emplois, l'objet de l
commiſſion étant toujours le même, les moyen
d'exécution ne changent pas de nature ; ain
le pouvoir étant, dans le premier moteur
abſolu & arbitraire, il ſe tranſmet arbitrair
& abſolu à tous ſes agens ; chacun d'eux e
l'image de ſon commettant. Il faut entendr
avec quel orgueil le dernier de ces ſoldats, don
nant des ordres dans un village, prononce
*c'eſt la volonté du ſultan ; c'eſt le bon plaiſir d
ſultan.* La raiſon de cet orgueil eſt ſimple ; c'e
que devenant porteur de la parole, & miniſtr
de l'ordre du ſultan, il devient le ſultan même
Que l'on juge des effets d'un tel régime, quan
l'expérience de tous les temps a prouvé que l
modération eſt la plus difficile des vertu
quand dans les hommes qui en ſont les apôtre

elle n'eſt ſouvent qu'en théorie : que l'on juge des abus d'un pouvoir illimité dans les grands qui ne connaiſſent ni la ſouffrance, ni la pitié : dans des parvenus avides de jouir, fiers de commander, & dans des ſubalternes avides de parvenir ; que l'on juge ſi des écrivains ſpéculatifs ont eu raiſon d'avancer que le deſpotiſme en Turquie, n'eſt pas un ſi grand mal que l'on penſe, parce que réſidant en la perſonne du ſouverain, il ne doit peſer que ſur les grands qui l'entourent : ſans doute, comme diſent les Turcs : *Le ſabre du ſultan ne deſcend pas juſqu'à la pouſſière :* mais ce ſabre il le dépoſe dans les mains de ſon viſir, qui le remet au pacha, d'où il paſſe au *moiſallam*, a l'*aga*, & juſqu'au dernier *delibache*, enſorte qu'il ſe trouve à la portée de tout le monde, & frappe juſqu'aux plus viles têtes. Ce qui fait l'erreur de ces raiſonnemens, eſt l'état du peuple de Conſtantinople, pourquoi le ſultan ſe donne des ſoins qu'en effet l'on ne prend pas ailleurs ; mais ces ſoins qu'il rend à ſa ſûreté perſonnelle, n'exiſtent pas pour le reſte de l'empire ; l'on peut dire même qu'ils y ſont de facheux effets ; car ſi Conſtantinople manque de vivres, l'on affame dix provinces pour lui en fournir. Cependant, eſt-ce par la capitale que l'empire exiſte ou par les provinces ? En cas de

La Troade,

La Troade.

guerre, eſt-ce la capitale qui fournit des ſol- de mort, i
dats & les nourrit, ou bien les provinces? ppel; par-tout
C'eſt donc dans les provinces qu'il faut étudier iſir le coupab
l'action du deſpotiſme, & en Turquie, comme ompagnent l'é
par-tout ailleurs, cette étude convainct que le r-le-champ,
pouvoir arbitraire dans le ſouverain eſt funeſte s de remplir
à l'état, parce que du ſouverain il ſe tranſmet L'adminiſtrat
néceſſairement à ſes prépoſés, & que dans t le ſeul artic
cette tranſmiſſion il devient d'autant plus abu- ait au pouvo
ſif qu'il deſcend davantage, puiſqu'il eſt vrai rce qu'ils ont
que le plus dur des tyrans eſt l'eſclave qui réſulteraient
devient maître. 'elle exigeait

En chaque gouvernement, le pacha étant ue leurs lieute
l'image du ſultan, il eſt comme lui deſpote époſé d'autre
abſolu; il réunit tous les pouvoirs en ſa per- ipoſition, font
ſonne; il eſt chef & du militaire & des finances, mme leur jur
& de la police & de la juſtice criminelle; il a es principes q
droit de vie & de mort; il peut faire à ſon êmes inconvé
gré la paix ou la guerre; en un mot, il peut Tous les ma
tout. Le but principal de tant d'autorité, eſt dis, c'eſt-à-di
de percevoir le tribut: ce devoir rempli, on ef principal c
n'en exige pas d'autre, l'on ne s'inquiette pas re de ſa dign
même de quelle manière l'agent pourvoit à le *juge de l'arm*
remplir: les moyens ſont à ſa diſcrétion. i déjà dit, q

A titre d'image du ſultan, le pacha eſt chef ilitaire & ref
de toute la police de ſon gouvernement, & dans ſon che
ſous ce titre il faut comprendre auſſi la juſtice ges des princ
criminelle; il a le droit le plus abſolu de vie r, en nomm

de mort, il l'exerce ſans formalité, ſans
ppel; par-tout où il rencontre un délit, il fait
iſir le coupable, & les bourreaux qui l'ac-
ompagnent l'étranglent ou lui coupent la tête
r-le-champ, quelquefois ils ne dédaignent
s de remplir leur office.

L'adminiſtration de la juſtice contentieuſe
t le ſeul article que les ſultans aient ſouf-
ait au pouvoir exécutif des pachas, ſoit
arce qu'ils ont ſenti l'énormité des abus qui
réſulteraient, ſoit parce qu'ils ont connu
'elle exigeait un temps & des connaiſſances
e leurs lieutenans n'auraient pas. Ils y ont
époſé d'autres officiers qui, par une ſage
ipoſition, ſont indépendans du pacha; mais
mme leur juriſdiction eſt fondée ſur les mê-
es principes que le gouvernement, elle a les
êmes inconvéniens.

Tous les magiſtrats de l'empire s'appèlent
di, c'eſt-à-dire *juges*; ils dépendent d'un
ef principal qui réſide à Conſtantinople, le
re de ſa dignité eſt celui de *cadi el aſkar*
u *juge de l'armée*, ce qui indique, comme je
i déjà dit, que le pouvoir eſt abſolument
ilitaire & réſide entièrement dans l'armée
dans ſon chef. Ce grand *cadi* nomme les
ges des principales villes; ces juges, à leur
r, en nomment d'autres dans les lieux de

leurs dépendances. Mais quel eſt le titre pour être nommé ? Toujours de l'argent ! Tous ces emplois, comme ceux du gouvernement, ſont à l'enchère & ſont également affermés pour un an. Qu'arrive-t-il de-là ? que les fermiers ſe hâtent de recouvrer leurs avances, d'obtenir l'intérêt de leur argent & d'en retirer même un bénéfice. Or, quel peut être l'effet de ces diſpoſitions dans des hommes qui ont en main la balance où les citoyens viennent dépoſer leurs biens.

La Fretelle.

Le lieu où ces juges rendent leurs arrêts ne répond preſque jamais à l'idée de l'emploi ſacré qui s'y exerce. Dans un appartement nu & en dégât, quelquefois dans ſa propre maiſon, le cadi s'aſſied ſur une natte ou ſur un mauvais tapis; à ſes côtés ſont des ſcribes & quelques domeſtiques, la porte eſt ouverte à tout le monde. Les parties comparaiſſent, & là ſans interprètes, ſans procureur, chacun plaide lui-même ſa cauſe. Aſſis ſur les talons, les plaideurs énoncent les faits, diſcutent, répondent, conteſtent, argumentent tour-à-tour quelquefois les débats ſont violens, mais les cris des ſcribes & le bâton du cadi rétabliſſent l'ordre & le ſilence. Fumant gravement ſa pipe & roulant du bout des doigts la pointe de ſa barbe, ce juge écoute, interroge & fi

par prononcer un arrêt ſans appel, qui n'a que deux mois tout au plus de délai. Les parties ſe retirent peu contentes, ſe retirent cependant avec reſpect, & paient un ſalaire évalué le dixième du fonds ſans réclamer contre la déciſion, parce qu'elle eſt toujours motivée ſur l'infaillible *coran*. La Tronde.

Fin du vingt-neuvième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.
LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER. *Précis du Voyage de Tournefort & de Pockocke à Conſtantinople & dans la Thrace ou Rumélie. — Détroit des Dardanelles*, Page 1

CHAP. II. *Arrivée à Conſtantinople ; deſcription ancienne & moderne de cette ville.* 14

CHAP. III. *Continuation de la deſcription de Conſtantinople. — Temple de Ste. Sophie. — Château des Sept Tours. — Place de l'Atmeydan. — Couronnement des empereurs turcs. — Janiſſaires*, 38

CHAP. IV. *Faubourgs de Conſtantinople. — Galata. — Péra. — Canal de la mer Noire. — Palais des Sultanes. — Maiſons des Grecs & des Arméniens. — Vieux châteaux ſur les deux bords oppoſés du Boſphore. — Commerce de Conſtantinople*, 82

CHAP. V. *Mœurs. — Habitudes & caractère des Turcs. — De la nourriture en général. — Des*

boissons, du vin, de l'opium, du café, du tabac, des parfums, 109

CHAP. VI. *Parure. — Couleur. — Effets. — Mobilier. — Equipages. — De la propreté. — De la peste,* 133

CHAP. VII. *Qualités morales & vertus des Ottomans — De la probité, de la pudeur & l'honnêteté publiques. — Des devoirs de société. — Vie privée des femmes. — Mariages,* 169

CHAP. VIII. *De l'interdiction des jeux. — De la musique. — De la danse. — Des images. — De l'attention des musulmans à ne jamais prendre le nom de dieu en vain. — De l'obligation en général de pratiquer la vertu & d'éviter le vice.* 211

CHAP. IX. *Métier des armes. — Commerce. — Navigation. — Agriculture. — Arts mécaniques. — Architecture. — Jardinage. — Des maisons de campagne,* 251

CHAP. X. *De la législation mahométane. — Elle est partagée en cinq codes : religieux, civil, criminel, politique & militaire. — Le coran, base principale de tous ces codes. — Du mouphti & autres ministres de la religion. — Instituts & couvens de derwiches,* 271

CHAP. XI. *De la prière publique, celle des vendredis. — Des purifications,* 302

CHAP. XII. *Des Péchés des sept nuits saintes. — Circoncision. — De l'Astronomie judiciaire & des Divinations. — Vénération pour les saints du Mahométisme. — De la Doctrine du Fatalisme & de la Prédestination. — Des Temples & des Edifices qui entourent les Mosquées.* 336

LIVRE QUATRIÈME.

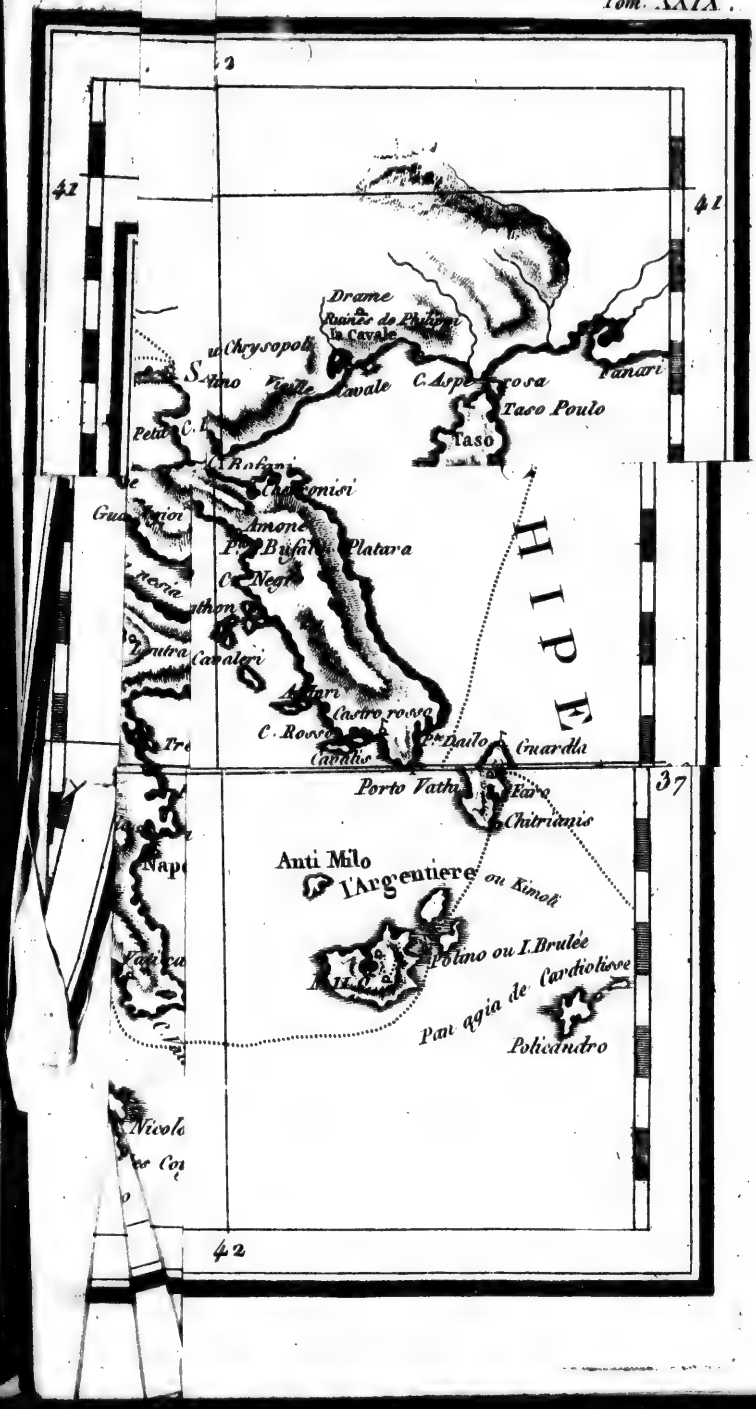
CHAPITRE PREMIER. *Abrégé du voyage de Tournefort sur les côtes méridionales de la mer Noire, depuis son embouchure jusqu'à Sinope, & son retour à Constantinople à travers l'Anatolie.* 379

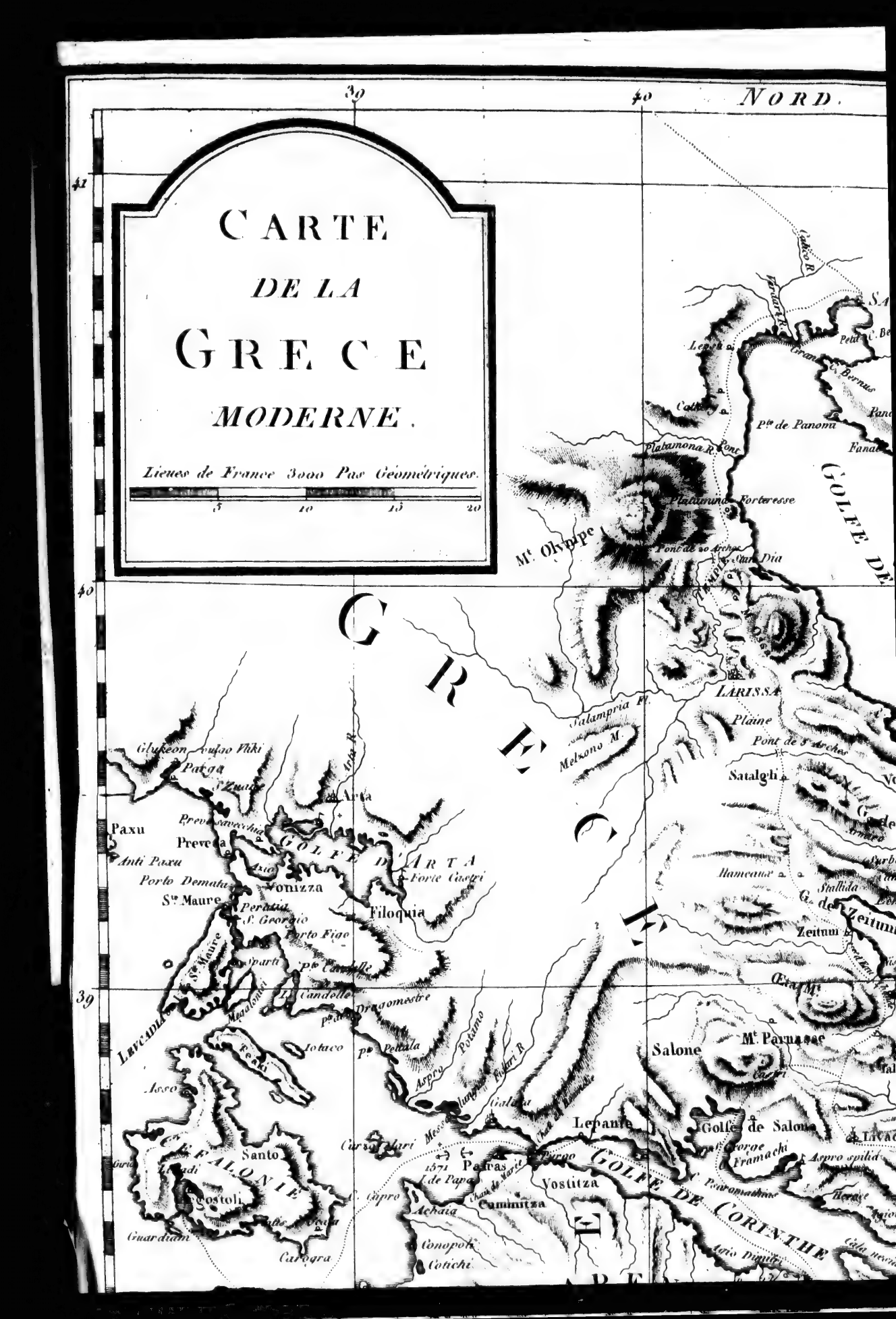
CHAP. II. *Suite du voyage de Tournefort en Arménie & en Géorgie. — Observations préliminaires sur la formation des caravanes & la destination des caravanserais,* 400

CHAH. III. *Voyage de Tocat & d'Angora,* 462

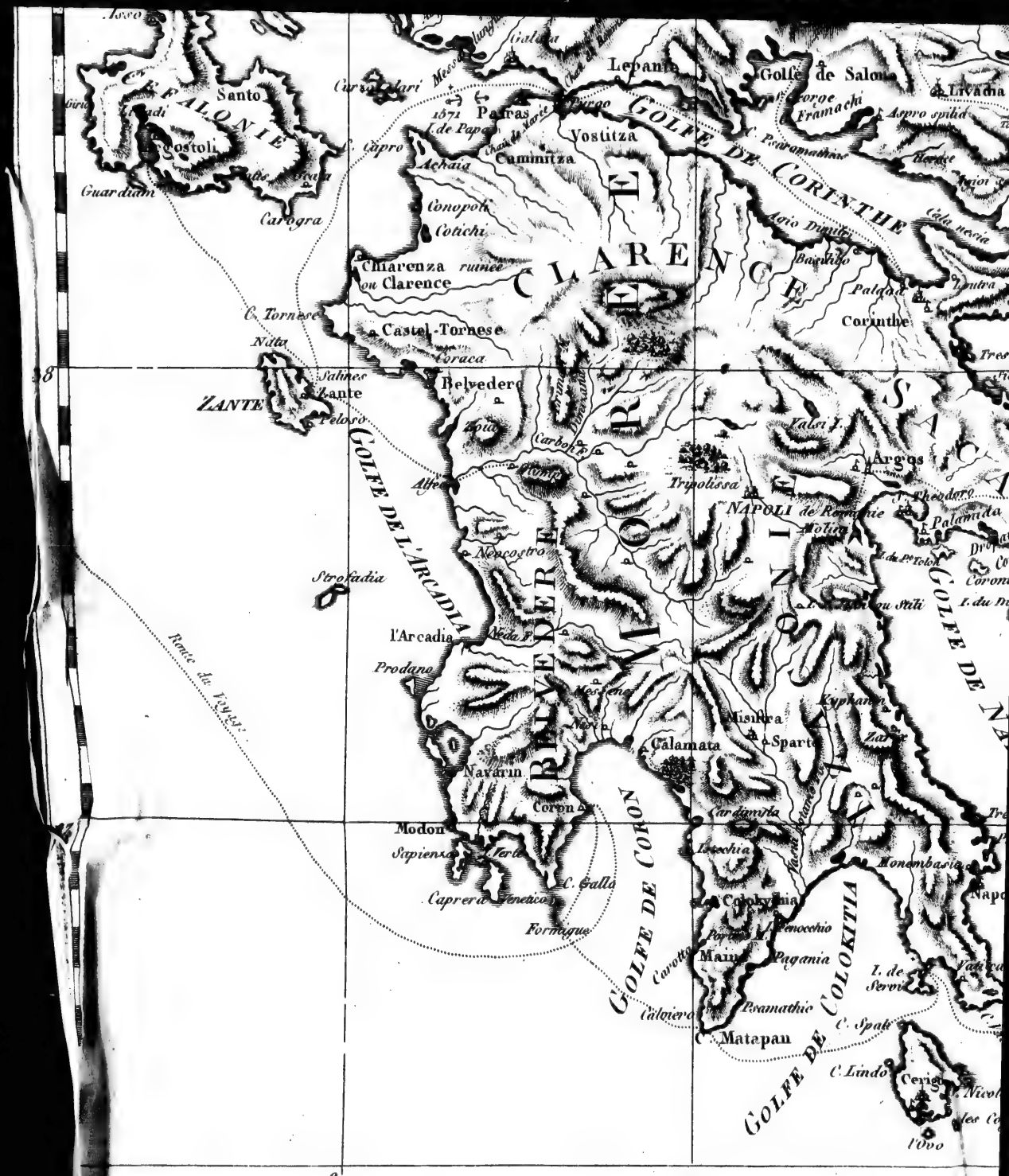
CHAP. IV. *Géographie générale de l'Asie Mineure, nommée aujourd'hui l'Anatolie,* 493

CHAP. V. *Voyage de Venise au cap Lectos, sur la côte d'Asie. — Description des ruines*


41
41
Drame
Ruines de Philippe
la Cavale
Chrysopoli
Tenare
C. Arpe
Taso Poulo
Taso
Platara
HIPE
Cavalgri
Castro rosso
C. Rosso
Guardia
Porto Vathi
Faro
Chitriamis
37
Anti Milo
l'Argentiere ou Kimoli
Polino ou I. Brulée
Pan agia de Cardiotisse
Policandro
Nicolo
42


CARTE
DE LA
GRECE
MODERNE.
Lieues de France 3000 Pas Géométriques.
5
10
15
20
39
40
NORD.
41
40
39
GRECE
Mt Olympe
Platamona R.
Platamona Forteresse
Pont de 30 Arches
Temple de Jup. Dia
Peneus R.
LARISSA
Plaine
Pont de 5 Arches
Satalghi
Salampria R.
Melsono M.
Glukeon
Golfe Phki
Parga
Arta R.
Arta
Paxu
Preveza vecchia
Preveza
GOLFE D'ARTA
Anti Paxu
Porto Demata
Vonizza
Forte Castri
Filoquia
Ste Maure
Peratia
St Georgio
Porto Figo
Sparti
Pte Candelle
Ste Maure
Megalonisi
Les Candelles
Dragomestre
Leucadie
Jotaco
Pte Pettala
Asperi Potamo
Fidari R.
Asso
Galata
Lepante
Golfe de Salone
Salone
Mt Parnasse
Livadi
Santo
Cephalonie
Cursolari
Mesolonghi
1571
Petras
Patras
Golfe de Corinthe
Vostitza
Caminitza
Achaia
Chan de Morée
Pte Cyprio
Corinthe
Guardiani
Carogra
Corinthe
Cotichi
Lepante
Golfe de Salone
Livadi
Georgie
Framachi
Aspro spilia
Perromachie
Heraea
Aegio
Aegio Diguia

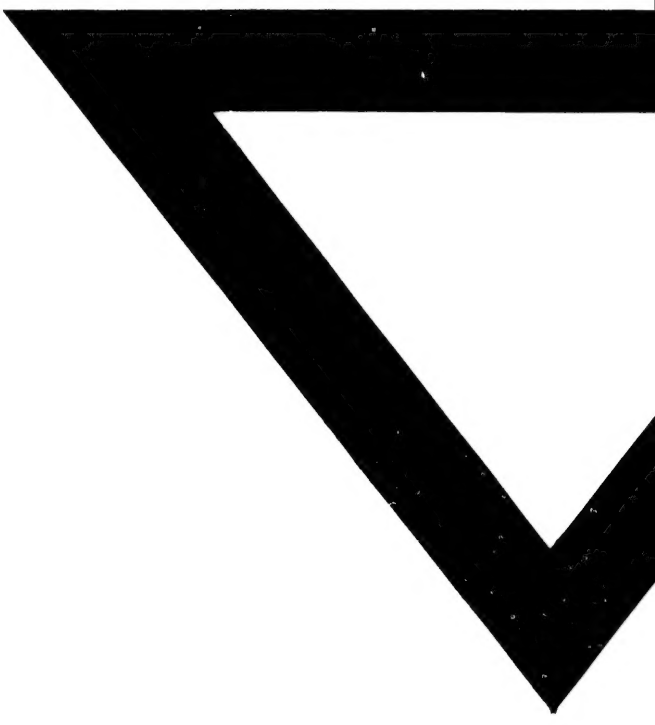
NORD.
41
42
41
40
39
Iemboli R.
Marmara R.
Cadico R.
Vardari R.
SALONIKI
I. de Marmara
Emboli ou Chrysopoli
Drame
Ruines de Philippi
la Cavale
C. Aspe
Tasos
Taso Poulo
Madona
Panari
Peschiera
Stavros
Efcana
GOLFE DE CONTESSA
Golfe d'Erichias
Panomi
Pte de Panoma
Fanal
Les 3 Cases
Forteresse
S. Nicolo
Diapori
Golfe
Calamiques
C. de Monte Santo
Agia Lavra
Monte Santo (Mt Athos)
C. Nymphe
Patio Castro
Pinde
Fanal
C. St George
Golfe de Cassandre
Tourque
N. Cassandre
C. Paillouri
C. Drepano
GOLFE DE SALONIQUE
EGIOPELAGO OU ARCHI
LEMNOS
ou STALIMENE
Platy
Agio Strati
LARISSA
Plaine
Pont de 5 Arches
Ste Catherine
Satalgh
Volo
G. de Volo
Trikeri
C. de Volo
Skiathe
Scopelo
Adelphi ou Frateli
Scangero
Pelagnisi
Dromo
Saraquino
Prasonisi
Iuro Poulo
la Iura ou I. du Diable
l'Avoura
Zeitum
G. de Zeitum
Livada
I. D'EGRIPO
Talanta
C. Phalasia
SKYRO
Skyro Poulo
Mt Parnasse
Talanta
Limne
Skiatri
G. de Talanta
Livadia
C. de Tilida
THEBES
Amone
Platava
Marathon
CORINTHE


CEPHALONIE
Santo
Cefalo
Costoli
Guardiam
Carogra
ZANTE
Salines
Zante
Peloso
C. Tornese
Nitta
Castel-Tornese
Coraca
Chiarenza ruinée ou Clarence
Conopoli
Cotichi
Achaia
C. Capro
Caminitza
Vostitza
Patras
1571 I. de Papa
Chaus de Vasie
Lepanto
Golfe de Salone
Livadia
Iscoe
Galaxidi
Cursolari
Mesolongi
Galaxa
Pirgo
Framachi
Aspro spilia
Pleuramathias
Heraée
Agio Dimitri
Bachiko
Palaeo
Corinthe
Cala nuova
Ventra
GOLFE DE CORINTHE
CLARENCE
PRINCIPAUTE DE
ACHAIE
SACI
Argos
Tripolissa
NAPOLI de Romanie
Palamida
Malvoisie
Valsi I.
Carbola
Alfeo
Nouvo castro
Strofadia
Route de Syrie
l'Arcadia
Prodano
Messene
Navarin
Coron
Modon
Sapienza
Caprera
C. Gallo
Formague
GOLFE DE L'ARCADIA
GOLFE DE CORON
Misithra
Calamata
Sparte
Cardamyla
Ischia
Monembasia
Colokythia
Maina
Paganie
Cerigo
Matapan
C. Lindo
GOLFE DE COLOKITTIA
l'Ovo
38
39
40

de Salone
Livadia
Thebes
Corinthe
Argos
Napoli de Malvasie
Specie
Skyllo
ou Damala
Hydra
Hydro Poulo
Specie Poulo
Belo Poulo
Modi
I. des Corsaires
S. George d'Arbori
Termia
Piperi
Serpho Poulo
Serpho
Poloni
Stronqylo
Siphanto
Porto Vathi
Chitriani
Anti Milo
l'Argentiere
ou Kimoli
Polino ou I. Brulée
Pan agia de Cardiotisse
Policandro
Falconera
Caravi
C. Malio ou Saint Angelo
Cerigo
S. Nicolo
des Coufes
l'Ovo
C. Spati
C. Lindo
I. de Servi
Ydra
Spetzia
Coloni
Ioura
Macronisi
C. Colonni
Porte de Zia
Zia
Syra
la Naxe
Andros
Porto Gabriel
Potamo
C. Cotrone
Raphti
Porto Rafti
Marathon
Athenes
Colouri
Canaki
Racascala
Trescogli
Metropo
Palaio Castro
Cavalieri
Amonesi
Platara
Buffalo
C. Negro
C. Rosso
Castro rouge
Guardia
Porto Caire
ou Gabriel
Livadia
Thebes
Negrepont
Golfe d'Engia
Golfe de Napoli
Morée
Archipel
Colokitia
Trescogli
Monembasie
Napoli de Malvasie
I. de Servi
Cerigo
C. Malio ou Saint Angelo
C. Spati
C. Lindo
l'Ovo
Falconera
Caravi
Belo Poulo
Specie
Skyllo
ou Damala
Hydra
Hydro Poulo
Modi
I. des Corsaires
S. George d'Arbori
Termia
Piperi
Serpho Poulo
Serpho
Poloni
Stronqylo
Siphanto
Porto Vathi
Chitriani
Anti Milo
l'Argentiere
ou Kimoli
Polino ou I. Brulée
Pan agia de Cardiotisse
Policandro
Andros
Porto Gabriel
Potamo
C. Cotrone
Macronisi
Ioura
C. Colonni
Porte de Zia
Zia
Syra
la Naxe
Coloni
Spetzia
Hydra
Porto Raphti
Marathon
Athenes
Colouri
Canaki
Racascala
Corinthe
Trescogli
Metropo
Cavalieri
Amonesi
Platara
Buffalo
C. Negro
C. Rosso
Castro rouge
Guardia
Livadia
Thebes
Negrepont
Golfe d'Engia
Golfe de Napoli
Morée
Archipel
Colokitia
38
37
41
42

d'Alexandria - Troas. — Voyage dans la plaine. — Deſcription de l'Helleſpont, 515

CHAP. VI. *La plaine de Troie dans ſon état actuel. — De la ſource du Simoïs & de ſon cours. — Du Scamandre. — Tombeaux de la plaine de Troie,* 531

CHAP. VII. *Voyage de Richard Pockoke à Selivrée & à Andrinople. — De la Thrace, ou de la Rumélie. — Du gouvernement des Turcs en général,* 559

Fin de la Table des Chapitres.